

UNIVERSITÉ FRANÇOIS – RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE « Sciences de l'Homme et de la Société »
INTERACTIONS CULTURELLES ET DISCURSIVES (ICD) – EA 6297

THÈSE présentée par : Thi Tuyet Trinh NGUYEN

soutenue le : 28 mars 2014

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François – Rabelais de
Tours**

Discipline/ Spécialité : Lettres Modernes/ Littérature française

L'IMAGINAIRE COLONIAL FRANÇAIS DE L'INDOCHINE 1890-1935

THÈSE dirigée par :

TATIN-GOURIER Jean-Jacques

Professeur de lettres, Université François –
Rabelais de Tours

RAPPORTEURS :

BOGOJEVIC Dragan

VAZQUEZ Lydia

Professeur de lettres, Université du Monténégro
Professeur de lettres, Université du Pays Basque,
Vitoria, Espagne

JURY :

ALAOUI Fatiha

BOGOJEVIC Dragan

DE GEMEAUX Christine

TATIN-GOURIER Jean-Jacques

VAZQUEZ Lydia

Professeur de lettres, Université de Fès (Maroc)

Professeur de lettres, Université du Monténégro

Professeur de civilisation germanique, Université
François-Rabelais de Tours

Professeur de lettres, Université François –
Rabelais de Tours

Professeur de lettres, Université du Pays Basque,
Vitoria, Espagne

A mon père

Remerciements

Ce travail a été effectué dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'université de Tours, dont la préparation a été financée par le Gouvernement Vietnamien.

Je voudrais exprimer en premier lieu mes remerciements les plus sincères à mon directeur de thèse, Jean-Jacques TATIN-GOURIER, qui m'a accueillie et fut pour moi un directeur de thèse attentif et disponible malgré ses nombreuses charges, qui m'a fait profiter de ses compétences pédagogiques et scientifiques dès le début de mon travail de recherche, qui a toujours été là pour me conseiller, relire et corriger méticuleusement chaque partie de ma rédaction. J'aimerais également lui dire à quel point je lui suis reconnaissante de sa confiance et de son grand soutien qui ont été très précieux pour mener ma thèse à son terme.

Je tiens à remercier Lydia VAZQUEZ et Dragan BOGOJEVIC qui m'ont fait l'honneur d'être rapporteurs de ma thèse et Christine DE GEMEAUX, Fatiha ALAOUÏ qui ont accepté de participer à mon jury de thèse.

J'ai eu le bonheur de faire la connaissance de la famille DOMISE et tiens à remercier infiniment Monique et Gérard DOMISE pour avoir accordé à ma petite famille du réconfort et de l'affection. Ils ont toujours été là et fait tout leur possible pour nous aider.

J'aimerais exprimer ma gratitude à l'association Touraine-Vietnam qui a offert aux étudiants vietnamiens à Tours une amitié chaleureuse, une aide précieuse à l'intégration à la vie quotidienne en France et une richesse d'activités culturelles.

Je remercie Le Ministère de l'Education et de la Formation du Vietnam de m'avoir accordé une bourse pour réaliser cette thèse.

Mes remerciements vont aussi à Mme NGUYEN Thi Thu Huong, ma responsable au Département de Langues étrangères de l'Université Nong Lam de Hochiminh ville, Vietnam pour ses conseils et encouragements.

Je me souviens toujours de l'attention délicate et des encouragements de mes amis Vân, Manh, Binh, Giang, Trâm, Hoang, Bich, Thuy, ... Alors, je voudrais dire merci à tous. J'adresse l'expression de toute mon affection et mes remerciements profonds à mes parents, à mes deux sœurs, à la famille de mon oncle Binh et particulièrement à ma grand-mère dont l'amour, la tendresse, la confiance et le soutien ont toujours joué un rôle primordial pour moi tout au long de mes années d'études.

Enfin, je ne saurais oublier mon mari qui, avec amour et confiance, m'a toujours soutenue et aidée en matière d'informatique et de documentation durant cette thèse.

Résumé

Les journaux des militaires français engagés dans la pacification du Vietnam (1885-1900) ne reprennent pas les stéréotypes du discours colonial. Pierre Loti est le seul à avoir très tôt – dès la conquête – donné un caractère public à ce type de point de vue sur l’Indochine.

Les manuels scolaires de la Troisième République exaltent au contraire la conquête de l’Indochine et les progrès qui, selon eux, s’ensuivent nécessairement. Il en est de même de la littérature pour la jeunesse qui met de plus l’accent sur l’environnement naturel indochinois propice à tous les rêves et à toutes les aventures.

Mais l’opinion publique française a sans doute été avant tout marquée par les nombreuses expositions coloniales où la part des divers pays d’Indochine est de plus en plus importante et culmine à Paris avec la grande exposition coloniale internationale de 1931.

C’est notamment dans ce contexte qu’émerge, par delà la prééminence longtemps postulée de l’art khmer, un discours patrimonial nouveau sur la diversité et la spécificité des arts indochinois (annamite, cham, khmer et laotien) qui constituera, avec l’aide des sociétés savantes de la colonie (Ecole Française d’Extrême Orient, Société des Amis du Vieux Hué) l’une des bases du discours touristique colonial naissant.

Mais ces représentations de l’Indochine pacifiée, engagée sur la voie de la civilisation et du progrès, sont vite sapées par le flux d’informations concernant les soulèvements populaires vietnamiens de 1930 et leur répression. Les voix des Vietnamiens de France en nombre croissant (étudiants, travailleurs, intellectuels et militants indépendantistes) et celles de grandes figures du reportage (Andrée Viollis) convergent alors et ébranlent alors toute une imagerie coloniale.

Toute une production littéraire francophone (pour l’essentiel romanesque et se présentant volontiers comme « indochinoise ») avait de longue date – de Jules Boissière à Pouvoirville et à Farrère – rompu avec l’imagerie coloniale et son optimisme : satire du « Tonkin où l’on s’amuse » (Pouvoirville) et des milieux coloniaux (Farrère, *Les Civilisés*, 1905), constat d’un irréductible attachement des Vietnamiens à leur indépendance (Jules Boissière).

Mots-clés : carnets militaires, littérature de voyage, romans coloniaux, reportage, carte postale, arts indochinois, exposition coloniale, indigènes, colonisation, protectorat, annamite, anticolonialisme, école de Hanoï, Ecole Française d’Extrême Orient

Abstract

The diaries of French soldiers participated in Vietnam's pacification (1885-1900) did not follow the colonial stereotype perception. Pierre Loti is the one who, at the beginning of the conquest, revealed this point of view on Indochina publicly.

Textbooks of the Third Republic in contrast, exalt the Indochinese conquest and believe in future necessary developments. This is also found in young adult literature which puts more emphasis on Indochinese natural environment for all dreams and adventures.

However, the French public opinion was properly primarily marked by numerous colonial expositions where presence of Indochinese countries was more and more important, at peak with the Great international colonial exposition in Paris 1931.

Particularly, a new heritage perception on diversity and specificity of Indochinese Art emerges (Annamite, Cham, Khmer and Lao) where Khmer art was dominant for a long time. This perception, with helps of colony's learning societies (Française d'Extrême Orient, Société des Amis du Vieux Hué) is one of the major contribution of colonial tourism.

However, these representations of pacified Indochina, embarked on the path of civilization and developments, are undermined quickly by the flow of information about Vietnamese uprising in 1930 and their repressions. The voices of increasing number of Vietnamese in France (students, workers, intellectuals and independent activists) and well-known reporters (Andrée Viollis) then converge and tremble together one colonial image.

Any work of Francophone literature (for essentially romances and considered authors "Indochinese") for a long time, since Jules Boissière to Pouvoirville and until Farrère, has been contrasted with colonial image and its optimism: satire of "Tonkin où l'on s'amuse" (Pouvoirville) and colonial societies (Farrère, *Les Civilisés*, 1905), finding of an irrefutable attachment between Vietnamese and their independence (Jules Boissière)

Key words: Soldiers notes, travel literature, colonial romances, reports, postcards, Indochinese arts, colonial exposition, natives, colonization, protectorate, Annamite, anti-colonialism, Ecole de Hanoi, Ecole Française d'Extrême Orient

Table des matières

I. Les points de vue militaire initiaux sur l'Indochine : exploitation, conquête et visions dissidentes.	5
1. Les « Trois journées de guerre en Annam » de Pierre Loti (1884): une vision dissidente de la conquête militaire de l'empire d'Annam.	9
2. Les lettres du Tonkin, 1884-1886 du soldat Gaston Dreyfus : un procès en règle de la lutte contre les « pirates » et de la pacification.	21
3. Le Journal de l'adjudant François Morlat en Indochine et en Chine (Quang-Tchéou-Wan, 1897-1901) : les désillusions de la pacification.	37
II. Les représentations de l'Indochine dans la formation idéologique des Français de la troisième république.	47
1. « L'Indochine française » présentée par les manuels scolaires.	47
2. L'Indochine dans la littérature pour la jeunesse.	60
3. La part de l'Indochine dans les expositions coloniales et universelles (1878-1931) ...	68
III. La quête des traces de l'histoire : de la prééminence d'Angkor à la reconnaissance de la diversité des arts d'Indochine et d'un art « annamite » spécifique.	74
1. La focalisation initiale sur l'art khmer.	74
2. Le dépassement de cette première réduction et la reconnaissance des arts indochinois.	80
3. Le patrimoine annamite et la place de Hanoï.	86
IV. L'émergence d'un discours colonial touristique sur l'Indochine.	90
1. L'appui sur les sociétés savantes : une politique des autorités coloniales.	90
2. Les Guides Madrolle et l'invention du tourisme en Extrême-Orient.	94
3. Les cartes postales d'Indochine : l'évolution d'une imagerie coloniale.	96
4. Aux alentours des années 1930, l'exaltation de l'Indochine sur la voie de progrès : un discours miné.....	109
V. Les voyages des écrivains et intellectuels français en Indochine : des rejets initiaux aux tentatives d'instrumentalisation des autorités coloniales.	116
1. Rejet d'une Indochine meurtrière et fascination pour Angkor dans l'œuvre de Pierre Loti.	116
2. La critique de la société coloniale en Indochine par Claude Farrère.	123
3. Roland Dorgelès et Sur la Route mandarine : le dépassement de la mission coloniale de l'auteur des Croix de bois.	125

VI. L'émergence en France des voix vietnamiennes dénonçant la colonisation française de l'Indochine.	171
1. Naissance et maturation de foyers vietnamiens de contestation.....	171
2. L'impact des interventions de Nguyen Ai Quoc dans la gauche française.	175
3. Les critiques et combats de Nguyen An Ninh, traducteur du Contrat social.	179
VII. Le développement d'une critique politique et sociale : vers le diagnostic d'un « malaise indochinois ».	186
1. La réorientation des récits de voyage.....	186
2. Malraux en Indochine : deux séjours et une ambivalence.	187
3. Indochine S.O.S. d'Andrée Viollis : l'envers du décor.	188
4. La dénonciation sociale : Les Jauniers de Paul Monet (1930).	227
VIII. L'Indochine des nouvellistes et romanciers : Boissière, Pouvoirville, Ajalbert et quelques autres.	243
1. Les textes évoquant la société coloniale européenne ou le vécu des explorateurs et militaires français.	244
1.1. Un espace clivé : l'Indochine des profiteurs, l'Indochine des héros.....	244
1.2. L'expérience de l'Indochine et le renouvellement de la thématique de l'opium.	249
2. Les relations entre Européens et « indigènes » vues par les écrivains.....	259
3. Les mises en scènes romanesques des mœurs indigènes.	268

Introduction

Notre choix d'une recherche sur les représentations de l'Indochine dans les discours de la colonisation française est issu du constat d'une évolution contemporaine en France mais sensible au Vietnam même : avec le développement et l'ouverture du Vietnam – dont l'ouverture au tourisme (et notamment au touristes français) n'est que l'un des aspects – un intérêt s'est manifesté, et en France tout d'abord, pour le passé colonial du Vietnam, pour la période antérieure à l'indépendance et à la longue guerre américaine. Il est difficile d'analyser ce « retour de l'Indochine » tant ses manifestations sont diffuses et disparates. Les effets de mode sont certes manifestes et sous-tendent des dynamiques particulièrement fortes dans un tourisme en plein développement où les traces du passé colonial français sont mises en évidence (l'urbanisme de Hanoï et de Hochiminh ville, les villes implantées par les Français telles que Dalat ou Sapa).

S'agit – il de nostalgie ? Cette nostalgie implique – t – elle des tentatives de réhabilitation de la colonisation ? Il est pour le moins difficile de déceler ces tentatives. Les voix des survivants de l'Indochine française s'éteignent peu à peu et l'irréversibilité d'un processus marqué par la défaite française de Dien Bien Phu (1954) et la défaite américaine (1975) suivie de la réunification du Vietnam semble désormais une évidence incontournable.

Le film *Indochine* réalisé par Régis Wargnier et écrit par Erik Orsenna, Louis Gardel et Catherine Cohen, distribué en 1992 avec un grand succès auprès d'un ample public, n'occulte nullement la violence de l'oppression et de l'exploitation¹ coloniales et la dureté des affrontements dans l'Indochine de la fin des années 1920 et du début des années 1930 : il met en effet en scène les tribulations d'une famille de planteurs d'hévéas au moment du soulèvement de Vinh et de la mutinerie de Yen Bai en 1927.

Certes l'Indochine n'échappe pas au débat sur l'évaluation de la colonisation qui a trouvé son point culminant avec l'abrogation de la loi française du 23 février 2005 qui prescrivait d'enseigner « le rôle positif de la présence française outre-mer ». Mais les débats se sont surtout focalisés sur la colonisation de l'Afrique du Nord et plus précisément de l'Algérie qui fut, on le sait, ce que ne fut pas l'Indochine : une colonie de peuplement.

Il importe en fait surtout de prendre en compte le développement et l'approfondissement – manifestes ces quinze dernières années – des recherches en matière d'histoire coloniale de l'Indochine. L'ensemble de ces recherches permet tout d'abord de mieux comprendre l'évolution complexe des autorités coloniales et de leur gouvernance

¹ Les trafics de main d'œuvre du Tonkin vers les plantations du Sud (tels que Paul Monet les a évoquées dans les *Jauniers*) sont en particulier mis en scène.

(notamment avec les travaux d'Amaury Lorin sur Paul Doumer¹, de Patrice Morlat sur Albert Sarraut²). Ces recherches permettent aussi de mieux comprendre les évolutions bancaires, financières et leur interaction avec la métropole (Patrice Morlat, *Le Krach de la Banque industrielle de Chine, 1912-1928*, Les Indes Savantes, 2013, les travaux en cours de Gérard Sasges sur A. R. Fontaine, fondateur et directeur des distilleries d'Indochine et sur les monopoles dans l'Indochine coloniale).

Pour notre part, ce sont plutôt les recherches sur les transferts culturels et leurs implications souvent durables qui nous ont plus directement intéressé : à la fois en matière d'histoire de l'art – avec le rôle crucial de l'Ecole française d'Extrême-Orient dans la genèse d'un discours sur la pluralité des arts d'Indochine – et plus globalement en matière d'éducation et de formation politique (formation que de jeunes vietnamiens sont de plus en plus nombreux à acquérir dans la France des années 1920 et 1930).

Notre objectif de départ était en fait strictement littéraire et se limitait initialement aux œuvres de Pierre Loti consacrées à l'Indochine ou mettant en scène les divers espaces de la péninsule (Saïgon, Cambodge et Angkor, grands Deltas du Sud et du Nord). Notre découverte de la littérature coloniale (Boissière et Pouvoirville pour l'essentiel) que nous n'avions jamais lue ou étudiée au Vietnam, notre lecture des écrivains français voyageurs et observateurs de l'Indochine coloniale (de Farrère à Dorgelès et à Andrée Viollis) m'ont conduite à envisager une étude beaucoup plus vaste. C'est donc un corpus beaucoup plus ample que j'ai réuni en posant la question de la constitution et de l'évolution de l'imaginaire français de l'Indochine sur la période qui va de la pacification marquée par une véritable saturation de textes consacrés aux opérations militaires (la fameuse « chasse aux pirates » qu'évoquent Boissière et Pouvoirville) aux textes triomphalistes contemporains de l'Exposition internationale de 1931 et aux témoignages sur les révoltes et les répressions du début des années 1930.

Par là même les textes que j'ai pris en compte excèdent nécessairement le champ proprement littéraire : il est en effet impossible de lire les romans et les nouvelles, les récits de voyage et les essais visant un objectif de témoignage sans une contextualisation qui met nécessairement en jeu des discours très divers et très mouvants émanant des divers acteurs de la colonisation ou de ceux qui se sont, à divers degrés, opposés à cette dernière. Les études de la littérature française et francophone d'Indochine ne manquent pas (cf sont plus

¹ Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine (1897-1902) : *Le tremplin colonial*. Recherches asiatiques, L'Harmattan, 2004.

² Patrice Morlat, *La répression coloniale au Vietnam (1908-1940)*, L'Harmattan, 1990, *Les affaires politiques de l'Indochine (1895-1923) : Les grands commis du savoir au pouvoir*, L'Harmattan, 2006.

particulièrement incontournables les analyses de Henri Copin¹). Au delà des études proprement stylistiques et scripturales (peu fréquentes au demeurant et qui concernent avant tout les œuvres de Jules Boissière), les analyses sont avant tout thématiques et focalisées sur la construction de personnages types (la congai, le colon, le militaire etc.). Il m'a paru pour ma part essentiel de poser la question plus globale des représentations de l'Indochine. Le concept de représentation tel qu'il s'est élaboré en philosophie et dans les sciences sociales permet en effet d'embrasser cette diversité de textes en prenant en compte tout à la fois leur objet et leur auteur, considéré dans sa dimension individuelle et collective². Il permet aussi d'envisager les dynamiques collectives, les inflexions, les résurgences : comment passe – t – on de la représentation initiale (1880-1910) d'une Indochine terre d'affrontements violents et de traque des réfractaires à la représentation d'une Indochine pacifiée et engagée sur la voie du progrès ? Dans quelle mesure les élites vietnamiennes cultivées ont – elles adhéré à ces représentations constituant un véritable imaginaire colonial ? Dans quelle mesure et comment – par quelles représentations inverses les ont – elles au contraire rejetées et combattues ? Dans quelle mesure sommes – nous (Vietnamiens et / ou Français) encore aujourd'hui tributaires de ces représentations ? Telles sont les questions que nous posons ici sans prétendre y répondre de manière sûre et définitive.

¹ Henri Copin, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et altérité*, L'Harmattan, 1996 ; *L'indochine des romans. Asie imaginaire. Essai – Anthologie*, Editions Kailash, 2000.

² Cf. Denise Jodelet, *Les représentations sociales*, Collection Sociologie d'aujourd'hui, PUF, 1989.

Pierre Mannoni, *Les représentations sociales*, Que sais – je, PUF, 1998.

Jean Clenet, *Représentations, Formation en Alternance, Etre formé et / ou se former ? Alternances Développements*. Education, L'Harmattan, Paris, 1998.

I. Les points de vue militaire initiaux sur l'Indochine : exploitation, conquête et visions dissidentes.

Au fil des différentes phases de la conquête (de la prise de la Cochinchine - 1860 - à la difficile prise de contrôle du Tonkin - 1880 - 1883), surgirent des textes qui généralement ne dissocient pas l'exploration et l'expédition militaire. C'est en particulier le cas du Voyage d'exploration que publie en 1873, Francis Garnier¹, officier de marine et explorateur, mort au combat devant la citadelle de Hanoï en 1873. Explorations géographiques, inventaires scientifiques et entreprises de cartographie² vont généralement de pair et accompagnent ou précèdent les opérations de contrôle ou de conquêtes militaires. Militaires et « savants » semblent marcher d'un même pas dans des entreprises qui ne sont pas sans évoquer l'expédition de Bonaparte en Egypte une soixantaine d'années plus tôt.

Dès 1886, une grande mission française dirigée par l'officier de marine Ernest Doudart de Lagrée (qui établit le protectorat français sur le Cambodge en 1863) et sous le patronage du vice-amiral Pierre Paul de la Grandière explore l'ensemble du bassin du Mékong (couvrant ainsi une ample région comprenant les trois pays - Vietnam, Cambodge, Laos – de la péninsule indochinoise et l'ensemble de la Chine méridionale). Dans l'équipe, Francis Garnier est précisément chargé de la cartographie et des repérages en matière d'hydrologie et de météorologie. Mais cette mission militaire dont les objectifs coloniaux ne font aucun doute rassemble aussi un anthropologue (Lucien Joubert), un botaniste (Clovis Thorel), un photographe (Emile Gsell), un dessinateur (Louis Delaporte). Il en résulte une floraison d'ouvrages ou de contributions au compte-rendu de la mission (dont Francis Garnier assure la direction). Clovis Thorel médecin et botaniste décrit, non sans préjugés racistes, les différents types morphologiques humains rencontrés, dresse l'inventaire des maladies et décrit systématiquement les plantes médicinales de la région (Clovis Thorel est l'auteur d'une Flore d'Indochine en neuf volumes restée manuscrite).

¹ Voyage d'exploration en Indochine, effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868, Paris, Hachette, 1873 (réed. La Découverte, 1985).

² Francis Garnier publie aussi en 1873 l'Atlas du voyage en Indochine : effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une Commission française, Zool., Paris, Hachette, 1873.

Le photographe Emile Gsell effectue les premiers clichés des temples d'Angkor¹. La mission de Doudart de Lagrée revêt en effet une dimension de repérage archéologique des vestiges de l'ancienne civilisation khmère. Enfin, le dessinateur Louis Delaporte focalise son attention sur le site d'Angkor et sur l'art khmer auxquels il consacrera ultérieurement toute sa vie. A l'issue d'une seconde mission, il publie en effet le premier grand ouvrage richement illustré et consacré presque exclusivement à Angkor, à l'architecture khmère et à la topographie des temples : le Voyage au Cambodge ; L'architecture khmer paru en 1880 aux éditions Delagrave². Louis Delaporte œuvrera à la reconnaissance de l'art khmer : participation à l'exposition universelle de 1878, création d'un musée d'art khmer au Trocadéro en 1882, création d'une école des arts cambodgiens à Pnom Penh en 1918 (dirigée par le peintre, archéologue et écrivain Georges Groslier, la grande figure indissociable des temples d'Angkor³).

Dans son ouvrage Les Français au Tonkin, 1870-1902, Une conquête difficile⁴, Michel Bodin souligne la force et la variété des oppositions que suscita dans la société tonkinoise la colonisation française. Il souligne également la complexité des stratégies militaires et administratives qui permirent à la France d'asseoir son pouvoir. La confrontation avec les Pavillons noirs (bandes armées chinoises appelées par l'empereur d'Annam Tu Duc) et la « chasse aux pirates » qui donna lieu à une abondance de récits et de fictions romanesques apparaissent cependant éminemment réductrices.

En 1923, le romancier, poète et essayiste Albert de Pouvourville (Matgioï⁵) publiera une sorte de synthèse récapitulative de cette difficile période de la conquête du Tonkin qu'il a vécue comme militaire et administrateur. Il présente ce travail de mémoire en ces termes :

¹ Il réalise aussi de nombreux clichés de la vie quotidienne des diverses ethnies.

Cf. Antoine Lefébure, Explorateurs photographes. Territoires inconnus 1850-1930. La Découverte, 2003

² Louis Delaporte publiera encore en 1921 Les Monuments du Cambodge en deux volumes. Le Voyage au Cambodge a été réédité en 1999 par les éditions Maisonneuve et Larose.

³ Cf. Eaux et lumières. Journal du Mékong cambodgien, Paris, La Bibliothèque, 2008. La route du plus fort, Pondichéry- Paris, Kailash, 1996. Le retour à l'argile, Pondichéry-Paris, Kailash, 1996.

⁴ Coll. Outre-mer, éditions SOTECH, Saint-Cloud, 2012.

⁵ Pseudonyme choisi par l'écrivain lui-même.

« Pendant ce temps, je fut successivement soldat à la Légion étrangère, explorateur, officier détaché aux Services civils du Protectorat, puis Inspecteur en mission pour le compte du Gouvernement général. Dans ces situations multiples, j'ai peu habité les villes ; j'ai principalement vécu dans les campagnes, parmi les paysans des rizières, les montagnards des hautes vallées, les notables des villages ; j'ai couru la brousse et chassé le pirate ; j'ai appris, des lettrés, les mœurs, les traditions, la langue et l'écriture du pays. Je me suis fait, parmi eux, de discrets et solides amis. J'ai vu l'ancien état du Tonkin s'effriter dans la conquête ; je me suis heurté aux dernières résistances des irrédentistes ; j'ai vu subsister quelque temps, comme un îlot dans l'inondation, les vieilles coutumes de l'Annam ; et j'ai vu la vague française niveler, recouvrir et submerger tout le passé. »¹

Le titre de cet ouvrage est à divers égards réducteur : il constitue en effet de véritables mémoires focalisés sur l'expérience indochinoise présentée comme fondatrice à tous égards. Mais de plus l'expression « chasse aux pirates » y apparaît singulièrement confuse : tout atteste dans les affrontements relatés que les « bandes de pirates » n'étaient pas seules en cause et que la France coloniale se heurtait dans sa conquête à de multiples acteurs provenant de secteurs divers de la population.

Déjà en 1891, dans son essai *Le Tonkin actuel*², Pouvoirville développait une chronique détaillée d'un soulèvement général aux multiples formes que les Français du « Tonkin où l'on s'amuse »³, littéralement bouleversés et cédant presque à la panique, ne pouvaient ni comprendre ni contrecarrer :

« Quoi qu'il en soit, au mois de janvier 1889, la route de Hanoï à Hunghoa n'était pas sûre ; les têtes s'y coupaient comme le riz, on ne revenait de Langson que sous la protection de fortes escortes ; Bacninh et Haidzuong étaient en état de guerre civile ; quant aux environs de Vietri, jadis si calmes et si riches, tout était dévasté.

¹ Albert de Pouvoirville (Matgioï), *Chasseur de Pirates ! ...* (Les Livres de la Brousse). Aux éditeurs associés, 1923.

² Mat Gioi, *Le Tonkin actuel, 1887-1890*, Albert Savine, éditeur, 1891

³ Titre du premier chapitre de l'ouvrage.

Lienson était perpétuellement attaqué ; Lamnuyen était un repaire de bandits ; Ngocky reprenait son ancienne réputation ; la province de Thainguuyen était en révolution, les mandarins du Song-Day tremblaient, réclamaient des postes et des colonnes ; le qanphu de Vinhtuong eut la tête tranchée. Aux portes mêmes de Hanoï, une reconnaissance de quinze Européens, commandée par ce lieutenant d'infanterie de marine, fut égorgée tout entière. Partout où les milices rencontraient les rebelles, elles succombaient, honorablement mais désastreusement horriblement, sous le nombre.»¹

Ce texte de Pouvoirville est pratiquement contemporain du soulèvement contre la colonisation. Nous nous proposons pour notre part d'analyser plus précisément trois autres textes écrits par des militaires à des époques différentes et impliquant à des degrés divers un regard critique ou distant sur ce qu'il est convenu d'appeler, la pacification : Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (1884), Les Lettres du Tonkin du soldat Gaston Dreyfus (1884-1886) et le Journal de l'adjudant François Morlat en Indochine et en Chine (Quang-Tchéou-Wan) (1897-1901).

¹ Op.cit. p. 258-259

1. Les « Trois journées de guerre en Annam » de Pierre Loti (1884): une vision dissidente de la conquête militaire de l'empire d'Annam.

Pierre Loti écrit "Trois journées de guerre en Annam" en 1883 - début de la conquête du Tonkin appréhendé comme tremplin pour un futur contrôle du Yunnan et de la Chine du Sud - en tant que lieutenant de vaisseau sur le navire L'Atalante qui a participé à la campagne du Tonkin. Le récit détaillé de la prise de Hué, publié la même année dans Le Figaro, a causé à son auteur, militaire de 33 ans, écrivain connu pour ses romans exotiques comme Aziadé, Le mariage de Loti et Le roman d'un spahi, des ennuis professionnels : la hiérarchie militaire ne supportait pas ses révélations sur le comportement cruel de l'armée française pendant l'opération de la prise de Hué.

Le récit est une description minutieuse, heure par heure de la sanglante attaque française des forts de défense de l'Annam pour en finir avec la résistance de la Cour de Hué. La violence extrême de la conquête a été rapportée avec objectivité. L'auteur prend toujours la position d'observateur. Le reportage, une sorte de journal de marche des soldats français, sous la plume d'un écrivain, n'est pas simple, concis comme on le constate souvent dans les écrits des militaires, mais très vivant et captivant grâce au talent de l'auteur en matière de description.

Le lieutenant de vaisseau nous conduit journée par journée dans la férocité et la cruauté de la guerre, plus précisément de la conquête coloniale française qui prétend se justifier par les valeurs de « civilisation » et de « pacification ».

Le récit dévoile tout d'abord la préparation animée et joyeuse des marins français pour l'attaque des forts et de la ville de Hué le lendemain. Pierre Loti souligne particulièrement la gaieté, l'empressement des matelots - de grands enfants, selon lui, qui se conduisent comme s'ils allaient participer à une joyeuse fête. Le lieutenant de vaisseau cherche toujours dans le texte à insister sur la jeunesse et l'insouciance de ces soldats :

“Et précisément, malgré leurs airs de grands garçons et leurs tournures carrées, ces matelots de la section de tête étaient des très jeunes, presque tous des enfants d'une vingtaine d'années, pêcheurs

*bretons qui avaient quitté leur village au printemps dernier et n'avaient jamais vu pareille fête [...].*¹

L'évocation des soldats français, très souvent qualifiés d'« enfants » met l'accent sur leurs comportements quotidiens ordinaires : ils sont présentés comme inoffensifs, joyeux, travailleurs. Ces jeunes hommes ont été poussés, d'après Loti, à participer à la guerre et à mourir sur une terre très éloignée de leur patrie du fait de l'ambition de la conquête coloniale.

L'auteur relate les bombardements des navires français qui commencent l'attaque des forts de l'Annam. En position d'observateur, le lieutenant de vaisseau évoque l'attaque résolue, régulière, très efficace et terriblement dévastatrice de l'armée française équipée de manière très moderne. Il ne cache pas son admiration pour la résistance courageuse, persistante des adversaires annamites malgré l'archaïsme et la faiblesse de leur armement.

L'évocation fortement contrastée de la modernité et de la puissance des armes des deux camps qui s'affrontent met en évidence la défaite fatale de l'Annam.

*“[...] Tout à coup, de derrière les dunes, part une pluie de bombettes enflammées, avec quelques projectiles et des morceaux de ferraille. Personne n'est blessé. Les bombettes sont presque inoffensives, elles retombent tout doucement sur le sable comme de petits météores. Les matelots montent en courant sur les dunes, rencontrent les Annamites dans la tranchée, font feu sur eux, puis les chargent à la baïonnette. Instantanément, toute cette première bande jaune est en fuite. Un millier d'hommes, peut-être, se sauvent devant cette poignée de matelots [...].”*²

Pierre Loti insiste sur l'inutilité des armes des Annamites en les décrivant comme des armes fabriquées pour des jeux de bataille enfantins. Les soldats annamites sont ainsi nécessairement la proie de la tuerie des Français. Loti souligne particulièrement la disproportion des forces en présence.

¹ Pierre Loti, *Trois journées de guerre en Annam*, Les éditions du Sonneur, 2006, p. 44.

² Op.cit., p. 28-29.

L'évocation de la stupéfaction et de l'effroi des soldats annamites devant la modernité et la rapidité mortelle des armes de l'armée française permet de mieux comprendre leur sort tragique.

“Ceux-ci s'étaient attendus à une attaque à l'arme blanche, ayant vu briller les baïonnettes des Français. Mais non, “les magasins” des fusils étaient chargés, et ce fut un “feu à répétition”, un de ces feux rapides, foudroyants, des “kropatschek”, qui s'abattit sur eux comme une grêle. Ils tombaient en faisant voler du sable, et maintenant ils avaient trouvé eux aussi des voix aiguës pour crier; ils s'affolaient, ne savaient plus se servir de leurs lances; cette rapidité de nos armes leur jetait une immense stupeur. Non, ils n'avaient rien imaginé de pareil - des fusils encore plus effrayants et d'un jeu plus mystérieux que les canons d'hier! Alors ils avaient pris de cette terreur sans nom des choses incompréhensibles, fatales, contre lesquelles on sent qu'il n'y a rien à faire, et la panique des déroutes avait commencé à les gagner tout comme le feu gagne une traînée de poudre. Ils fuyaient en criant, se renversant les uns les autres dans leur tranchée étroite. Et les matelots, la petite poignée d'hommes, tout à fait enfiévrés à présent par la fumée, par le soleil, par le sang, couraient après eux, et montaient toujours.”¹

L'écrivain évoque également l'efficacité et la modernité destructrice des armes de l'armée française qui ne laissent pas beaucoup de survivants. Et l'image de l'excitation des soldats français dans leur poursuite meurtrière est tout particulièrement soulignée.

“Les matelots devenaient difficiles à retenir; ils voulaient descendre dans ce village, fouiller sous ces arbres, en finir avec les gens de Tu-Duc.”²

¹ Ibid., p. 45-46.

² Tu Duc fut le quatrième empereur d'Annam. Il régna de 1847 à 1883 et fut donc confronté à la conquête française de l'Annam.

Ces descriptions directes et récurrentes de l'excitation et de la détermination des Français lors du massacre des Annamites sont à l'origine des mesures répressives qui furent prises à l'encontre de Pierre Loti par l'armée française.

L'évocation plus particulière de plusieurs scènes de fuite des soldats annamites et de la victoire absolue de l'armée française qui, de plus, ne connaît aucune perte importante en personnes et en matériel suscite des sentiments ambigus : la fierté de la puissance française et la honte du fait que, dans ces événements, "le grand poisson avale le petit poisson".

"[...] Les derniers Annamites qui s'y étaient réfugiés se sauvent, dégringolent des murs, absolument affolés: quelques-uns se jettent à la nage, d'autres essayent de passer la rivière dans des barques, ou à gué, pour se réfugier sur la rive du sud. Ceux qui sont dans l'eau essaient de se couvrir naïvement avec des nattes, des boucliers d'osier, des morceaux de tôle [...]"²

"En effet, l'exode des soldats de Tu-Duc s'échappant du village en feu, ne s'était guère fait attendre. Soudainement on les avait vus paraître, se masser, à la sortie des maisons, hésitant encore, se retroussant très haut pour mieux courir, se couvrant la tête, en prévision des balles, avec des bouts de planches, des nattes, des boucliers d'osier - précautions enfantines, comme on en prendrait contre une ondée. Et puis, ils étaient partis à toutes jambes. On en voyait d'absolument fous, pris d'un vertige de courir, comme des bêtes blessées; ils faisaient en zigzags, et tout de travers, cette course de la terreur, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique; leurs chignons dénoués, leurs longs cheveux leur donnaient des airs de femme. D'autres se jetaient à la nage dans la lagune, se couvrant la tête toujours avec des débris d'osier et de paille, cherchant à gagner les jonques. Et, dans le village en feu, on en voyait de brûlés, à terre, par petit tas. Quelques-uns n'avaient pas fini de remuer : un

¹ Ibid., p. 49.

² Ibid., p. 33.

bras, une jambe se raidissait tout droit, dans une crispation, ou bien on entendait un grand cri horrible. ”¹

Plusieurs fois, l'écrivain souligne l'affolement extrême des soldats annamites et leur naïveté pitoyable dans la recherche d'abris rudimentaires pour éviter les balles mortelles. La comparaison de leur fuite désespérée à celle d'animaux blessés ne peut que susciter la condamnation de la cruauté de l'armée française et plus précisément de la conquête coloniale. L'image horrible des victimes du feu s'agitant, criant dans le village ne peut qu'inciter à rejeter le caractère féroce des opérations militaires de la colonisation.

“[...] En somme, une matinée, heureuse et glorieuse, admirablement conduite.

Du côté des Annamites, environ six cents morts jonchent les chemins et les villages.

De notre côté, une dizaine de blessés à peine, pas un mort, pas même une blessure désespérée. ”²

Le bref compte-rendu d'une matinée d'attaque souligne à la fois la prédominance absolue des Français et la douloureuse impuissance de la résistance des Annamites qui connaissent d'incommensurables pertes.

La troisième journée de guerre, le lundi 20 août – la journée du débarquement de l'armée française et de l'affrontement direct entre les deux armées – est la journée la plus dense, la plus atroce que Pierre Loti rapporte minute par minute.

Les destructions que les Français apportent en Annam dès leur débarquement avec ses conséquences de plus en plus amples sont constamment mises en exergue. Les villages brûlés, ravagés sont tout particulièrement l'objet de l'attention de Loti.

“[...] Un village très riant sous le soleil, avec des maisonnettes blanches bariolées à la chinoise; avec de beaux arbres exotiques et

¹ Ibid., p. 50-51.

² Ibid., p. 33-34.

des jardins fleuris; avec des pagodes anciennes, aux murs ornés de faïences de mille couleurs, aux toits tout hérissés de monstres.

Oh! les malheureux fuyards!... L'instant d'après, ce village flambait. Un obus de l'escadre était tombé au milieu, justement dans des cases de paille ... Murailles de planches peintes, fines charpentes de bambous, cloisons de rotins à jour, tout cela s'était allumé presque à la fois; les flammes passaient d'une maison à l'autre, si vite, qu'on avait le temps de les voir courir.

Au milieu de la lumière matinale, qui était fraîche et bleue, ces flammes étaient d'un rouge extraordinaire ; elles n'éclairaient pas, elles étaient sombres comme du sang [...]"¹

L'évocation du village avant et après le passage des Français ne peut que susciter la condamnation de la violence extrême de l'armée française. La beauté, la tranquillité, les monuments précieux du village ont été rapidement anéantis sous les flammes terriblement ravageuses.

« [...] Et on s'étonnait de voir tous ces incendies, de voir comme tout allait vite et bien, comme tout ce pays flambait. On n'avait plus conscience de rien, et tous les sentiments s'absorbaient dans cette étonnante fièvre de détruire. »²

Pierre Loti cherche à expliquer l'état d'esprit des soldats français dont témoignent les ruines - les conséquences des actes criminels qu'ils ont commis. L'auteur essaie d'expliquer rationnellement ces destructions en faisant appel à la loi de la guerre en Extrême Orient. Il souligne souvent l'incompréhension, après la bataille, des soldats quant à leur propre cruauté :

“ Après tout, en Extrême Orient, détruire, c'est la première loi de la guerre. Et puis, quand on arrive avec une petite poignée d'hommes pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si

¹ Ibid., p. 48.

² Ibid., p. 49-50.

aventureuse qu'il faut jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même."¹

Et Pierre Loti, le militaire, essaye encore de se convaincre de la nécessité de ces destructions, de ces tueries en considérant ces actes comme une défense préventive :

*"Dans ce silence et ce repos, mille détails vous reviennent en tête; on a la conception plus nette des choses, on est obsédé maintenant par l'horrible de ce qu'il a fallu faire.
La journée a été rude. On repasse lentement, heure par heure, cette succession de souvenirs."*²

L'écrivain souligne la gravité de la perte de tranquillité d'âme des soldats français et leur obsession des scènes féroces de la guerre. Ces séquences horribles gravées dans leur mémoire reviennent effroyablement, clairement après les fêtes de la victoire. Ils ont peur eux-mêmes de leurs actes violents :

*"Nuit épaisse et lourde. - Encore des maisons brûlée, - des cadavres. Des tas informes, des moitiés de têtes roussies essayant de se soulever, des mains qui remuent [...]"*³

Ces images terribles et récurrentes de ruines et de morts sont présentées comme les composantes mêmes des hantises qui poursuivront à jamais les soldats de la colonisation eux aussi traumatisés.

L'écrivain exprime souvent cet esprit anticolonialiste dans des livres où il manifeste clairement son incompréhension de la conquête coloniale française en Indochine et son incapacité à croire à l'avenir de cette expédition lointaine et cruelle.

L'écrivain se sent mal à l'aise, intrigué, dépaycé, isolé dans la terre d'Indochine :

¹ Ibid., p. 50.

² Ibid., p. 41.

³ Ibid., p. 64.

“[...] Et cela semble bizarre, à la réflexion, d’être venu ainsi impudemment se camper au milieu d’un pays immense, en s’entourant de morts pour faire peur.”¹

“[...] Et les brisants font toujours leur bruit qui donne cette même impression d’isolement, de séparation du reste du monde, sur cette terre en Annam.”²

L’écrivain remet en cause, là-encore, la légitimité même des raisons de la conquête. Il affirme toujours ne pas réussir à comprendre la conquête sanglante de cette terre perdue à l’autre bout du monde.

Après la publication de ce récit, le lieutenant de vaisseau est mis en disponibilité par le gouvernement de Jules Ferry. Ce gouvernement l’accuse en effet de portraiturer les soldats français en tueurs sanguinaires. Il est vrai que Pierre Loti a minutieusement restitué les scènes d’attaque où les matelots français se sont montrés impitoyables, cruellement résolus pendant la poursuite et la tuerie des soldats Annamites. L’auteur s’est en fait voulu fidèle et constant dans son parti pris d’objectivité. Il montre ainsi envers et contre tout que l’entreprise coloniale ne peut dissimuler la nature cruelle et violente de sa conquête qui est fondamentalement une agression.

Pourtant, l’auteur cherche aussi à mettre en valeur une certaine bienveillance des soldats français :

“ Avec ce peu d’ombre et de repos, le calme s’était fait dans ces têtes très jeunes; l’excitation passée, ils s’étonnaient naïvement en eux-mêmes d’avoir pu être tout à l’heure des gens qui faisaient la guerre, des gens qui tuaient ...

L’un d’eux, entendant un blessé crier dehors, s’était levé pour aller lui faire boire, à son propre bidon, sa réserve de vin et d’eau ... Les matelots maintenant avaient tous quitté leur toit de bambous; un peu fatigués pourtant, et aveuglés de lumière, ils erraient sous ce dangereux soleil de deux heures, cherchant les blessés pour les faire

¹ Ibid., p. 68.

² Ibid., p. 83.

*boire, leur porter du riz; les arranger mieux sur le sable; les coucher, la tête plus haute. Ils ramassaient des chapeaux chinois pour les coiffer, des nattes pour leur faire de petits abris contre la chaleur [...]*¹

Pierre Loti cherche là-encore à souligner la jeunesse des soldats, leur naïveté et leur surprise face à leurs propres tueries. Ces hommes obligés de partir à la guerre, emportés momentanément hors de tout contrôle d’eux-mêmes, propulsés dans une chasse à l’homme sanguinaire et des destructions sans nombre redeviennent des hommes éprouvant de la bonté, de la compassion pour leurs congénères orientaux. En fin de compte, dans un conflit guerrier de ce type, surtout en situation d’affrontement, le soldat est obligé de tuer l’ennemi pour se défendre. En outre, leur devoir est de remporter la victoire - symbole de l’honneur de leur pays. Cette férocité et cette cruauté ne proviennent donc pas de leur nature profonde mais de la ligne de conduite impliquée par l’invasion coloniale. C’est l’ambition de conquête inhérente à la colonisation française qui a poussé ces enfants innocents, selon Pierre Loti, à devenir des tueurs cruels.

L’évocation très fréquente et obsédante des cris, des « râles » : « han » - expression de la rancœur en langue annamite - poussés par des blessés désespérés, des annamites mourants permet de souligner la tragédie humaine causée par la guerre. A un certain moment de l’affrontement, l’auteur cherche à apprécier la charité des soldats français en insistant sur leurs actes humanitaires vis-à-vis des blessés annamites et précise que ces hurlements de rancœur sont adressés aux mandarins militaires annamites qui ont pris la fuite et les ont abandonnés. Cette interprétation de Loti est évidemment contestable. La récurrence de ces expressions suggère au lecteur que cette rancœur s’adresse probablement avant tout aux envahisseurs français qui les massacrent sans que la moindre riposte soit possible. L’Annam n’a pas pu faire face aux puissants ennemis occidentaux bien en avance dans plusieurs domaines, surtout dans la technologie des armes. L’auteur veut avant tout montrer que les soldats français ne sont ici que des instruments et que leur humanité n’est pas en cause. Personne ne voulait tuer personne, toutes ces

¹ Ibid., p. 54-55.

conséquences sanglantes et ces ruines en Annam résultent de l'ambition d'un petit groupe de Français. Il y a des moments où Loti semble éprouvé une compassion et une confiance envers les soldats des deux camps conduits à s'entretuer en quelque sorte malgré eux.

Dans ce contexte de guerre et de violences meurtrières, les descriptions des lieux, des monuments et plus particulièrement des pagodes acquièrent des connotations d'insécurité et de mystère :

“[...] Sur les toits des pagodes, au milieu des diableries, parmi toutes les griffes ouvertes, toutes les queues-fourchues, tous les dards, cela semblait d'abord assez naturel de voir courir les langues rouges de feu. Mais tous les petits monstres de plâtre s'étaient mis à crépiter, à éclater, lançant de droite et de gauche leurs écailles en porcelaine bleue, leurs yeux méchants en boules de cristal, et ils s'étaient effondrés, avec les solives, dans les trous béants des sanctuaires.”¹

“Et puis, encore une pagode, moins grande celle-ci, semblant très antique; une vieillerie curieuse, avec des diables qui s'enchevêtrent sur le toit, des monstres de porcelaine qui grimacent à l'entrée. Des bouddhas de jaspe, des dieux et des déesses en bois doré gisent près de la porte, cassés, les jambes en l'air, sans tête; on en a sans doute emporté beaucoup, et ceci semble le rebut d'un rapide triage [...]”²

L'évocation des destructions de ces pagodes – monuments traditionnellement vénérés en Annam et dans tout l'Extrême Orient – semble susciter les regrets de Loti. La dénomination et la caractérisation des objets dans les pagodes, des détails de la décoration des toits des pagodes (griffes, monstres, diables, méchants, Bouddhas, dieux, déesses,...) introduisent une impression d'étrangeté et suggèrent le trouble profond qu'éprouve Pierre Loti.

Ce dernier met aussi l'accent sur le vol des objets précieux ou sacrés par des soldats français qui ne sont pas seulement des tueurs mais sont aussi des voleurs.

¹ Ibid., p. 49.

² Ibid., p. 64-65.

“- ils rentrent avec des airs de conquérants, étalant de belles ceintures, portant des chapeaux de Chinois, des lances, des pavillons jaunes ou noirs au bout de hampes dorées; ayant des coups de soleil, tous très noirs et mourant de soif.

Et puis, les uns ont ramassé des théières en vieux Chine, des assiettes à fleurs, des bouddhas, ou bien encore des hérons mystiques, oiseaux de pagodes, qui perchent sur des tortues.

Et d'autres, les pratiques, les gourmets, rapportent des poules dans des cages pour les faire cuire à bord, - même de petit porcs vivants, passés en bandoulière sur leur dos, attachés par les pattes et poussant des cris affreux.”¹

Une telle relation du retour des vainqueurs français n'évoque-t-elle pas l'image d'une bande de pirates pleinement satisfaits de leurs dépouilles après leurs pillages?

En outre, l'écrivain fait part de sa curiosité quant à l'aspect mystérieux et cérémonieux des personnalités importantes de la cour de Hué :

“Et puis on voit sortir de grands brancards d'or, somptueux, terminés en figures de monstres; et des parasols d'or, ouverts en pleine nuit, et des baldaquins, et des hamacs... Cela semble un déballage de féerie. Toutes ces choses s'organisent méthodiquement sur le sable. Les gardes mettent sur leurs épaules les brancards d'or, y suspendent les hamacs bleus, puis les recouvrent de baldaquins et de rideaux - en tout, quatre palanquins complets, - dans lesquels montent, avec des airs de mystère, des personnages qu'on ne peut apercevoir [...]”²

Cette solennité comporte une dimension fortement inquiétante.

Pierre Loti dresse aussi le portrait foncièrement contrasté du commandant occidental:

¹ Ibid., p. 99-100.

² Ibid., p. 70-71.

“Celui-ci attend, à quelque cent pas, debout, près d’un feu de branches attisé pour le mettre en lumière; en tenue de campagne, lui, poudreux et déchiré, sali de terre et de fumée, incorrect et un peu moqueur, devant une si cérémonieuse ambassade.”¹

Contrairement aux tenues mandarinales solennelles et au comportement très protocolaire des mandarins annamites, le chef militaire français apparaît en tenue simple, négligée et même sale. Cette évocation fortement contrastée met tout particulièrement l’accent sur le statut supérieur et la condescendance des Français.

Dans ces articles, la vision que Pierre Loti donne de la conquête apparaît ainsi singulièrement critique. Le refus de la tonalité épique est révélateur d’une prise de distance à l’égard des conquêtes coloniales françaises en Extrême-Orient.

¹ Ibid., p. 71.

2. Les lettres du Tonkin, 1884-1886 du soldat Gaston Dreyfus : un procès en règle de la lutte contre les « pirates » et de la pacification.

Mais Loti ne semble pas avoir été le seul à manifester un tel refus et une telle critique. C'est en 2011 qu'ont été réunies et publiées les lettres écrites par le soldat Gaston Dreyfus en mission au Tonkin de 1884 à 1886.¹ Gaston Dreyfus est un médecin militaire. Il a demandé lui-même son affectation au Tonkin pour échapper aux petites garnisons métropolitaines qu'il jugeait ennuyeuses. C'est donc l'esprit d'aventure, le désir de découvrir un pays lointain qui le pousse à se porter volontaire pour le Tonkin, comme il l'a avoué dans une de ses lettres :

« Vous savez aussi que je n'ai jamais été dévoré d'ambition et qu'en demandant à partir au Tonkin, je désirais plutôt faire un beau voyage instructif et peu coûteux, que de rapporter des galons. »²

Gaston Dreyfus souligne son absence d'intérêt pour l'argent dans son choix de l'expédition au Tonkin.

Le médecin militaire séjourne au Tonkin pendant plus de deux ans : de 1884 à 1886. Il écrit régulièrement des lettres à sa famille à Paris dans lesquelles il partage avec ses proches sa vie militaire et tout ce dont il a été témoin au Tonkin - y compris ses réflexions personnelles sur les choses, les faits tant sur le plan politique que sur le plan militaire. Il montre un sens certain de l'observation et de l'humour dans ses descriptions de la vie quotidienne, des fêtes, des spectacles...

Gaston Dreyfus commence à rédiger ses lettres dès le quai du port de Toulon, au début de l'année 1884, puis à bord du navire Le Poitou.

Embarqué pour Haïphong, le médecin militaire y demeure pendant un certain temps, environ une dizaine de jours, en attendant l'ordre de partir pour d'autres destinations. Ce court séjour à Haïphong lui permet cependant de démontrer la négligence dans l'organisation militaire française. Gaston Dreyfus souligne de plus la fréquence des actes de piraterie – « le métier » principal de la plupart des « indigènes » vivant sur les bateaux.

¹ Gaston Dreyfus, *Lettres du Tonkin, 1884-1886*, L'Harmattan, 2011.

² Op. cit., p. 50.

Le médecin rappelle l'ancienneté de la possession française de Haïphong. Il insiste sur le rôle important du port de Haïphong dans la circulation maritime du Tonkin et le grand nombre de passagers qui transitent par le port.

La douceur et la réserve sont les traits essentiels que l'auteur remarque chez les « indigène ». La timidité des habitants annamites est très souvent soulignée :

«[...] Les indigènes sont d'une douceur et d'une timidité extrêmes ; leurs mœurs sont des plus curieuses. J'en ai vu peu d'aisés, tous sont misérables et sales ; de petite taille, les femmes surtout ; ils sont précoces, mais aussi vieillissent très vite ; le type n'est pas trop laid et incontestablement plus joli que le type chinois, avec lequel ils ont très peu de rapport ; ils portent, hommes et femmes, les cheveux très longs et roulés en chignons épais sur la tête ; les riches retiennent les chignons avec de grands peignes en écaille [...] »¹

Les mœurs des Annamites lui apparaissent tout à fait étrangères. Cette constatation est souvent partagée par les Européens. Gaston Dreyfus s'intéresse particulièrement aux aspects morphologiques et physiques des habitants – ce qui provient peut-être de sa profession de médecin – ainsi qu'à leur situation financière et sociale qui transparaît dans leur manière de se vêtir. L'auteur reconnaît aisément la pauvreté et l'état hygiénique déplorable des « indigènes ». Il fait exceptionnellement une comparaison esthétique entre les Annamites et les Chinois en déclarant sa préférence pour les premiers.

Après son bref séjour à Haïphong, Gaston Dreyfus est affecté au corps expéditionnaire français envoyé dans les régions nord et extrême nord du Tonkin, près de la frontière de la Chine pour assurer la pacification de la population, affronter les pirates et chasser les Chinois du territoire du Tonkin. Le médecin militaire Gaston Dreyfus parcourt ainsi plusieurs régions du Nord et localités de l'Indochine dont les dénominations figurent dans ses lettres : Haïphong, Haï Dzuong, Bac Ninh, Phu Lang Thuong, Dap Cau, Chu, Nuy Bop, Tay Lam, Kep Ha, Dong-Son, Lang-Son, Dong-Dang, Phu Lang Giang, Nam Ghan, Tho-Ha, Ke Sat, Cao-Bang, Cao-Giong,

¹ Ibid., p. 27.

Han-Phong-Tuchy, Phu-hay, Nam-Xuong, Bac-Lé. Ces précisions témoignent d'une ample connaissance du Tonkin et de sa cartographie.

Gaston Dreyfus s'intéresse à la géographie, à la culture, à l'élevage et aux habitants de chaque région où il est affecté. Il souligne la bonne maîtrise de l'agriculture par les peuples de ces régions et le fait que le travail de la terre est leur activité principale. Par ailleurs, la présence de nombreuses pagodes est également évoquée par le médecin. Les notations de la misère et de l'état primitif des domiciles des "indigènes" sont très fréquentes dans les observations de l'auteur.

Le médecin met particulièrement l'accent sur la difficulté de déplacement dans le pays à cause du manque ou de l'inconfort des routes. Il évoque aussi des défilés militaires pénibles, épuisants quand il traverse plusieurs régions à la géographie variée et complexe : montagnes, vallées, collines, rizières inondées, sols boueux, flancs des montagnes couverts de hautes herbes étouffantes,... Il note que la difficulté des approvisionnements contribue aussi à la souffrance des soldats français et annamites.

Les lettres de Gaston Dreyfus sont écrites régulièrement et sont présentées dans l'ordre chronologique de sa mission au Tonkin. Il y développe ses confidences en toute confiance et tout abandon. Sa famille découvre ainsi au fur et à mesure de nouvelles régions ; elle reçoit les témoignages des batailles frontales, tendues, violentes et meurtrières ; elle partage avec lui ses états moraux, ses émotions, voire son indignation devant des réalités bouleversantes, des actes cruels et des manipulations mensongères.

Au début de son séjour au Tonkin, le médecin éprouve une grande joie et même un enthousiasme dans sa découverte de la vie de soldat :

« ... Je me porte à la vérité très bien, et serais l'homme le plus heureux du monde si je ne me savais si éloigné de vous tous... Cette vie en campagne ne me déplaît pas du tout et je suis très content de voir de près en quoi consiste cette existence de soldat. Jusqu'à présent, il est vrai, nous n'avons presque manqué de rien ; [...] »¹

¹ Ibid., p. 30.

Ces lignes rassurantes révèlent la satisfaction complète de Gaston Dreyfus en ce sens qu'il cherche à mieux comprendre et à exercer son métier militaire dans un pays extrêmement éloigné du sien, dont les coutumes, les mœurs, les hommes sont différents et intéressants à découvrir. Cette satisfaction vient du fait que l'auteur croit à ce moment qu'il est en bonne voie : il pense apporter l'aide, la civilisation aux peuples démunis, les libérer de la tyrannie impériale comme le proclame l'entreprise coloniale française.

Cependant, très vite, une quinzaine de jours seulement après son arrivée, son enthousiasme pour le Tonkin décroît nettement :

« [...] Que vous dirai-je encore ? Que je commence à en avoir assez du Tonkin, que les pagodes les plus riches, et les palais des mandarins les plus aisés ne valent pas pour moi la moitié de mon ancien petit garni de l'avenue de la Grande Armée ; que je m'ennuie ici, enfin pour me résumer, que j'accueillerais avec la plus vive satisfaction mon rappel à Paris...

Mais le Tonkin avec ses éternelles rizières, Bac Ninh, Haïphong, Haï Dzuong, Hanoï même, avec leurs maisons en paille, leurs sales habitants, n'ont plus rien d'attrayant [...]»¹

Gaston Dreyfus avoue sa nostalgie et ne cache pas son désir de retourner en France. Le médecin justifie son ennui par la pauvreté des habitants et du pays, la monotonie de la campagne du Tonkin couverte de rizières immenses qui suscitent la mélancolie, l'impression d'être perdu au milieu des champs. Ce type d'impression apparaît souvent dans les ouvrages consacrés à l'Indochine au début de la conquête coloniale. Le lecteur peut trouver un autre facteur important qui renforce ce désintérêt de l'auteur en prolongeant la lecture de ses lettres : l'incompréhension et le blocage total en matière de communication avec les « indigènes ». Comment peut-on découvrir, comprendre un pays et sa culture, ses coutumes, ses habitants sans la moindre compréhension de sa langue, sans communications réciproques ? Gaston

¹Ibid., p. 38.

Dreyfus dénonce également dans ses lettres les conséquences extrêmement graves de cette incapacité de communiquer avec les « indigènes ».

A partir de la première révélation de son ennui au Tonkin, le désir du retour en France de Gaston Dreyfus s'exprime de plus en plus intensément et régulièrement dans ses lettres :

«... La signature du traité de Tien-Tsin, communiquée ici le 17 mai, nous a pour la plupart pénétrés d'une joie immense... ; j'aime à croire... que notre prochain retour en France se réalisera dans de brefs délais. »¹

L'auteur informe sa famille d'un traité de paix signé avec la Chine et exprime sa joie de pouvoir rentrer bientôt en France. Le médecin insiste sur l'attente du retour chez un grand nombre de soldats. Nous constatons que l'espoir du retour est quelque peu naïf chez ce médecin militaire qui croit à une fin précoce de la guerre avec les Chinois au Tonkin alors qu'il sait bien que l'enlèvement est de la nature de toutes les sortes de guerre.

«... Je désirais autant que possible ne pas quitter le Tonkin sans avoir vu la capitale ; mais cela arriverait que je n'en serais plus désolé [...] »²

Le retour en France est son désir le plus fort : rien d'attrayant au Tonkin ne peut retenir le médecin militaire.

« ... Ce matin le rapport nous apportait la première bonne nouvelle dont on ait eu connaissance depuis longtemps : la Gazette de Pékin y était-il dit, avait promulgué l'ordre de retrait de ses troupes du Tonkin... Puissent-ils dire vrai et nous renvoyer en France comme surcroît inutile de l'occupation... Je le désire plus que jamais [...] »³

¹ Ibid., p. 50.

² Ibid., p. 51.

³ Ibid., p. 66.

Nous retrouvons encore des informations concernant la perspective de la fin de la guerre. Mais Gaston Dreyfus se montre plus réservé cette fois-ci :

« ... Comme vous, j'ai bon espoir qu'on nous renverra bientôt, quoi que rien de ce qui se passe actuellement ne puisse donner un appui certain à mes espérances [...] »¹

En suivant l'ordre chronologique des lettres de Gaston Dreyfus, le lecteur peut remarquer deux aspects contradictoires dans sa manière d'envisager son retour en France : d'une part, le désir du retour devient de plus en plus ardent ; d'autre part, la certitude du retour est de moins en moins solide.

« ... Ces 365 jours ont passé, avec quelle lenteur ! Jamais le temps m'a semblé aussi long à s'écouler, et en songeant à tout ce qui s'est passé dans cet intervalle, j'ai peine à croire que les jours de l'année y ont suffi. J'espère toutefois que j'arrive au bout de ce long intermède jeté au travers d'une existence qui aurait pu s'écouler calme et paisible non loin de vous tous que j'aime et que j'affectionne par-dessus tout [...] »²

L'achèvement de la première année de son affectation au Tonkin est souligné par une évaluation chiffrée des jours qui révèle le décompte quotidien de l'auteur. Par ailleurs, le médecin expose son attente impatiente du retour en insistant sur l'impression de la lenteur du temps. De plus, il se reproche sa décision de partir très loin de sa famille et exprime ses regrets de la vie tranquille en France. Le Tonkin apparaît ainsi comme un espace d'exil et d'ennui.

Gaston Dreyfus montre de plus en plus sa grande déception. L'incertitude et même la désespérance d'un retour en France lui pèsent très lourdement. La récurrence de l'expression interrogative « Mais après ? » qui suit la mention de chaque campagne militaire, de chaque combat dévoile sa perplexité, son ignorance

¹ Ibid., p. 70.

² Ibid., p. 86.

du devenir de la guerre. La complexité et la persistance de cette guerre avec la Chine annihilent son espoir de retour en France:

« Il est probable aussi que l'on administre à ces bons Chinois de nouvelles piles et que l'on s'installera à Lang Son. Mais après ? »¹

« Et après ? cela sera-t-il achevé ? J'espère que les Chinois, nous sentant sur leurs frontières, baisseront un peu de leur morgue et se prêteront plus facilement à un arrangement à l'amiable [...] »²

« ... Tous les préparatifs que l'on fait à Chu semblent faire croire que le grand mouvement sur Lang Son partira d'ici. Pour mon compte, je désirerais que l'on pousse le plus activement possible les opérations ; je partirais avec plaisir dès aujourd'hui ; j'espère toujours qu'après cela on nous foutra la paix. »³

« [...] il est certain que la perspective d'un prochain retour me rendrait surtout très heureux et mettrait le comble à mes vœux ; j'espère qu'après Lang-Son je pourrai fonder avec plus d'espérances. »⁴

« [...] Je suppose que ces satanés Chinois se résoudront à la paix et nous permettront de rentrer bientôt en notre belle France. »⁵

« Il y a encore huit jours je me voyais plus que jamais ancré dans ce maudit pays, vissé jusqu'à la fin aux évolutions de notre politique tortueuse en Annam, et subitement, sans transition aucune, les événements prennent une allure telle qu'on peut se bercer librement de cet espoir de retour si longtemps rêvé... »⁶

«... Les jours s'écoulent, hélas, sans nous apporter le moindre espoir de retour prochain [...] »⁷

¹ Ibid., p. 87.

² Ibid., p. 96.

³ Ibid., p. 89.

⁴ Ibid., p. 97.

⁵ Ibid., p. 105.

⁶ Ibid., p. 139.

⁷ Ibid., p. 146.

L'apparition très fréquente du mot « retour » dans les lettres révèle la souffrance et l'impatience croissantes de l'auteur.

La fin de la guerre est attendue incontestablement plus que jamais. Le médecin met l'accent sur la ténacité et l'attitude rigide des Chinois. L'acceptation de la part des Chinois d'une solution de paix avec la France semble être alors le vœu le plus désiré de Gaston Dreyfus.

Peu après l'arrivée au Tonkin, l'enthousiasme « de voir de près en quoi consiste cette existence de soldat » cède en fait la place à une grande indignation, à un dégoût profond de la colonisation française :

« ... Parlons un peu de l'expédition envisagée sous un autre point de vue. Je commence par vous assurer que, venus au Tonkin sous le fallacieux prétexte de débarrasser les Annamites de l'oppression des Chinois et de la tyrannie des mandarins, - animés surtout d'un beau prétendu zèle pour apporter à ces populations déshéritées les bienfaits de notre civilisation, nous nous sommes montrés jusqu'à présent plus inhumains et plus barbares que des sauvages. C'est triste à dire, mais c'est l'exacte vérité. Nous avons affaire à une population misérable, mais douce et relativement très honnête. Ces malheureux, persécutés par les Chinois et par leurs mandarins, sont d'une timidité très grande, et maniable à plaisir. On les traite absolument comme des bêtes de somme, sans égard pour leur âge ou pour leur vie. On les réquisitionne pour les assaisonner à toutes les corvées, surtout les plus pénibles. Si on laissait faire nos soldats, ils les tueraient pour le plaisir de tuer. Ils l'ont du reste prouvé dans des circonstances trop nombreuses, malheureusement : un soupçon, souvent moins que cela suffit : pan, pan, un coup de fusil ... »¹

Gaston Dreyfus rappelle que la colonisation française en Indochine présente plusieurs raisons qui légitiment l'intervention française en Annam, à vrai dire la conquête française. Pourtant, le médecin considère qu'en réalité « ces bonnes

¹ Ibid., p. 43.

raisons » ne sont que des prétextes d'invasion. Il condamne les comportements cruels, même criminels des soldats français. L'auteur assume ses dénonciations. L'honnêteté et le sens de l'humanité ne lui permettent pas de ne pas dire la vérité - une vérité bouleversante pour des Français fiers d'être issus d'un pays respectant les droits de l'homme et du citoyen. L'insistance de Gaston Dreyfus sur le caractère doux et honnête des Annamites et sur leur timidité, leur docilité consolide sa condamnation des militaires français et ne peut que susciter la compassion et la sympathie du lecteur pour les « indigènes ».

Gaston Dreyfus dresse un inventaire des méfaits commis par les Français à l'encontre des Annamites : considérer ces êtres humains comme des animaux et leur ordonner les tâches les plus dures est pour lui inadmissible. Il met particulièrement l'accent sur la passion et la facilité dans le massacre des « indigènes » par les soldats français. Il attire l'attention sur la fréquence et le grand nombre de ces tueries. Cette évocation contrastée des choses et des faits vise à révéler la réalité mensongère de l'empire colonial. L'auteur cherche aussi à montrer le destin malheureux des habitants « indigènes » qui se trouvent toujours dans des situations désastreuses : ils sont en effet victimes à la fois de l'oppression des mandarins de leur pays et du traitement criminel des « protecteurs » français.

Revenons aux conséquences graves causées par l'incapacité de communication entre coloniaux et « indigènes » : ces conséquences néfastes tiennent toutes à la mortelle confusion entre les pirates et les innocents :

« De temps en temps se déclare un incendie allumé on ne sait comment, probablement par imprudence : aussitôt on accuse les pirates, et on saisit sous ce titre les malheureux qui ont l'imprudence de se faire voir à ce moment-là ; je suis convaincu que ce sont pour la plupart des malheureux chassés par le feu... ; il est assez peu probable que ceux qui mettent le feu soient assez bêtes pour attendre qu'on les arrête. Le procès n'est pas long, je vous assure, et pour un soldat qu'on demande, chargé de l'exécution, il s'en présente cinquante : c'est odieux et dégoûtant. »¹

¹ Ibid., p. 44.

Des incendies accidentels survenant dans la vie quotidienne sont systématiquement considérés comme le fait de pirates et les habitants innocents présents, dont la majorité est victime, sont rapidement arrêtés, accusés et exécutés. Cette méprise criminelle relève à la fois d'un préjugé et d'une impuissance : les indigènes sont considérés comme appartenant à une race inférieure et on ne comprend pas leur langue pour une enquête précise, exacte. De plus, Gaston Dreyfus insiste sur le grand nombre d'innocents tués et sur l'exécution de ces malheureux habitants « indigènes » qui constitue pratiquement un loisir pour des soldats français. Il exprime ainsi sa honte et son indignation à l'égard de ce type de comportement.

“J’ai vu taper sur ces infortunés comme on tape sur des bestiaux ; nos coolies... sont chargés comme des chameaux, ils marchent en trotinant et pliant sous le faix. C’est un véritable bonheur pour les soldats de casser leurs cannes sur leurs dos. »¹

Le médecin cherche là-encore à témoigner des traitements brutaux des Français vis-à-vis des “indigènes”. Il insiste de plus toujours sur le plaisir sadique que prennent les soldats français dans ces actes condamnables. La facilité et la gratuité des tueries semblent une obsession pour Gaston Dreyfus :

« [...] A maintes reprises on a fait partir d’ici des compagnies pour surprendre au petit jour les pirates qu’on signalait en un endroit donné ; on arrivait, on tirait des feux de salve, des feux de peloton sur des gens qui, à notre vue, filaient dare-dare ; on en a tué beaucoup, mais on se demande chaque fois combien d’innocents et combien de vrais pirates gisent parmi les cadavres ; je crois fermement que le plateau innocent est beaucoup plus chargé que l’autre. »²

“[...] Aussi n’y a-t-il pas de raison pour ne pas fusiller tous les malheureux paysans qu’on rencontre, si la mine seule sert de guide. ”³

¹ Ibid., p. 44.

² Ibid., p. 68.

³ Ibid., p. 172.

Le médecin militaire est tourmenté par le grand nombre de victimes innocentes tuées par l'armée française. De plus, il met particulièrement l'accent sur l'impuissance du "protecteur" français dans la recherche des pirates.

Cependant Gaston Dreyfus sait aussi se montrer sensible à la beauté des paysages. La beauté paisible des villages est esquissée à travers de brèves et simples descriptions. Mais la notation des violences commises l'emporte le plus souvent très vite sur le sens de l'esthétique :

« Dap Cau est un village assez grand au bas d'une colline où les Chinois avaient construit un fort, et sur le bord du Song Cau, en avant de Dap Cau est un autre village du nom de Ti Cau, très grand aussi et très joli. Du jour au lendemain... comme les indigènes qui habitaient là (se croyant en sûreté depuis le départ des Chinois) nous gênaient, on les a tout simplement mis à la porte de chez eux ; vous avouerez que nous avons de drôles de procédés d'assurer notre protectorat dans ce malheureux pays. D'un autre côté on envoie tous les jours des compagnies chasser les pirates plus ou moins imaginaires, qu'on n'atteint du reste jamais. Mais il me semble qu'en flanquant à la porte de chez eux, sans autre forme de procès, ces malheureux qui ne savent plus où aller, nous les forçons pour ainsi dire à devenir pirates. »¹

L'auteur souligne la dimension contradictoire de la protection française qui a bien fait de chasser les Chinois mais qui chasse injustement les habitants indigènes de leurs résidences et de leurs exploitations agricoles. Le médecin militaire insiste surtout sur la conséquence tragique de cette action de déportation : ces pauvres gens chassés n'ont pas d'autres choix que la piraterie. L'existence mystérieuse des pirates est de plus encore une fois rappelée.

Parmi les confidences sur sa vie de militaire, sur ses pensées et sa situation morale au Tonkin, à côté de son expression de sa souffrance, de son attente du retour

¹ Ibid., p. 67.

en France, Gaston Dreyfus évoque un souhait personnel et intime : fonder sa propre famille :

«... En ce moment je ne songe qu'à une chose : rester au service pour compléter les dix ans que je dois au gouvernement, puis, marié à une belle fillette, finir mes jours en bon père de famille, professant la médecine à Paris ou ailleurs pour donner la pâture aux héritiers dont le ciel me gratifierait, mais surtout vivant en famille, le plus loin possible de mes semblables, dont pour le moment je suis profondément dégoûté. Leurs exploits inhumains, que je vous signalais tout à l'heure sont une des causes de ce dégoût, mais il en est d'autres. »¹

Fonder une famille est un besoin normal dans l'évolution d'un adulte. Pourtant, dans ce contexte de guerre, ce besoin du médecin militaire devient un rêve à la fois lointain et beau, pratiquement inaccessible. Face aux conditions extrêmement dures du métier et face à la mort, aux tueries, les choses les plus banales de la vie humaine deviennent précieuses, difficiles à atteindre. Ce rêve représente l'aspiration à la paix du militaire qui ne veut qu'être père de famille et exercer son métier de médecin dans les conditions tranquilles de la vie quotidienne en France après avoir payé « sa dette » à l'Etat. Gaston Dreyfus indique par ailleurs que le témoignage des agissements cruels de ses camarades et compatriotes français au Tonkin est une des raisons majeures de son dégoût profond à l'égard de sa carrière militaire :

«... Je fais aujourd'hui même ma demande de rapatriement, me trouvant dans les conditions voulues ; dans trois mois donc au maximum, je ferai très probablement voile vers la France ; j'aurai à mon avis suffisamment payé ma dette ici. Il y a du reste longtemps que j'en ai assez ; le métier que je fais ici me semble de plus en plus idiot, et j'en ai des nausées ; je ne croyais pas que j'en viendrais jamais à

¹ Ibid., p. 44-45.

un pareil dégoût. Mais patientons encore trois mois et nous aviserons à ce que j'aurai à faire [...] »¹

A l'approche de son retour en France, Gaston Dreyfus exprime encore sa déception extrême quant à son métier de médecin militaire au Tonkin. Il affirme découvrir progressivement les réalités brutales et mensongères de la colonisation française. C'est là la démoralisation d'un homme qui travaille dans le domaine le plus humain - la médecine.

Des évocations concernant le métier proprement dit de médecin de Gaston Dreyfus nous permettent de mieux comprendre le sens de son engagement au début de l'expédition au Tonkin :

« La variole fait des ravages immenses ; la mortalité est quelquefois de 80 ou 90 % en temps d'épidémie. Aussi je crois qu'il est bon de faire bénéficier nos nouveaux « protégés » de l'immunité vaccinale ; nous leur aurons rendu service, en même temps que nous mettrons nos soldats à l'abri de la contagion, en diminuant, et même en faisant disparaître cette maladie du pays ... »²

Le médecin s'affirme fier et heureux de concourir à de telles améliorations de la vie et de la santé des « indigènes ».

Gaston Dreyfus dévoile à plusieurs reprises l'exploitation cynique par les autorités coloniales du mythe des pirates. Pourtant, il confirme cette fois-ci l'existence réelle de ces derniers :

« Nous sommes toujours encore en expédition ; je me trompais dans ma dernière lettre lorsque je vous disais que le pirate était un mythe. Je les ai vus cette fois les pirates, je les vois encore, et les coquilles qui fermaient mes yeux sont bien tombées. J'en ai vu deux bandes parcourant ce beau et riche delta, faisant sur tout ce qu'ils rencontrent des feux de salve, pillant, saccageant les villages qu'elles

¹ Ibid., p. 173- 174.

² Ibid., p. 61.

rencontrent, mettant souvent le feu derrière elles, et faisant ainsi le vide à plusieurs lieues à la ronde.

L'auteur relate sa découverte des pirates en soulignant qu'il a fermé les yeux par innocence ou par erreur. Il met particulièrement l'accent sur la prospérité des régions et les actes de vols, de brigandages, de destructions des « pirates ». Mais sous le terme de « pirates », il reconnaît désigner en fait les soldats français eux-mêmes :

« Ces bandes sont très bien organisées, elles ont des officiers qu'on dit intelligents et braves, elles ont surtout des chefs, hélas ! sans lesquels elles ne feraient probablement pas tant de mal. Elles ont des convois de vivres, des équipages de ponts, des sections de génie ; elles ont aussi des ambulances, des médecins ; j'ai même le triste honneur d'être amarré à la suite d'une de ces bandes.

Cette bande a pour chef Monsieur le lieutenant colonel Godard, commandant le 4^{ème} Régiment formé de bataillons des 23^{ème}, 111^{ème} et 143^{ème} de ligne.»¹

L'armée française commet en fait des atrocités dignes de pirates.

« C'est là que commence le rôle de ce "général Boum", doublé d'un grotesque assassin. A la tête de deux compagnies du 143^{ème}, ce personnage ridicule a manœuvré, combiné des plans comme s'il commandait une armée. A peine livré à lui-même, il a fait faire sur tout son parcours des feux de salve sur tout individu qui se hasardait à un ou deux km à la ronde. Les malheureux paysans qui travaillaient paisiblement dans les rizières, piquant leur riz, se demandaient ce que voulait dire cette grêle de plomb tombant subitement sur eux.

Quand nous arrivons dans nos cantonnements, les habitants épouvantés fuyaient du village par la porte opposée à celle par où

¹ Ibid., p. 167.

*nous entrions. Mais “Boum” était là et ses lapins à tout poil étaient intelligemment postés pour faire feu sur tous les fuyards. ”*¹

Gaston Dreyfus établit, en quelques lignes, le portrait de Godard homme fou de pouvoir et assoiffé de sang. L'évocation des paysans laborieux et innocents – victimes de ce militaire français assassin ne peut que susciter la condamnation du lecteur.

Chez ce commandant français, le médecin met particulièrement l'accent sur la décision foncièrement résolue de tuer les « indigènes ». Il le surnomme précisément « Boum » à cause du plaisir qu'il prend à fusiller. Il mentionne de plus sa stratégie bien calculée, bien organisée qui fonctionne comme un piège mortel. L'évocation des pauvres habitants décrits comme des animaux affolés cherchant l'issue de la forêt enflammée renvoie à l'indicible cruauté de Godard.

La dimension tragique de cette situation tient à la contradiction totale avec le devoir de protection du peuple : au lieu de sauver ces malheureux, le chef français prend plaisir à les piéger et à les tuer.

Gaston Dreyfus n'hésite pas accuser Godard d'être le responsable de son propre dégoût à l'égard de ces actes inhumains :

*“Quelle affreuse canaille que ce fantoche, quel dégoût il a su m'inspirer pour ce que nous faisons ici. Il est probable que ce misérable sera récompensé de ses hauts faits d'armes, et quand dans un mois vous lirez les rapports ayant trait à cette expédition, vous serez tout stupéfaits d'apprendre que nous avons exterminé des bandes incalculables, bien armées et bien conduites. »*²

Le médecin militaire ne cache pas son indignation à propos de la gloire vraisemblablement reconnue à ce colonel violent et massacreur. De plus, il dénonce le caractère mensonger des informations sur la colonisation telles qu'elles sont envoyées à la presse française.

¹ Ibid., p. 168-169.

² Ibid., p. 170.

« Je suis écœuré d'un pareil spectacle et je n'ai souvent regretté qu'une chose, c'est d'être obligé de servir sous de pareils forcenés, et pour un pareil ouvrage [...] »¹

Gaston Dreyfus montre profondément sa douleur et son impuissance devant la réalité brutale de son métier militaire dans le système colonial mensonger dont il est prisonnier.

Comme l'adjudant François Morlat dix années plus tard, le médecin militaire Gaston Dreyfus éprouve de l'ennui dans sa mission au Tonkin et son attente du retour en France est impatiente. Le devoir au Tonkin représente pour les deux soldats l'épuisement, la peine et la mort. Pourtant, François Morlat préfère, nous le verrons, une narration qui fait une large place aux observations de la vie quotidienne et qui mettent particulièrement l'accent sur l'agriculture. Peu de points de vue personnels sont développés dans le journal de François Morlat sur les plans militaire et politique alors que Gaston Dreyfus exprime franchement et intensément ses critiques, ses indignations à l'égard des décisions, des opérations et des actes violents de l'armée coloniale française. Le médecin exprime son sentiment de révolte et les souffrances qui lui inflige la nature cruelle de la colonisation française. Il répète à maintes reprises que le séjour au Tonkin lui cause un profond dégoût de sa carrière militaire.

Malgré la différence des lieux de départ – Marseille pour Morlat et Toulon pour Dreyfus –, nous retrouvons presque le même trajet de voyage maritime de la France avec un décalage de temps de plus de dix ans.

¹ Ibid., p. 170.

3. Le Journal de l'adjudant François Morlat en Indochine et en Chine (Quang-Tchéou-Wan. 1897-1901) : les désillusions de la pacification.

A la fin de l'année 1897, l'adjudant François Morlat revient en Indochine pour sa nouvelle affectation au Nord du Tonkin (ultérieurement il sera envoyé en mission dans l'enclave française de Chine, Quang-Tchéou-Wan). Le point de départ du soldat est le port de Marseille. Il passe par les villes de Saïgon, d'Haïphong pour effectuer sa mission à l'extrême Nord du Tonkin. Dans le journal qu'il a très régulièrement tenu, il écrit ses activités quotidiennes, ses observations et ses réflexions personnelles.

Dès le débarquement sur le quai du port de Saïgon, François Morlat évoque l'animation que créent les activités commerciales d'une ville moderne. L'auteur met de plus l'accent sur le caractère cosmopolite de la ville de Saïgon. Le soldat rappelle brièvement son séjour précédent à Saïgon en 1892 et exprime sa satisfaction du logement militaire qui lui est affecté et des retrouvailles de ses anciens camarades.

Quelques premiers traits simplement esquissés évoquent ses impressions positives et agréables d'un lieu colonial exotique. François Morlat met l'accent sur la modernité de la ville et de son urbanisme. L'évocation des loisirs possibles à Saïgon permet de souligner la qualité des constructions et des équipements riches et modernes : le théâtre, le Jardin botanique, la cathédrale, l'hôtel des postes, l'hôtel du Gouverneur, le Palais de justice, le monument de Gambetta, le palais du Gouverneur général, ... Les descriptions de Saïgon concourent à faire de cette ville une métropole moderne absolument comparable aux grandes villes européennes.

« Je commence dès le matin à aller voir le Jardin botanique où l'on respire à pleins poumons la fraîcheur du matin. Ce jardin est situé près de la caserne, au sud de la ville. IL est très vaste. Les plantes, les arbustes, les arbres de toutes les familles y sont cultivés avec soin et étiquetés, ce qui permet au promeneur d'apprendre leur âge, leur espèce etc ... Il y a des oiseaux de toutes les espèces, des poissons de

toutes les couleurs, de toutes les formes, de tous les âges et de toutes les grosseurs, des serpents de toutes les familles, des singes d'espèces variées, des panthères, des tigres – l'un de ces derniers, un mâle est énorme – des ours, un lion et bien d'autres animaux que pourrait envier le Jardin des Plantes de Paris .»¹

François Morlat dresse un inventaire des animaux et des plantes représentés pour souligner l'immensité et la diversité de la faune et de la flore du jardin. Il met particulièrement l'accent sur la qualité des soins apportés au jardins et sur le but éducatif et informatif du jardin quant à la diversité de la faune et de la flore. Le Jardin Botanique revêt ainsi une dimension emblématique : il est l'exemple même des investissements désintéressés de la France coloniale.

Le soldat souligne de plus la richesse de Saïgon, véritable place financière :

« En admirant ces constructions, l'on s'aperçoit que l'on est dans un pays où l'on pousse les piastres à la pelle. »²

Les belles et amples constructions à Saïgon suggèrent que cette ville est un espace qui apporte beaucoup de bénéfices à son investisseur : la France coloniale.

François Morlat met particulièrement l'accent sur la construction coûteuse du palais du Gouverneur Général à Saïgon :

« Il fallait réellement avoir de l'argent à profusion pour exécuter de pareils travaux, surtout que ce palais n'est guère habité que pendant deux mois de l'année, le Gouverneur Général ayant sa résidence fixe à Hanoï, dans un autre palais du genre de celui-là et ne venant à Saïgon qu'une ou deux fois par an. »³

¹ Jean-Jacques TATIN-GOURIER, La France coloniale à l'assaut de la Chine. Journal de l'adjudant François Morlat en Indochine et en Chine (Quang-Tchéou-Wan. 1897-1901). Le Manuscrit, coll. Essais et documents, 2012, p. 58.

² Op.Cit., p. 63.

³ Ibid., p. 63.

Le soldat fait allusion au montant élevé des dépenses, autrement dit au gaspillage dans la construction d'un bâtiment somme toute peu utilisé puisque c'est Hanoï qui demeure la capitale de l'Indochine française. Cette critique discrète s'inscrit dans l'idéologie d'un soldat qui tient à la devise de la colonisation française : servir la France et aider des peuples démunis, défavorisés de manière désintéressée.

L'auteur évoque la facilité des déplacements, l'élargissement et l'amélioration des routes, la disponibilité de plusieurs moyens de transport publics et la présence d'autres moyens privés. Saïgon a bien été, selon Morlat, développée dans toutes ses dimensions et à partir de toutes ses potentialités.

L'adjudant met particulièrement l'accent sur le développement rapide et remarquable de Cholon, et surtout sur sa tradition commerciale animée, dynamique, caractérisée par le système abondant d'arroyos pleins de « jonques chinoises » transportant des marchandises.

Dans la relation de ce bref séjour à Saïgon, l'auteur évoque peu les habitants, à l'exception des anciens collègues parmi lesquels il y a d'ailleurs des indigènes. Pourtant, le lecteur peut imaginer sa bonne relation avec ceux-ci à travers cette brève remarque : « *Plusieurs gradés indigènes me reconnaissent et viennent me dire bonjour [...]* »¹

François Morlat témoigne des grandes fêtes de réception organisées en novembre 1897 et destinées aux souverains du Cambodge et de l'Annam. Saïgon apparaît ainsi dans une ambiance festive à la fois solennelle, splendide et joyeuse.

François Morlat, qui évoque rarement la population annamite, développe cependant longuement le portrait du jeune empereur Than Thai qui sera ultérieurement déposé par les Français :

« *L'empereur d'Annam est jeune, il vient seulement d'atteindre sa majorité et de prendre en mains les rênes du gouvernement de l'Annam, l'empire placé sous le protectorat de la France ainsi que le royaume du Cambodge. Than Thai, ce jeune empereur, a une figure*

¹ Ibid., p. 61.

très sympathique, il paraît très alerte, très intelligent, il a reçu paraît-il une éducation soignée. »¹

Le portrait de l'empereur d'Annam est simplement esquissé : ses traits physiques et intellectuels sont indiqués. Le soldat ne cache pas son admiration pour le jeune homme qui se trouve à la tête de l'empire « protégé » de l'Annam. Il souligne la jeunesse et l'apparence agréable du souverain asiatique. Il met particulièrement l'accent sur ses qualités intellectuelles.

Un des événements festifs que les nombreux témoins indigènes apprécient avec enthousiasme est le feu d'artifice :

« A Saïgon il y a un grand feu d'artifice, un arc de triomphe porte la suscription : R.F. VIVE SAIGON. On n'entend de tous côtés que les cris d'admiration des indigènes, ils sont tout yeux tout oreilles. C'est une foule compacte qu'il ne faut pas essayer de traverser, toutes les rues arrivant sur la place où l'on tire le feu d'artifice sont pleines de monde. Tous les Chinois et Annamites y sont empilés au point de ne pouvoir se remuer. IL serait bien difficile d'évaluer le nombre des curieux qui se sont rendus à Saïgon pendant ces jours de fêtes. A voir la foule on pourrait croire que tous les habitants de la Cochinchine s'y sont donné rendez-vous. »²

François Morlat insiste sur l'énormité de la foule indigène qui se rassemble pour regarder le tir du feu d'artifice. Il évoque particulièrement leurs manifestations d'admiration et de curiosité devant un spectacle qui témoigne de la supériorité de la technologie occidentale. Saïgon prouve ainsi, selon François Morlat, la maîtrise indiscutée des Français sur l'Indochine désormais tout à fait sous contrôle.

Mais à son arrivée à Haïphong, l'adjudant exprime sa déception à propos des conditions de logement militaire notamment. Il souligne la contradiction entre l'importance du rôle du port de Haïphong où la fréquence des arrivées par mer des militaires est forte et régulière et le manque de casernes permettant d'héberger ces

¹ Ibid., p. 66.

² Ibid., p. 67.

flux de soldats. L'auteur ne cache pas son amertume et son ironie à propos de la lenteur administrative et des arguments justifiant l'hésitation quand à la construction d'une caserne.

François Morlat, catholique, évoque sa présence à la messe dans l'église de Haïphong. Plus d'une fois dans son journal, François Morlat mentionne l'assistance à la messe des soldats. Ces pratiques religieuses leur procurent-elles un réconfort avant et pendant leur vie militaire dangereuse ? François Morlat ne se prononce pas sur cette question qu'il n'aborde d'ailleurs même pas. Dans l'église de Haïphong, le soldat remarque toutefois la condescendance et même l'arrogance des Européens à l'égard des Annamites catholiques :

« C'est un dimanche, nous partons à deux ou trois faire un tour au marché, puis nous allons à la messe. Il y a là une cinquantaine d'Européens (surtout des dames) puis cent à cent vingt indigènes. L'église est bien pauvre, les indigènes n'ont ni bancs ni chaises pour s'asseoir, quelques nattes de bambous sont étendues sur la terre pour les faire agenouiller. Les places qu'occupent les Européens sont seules munies de bancs ou de chaises. »¹

L'indication du nombre de participants indigènes à la messe du dimanche, malgré le manque pour eux de tout confort, révèle l'extension considérable de la religion catholique dans la population annamite à cette époque.

François Morlat met particulièrement l'accent sur le fait qu'il existe bien une distinction profonde entre Européens et Annamites en soulignant le fait que les bancs et les chaises de l'église sont réservés aux Européens pourtant inférieurs en nombre dans l'église.

D'une manière générale, l'adjudant n'apprécie pas la ville de Haïphong bien qu'il reconnaisse quelques efforts du gouvernement colonial en matière d'infrastructures et de constructions.

¹ Ibid., p. 72.

Quant aux habitants de Haïphong, le soldat développe une appréciation sommaire : en comparaison de Saïgon, façade magnifique de la colonisation, Haïphong et sa population demeurent « demi-sauvages ».

Pendant son affectation à Ha-Coi, au Nord du Tonkin, près de la frontière chinoise, l'adjudant François Morlat reçoit comme mission une charge précise dans la compagnie. Il assure d'ailleurs, comme chacun de ses camarades, un emploi spécial : la surveillance de la briqueterie et le commandement de la réparation des routes. Il évoque ses activités et la vie collective avec ses camarades.

Les relations entre les Français, les Annamites et les Chinois dans ce poste militaire de Ha-Coi semblent bonnes :

« Le sergent-major et le fourrier ont leur comptabilité de Compagnie et indépendamment de cela le fourrier est instituteur de tous les jeunes Chinois et Annamites qui désirent apprendre le français. L'école est même assez fréquentée, la maison elle-même a été faite par les habitants du pays qui, les premiers, ont demandé à apprendre le français. Quelques uns travaillent très sérieusement. »¹

Là encore la mission civilisatrice de la France semble pleinement respectée. L'adjudant souligne le fait que le désir d'apprendre le français des habitants de la région est très fort en évoquant la construction de leur école, leur assiduité scolaire, leur sérieux au travail. Il précise que cette idée d'apprendre le français vient de ces habitants eux-mêmes. Ils sous-entendent ainsi qu'il n'y a aucune tension entre Français et Annamites. Le soldat enseignant de français semble symboliser ici l'esprit de service, de sacrifice de la colonisation française.

L'auteur s'intéresse tout particulièrement à la vie paysanne, précisément à l'agriculture et à l'élevage et montre des connaissances approfondies dans ces domaines. Le travail de préparation de la terre, les temps et techniques de semis, de repiquage, de récolte du riz et de beaucoup d'autres produits sont bien connus du militaire intéressé par l'agriculture de la colonie. Il s'agit non seulement d'un simple intérêt mais vraiment d'une passion pour les potentialités agricoles du Tonkin.

¹ Ibid., p. 83.

François Morlat décrit dans les moindres détails chaque produit végétal ou chaque espèce animale en comparant avec celui ou celle du même genre en France. Il recherche à savoir quels arbres français pourraient être cultivés ici, il affirme même avoir effectué des essais agricoles dans son poste militaire du Nord Tonkin. Cette observation passionnément minutieuse et les commandes de graines qu'il déclare faire par correspondance en France, les lettres qu'il adresse sur ces sujets aux membres de sa famille témoignent de son enracinement rural.

Dans ses lettres, l'adjudant exprime de plus sa mélancolie, ses regrets liés à l'éloignement de sa famille :

« Pendant que je suis ainsi seul à pousser mes tisons en pensant au pays, je vous vois tous en rond autour du poêle racontant des histoires à qui mieux tout en cassant vos noix. Réellement, c'est plus gai qu'ici à la Rue du Puits. »¹

La solitude et la tristesse du soldat ne peuvent que susciter la compassion du lecteur. L'auteur souligne sa nostalgie en rappelant l'atmosphère chaleureuse, intime, les habitudes joyeuses d'une famille réunie. Il ne peut pas s'empêcher d'avouer sa nostalgie pathétique :

« Encore sept jours et il y aura dix-huit mois que j'ai débarqué au Tonkin, c'est la moitié de mon séjour, le temps passe tout de même assez vite et la fin de mon exil arrivera bien un jour !! »²

Le décompte des jours de mission en Indochine traduit l'attente impatiente du retour en France : c'est là le sens de la forte exclamation.

François Morlat termine sa mission au Tonkin, après six mois de difficile participation à la campagne de pacification de Quang-Tchéou-Wan en Chine. Il a été assigné adjudant de bataillon dès son retour au Tonkin.

¹ Ibid., p. 102.

² Ibid., p. 106.

Les évocations régulières des entraînements avec ses soldats dans le journal sont suivies de celle d'un événement particulièrement choquant : la disparition et le suicide du sergent-major Poullain :

« Huit heures trente. Le sergent-major Poullain de la compagnie de dépôt quitte le quartier, au moment même où son capitaine (M. Lemoigne) est à la chambre de détail. Il est introuvable.

14 mars 1901. Des indigènes qui coupaient du bois dans la montagne disent avoir vu un Européen qui était assis, la tête dans les deux mains, paraissant réfléchir.»¹

L'évocation du départ du sergent-major suggère d'abord un ennui passager de la vie militaire ou peut-être, ce qui serait plus grave, une désertion. Cependant, la relation de la vision par des indigènes du sergent-major plongé dans ses réflexions deux jours après sa disparition annonce l'événement tragique que confirme la découverte du corps d'un noyé que l'on identifie très vite comme celui du sergent-major Poullain :

« Vers dix heures du matin des indigènes viennent rendre compte qu'un Européen noyé a été trouvé dans le Song Cau. C'est le corps du sergent-major Poullain. Il est rapporté à l'infirmerie vers trois heures de l'après-midi. Le corps est gonflé comme un ballon. Il est tout habillé et chaussé de brodequins. La face est d'un noir violet, la peau des joues et du front est un peu déchirée en deux ou trois places. L'enterrement a lieu à cinq heures trente du soir. »²

Il s'agit de toute évidence d'un suicide. La description froidement détaillée de l'état déformé, extrêmement abîmé du cadavre ne peut pas dissimuler la tristesse et le désarroi de l'auteur contraint de témoigner de la mort tragique de son camarade.

¹ Ibid., p. 212.

² Ibid., p. 213.

François Morlat veut-il transmettre le message qu'il y a des moments où les soldats coloniaux se sentent perdus, malheureux et soupçonnent la raison de leur combat atroce dans ces lieux lointains et étrangers ?

C'est en fait dans sa relation de la difficile pacification de l'enclave française en Chine de Quang-Tchéou-Wan que l'adjudant François Morlat fait état de tensions violentes entre troupes coloniales et populations colonisées.

Pour ce qui est du Tonkin et plus globalement de l'Indochine, l'adjudant François Morlat, à l'inverse du soldat Gaston Dreyfus développe l'image d'une colonie globalement pacifiée où les équipements tant civils que militaires se mettent en place. Inégalement : Morlat considère que le développement de Saïgon constitue en quelque sorte un trompe-l'œil qui masque l'indigence des villes de moindre importance (Haïphong). François Morlat suggère aussi les écarts et l'absence de contacts réels entre les colonisateurs et les colonisés. Mais l'ensemble du texte – la séquence consacrée à l'enclave de Quang-Tchéou-Wan comprise – suggère une sorte d'impasse plus globale de la stratégie coloniale en Extrême-Orient : Morlat pressent que le projet français d'utiliser l'empire d'Annam comme plateforme d'une prise de contrôle de la Chine du Sud est voué à l'échec. C'est aussi en ce sens que dans le journal de l'adjudant Morlat, l'Indochine apparaît finalement comme un espace de la désillusion et du désarroi.

Par delà leurs dissemblances et la diversité des positions de leurs auteurs, l'ensemble de ces textes scelle en quelque sorte l'association de l'Indochine et d'une guerre qui, quelles que soient les dénégations, semble toujours prête à réapparaître. Certes de nombreux textes – les discours officiels – qui semblent trouver leur épanouissement, pour l'Indochine comme pour les autres colonies, avec l'exposition coloniale de 1931 exaltent l'œuvre civilisatrice de la France en matière d'enseignement, de médecine, de développement économique et de création d'infrastructures. Mais chaque nouvelle révolte (de Thai Nguyen en 1917 au soulèvement de Yen Bay 1930 – 1931) fera ressurgir la hantise des affrontements armés. L'Indochine et d'abord l'Annam et le Tonkin sont pressentis comme terre de résistance. En ce sens les voix initiales des militaires français de la conquête revêtent à bien des égards une dimension prophétique, que ces voix dissidentes soient critiques ou non.

Dans l'Heure silencieuse (ensemble de nouvelles publiées en 1923) Pouvoirville exprime à plusieurs reprises cette hantise des révoltes immémoriales et inéluctables des peuples du très ancien empire d'Annam. Dans l'imaginaire français, L'Indochine coloniale se trouve ainsi associée de façon durable à la thématique de la résistance et de la violence. Les guerres de décolonisation ultérieures ne feront que confirmer cet imaginaire initial.

II. Les représentations de l'Indochine dans la formation idéologique des Français de la troisième république.

1. « L'Indochine française » présentée par les manuels scolaires.

Les manuels scolaires utilisés dans l'école gratuite, laïque et obligatoire de la troisième république exaltent la colonisation, les beautés, les richesses et les potentialités de « l'empire ». Ils sont en ce sens conformes aux positions fortement colonialistes de Jules Ferry, le fondateur de l'école publique que l'on surnomma d'ailleurs « le Tonkinois » pour le rôle clé qu'il joua dans la colonisation du Tonkin. Tous rappellent et exaltent la « mission civilisatrice » de la France qui se doit d'arracher les peuples colonisés à leur « barbarie » et à leur état de race inférieure.

Le manuel quasi unique de l'école gratuite, laïque et obligatoire fut, on le sait, *Le Tour de la France par deux enfants*, livre « de lecture couvrante » du cours moyen par G Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée). Publié en 1877 et constamment réédité, il fut tiré à plus de 7 millions d'exemplaires en 1914 et resta souvent en usage jusqu'en 1950. Ouvrage patriotique, le manuel met en scène deux enfants lorrains orphelins, ayant quitté leur province rattachée à l'Allemagne en 1871 et parcourant la France dont ils inventorient les richesses, les traces de l'histoire et le patrimoine. Le discours sur les colonies est toutefois assez mince dans les premières éditions. Ce n'est que dans l'édition réactualisée en 1906 qu'un épilogue de huit chapitres permet d'introduire la figure de Pasteur, les inventions techniques nouvelles et, de manière assez ample, le thème de l'empire colonial. Notons que toutes les éditions comportent un tableau des « quatre races humaines », la blanche étant déclarée « la plus parfaite ».

L'édition réactualisée de 1906 évoque en ces termes l'empire :

« [...] la troisième république nous a constitué un empire colonial le plus grand des empires après ceux de l'Angleterre et de la Russie. Grâce à l'acquisition de la Tunisie, de l'Indochine, de Madagascar et du Dahomey, la France possède ou protège quatre millions de kilomètres carrés, peuplés par trente-huit millions d'hommes. La

superficie de la France, y compris la Corse, n'est que de 536400 kilomètres carrés ; nos colonies représentent donc une superficie à peu près sept fois et demie plus grande, mais sept fois moins peuplée. »¹

L'évaluation de l'empire en termes de population s'inscrit en fait dans le face à face avec l'Allemagne. Il en va d'ailleurs de même dans l'expression de l'espoir dans les progrès médicaux initiés par Pasteur :

« - Chaque année, l'Allemagne s'accroît par ses naissances d'un demi-million d'habitants de plus que la France. Quel malheur ! dit le petit Jean. Monsieur Gertal, il faut que les savants trouvent bien vite le remède à la tuberculose dont Pasteur parlait, afin de nous conserver chaque année les 150000 Français qui meurent de cette maladie. Ce sera toujours cela de plus. »²

C'est précisément sur cette question des progrès médicaux susceptibles de renforcer la France, que l'Indochine colonisée est l'objet d'une mention particulière et suscite un ample discours sur le rôle de l'Institut Pasteur et du savant Yersin³ (qui découvrit le bacille de la peste, développa de nombreuses cultures et promut les soins vétérinaires des troupeaux) et du docteur Calmette⁴. L'édition de 1906 du Tour de la France par deux enfants consacre un chapitre entier (le chapitre CXXII) à « l'Institut Pasteur de Nha-trang dans l'Annam ». L'Annam est présenté comme une sorte de base avancée de progrès médicaux sans précédent dont bénéficient, à l'initiative de la France, les pays d'Asie et même d'Océanie. Et cela pour l'essentiel grâce à l'implantation de l'Institut Pasteur à Nha Trang et grâce à l'action personnelle des savants Yersin et Calmette.

¹ Op.cit., p. 315.

² Ibid., p. 315.

³ Mort à Nha Trang en 1943, jusqu'à nos jours vénéré au Vietnam sous le nom de Monsieur Nam.

⁴ Futur inventeur du BCG. Les dénominations de « rue Calmette » et de « rue Yersin » ont été maintenues dans le Vietnam actuel.

Ces deux savants sont tout d'abord présentés comme les plus proches disciples du grand Pasteur. Et leur action bénéfique en Indochine est relatée dans un chapitre intégralement consacré à « l'Institut Pasteur de Nha-trang dans l'Annam. »¹

« On a, répondit M. Gertal, établi beaucoup d'Instituts Pasteur. Ce sont de grands laboratoires où les élèves de Pasteur, s'aidant des méthodes du maître, préparent les sérums et les distribuent partout. En même temps, ils font des recherches pour en découvrir d'autres et guérir d'autres maladies. Mon fils Victor, qui revient de l'Annam, va vous parler de l'Institut Pasteur qu'on a établi en 1896, à Nha-trang sur le rivage de la mer de Chine.

Quoi ! s'écrièrent les enfants, vous avez été si loin, monsieur Victor ? Mais oui, je suis allé en 1901, comme aide-vétérinaire passer quelque temps à Nha-trang. C'est là, aux bords de la mer de Chine, que installa en 1896 le Dr. Yersin, avec ses collaborateurs, deux vétérinaires militaires ; c'est là qu'ils firent les premiers travaux pour combattre la peste humaine.

*A présent, grâce au sérum du Dr. Yersin, on peut réduire de 50 p 100 les décès causés par la peste. »*²

Avec son Institut Pasteur et les découvertes de Yersin, l'Indochine – et plus précisément l'Annam – est présentée aux enfants du cours moyen comme un avant-poste du progrès médical en Asie :

« A présent, grâce au sérum du Dr. Yersin, on peut réduire de 50 pour cent les décès causés par la peste.

L'Institut Pasteur de l'Annam en fabrique de grandes quantités pour pouvoir répondre aux demandes. De 1897 à 1902, cet Institut a pu en fournir continuellement pendant les épidémies de peste qui se sont produites aux Indes anglaises, en Indochine, à Haïnam, au Japon, à l'île de la Réunion, à la Nouvelle Calédonie. Ces sérums, sur l'ordre

¹ Ibid., ch. CXXII.

² Ibid., p. 305.

du Gouverneur général de l'Indochine, ont été cédés gratuitement à tous avec une libéralité qui honore la France. »¹

Le même M. Victor relate comment les sérums mis au point par le Docteur Calmette l'ont sauvé d'une piqûre de serpent. Mais le manuel évoque aussi les progrès en matière de soins vétérinaires et les améliorations en agriculture :

« On s'occupe aussi, reprit M. Victor, au laboratoire de Nha-trang, des maladies des animaux : de la peste bovine, par exemple, du charbon et de bien d'autres maladies. On a trouvé le moyen de réduire à 6 p.100 la mortalité de la peste bovine au Tonkin, alors qu'elle était de 70 à 80 p.100. En qualité de vétérinaire, vous pensez si ces expériences m'intéressaient ! »²

Les essais agricoles réalisés par Yersin en Annam sont présentés comme particulièrement fructueux :

« A Nha-trang, on a cédé aussi au Dr. Yersin un terrain de forêts pour tenter quelques essais agricoles [...] on cherche quelles sont les cultures très utiles et très productives auxquelles le sol de nos colonies se prête le mieux. Le café, par exemple, que les indigènes ne cultivaient pas, semble appelé à réussir. [...] On a fait aussi des cultures de fourrages pour élever des bœufs et des chevaux. Ces animaux sont indispensables pour la confection des sérums et leur essai. En 1902, quand j'ai quitté Nha-trang, on y nourrissait 500 bœufs et une cinquantaine de chevaux. »³

L'Indochine colonie française est ainsi présentée au vaste public des enfants scolarisés comme une sorte d'avant-poste du progrès de l'humanité en Asie.

¹ Ibid., p. 305.

² Ibid., p. 306.

³ Ibid., p. 306.

Cette thématique des progrès médicaux apportés par la France en Indochine a suscité de nombreux témoignages de résidents ou de visiteurs français. Ainsi le chapitre « Une journée de vaccination » du livre *Mon séjour au Tonkin et au Yunnan* de Gabrielle M. Vassal, publié par les éditions Pierre Roger en 1928 se présente comme un témoignage direct de l'engagement du corps médical auprès des populations. La narratrice, Gabrielle M. Vassal, est la femme d'un médecin militaire. Elle accompagne son mari qui reçoit son affectation à l'hôpital militaire de Haïphong, « la seconde ville du Tonkin ».

Gabrielle M. Vassal accompagne son mari en tant qu'épouse mais aussi en tant qu'aide-vaccinateur. Elle joue donc à la fois le rôle d'observateur et celui d'acteur dans le récit intitulé « Une journée de vaccination ».

L'auteur développe des descriptions vivantes du paysage, du lieu de travail, de la vaccination elle-même. Elle développe par ailleurs ses points de vue et ses commentaires. Elle met particulièrement l'accent sur la diversité des « indigènes » rencontrés. Ce sont des paysans, des mandarins et surtout des mères avec leurs enfants. Ses descriptions impliquent souvent des focalisations très nettes :

*“ [...] nous avons devant nous une cour remplie d'indigènes, les uns immobiles et groupés, les autres agités : tous parlent en même temps. Voici une maman avec une grappe de marmots pendus à ses jupes, voilà un vieillard à barbe blanche portant un nourrisson de quelques mois. Plus loin un mandarin veille sur ses enfants, une douzaine. Sa femme, ses serviteurs l'entourent [...] ”*¹

On a l'impression de s'intégrer à une ambiance animée, vivante. L'emploi du terme “indigène” connote une certaine condescendance, voire un certain mépris. Par contre, l'emploi du terme familier “maman” vise à entraîner la sympathie du lecteur.

A travers ces descriptions, le lecteur imagine des hommes et des femmes naïfs, dociles, enthousiastes qui tiennent beaucoup à la vaccination :

*“ [...] la plupart des familles attendent depuis l'aurore [...] ”*²

¹ Gabrielle M. Vassal, *Mon séjour au Tonkin et au Yunnan*, Paris, Editions Pierre Roger, 1928, p. 32-33.

² Op.cit., p. 33.

Ils ne manifestent aucun signe de doute, selon l’auteur, quand ils sont vaccinés par une femme :

“[...] Mais non, ils viennent sans crainte à moi [...]”¹

Gabrielle M. Vassal insiste sur la patience des habitants et sur leur croyance dans les progrès de la médecine occidentale :

“[...] On fait savoir aux retardataires qu’ils pourront revenir à la prochaine séance ou se transporter au village voisin. Il n’y a pas de protestation ni d’hésitation. Ils s’élancent vers le village voisin, bien déterminés à être vaccinés quand même.”²

Le comportement instinctif de ces populations et leur ignorance de toute notion d’ordre sont aussi remarqués :

“[...] Mais, profitant d’un moment d’inattention, la foule de plus en plus compacte envahit le jardin et s’engouffre dedans comme un vent de tempête.”³

“[...] Mais quand la foule trouve qu’on n’entre plus que par une porte, les poussées recommencent avec cris et protestations [...]”⁴

La présentation de Gabrielle M. Vassal souligne ainsi des points négatifs (le désordre, le caractère impulsif des populations). Mais elle souligne aussi le fait que cette population “indigène” est ouverte aux progrès scientifiques.

La narratrice évoque aussi la courtoisie très codifiée de cette population asiatique :

“[...] Nous sommes pressés de commencer, car la plupart des familles attendent depuis l’aurore, mais, suivant la coutume asiatique, il ne

¹ Ibid., p. 34.

² Ibid., p. 35.

³ Ibid., p. 37.

⁴ Ibid., p. 38.

*faut pas témoigner de précipitation ni d'impatience. Cela aurait été incorrect. Après maints compliments et discours oiseux, il nous est permis de nous installer pour travailler [...]*¹

Le passage aux stéréotypes réside précisément ici dans la généralisation qu'implique l'expression "suivant la coutume asiatique". Mais Gabrielle M. Vassal veut aussi montrer par là sa connaissance et son respect des mœurs des « indigènes ».

L'auteur a pourtant un point de vue ironique à l'égard d'une population qu'elle juge trop étroitement dépendante de ses traditions :

*"[...] Mon mari veut de l'eau chaude pour faire bouillir les instruments, [...] Il revient tenant dans ses mains une cuvette de cuivre comme en usent les mandarins pour se laver les mains. C'est sans doute pour nous honorer, mais l'eau n'aurait jamais pu bouillir là-dedans [...]"*²

En tant que femme, l'auteur accorde spécialement son attention aux scènes dans lesquelles interviennent des mères annamites. Elle signale ainsi :

*"une maman avec une grappe de marmots pendus à ses jupes"*³ *"une mère annamite tenant deux bébés dans ses bras, tandis que deux autres s'accrochent à son jupon."*⁴

Les femmes annamites apparaissent ainsi profondément attachées à leur rôle familial. Le grand nombre d'enfants est aussi souligné.

Gabrielle M. Vassal évoque la surprotection naïve des mères :

"[...] Un bébé déjà vacciné m'est présenté une deuxième fois. Qu'est ce que cela signifie? Tout simplement que des mamans auraient voulu que deux bras au lieu d'un fussent inoculés. Cela leur paraissait plus

¹ Ibid., p. 33.

² Ibid., p. 33.

³ Ibid., p. 33.

⁴ Ibid., p. 34.

efficace. Elles y tenaient beaucoup car elles n'avaient pas hésité à prendre deux fois la file [...]”¹

La narratrice, tout en conservant son sens des hiérarchies (elle demeure une Française donc d'un rang supérieur) manifeste aussi sa compréhension de la mentalité annamite qui, selon elle, conjugue affectivité, esprit critique et humour :

“[...] Les Annamites ont l'esprit très aiguisé et très moqueur.”²

Le témoignage direct de visu que propose ce récit conforte sans nul doute l'image d'un Annam auquel la France coloniale ne ferait que donner généreusement les fruits de son travail, de ses découvertes scientifiques et techniques. Le récit de la voyageuse confirme et légitime le discours du manuel qui citait déjà les propos d'un vétérinaire ayant voyagé en Indochine et travaillé dans l'Institut Pasteur de Nha-trang, auprès de Yersin.

Mais il est un autre manuel scolaire publié en 1900 qui mérite d'être examiné. Il s'agit du livre de lecture intitulé *A travers nos colonies* d'Eugène Josset. *A travers nos colonies*, livre de lecture sur l'histoire, la géographie, les sciences et la morale, s'inspire manifestement du manuel précédemment étudié *Le Tour de la France par deux enfants*. E. Josset a considéré que l'empire colonial de la France était insuffisamment représenté dans les manuels en usage et méritait un manuel spécifique. Le *A travers nos colonies* eut lui aussi un grand succès et fut utilisé jusqu'aux années 1950. La table des matières révèle que, en comparaison de l'Afrique du Nord et de l'Afrique noire l'« Indochine française » tient une place réduite :

« En Algérie : d'Alger à Constantine.

La province de Constantine.

En Tunisie.

Le grand désert.

La province d'Oran.

Sénégal et Soudan français.

¹ Ibid., p. 39.

² Ibid., p. 39.

Guinée française et Congo français.

Possessions françaises de l'Océan indien (dont Madagascar).

Inde et Indochine française

Possessions françaises du Pacifique.

Colonies françaises d'Amérique »

Dans son ouvrage *L'Enseignement du français en colonies*, Dalila Morsly¹ a bien montré que l'idée de francophonie regroupant les populations qui partagent l'usage de la langue française est sous-jacente à l'ouvrage et que la valorisation des métiers accessibles aux colonies fait l'unité d'un manuel qui vise à persuader ses jeunes lecteurs que ces métiers peuvent assurer la fortune et la reconnaissance sociale.

Ce livre vise une ample diffusion et une efficacité particulière car il s'adresse à tous les enfants scolarisés dans l'école française. Il développe le discours officiel de la République dont le but est d'inculquer aux enfants une vision positive de la colonisation française. Cette vision est manichéenne. Dans ce système de représentations, les colonisés ou certains d'entre eux considérés comme « sauvages », vivant dans un état « primitif » ont besoin d'être civilisés, instruits. De ce fait la tâche des colonisateurs fiers de leur supériorité est d'éduquer, de civiliser ces peuples tout en exploitant de nombreuses richesses. C'est notamment le cas de l'Indochine qui, à la différence d'autres colonies, présente de grandes potentialités :

«[...] L'Indochine pourrait nourrir 250 millions d'hommes; cependant, 35 millions à peine y vivent et beaucoup de sauvages peuplent encore les solitudes de l'intérieur. Il y a donc de vastes espaces à coloniser. »²

Le but principal de la colonisation dissimulé sous le prétexte d'apporter à ces pays la culture, la civilisation se démasque de plus en plus : en fait il s'agit d'exploiter ces territoires, leurs habitants :

« - Sans doute ; mais l'on n'est plus dans le delta, le cœur même de la colonie. En revanche, on trouve ici de riches gisements de houille : les

¹ L'Harmattan, 2010.

² Eugène Josset, *A travers nos colonies*, deuxième édition, Paris, Librairie Armand Colin, 1901, p. 253.

mines de Hongay. Le charbon de terre du Tonkin est le meilleur de l'Extrême-Orient. A Hongay, on travaille à ciel ouvert : dans les chantiers pratiqués à flanc de coteau, on peut voir une couche de houille d'une épaisseur de 50 mètres, et cette couche s'étend sur une profondeur de six lieues !... Mais bien d'autres gisements houillers, des dépôts de fer, de plomb, de cuivre, de zinc, d'antimoine sont encore exploités et n'attendent pour sortir de terre que l'arrivée des capitaux français. »¹

L'auteur du manuel dresse ainsi l'inventaire des richesses naturelles, essentiellement minières convoitées pour le développement du capitalisme industriel français.

Placée en position supérieure par rapport à ce pays dont les habitants sont caractérisés comme « peuple de race jaune », désignés comme « peuple annamite », la France a tout droit « d'infliger une leçon à ce monarque barbare » qui gouverne le pays. Les pionniers de la colonisation sont présentés comme des martyrs : « les martyrs de la conquête indo-chinoise ». En effet, les colonisateurs apparaissent comme des héros très courageux, de grand talent :

« Trois ans après, Doudart de Lagrée fut chargé de diriger une grande exploration dans l'intérieur de l'Indochine. La fermeté et la droiture de son caractère, sa haute valeur scientifique, le firent choisir pour commander cette expédition, [...] »²

De même, le portrait de Francis Garnier est extrêmement laudateur :

«[...] il part pour la Chine, et se distingue en route par un de ces actes de dévouement dont les natures d'élite seules sont capables... [...] Nommé administrateur en Cochinchine, Garnier étudia les mœurs des Annamites, rechercha quelles cultures conviennent à notre colonie, apprit les langues du pays, et, de plus en plus séduit par cette

¹ Op.cit., p. 280-281.

² Ibid., p. 255.

Indochine, dont il rêvait de faire une nouvelle Inde française, il réunit les éléments d'une grande exploration [...] »¹

Ces deux pionniers de la colonisation en Indochine sont avant tout présentés comme des savants dans tous les domaines : géographie, ethnologie, linguistique, sociologie.

« Garnier est mort à trente-quatre ans, à l'âge où d'ordinaire on commence à donner la mesure de sa valeur. Il avait toutes les qualités de l'intelligence et du cœur. Tour à tour excellent marin, administrateur remarquable, explorateur hardi, écrivain élégant, homme de guerre audacieux et grand colonisateur, Francis Garnier a droit à toutes les admirations. »²

Garnier apparaît non seulement comme un homme extrêmement intelligent, polyvalent : marin, administrateur, explorateur, écrivain, homme de guerre, colonisateur mais aussi comme un homme « de cœur ».

Le manuel cite encore quelques « héros » de la colonisation en Indochine : Henri Rivière, l'amiral Courbet, Paul Bert. Le manuel scolaire « A travers nos colonies » présente ainsi un véritable panthéon de l'entreprise de colonisation de l'Indochine.

La fondation de Saïgon est exaltée. La description de Saïgon, métropole moderne, œuvre de la colonisation permet le développement d'un récit épique de sa fondation et de son urbanisation :

«[...] Vingt-six jours après avoir quitté Marseille, on stoppe devant les quais de Saïgon, le Paris de l'Extrême-Orient, qui compte 70.000 habitants. »³

« - Est-ce que Saïgon ressemble vraiment à Paris ? demanda Louis. Nous n'y sommes établis pourtant que depuis 1859.

¹ Ibid., p. 255.

² Ibid., p. 257-258.

³ Ibid., p. 262.

- C'est vrai. On ne peut songer sans admiration au petit nombre d'années qu'il a fallu à la France pour faire d'une ville malsaine, aux canaux marécageux, une cité élégante, aux riches édifices, aux rues larges, aérées, bien ombragées. Les distractions ne manquent point à Saïgon. Sans parler du jardin de la ville, où l'on peut entendre la musique de l'infanterie de marine ... »¹

Les enfants sont ainsi conduits à glorifier la colonisation française qui a modernisé ces pays « sauvages » dans un processus exceptionnel de développement culturel et économique. Haïphong et Hanoï sont également présentées comme des cités dont la colonisation française a permis la modernisation. Ainsi Saïgon n'a pas le monopole de l'éloge :

« Haïphong est de fondation récente : avant 1886, de mauvaises huttes, élevées tant bien que mal sur pilotis, reliées par des digues de boue, composaient toute la ville. On ne pouvait sortir la nuit sans craindre de faire une chute dans la vase ou de tomber aux mains des pirates. Que la cité d'aujourd'hui ressemble peu à celle d'hier ! On a canalisé les eaux, desséché les marais, et la fièvre s'est enfuie. Des chantiers de constructions, des appontements en fer, des docks, des canaux, de petites maisons riantes au milieu de la verdure, des pousse-pousse et des bicyclettes, des boulevards plantés d'arbres, bordés de magasins et de cafés, toute une ville propre, bien soignée, où se reconnaît la coquetterie française, s'est élevée sur l'emplacement de l'ancien marécage. La jeune Haïphong, peuplée de 10.000 habitants, fait l'admiration des étrangers. »²

L'histoire récente de Haïphong se veut représentative de tous les « bienfaits » de la colonisation en matière d'urbanisme, d'architecture, de sécurité, d'hygiène et d'esthétique.

¹ Ibid., p. 262.

² Ibid., p. 279.

C'est en faisant appel à toutes ces valeurs de modernité, de progrès, d'héroïsme, d'intelligence et de culture que ce manuel assure une véritable mission de propagande auprès des enfants scolarisés de la troisième république. Notons qu'en 1900 la dimension scientifique et médicale de l'entreprise coloniale en Indochine n'apparaît pas encore. Les figures de Yersin et de Calmette n'ont pas encore pleinement surgi et les heures de gloire de l'Institut Pasteur en Indochine ne sont pas encore venues.

2. L'Indochine dans la littérature pour la jeunesse.

Dans son étude « L'Apologie de la politique coloniale française dans la littérature pour la jeunesse avant 1914 : un soutien sans limites »¹, Bernard Jahier, sur la base d'un corpus assez ample, est affirmatif :

« Il est donc clair que, dans son immense majorité, la littérature pour la jeunesse entre 1880 et 1914 a largement contribué à diffuser et à entretenir l'idéologie colonialiste, avec ses inévitables implications que sont le racisme, le mépris de l'Autre et la certitude de la supériorité occidentale ; comme elle l'a fait pour l'ensemble des thèmes et stéréotypes patriotiques directement engendrés par les événements de 1870-1871. En cela, elle a conditionné, formaté les esprits des jeunes lecteurs et participé, pour de nombreuses décennies, à l'adhésion majoritaire de l'opinion publique à la politique coloniale de la IIIe et de la IVe république.

Il est même permis de penser que cette influence a été vraisemblablement plus efficace et plus large que celle des manuels scolaires et les ouvrages destinés au public adulte. Le véritable endoctrinement colonialiste s'est effectué en dehors de l'école, par l'intermédiaire de cette littérature pour la jeunesse surabondante, dans laquelle le texte et l'image se relaient constamment pour célébrer la gloire de la « plus grande France ». »²

Dans le corpus réuni par Bernard Jahier, L'Afrique du Nord (et avant tout l'Algérie), le Sahara, l'Afrique noire et Madagascar ont pratiquement l'exclusivité des titres³.

¹ Strenae – Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance. 3/2012 Enfance et colonies : fictions et représentations.

² Op.cit., p. 52-53

³ Adolphe Badin, Jean-Baptiste Blanchard au Dahomey, Armand Colin et Cie, 1895.

Adolphe Badin, Jean Casteyras, Aventures de trois enfants en Algérie, J. Herzel, 1886.

Capitaine Danrit, L'invasion noire, Flammarion, 1894.

Fernand Decourt, La Famille Kerdaelec au Soudan, Vuibert, 1910.

En fait, un seul ouvrage présente un ancrage indochinois ; il s'agit de Jean le Conquérant d'Edgar Monteil, publié chez C. Marpion et Flammarion en 1888. Il importe de plus de noter que le titre n'implique aucune référence à l'Indochine coloniale ou à ses composantes (Cochinchine, Annam, Tonkin, Cambodge, Laos). C'est dire que dans l'abondante production de livres pour la jeunesse mettant en scène les colonies, l'Indochine tient une place très minoritaire : pour les contemporains, l'empire est avant tout l'Afrique et bien sûr, au tout premier rang, l'Algérie.

Bernard Jahier note la tonalité idéologique ambiguë de Jean le Conquérant et rappelle que son auteur Edgar Monteil était un ancien communard, anticlérical, partagé entre son humanisme et sa propension à célébrer les conquêtes coloniales.

Au fil de ses aventures, Jean le Conquérant devient pour un moment l'esclave d'un riche Annamite qui présente sa précaire domination comme une légitime revanche. Le philosophe qui l'accompagne, Candès (clin d'œil à Candide de Voltaire) tient des propos résolument anticolonialistes :

« Les Chinois et les Annamites seraient peut-être aussi un peuple heureux si nous autres Européens, nous ne mettions pas les pieds sur leur sol ? »¹

Dans cette littérature pour la jeunesse antérieure à 1914, l'Indochine reste en fait une terre d'affrontements, de guerre. Les nombreux articles du Petit Journal notamment, essentiellement consacrés à la lutte contre les Pavillons noirs et,

G. Demonge, A travers le Sahara. Aventures merveilleuses, Hachette, 1894, Bibliothèque des écoles et des familles.

Edmond Deschaume, Le pays des Nègres blancs, Librairie C. Marpon et E. Flammarion (Réédition en 2005 L'Harmattan).

Léo Dex, Trois reporters à Fachoda, Combet et Cie, 1901.

Armand Dubarry, Aventures périlleuses de Narcisse Nicaise au Congo, Charavay, Mantoux et Cie, 1885.

Etienne Grosclaude, Un Parisien à Madagascar, aventures et impressions de voyage, Hachette et Cie, 1896.

George Le Faure, Les Aventures de Sidi Froussard, Firmin Didot, 1891.

Jules Renard, Les Etapes d'un petit Algérien dans la province d'Oran, Hachette 7^{ème} édition, 1911 (1^{ère} édition, 1887).

A.M. Rossi et F. Méaulle, L'Homme aux yeux de verre. Aventures au Dahomey, Tours, Alfred Mame et fils, 1892.

V. Tissot et G. Maldague, La Prisonnière du Mahdi, Hachette, 1891, Bibliothèque des écoles et des familles.

¹ Op.cit., p. 380.

ultérieurement, à la « chasse aux pirates », ont sans nul doute eu un impact fort et durable.

Dans la décennie 1920-1930 de nouvelles thématiques apparaissent dans les textes destinés à la jeunesse. La thématique de la guerre, des affrontements violents s'estompe. C'est une Indochine pacifiée qui apparaît où la France s'avère, là comme ailleurs une puissance civilisatrice. Non pas en tant qu'elle construit des villes et des routes mais par le fait qu'elle détruit les superstitions chez les jeunes générations qui reçoivent un enseignement français et qui sont par là même en mesure de mieux affronter une nature grandiose mais terrible : « la jungle annamite ».

Le livre *Enfants de La France lointaine* de Magdeleine Du Genestoux a été publié par la Librairie Hachette en 1927. Destiné à un public d'enfants et désigné comme prix municipal, il présente des récits dont les enfants des diverses colonies françaises sont les héros¹. La publication du livre s'intègre sans nul doute dans les efforts propagandistes de la colonisation. En effet, l'auteur affirme dans la préface à propos de la France :

*« Elle est partout où a été planté le drapeau tricolore et où notre nation a apporté sa civilisation, sa langue, son esprit de justice et d'humanité. »*²

La conquête des colonies se justifierait ainsi par les services bénéfiques que la France a apportés aux peuples colonisés. Dans ce livre, l'auteur n'aborde pas la question des profits économiques de l'exploitation coloniale mais met l'accent sur l'aspect humanitaire de la colonisation, comme l'apport de l'instruction, de la médecine, de la science, ... Richard Laurent Omgba remarque, dans son livre intitulé « La littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960 » :

« Parmi les trophées qu'on brandit le plus, se trouvent l'école et la santé. Par l'instruction, la France sort les colonies des ténèbres de

¹ Djalloub, le petit gommier (Algérie), Khadidja et le jouet merveilleux (Tunisie), Enfermés (Maroc), Le Noël de Djemila et de Hammadi (Syrie), Norou la gourmande (Soudan), Yamina la saharienne (Sahara), La récompense de Soro Ngombé (Congo), Les ambitions de Ramaïvo (Madagascar), Celui qui n'avait pas peur du tigre (Annam), La danse de San-Krinh (Cambodge), Taïmaho, le petit pêcheur de perles (Tahiti), Une mauvaise plaisanterie (Martinique).

² Magdeleine du Genestoux, *Enfants de la France lointaine*, Librairie Hachette, 1927, p. 5.

l'ignorance pour les ouvrir aux réalités du monde ; l'indigène quitte son animalité pour accéder à l'humanité. Dans le passé, il était non seulement inculte mais aussi pouilleux, sommeilleux, infesté de maladies ; mort et pourriture résumaient son vécu. L'entreprise de colonisation, par le miracle de l'hygiène, de la médecine et de l'urbanisme, balaie tout cela pour faire du Nègre et du Jaune des hommes sains de corps et d'esprit, vivant dans des villes qui n'ont rien à envier à certaines capitales occidentales. »¹

Au fil des récits, le lecteur est exposé à l'image de colons généreux, d'officiers, d'administrateurs qui représentent la justice, la raison, la tolérance.

Parmi ces histoires figure celle de « Celui qui n'avait pas peur du tigre » dont le personnage principal Nguyen-Van-Thien est un enfant de l'Indochine, qui a fréquenté l'école française et reçu les idées innovantes de la civilisation française :

A Traï-Binh et aux alentours, les habitants ont superstitieusement peur du tigre et cherchent toujours à l'éviter avec crainte et respect, sauf Nguyen-Van-Thien, un petit berger qui a fréquenté l'école des missionnaires français. Ce garçon a mené son troupeau dans le territoire du tigre qui est venu ensuite enlever des animaux et des habitants du village. Les villageois accusent Nguyen-Van-Thien d'avoir provoqué la colère d'« Ong Cop ». Le jeune garçon est donc envoyé devant le quan-huyen : « chef administratif et chef judiciaire de l'arrondissement ». Un adjoint du résident français de la province, qui est au courant de cette affaire, a décidé avec son ami venant de France de tuer le tigre pour sauver le jeune garçon.

« Voilà, pensait-on dans le village, où mènent l'abandon des vénérables croyances, l'irrespect envers les traditions. Si Nguyen-Van-Thien s'était contenté de fréquenter l'école indigène de Traï-Binh et d'apprendre, comme les autres garçons, à dessiner au pinceau les caractères de la langue annamite, il aurait conservé la crainte des ancêtres pour Ong Cop, et le terrible voisin ferait preuve de bienveillance. Mais, voilà ! Il a fréquenté l'école des missionnaires de

¹ Richard Laurent Ombga, La littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960, L'Harmattan, 2004, p. 34.

Tra-Long, il connaît un peu le français, et ce sont toutes les innovations dangereuses apportées par les maîtres venus de l'Occident qui l'ont perdu ! »¹

Les « nhaque », habitants du village, considèrent que l'irrespect envers « Ong Cop » du garçon vient du fait qu'il a fréquenté l'école des Français au lieu de l'école indigène. Les Annamites apparaissent ainsi primitifs, incultes, superstitieux. Le terme « nhaque » exprime un mépris et a de nets accents dégradateurs. Les « nhaque » critiquent l'instruction apportée de l'Occident. Ils osent critiquer un grand service que l'entreprise coloniale est très fière de rendre aux colonies. Or la civilisation française libère les indigènes de l'ignorance, de la superstition :

« Je me moque d'Ong Cop, avait-il répondu ; je n'ai pas peur de lui. Si vous craignez qu'il ne vous mange, vous et vos bêtes, vous n'avez qu'à organiser une battue et à vous de débarrasser de lui. »²

Nguyen-Van-Thien ne considère pas « Ong Cop » comme une divinité locale. Il n'est pas superstitieux comme ses compatriotes. Il a des pensées courageuses, bien ancrées dans le réel grâce à la fréquentation de l'école française qui « l'ouvre aux réalités du monde moderne ». Il peut parler le français et s'est assimilé les idées « françaises ». C'est un « brave petit tonkinois ».

« Un adjoint au résident français de la province assistait à l'audience en compagnie d'un de ses amis, venu de France pour visiter notre grande colonie de l'Indochine, cette France de l'Extrême-Orient dont le Tonkin constitue la partie septentrionale. Tandis que les deux amis sortaient de la salle du tribunal, le fonctionnaire dit à son compagnon : « Mon cher, vous m'avez dit combien vous seriez heureux de prendre part à une chasse au tigre... Eh bien ! la voilà trouvée, votre chasse ! C'est l'affaire de ce petit Nguyen-Van-Thien qui va vous la procurer. Au surplus, elle vous donnera l'occasion

¹ Magdeleine Du Genestoux, *Enfants de la France lointaine*, Librairie Hachette, 1927, p. 131.

² Op.cit., p. 131.

d'accomplir une bonne action. Vous mettez hors de cause ce brave petit tonkinois et vous tirerez d'embarras notre excellent quan-huyen, qui ne sait quelle sentence rendre.»¹

L'administrateur représente ici un modèle de justice, de tolérance, de sympathie, d'humanité. Il veut sauver le petit garçon de l'injustice, de l'ignorance, de la superstition des gens du village. « Il est la civilisation en actes, en pratique ». En même temps, le loisir préféré des Français aux colonies, la chasse, sert à « accomplir une bonne action » : « mettre hors de cause » le petit garçon et libérer le mandarin annamite d'une situation embarrassante. Ainsi, le colon est satisfait de son loisir et acquiert la bonne réputation d'avoir rendu service aux peuples colonisés. Donc, les loisirs eux-mêmes des colons sont présentés comme concourant aux bienfaits de la colonisation.

Ainsi il n'est pas que les manuels scolaires qui exaltent l'œuvre coloniale : c'est aussi toute une littérature pour l'enfance et la jeunesse qui joue le même rôle. La valorisation de "l'Empire", de l'œuvre civilisatrice de la France implique l'occultation absolue de l'exploitation coloniale des richesses naturelles et des populations "indigènes".

Pour la période ultérieure (1918-1930) nous avons plus précisément examiné la publication sur deux années (1928-1929) d'une revue destinée à la jeunesse publiée par Larousse, Le Journal des voyages – Tourisme – Sciences – Sports, bimensuel². Cette revue destinée à la jeunesse constitue en fait une version très modernisée du fameux Journal des voyages, aventures de terre et de mer qui parut sans discontinuer de 1877 à 1915. Ce premier journal des voyages est resté célèbre pour ses reportages de tonalité très raciste et pour sa recherche du fantastique et peut-être surtout de l'horreur (ses couvertures jouant un rôle important en ce sens). Parmi les reportages, les combats sanglants du Tonkin dans la décennie 1880-1890 ont tenu une place récurrente. Il en fut de même d'ailleurs des affrontements de la guerre des boxers.

Il n'est rien de tel une vingtaine d'années plus tard dans la version modernisée du journal des voyages où, à propos de l'Indochine, deux thématiques s'imposent : « la jungle annamite » et la chasse. Le 5 avril 1928, la revue donne un extrait du livre de

¹ Ibid., p. 134-135.

² « Paraît le 1^{er} et le 3^e jeudi de chaque mois. »

Gabrielle M. Vassal, Mon séjour au Tonkin et au Yunnan. Cet extrait est intitulé « Une chasse à l'éléphant en Annam » et met en scène la narratrice et son mari guidés par les Moïs dans les « montagnes d'Annam ». Le 2 août 1928 commence la publication d'une longue série intitulée « Dans les jungles annamites » et rédigée par Louis Chochod – Professeur principal du service de l'enseignement en Indochine. Le professeur se présente d'abord comme un chasseur mesuré et objectif qui souligne de prime abord une certaine raréfaction du gibier en Indochine. Dans la 1^{ère} suite du reportage le 6 septembre 1928, Louis Chochod évoque et évalue les différentes techniques de chasse européennes sans référence précise (hormis dans le titre) à l'Indochine. La seconde suite (1^{er} novembre 1928) est plus classique : elle s'intitule « Histoire de tigres » et propose comme illustration une photographie des « sauvages de Dalat » avec la mention « Au pays des grandes chasses ». La troisième suite évoque des massacres divers (tigres, panthères, cerfs) et rapporte quelques légendes annamites ayant pour protagonistes des monstres variés (poissons géants, dragons). La 4^e suite, début 1929, est consacrée à l'abondance des pluies en Annam, la cinquième à la chasse du cerf Aristote. La cinquième et dernière suite (juillet 1929) est consacrée au danger des serpents et à la chasse nocturne à la lanterne.

Cette thématique de la chasse dans la jungle est ainsi massivement dominante. Les articles sur la vie traditionnelle des Annamites sont rares et manifestent parfois une condescendance très ironique : ainsi le 17 mai 1928 la revue propose un article de deux pages intitulé « Quelques aspects de la haute région tonkinoise – Physionomie – Coutumes – Superstitions ». L'auteur, Christiane Fournier, conclut en ces termes :

« Ainsi la partie frontière avec la Chine de notre belle colonie, farouchement donnée à ses traditions, se montre-t-elle hostile à la pénétration française comme elle s'est fermée à la pénétration chinoise. Mais nos postes bien établis, ceux qui sont placés face aux postes chinois, ceux que Galliéni a fait descendre des pitons sur des mamelons peu élevés et au centre des communications, mais surtout notre intelligente politique d'assimilations des indigènes et leur coopération à l'administration française, peuvent faire espérer une prochaine évolution – celle que nous avons obtenue de races

analogues, soit dans le Delta du Fleuve Rouge, soit dans le Delta du Mékong, comme au Cambodge ou en Annam. »¹

Le 19 septembre 1929, le Journal des voyages consacre un article à la vie quotidienne des « indigènes » et des colons dans le Delta tonkinois. L’auteur – c’est encore Christiane Fournier – évoque plus particulièrement « Yentri, village catholique ». Enfin le 7 novembre 1929, Christiane Fournier célèbre Haïphong, le grand port moderne :

« Enfin Haïphong, droite, forte, neuve. Tout y est dessiné avec une cadence américaine. »²

Ainsi, dans cette revue destinée à la jeunesse française et qui célèbre les mérites de la colonisation, qui rappelle avec insistance que cette colonisation permet de concilier aventures et réussite matérielle et sociale, l’Indochine pacifiée apparaît avant tout comme une sorte d’espace vierge et mystérieux – la « jungle » - où les plus prodigieuses confrontations avec la nature sont possibles. Quant aux « indigènes » - ethnies très diverses du Nord, Moïs farouches du centre, ils apparaissent dans une sorte d’étrangeté lointaine, perdus dans leurs légendes, croyances, légendes que synthétise le terme dévalorisateur de « superstitions ».

¹ Op.cit., p. 328.

² Op.cit., p. 694. Article « En passant par Haïphong ».

3. La part de l'Indochine dans les expositions coloniales et universelles (1878-1931)

L'anthropologue Eric Deroo, spécialiste de l'histoire et des représentations sociales, coloniales et militaires¹ déclare :

« Les expositions universelles organisées à Paris depuis 1855 et conclues en majesté par celle de 1900 avec 50 millions de billets vendus et les expositions coloniales, en particulier à Marseille (1906 et 1922), à Roubaix (1911), à Bordeaux (1895 et 1907) et à Lyon (1894 et 1914), sont au cœur du dispositif de propagande, de vulgarisation et de cohésion nationale. Elles sont les vitrines dans lesquelles chaque visiteur est censé voir facilement les progrès accomplis outre mer, justifiant de la sorte l'action coloniale et augmentant à bon compte le prestige national. Mais elles restent des vitrines, des allégories, des mises en scène largement artificielles. »²

Pour la place de l'Indochine dans ce type d'exposition, la mémoire collective a surtout retenu l'exposition coloniale de 1931 à Paris où la reproduction du temple khmer d'Angkor Vat a notamment fasciné un immense public. Mais en fait l'Indochine coloniale était présente dans des expositions universelles et coloniales bien antérieures. L'exposition universelle de 1878 à Paris, comme toutes les grandes expositions universelles européennes qui suivirent, exhibait au véritable zoo humain : quatre cents indigènes, dont des Annamites. Cette même exposition réservait une salle à divers éléments provenant du temple d'Angkor et ramenés du Cambodge par Louis Delaporte auteur du premier grand ouvrage sur l'art khmer³. Elle ouvrait ainsi la voie à la création d'un musée d'art khmer au Trocadéro (dont Louis Delaporte fut nommé conservateur en 1882).

¹ Cinéaste, Eric Deroo a réalisé plusieurs films documentaires traitant de l'histoire coloniale française. Deux d'entre eux sont consacrés à l'Indochine « Sur les traces de Francis Garnier », 1994 et « Le Piège Indochinois », 1995.

² Entretien à propos de la publication de l'ouvrage *Le Paris Asie : 150 ans de présence de la Chine, de l'Indochine du Japon dans la capitale* (Patrick Blanchard et Eric Deroo), 2004.

³ *Voyage au Cambodge. L'Architecture khmer*, Paris, Delagrave, 1883.

Dans un premier temps, l'art indochinois se réduit de ce fait à l'art khmer¹. Et cette hypertrophie de l'importance accordée à l'art khmer sera durable².

Dans l'exposition universelle de 1889 à Paris, la partie réservée à l'Indochine est nettement plus importante et répond à l'engagement colonial très fort initié et conforté par Jules Ferry. Elle comprend une tour khmère et un pavillon inspiré de l'architecture royale annamite traditionnelle. Pousse-pousse, village annamite attendent les visiteurs. Enfin l'exposition universelle de 1900 à Paris consacre un secteur important à l'Indochine que Paul Doumer alors gouverneur général tient à financer avec les revenus de la colonie. Palais de l'Indochine, palais des produits de l'Indochine (exposés dans une réplique de la pagode de Cholon) et enfin, le Pnom, immense pagode khmère avec un vaste « temple souterrain khmer » qui prétend représenter tout l'art ancestral cambodgien de la statuaire. Le Palais de l'Indochine présente une collection de riz et d'autres plantes alimentaires (thé, café, épices, pousses de bambous), des matières premières et des produits manufacturés.

Il importe de rappeler que la grande exposition coloniale de 1931 à Paris a été précédée de longue date de toute une série d'expositions coloniales où l'Indochine tenait une place notable : Marseille 1906 et 1922 avec un imposant palais de l'Indochine, un temple khmer et en 1922 une réplique de la pagode à pilier unique de Hanoï, Nogent sur Seine en 1907, Bordeaux en 1907 ... Ces expositions ont sans nul doute joué un rôle important dans la fixation d'un imaginaire français colonial de l'Indochine qui s'épanouit avec la plus grande exposition coloniale, véritable point d'orgue de la colonisation : l'exposition coloniale de 1931. Il est d'ailleurs remarquable que dans les affiches de ces expositions la figure de l'Annamite (le paysan travailleur des rizières, muni de son chapeau conique) se substitue progressivement à la figure initiale de la danseuse khmère et symbolise finalement le tiers de l'empire colonial (aux côtés de l'Africain et du Magrébin)³ On sait comment cette représentation débouchera sur le fameux slogan (Trois couleurs, un drapeau, un empire).

¹ Cf. Oissila Saaïda, Laurick Zerbini, La construction du discours colonial : l'empire français aux XIXe et Xxe siècles, éditions Karthala, 2009.

² Nous le verrons dans le chapitre sur la naissance et le développement d'un discours sur les arts de l'Indochine.

³ Cf affiches de David Dellepiane (exposition coloniale de 1922 à Marseille).

L'exposition coloniale organisée à Vincennes en 1931 interpelle les historiens : elle constitue en effet pour beaucoup l'apogée de l'empire et la veille immédiate de son éclatement généralisé¹. Beaucoup a été dit ou écrit sur les ambitions de l'exposition – imprégner l'opinion publique française de l'idée coloniale –, sur l'extraordinaire fréquentation – parisienne, provinciale, étrangère – d'une manifestation grandiose à tous égards.

La place de l'Indochine dans l'exposition était très importante (un dixième de la surface de l'exposition). Et la reproduction du temple khmer d'Angkor Vat a souvent été considérée comme le symbole même de la manifestation tout entière.

L'hebdomadaire *Vu* du 3 juin 1931 (n° 168) s'attarde tout particulièrement sur la section indochinoise de l'exposition et dans l'itinéraire du visiteur qu'il restitue, l'auteur de l'article « Traité de géographie de l'exposition coloniale », Jean Gallotti célèbre tout d'abord la « formidable cathédrale exotique » d'Angkor Vat. Cependant le pavillon « le plus parfait » est, selon lui, celui de l'Annam. À l'inverse la pagode cambodgienne lui semble trop « biscornue » et trop colorée.

Les efforts de Georges Groslier² dans la renaissance de l'art cambodgien sont particulièrement salués. Le pavillon de la Cochinchine et celui du Tonkin permettent d'exposer des productions artistiques ou artisanales rinnovées grâce à l'apport français d'une « industrie libre modernisée ». Le Laos avec son village sur pilotis et son lac permet d'exposer l'artisanat de la soie. La thèse sous-jacente à l'article est parfaitement conforme à l'objectif que se sont fixés les organisateurs de l'exposition : la France coloniale protège et enrichit les pratiques artistiques traditionnelles des populations colonisées. Tout montre donc qu'une formidable dynamique médiatique s'est développée autour et à partir de l'exposition coloniale internationale de 1931 et que l'Indochine y a joué un rôle éminent.

Mais le texte même du guide officiel de l'exposition permet plus encore de mesurer cette importance. La part symbolique de la reproduction exacte du temple d'Angkor Vat est particulièrement soulignée. Cette reproduction illustre la mission de sauvegarde du patrimoine que la France coloniale s'est assignée :

¹ Sur la genèse de l'exposition, sur les projets européens de Lyautey, commissaire général de l'exposition, sur les objectifs propagandistes de l'entreprise, cf Charles Robert Ageron, *Les Lieux de mémoire* (dir. Pierre Nora 1984, éd. Quarto, Gallimard, 1997, p. 493-515).

² Grande figure de la conservation d'Angkor et de la promotion de la muséographie khmère. Auteur d'*À l'ombre d'Angkor*, Challamel Editeur, Paris, 1916.

« Ne l'avons nous pas arraché aux lianes et aux racines de la forêt tropicale qui l'emprisonnaient alors que les descendants de ses constructeurs magnifiques l'avaient abandonné ? »¹

Le rédacteur anonyme de cette partie du guide consacrée à l'Indochine érige de plus le temple d'Angkor, avec ses cinq tours, en symbole même des cinq pays qui forment l'Union indochinoise (Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin et Laos). La confusion des cultures et des pratiques artistiques ici à son comble est ainsi directement liée à la propagande coloniale.

Le guide propose une déambulation qui permet de mieux connaître et apprécier « les phases de la vie moderne » de la colonie :

- présentation des données géographiques de la Cochinchine (le Delta), de ses productions (arbres à caoutchouc, riz – la surface des rizières multipliée par six en cinquante ans -, poivre, maïs, canne à sucre, tabac) et du port moderne de Saïgon.
- le Cambodge avec Pnom Penh sa capitale modernisée.
- l'Annam et ses nouvelles infrastructures (la « Route mandarine » et le Transindochinois) :

« Un petit nombre de Français y vivent : 2500 planteurs, commerçants ou fonctionnaires, qui abattent la forêt pour y faire pousser le thé et le café, qui barrent les vallées, irriguent des terres promises à de nouvelles cultures. »²

L'Annam est évoqué aussi avec son ancestrale capitale Hué et ses populations très anciennement établies : les Moïs, les Chams, « bâtisseurs de briques ».

- Le Tonkin et sa lutte contre les éléments, la menace permanente des « désordres du voisin chinois » :

« Alors tout le monde est occupé : les gouverneurs s'attaquent aux usuriers en leur opposant des banques agricoles ; ils disciplinent les

¹ Op.cit., p. 57.

² Ibid., p. 59-60.

fleuves au moyen de digues et de canaux ; ils protègent la race elle-même contre ses propres faiblesses, contre la maladie et les influences pernicieuses du dehors, au moyen d'écoles, de routes, d'hôpitaux et de dispensaires. »¹

Le Tonkin est présenté avec ses prodigieuses richesses minières (charbon, zinc, étain, or, graphite, phosphates), ses usines, ses deux métropoles modernes (Hanoï et Haïphong).

Le Laos est plus simplement évoqué pour les richesses de son sol que l'on commence à prospector, et pour les promesses de son avenir. Le guide officiel de l'exposition explicite clairement la mission éducative – en fait propagandiste – de la manifestation :

« Dans ce palais [...] s'étale sous vos yeux l'inventaire le plus complet de l'activité économique et sociale, de la vie collective de ces cinq pays.

C'est ainsi que vous allez vous rendre compte, sans peine, de la variété des origines, des traditions, des aspects et des ressources de cette Union indochinoise. »²

Les différents secteurs de l'exposition organisée dans la réplique d'Angkor Vat mettent l'accent sur les pratiques culturelles qui témoignent, selon les organisateurs, de l'engagement de l'Indochine coloniale sur la voie du progrès :

- les presses indochinoises et leur dynamisme.
- l'Ecole française d'Extrême-Orient en plein essor.
- « l'art indigène », « annamite, cambodgien, laotien ».
- l'art des Français d'Indochine.
- la section administrative qui expose les grands schémas de l'organisation politique et administrative de l'Indochine.

Le guide signale par ailleurs l'intérêt des pavillons de la Chasse, de la Pêche (avec un panorama de la Baie d'Along) et des Forêts. L'incitation au voyage touristique

¹ Ibid., p. 60.

² Ibid., p. 81.

n'est donc pas absente. Mais la partie consacrée à l'Indochine se clôt par un message très politique et une citation du gouverneur général de l'Indochine Pasquier :

« (L'exposition) est une synthèse visuelle de ce pays, avec sa nouvelle discipline du sol, de la végétation, des appétits et des volontés, qui correspond au programme fixé en termes concis par son gouverneur général Pasquier :

« L'Indochine des pagodes, mais aussi des écoles, des usines, des mines, des plantations et des grands ports ; l'Indochine des palanquins et des éléphants mais aussi des grandes voies ferrées, des grands postes de TSF et des lignes de navigation aérienne ; une Indochine traditionnelle, infiniment touchante, mais aussi une Indochine jeune, frémissante, s'éveillant sous le regard de la France, à tous les progrès, une Indochine prête à l'action où sourd de toutes parts la force vive d'un admirable renouveau. »¹

On sait que les réactions anticolonialistes à l'exposition coloniale internationale de 1931 furent vives, tout en ayant par ailleurs un impact limité. Des comités de lutte contre l'exposition coloniale agirent dans diverses villes françaises. Le secours rouge édita même un contre-guide : le véritable guide de l'exposition coloniale. Le PCF et son journal l'Humanité dénoncèrent les responsables des « massacres de l'Annam ». Aragon, André Breton, René Char et Georges Sadoul dénoncèrent l'exposition en alléguant entre autres l'oppression et la répression en Indochine. La réalité de la crise de la colonisation était en fait connue de tous. Albert Sarraut lui même écrivait en 1931 dans son livre *Grandeur et servitude coloniales* :

« La crise de la colonisation partout est ouverte. »

L'écho des grandes grèves des années 1930-1931, les soulèvements du Nghe Tinh, la mutinerie de Yen Bay ne pouvaient plus être ignorés.

¹ Ibid., p. 87.

III. La quête des traces de l'histoire : de la prééminence d'Angkor à la reconnaissance de la diversité des arts d'Indochine et d'un art « annamite » spécifique.

1. La focalisation initiale sur l'art khmer.

L'on sait comment, dans son *Pèlerin d'Angkor*, Loti explique que son « pèlerinage » de novembre 1901 vers les temples d'Angkor trouve son origine dans ses lectures et ses contemplations d'images quand il était enfant. Et c'est bien avec cet ouvrage qu'Angkor suscite pour la première fois une écriture proprement littéraire voire poétique. Et dans les premières pages de son ouvrage, Pierre Loti souligne l'importance de ses lectures d'enfant :

« Ce soir-là donc, écolier toujours inattentif, j'étais allé m'enfermer au milieu de ces choses troublantes, pour flâner plutôt que de finir mes devoirs, et je feuilletais des papiers jaunis, revenus de l'Indochine dans les bagages de mon frère mort. Des carnets de notes. Deux ou trois livres chinois. Ensuite un numéro de je ne sais quelle revue coloniale où était contée la découverte de ruines colossales perdues au fond des forêts du Siam ; il y avait une image devant laquelle je m'arrêtais saisi de frisson : de grandes tours étranges que des ramures exotiques enlaçaient de toutes parts, les temples de la mystérieuse Angkor ! Pas un instant d'ailleurs je ne doutai que je les connaissais, envers et contre tous, malgré les impossibilités, malgré les défenses.»¹

En ce début du XXe siècle (et peut être en un sens jusqu'à 1931, avec la reproduction d'Angkor Vat qui domine – et peut-être même écrase – l'exposition coloniale internationale) très nombreux sont les écrivains de renom qui ont dit la fascination exercée sur eux par les ruines d'Angkor.

¹ Pierre Loti, *Voyages* (1872-1913), Robert Laffont, 1991, p. 1182.

En 1921, Paul Claudel, en route pour le Japon, fait un détour par Angkor qui lui aussi le fascine mais comme un espace prodigieux, marqué puissamment par le mal. Il écrit ainsi dans son journal :

*« Angkor est bien un des endroits les plus maudits, les plus maléfiques que je connaisse. »*¹

Une description plus précise d'Angkor Vat apparaît dans le Cahier IV, daté d'octobre 1921, du Journal :

« Ces joyaux fermés qu'on adore de loin avec leur ver central, cette ostentation de blasphème. Ces boîtes rondes, ces boules, et fermées en plein ciel, pleines de nuit et de fiente. Aurais-je vu le temple du Diable que la terre n'a pu supporter ? De là l'étrange rage des dévastateurs, la fureur avec laquelle ils se sont acharnés contre toutes les idoles dont on n'a pas retrouvé une seule même en morceaux, pulvérisées, contre certaines représentations. Partout ces apsaras² dansant sur les ruines en une espèce de cancan sinistre. Uniquement des images féminines, de volupté, subsistent. »

La Voie royale d'André Malraux avec le personnage du jeune archéologue Claude Vannec parti pour l'Indochine avec le but de découvrir, ravir et revendre d'antiques bas-reliefs khmers arrachés à la forêt, met elle aussi en jeu une forme de malédiction.

Pour certains surréalistes, Angkor – malgré leur répulsion pour la réplique de l'exposition coloniale internationale de 1931 – , a été rapproché des châteaux de Sade, de Kafka et du roman noir (et c'est également le cas, plus récemment, pour Annie Lebrun).

Dans cette notoriété de l'art khmer intervient aussi le succès des troupes de danseuses cambodgiennes qui se produisent à Paris, en particulier en juillet 1906 lors de la visite officielle du roi Sisowath. On sait que Rodin suivit la troupe jusqu'à

¹ Cahier V, 1925.

² Danseuses divines de l'ancienne mythologie khmère.

Marseille (le corps de ballet se produisit à l'exposition coloniale de Marseille, organisée par le riche armateur Jules Charles.Roux) pour mieux saisir leur gestuelle fascinante. Une exposition récente (16 juin au 17 septembre 2006 au Musée Rodin à Paris) a permis de faire connaître les cent cinquante dessins aquarellés qu'il réalisa à partir de son observation des danseuses cambodgiennes. Dans l'Illustration du 28 juillet 1906, Rodin écrit :

« Ces Cambodgiennes nous ont donné tout ce que l'antique peut contenir, leur antique à elles, qui vaut le nôtre. Nous avons vécu trois jours d'il y a trois mille ans. Il est impossible de voir la nature humaine portée à cette perfection [...] leurs bras sont étendus comme en croix, elles donnent un mouvement qui serpente d'une main à l'autre, en passant par les omoplates. Ce mouvement appartient à l'Extrême-Orient, inconnu, jamais vu, c'est-à-dire que quand un mouvement du bras gauche fait un arc concave, l'autre fait un arc convexe, et elles font jouer ces bras, et l'éclair du mouvement passe dans les omoplates. »

Cette focalisation pratiquement exclusive sur les arts cambodgiens s'inscrit dans la filiation directe des premières missions d'exploration de la péninsule indochinoise. Les descriptions initiales d'Angkor par Charles Emile Bouillevaux (1823-1913)¹ et surtout les dessins d'Henri Mouhot (1826-1861) publiés dans le Tour du monde puis aux éditions de la Bibliothèque rose illustrée ont joué un rôle essentiel dans la popularisation d'Angkor et de l'art khmer. La mission d'exploration du Haut Mékong de Doudart de Lagrée (1866-1868), les expositions de statues et de moulages qui en résultèrent et surtout les écrits et œuvres muséographiques d'un des membres de la mission (Louis Delaporte auteur du Voyage au Cambodge, l'architecture khmer²) ont suscité cette fascination longtemps exclusive et durable jusqu'à nos jours pour Angkor et l'art khmer. L'importance des arts du Laos et du Vietnam (l'art que l'on appelait alors « annamite ») a été minimisée voire niée. L'art

¹ Voyages dans l'Indochine, 1858, « Ma visite aux ruines cambodgiennes » in Mémoires de la Société académique indochinoise, 1883.

² Librairie Charles Delagrave, 1880.

dit « annamite » a même été parfois considéré comme dépourvu d'originalité et comme simple réplique de l'art chinois.

Il est cependant une exception parmi les grands spécialistes de l'art khmer : Georges Groslier (1887-1945)¹, archéologue, ethnologue, artiste peintre et écrivain, fondateur du musée d'art khmer de Pnom Penh a largement dépassé, par ses recherches sur l'ensemble du pays et des peuples d'Indochine, toute idée de prééminence et d'exclusivité de l'art khmer. Certes son œuvre d'archéologue et de muséographe a principalement concerné l'art khmer comme l'atteste l'impressionnante liste de ses publications archéologiques. Mais la mission de revitalisation des « arts indigènes » qui lui avait été confiée par Albert Sarraut, a certes été centrée sur le Cambodge mais elle s'est aussi développée en Annam et plus particulièrement à Hanoï et à Bien Hoa. L'ouvrage qu'il consacra en 1916 à Angkor, *A l'ombre d'Angkor*², embrasse en fait tout le bassin du Mékong, ses populations variées et leur mode de vie.

Dans l'introduction d'*A l'ombre d'Angkor*, Georges Groslier évoque en ces termes le franchissement des rapides du Mékong :

« Les rives se perdent à l'horizon et des roches ça et là émergent. Les arbres, chaque année, battus par les eaux montantes jusqu'à leurs premières branches, montrent des racines blanches jetées dans le courant. Une écume épaisse et persistante tournoie. Partout des remous roussâtres décèlent une perfidie, un danger ou un abîme. Le grand ciel blanc est implacable. L'eau fait un bruit douxereux. Ce sont les rapides.

Alors les pagayeurs précipitent leurs manœuvres. Sur l'étroite planche qui fait le tour de l'embarcation, ils frappent en cadence de leurs pieds nus et crispés.

Penchés en avant à croire qu'ils vont tomber, le dos bombé et ruisselant sous le soleil, l'extrémité de la perche à l'aisselle, ils commencent le combat. La jonque reste sur place, roule bord sur bord, se dresse de l'avant et gémit sur les branches à fleur d'eau. Les

¹ Résistant (opérateur radio), capturé par les Japonais, Georges Groslier mourut sous la torture en 1945.

² Augustin Challamel, Editeur, Paris, 1916.

perches de bambou, pressées à se briser, vibrent comme des cordes de viole. Les hommes halètent, crient, - et puis tout cesse : la barre est passée.

Sous un arbre qui penche, les pagayeurs brisés de fatigue poussent la jonque. Ils se jettent à l'eau avec délice, boivent à longues gorgées. Et c'est très beau ce repos, cette fraîcheur, ces nouvelles forces puisées au sein de l'élément auquel on vient de disputer sa vie, en cet endroit qu'on voit encore et dans lequel un homme tombé eût été un homme perdu.

L'homme calme et civilisé qui se trouve allongé sous le toit de la pirogue assiste à ces tableaux successifs de violence et de paix. La question de la vie est bien vite envisagée lorsqu'elle ne tient plus qu'à une perche de bambou qu'un homme casse du genou et qu'ayant observé la face du nautonier, on reconnaît les yeux vagues et les joues creuses que font les fumées de l'opium.

Quant à moi, qui ne suis pas très sûr d'être calme ni civilisé, le danger m'a semblé très illusoire. L'effort de ces hommes m'a préoccupé plus que la raison : c'est lui qui m'a impressionné et non les rapides. »¹

Le point de vue excède ici largement l'intérêt pour Angkor et l'art cambodgien : la dimension littéraire déjà très nette d'A l'ombre d'Angkor se confirmera après 1926, dans plusieurs textes que l'on réédite actuellement² et en particulier dans Eaux et Lumières.

Georges Groslier était certes le plus éminent des archéologues d'Angkor mais il a toujours pris soin de développer ses recherches au sein de l'Ecole Française d'Extrême-Orient – institut dont le siège se situait à Hanoï – . Enfin c'est au Bulletin des amis du vieux Hué, revue dont nous mesurerons l'importance pour la reconnaissance de l'ancienneté et des spécificités de l'art annamite, que Georges

¹ Op.cit, p. 7.

² La Route du plus fort, Kailash, 1996 (1^{ère} éd. Emile-Paul frères, coo. « Edmond jaloux », 1926). Le Retour à l'argile, Kailash, 1996 (1^{ère} éd. Emile-Paul frères, coll. « Edmond jaloux », 1929). Eaux et lumières – journal de route sur le Mékong cambodgien, la Bibliothèque, 2008 (1^{ère} éd. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931).

Groslier livre en novembre décembre 1920 son point de vue original et indépendant sur la régénération des « arts indigènes » en Indochine. Le numéro hors série du Bulletin des amis du vieux Hué qui, en 1923, dresse le bilan de dix années de publication de la revue, résume en ces termes l'article que Georges Groslier donne au Bulletin de 1920 :

« Question d'art indigène (G. Groslier, Bulletin des amis du vieux Hué, 1920, pp 445-452). L'enseignement des arts indigènes dans les pays de l'Indochine doit tenir compte de certains principes directeurs : liberté complète, absolue, des arts indigènes dans chaque pays, le service des arts n'est pas là pour apprendre les arts à des gens qui en possèdent, mais uniquement pour leur permettre de se manifester, leur en donner les moyens et les occasions ; donc faire enseigner les arts indigènes par des indigènes ; une organisation centrale peut être envisagée, mais avec une large indépendance pour les directions locales ; il faut, à la tête, un artiste qui ait fait, dans toute l'Indochine une enquête approfondie. Une énorme fortune est réservée aux arts indochinois ; créer des écoles d'art indigène en Annam, au Tonkin, ne serait pas un sacrifice à faire, mais de l'argent à placer [...] »¹

Loin de postuler dans le passé comme dans le présent, une prééminence des arts khmers sur l'ensemble de l'Indochine, Georges Groslier, le prestigieux archéologue d'Angkor, a œuvré à la reconnaissance de la singularité artistique et culturelle de chaque pays constitutif de l'Indochine coloniale.

¹ Op.cit. p. 65-66.

2. Le dépassement de cette première réduction et la reconnaissance des arts indochinois.

La réduction de l'art indochinois à l'art khmer sera progressivement dépassée. En ce sens l'ouvrage d'Albert de Pouvoirville, l'Art Indo-Chinois¹ publié en 1894, apparaît bien comme un ouvrage pionnier en ce sens qu'il prend en compte l'ensemble des arts de la péninsule Indochinoise : Annam, Laos, Cambodge et même Siam. La dimension à la fois synthétique et respectueuse des diversités et des spécificités (de Pouvoirville ne réduit jamais l'esthétique indochinoise au croisement des influences de la Chine et de l'Inde) apparaît nettement dans la table des matières de l'ouvrage :

« Table des matières. L'ARCHITECTURE

- 1)- L'architecture religieuse. – Culte des ancêtres. – Taoïsme, confucianisme, bouddhisme. – Type architectonique du temple. – La pagode confucéenne. – L'architecture religieuse des Khmers. – Les manifestations religieuses du Laos, du bas Mékong et du Siam.
- 2)- L'architecture militaire. – Les anciennes forteresses tonkinoises – Dalla – Les fortins détachés. – Les forteresses de l'ancien Cambodge et du Siam.
- 3)- L'architecture civile. – Les Lois et les Rites de la construction. – La bâtisse intérieure. Les palais khmers, cambodgiens et siamois. Construction des digues et des ponts.
- 4)- L'architecture funéraire. – Règles funéraires ; pagodes funéraires. – Les monastères fermés. – Les sépultures royales : les tombeaux du Laos et du Siam.

LA SCULPTURE

- 1) Sculpture monumentale. – L'ornementation et la décoration symboliques. – La daaong et le voimat. – Les bas-reliefs. – Histoire de l'ornementation monumentale au Cambodge. – Le bas-relief siamois.
- 2) La statuaire. – Caractère spécialement religieux de la statuaire. Le sentiment de la représentation idéale de l'homme divinisé. – Les statues des dieux inférieurs. – Les

¹ Paris, Librairies imprimerie réunie.

pyramides de statues. – Instruments du statuaire. – Les statues gigantesques. – Les monstres.

- 3) La sculpture sur bois. – Les bois précieux de l'Indochine. – Les ornements des maisons. – Le meuble : le meuble sacré ; le meuble usuel ; ancienneté de la sculpture sur bois. Les meubles spéciaux ; étude de leur forme générale et de leurs dessins superficiels. – Instruments de musique.
- 4) La sculpture de l'ivoire. – L'ivoire vivant et l'ivoire mort. – Différentes sortes d'ivoire et manière de les distinguer. – La dent d'éléphant. Les os de baleine. Qualité des sculptures sur ivoire.

LES ARTS DES METAUX

- 1) Cuivres et bronzes. – Cuivres natifs et alliages. La fonte et ses règles traditionnelles. – Les anciennes pièces. – Les montages et les cires perdues. – Les époques du bronze. – L'art des khmers. Les cloches. Les armes.
- 2) Ors, argents, émaux. – Orfèvrerie, bijouterie, joaillerie ; ors et argents natifs. – Etirage et martelage : la ciselure. L'émaillage.

LA CERAMIQUE

Les fabriques impériales d'Annam. Les époques de la porcelaine épaisse. Histoire de quelques marques.

La technique, les principes et les procédés. Le détail et la perspective. – La peinture. – La broderie : ses modes.

LES ARTS DU DESSIN

Les laques et les nacres.

L'esthétique indochinoise.

Conclusion. »

Avec cet ouvrage, à bien des égards fondateur, de Pouvoirville, c'est une nouvelle géographie artistique de l'Indochine qui apparaît. Il est désormais possible

de parler des arts d'Indochine dans la richesse de leur pluralité sans que l'art khmer occulte les arts annamites, thaï, laotien, cham etc¹

Dans son ouvrage *l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*², Pierre Singaravélou a bien montré le rôle essentiel de cette institution installée jusqu'en 1957 à Hanoï (qui, de 1898 à 1900 s'appelait Mission archéologique permanente en Indochine) dans le renouvellement complet de l'étude des diverses civilisations de l'Indochine et de leur histoire³, et du même coup dans la politique scientifique coloniale menée par la France en Indochine.

C'est précisément dans le cadre de l'Ecole française d'Extrême-Orient que s'est développée une première politique de préservation et d'étude de l'art cham, de son architecture et de sa sculpture. Entre 1902 et 1908 Henri Parmentier dégage les principaux sites cham. C'est aussi Henri Parmentier qui mettra en place en 1918 le grand musée cham de Danang (à l'époque coloniale, Tourane). Les travaux d'épigraphie et de datation se multiplient et se succèdent (notamment avec Jean Boisselier) jusqu'à la riche école vietnamienne contemporaine.⁴

Dans le tome 1 de l'ouvrage collectif dirigé par Georges Maspéro, *Un Empire colonial français. L'Indochine* (tome 1, *Le Pays et ses habitants. L'histoire. La vie sociale*)⁵, Georges Maspéro apporte des contributions personnelles qui reconnaissent la diversité linguistique, historique, culturelle et artistique de l'Indochine. L'art cham est ici pleinement reconnu comme composante des arts indochinois.

Mais dans la reconnaissance et la préservation du patrimoine de l'Annam – et donc du patrimoine vietnamien –, parallèlement au Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient et à celui de la Société des Etudes Indochinoises (mais avec des objectifs de vulgarisation au sens noble du terme) –, c'est sans nul doute l'Association des Amis du Vieux Hué et son Bulletin qui, de 1913 à 1944, joua un rôle essentiel.⁶

¹ Même si l'ouvrage de G. De Coral Rémusat, *Les Arts de l'Indochine* (Paris, les Editions d'Art et d'Histoire, 1938) s'attirera encore le reproche d'accorder une trop grande importance au Cambodge dans les clichés photographiques (Bulletin de l'Ecole française d'Extrême Orient, 1938, n°38, p. 309).

² Paris, L'Harmattan, 1999.

³ Cette institution publiait un journal savant : le Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

⁴ Avec les travaux de Ngo Van Doanh, Tran Ky Phuong et Pham Thuy Hop.

⁵ Paris et Bruxelles, Les éditions G. Van Oest, 1929.

⁶ En 1998, une coopération franco-vietnamienne a permis la réédition complète du Bulletin en CEDEROM : *Le Bulletin des Amis du Vieux Hué* – Philippe Papin, Philippe Le Failler, Vo Duy Dan, Nguyen Hong Tran.

Le Père Léopold Cadière fut le rédacteur du Bulletin de 1913 à 1940. L'Association se réunissait chaque mois au cœur de la Citadelle de Hué où elle occupait plusieurs salles. L'Association était présidée par L. Dumoutier, administrateur et délégué auprès des ministères de la Cour (l'empereur Khai-Dinh fut jusqu'à sa mort président d'honneur). L'Association avait pour secrétaire le Docteur Sallet, médecin des troupes coloniales, et comptait en 1925 429 membres. Pour l'essentiel cette petite association savante locale regroupait des fonctionnaires français et une élite vietnamienne cultivée et érudite souvent liée à la Cour (en particulier de nombreux mandarins). La collection complète compte 123 volumes et 93% des articles sont consacrés à Hué. La diversité des sujets est étonnante : monuments, arts, arts décoratifs et artisanat, techniques traditionnelles et innovations, rituels et pratiques religieuses, histoire et géographie, vie quotidienne, coutumes et folklore.

Dans le numéro hors série publié en 1923 et qui dresse le bilan décennal de l'Association et de son Bulletin, le rédacteur et fondateur de la revue, L. Cadière rappelle le texte des statuts :

« L'Association a pour objet de rechercher, de conserver et de transmettre les vieux souvenirs d'ordre politique, religieux, artistique et littéraire, tant européens qu'indigènes, qui se rattachent à Hué et à ses environs. »¹

L. Cadière précise toutefois :

« Comme il était à prévoir, en ce qui concerne le Hué annamite, ce sont les monuments, les objets anciens ou caractéristiques de la civilisation annamite, qui ont attiré en premier lieu l'attention des Amis du Vieux Hué. »²

Et L. Cadière évoque successivement les monographies consacrées au Palais, à la Cité pourpre interdite, aux Urnes dynastiques, à l'Enceinte Jaune, à la Citadelle, aux

¹ Op.cit., p. 8

² Ibid., p. 9

divers pavillons, à l'Esplanade des Sacrifices, au collège mandarin, aux premiers cimetières européens de la ville. L. Cadière évoque bien évidemment les nombreux articles consacrés aux joyaux de Hué : les tombeaux impériaux.

L. Cadière évoque par ailleurs plusieurs objectifs :

- dresser une carte des lieux de culte de Hué.
- étendre les études déjà amorcées à tous les monuments de l'Annam susceptibles d'être classés monuments historiques.
- parfaire les travaux sur les environs de Hué : les ponts couverts des campagnes, la route mandarinale de Hué à Tourane (l'actuelle Danang), les fortifications du Col des Nuages, le vieux port de Feifo (l'actuelle Hoi An) ...

Poteries, porcelaines (les fameux « bleus de hué »), instruments de musique, symbolique du dragon, recherches sur les témoignages des premiers visiteurs européens mais aussi sur les chroniques annamites : ce sont là autant de points énumérés, d'études considérées comme acquises ou de suggestions d'études futures. Réalisation d'un musée, mise en place d'une école d'art annamite : les perspectives d'une exploitation touristique sont clairement envisagées.

Pour mieux comprendre les thèmes abordés dans le Bulletin des Amis du Vieux Hué, leur caractère à la fois divers et précis, nous avons choisi de lire trois numéros : le premier est daté d'avril-juin 1917, le second d'avril-juin 1926, le troisième d'octobre-décembre 1928.

Le numéro d'avril-juin 1917 évoque principalement la Cour de Hue et plus précisément certaines activités cérémonielles de la cour comme l'intronisation du roi Ham Nghi, ou l'investiture de l'empereur Minh Mang et les loisirs impériaux traditionnels.

Il s'attache également à la description de l'intérieur des palais impériaux ainsi qu'à celle de la maison de Chaigneau, un mandarin Français sous le règne de l'empereur Gia Long. Ce sont des descriptions minutieuses des intérieurs, du décor et des meubles.

Mais la revue comporte aussi un chapitre qui présente les paysans des environs de Hue qui s'engagent dans l'armée française pour la première guerre mondiale. La revue, particulièrement dans ce numéro contemporain de la première guerre mondiale, met ainsi l'accent sur le caractère ancestral de la solidarité franco-annamite.

Très différent du précédent numéro, le numéro d'avril-juin 1926 est intégralement consacré à une technique agricole annamite à la fois traditionnelle et spécifique : les norias étudiées par P. Guilleminet, administrateur des Services Civils. Il s'agit donc ici d'un patrimoine agricole, indissociablement technique et populaire. L'auteur présente l'utilisation des norias au Tonkin, dans le Nord-Annam et le Centre-Annam. Puis il étudie tout particulièrement les norias de la province de Quang-Ngai. Ce numéro de la revue comporte ainsi des informations proprement techniques sur le fonctionnement des norias (avec des calculs mathématiques précis). La technique des norias du Quang-Ngai est étudiée dans toutes ses dimensions : son organisation, son fonctionnement, sa valeur commerciale et économique, son origine et l'histoire de son développement.

L'auteur décrit aussi les cérémonies rituelles consacrées aux norias du Quang-Ngai. Enfin, avec son esprit critique d'Européen informé en matière technique, il donne une appréciation personnelle de cette technique annamite traditionnelle. Ce numéro est illustré de schémas d'une grande précision et de nombreux clichés photographiques.

Le numéro 4 de l'année 1928 est résolument pluridisciplinaire et traite une grande variété de sujets. Il regroupe des auteurs de statuts et de fonctions très divers : un médecin, un commandant, un missionnaire, un commis de la Résidence en Annam.

Ces auteurs fournissent des études ethnologiques sur l'Indochine, des études historiques de la politique diplomatique de la Cour de Hué, de la confrontation de la Cour avec l'invasion française au siècle précédent.

Un ample chapitre est plus particulièrement consacré à certaines coutumes et techniques traditionnelles : le laquage des dents et la fabrication des teintures dentaires. Il s'agit là d'une étude très approfondie de cette pratique culturelle traditionnelle, des goûts qu'elle implique et de leur évolution. Médecin, l'auteur explique non seulement la dimension esthétique de cette tradition mais dégage également sa dimension médicale (la protection de la dentition).

Une étude systématique du bulletin des Amis du Vieux Hué permettrait de comprendre comment, avec quelle ampleur le pouvoir colonial élabore, construit et circonscrit en association avec certaines élites annamites un patrimoine indochinois.

3. Le patrimoine annamite et la place de Hanoï.

Mais la notion de patrimoine de l'Annam ne s'élabore pas seulement à Hué. Hanoï, avec sa contiguïté d'un urbanisme européen et moderne conquérant et d'une ancienne cité (les rues des artisans, la Citadelle, les pagodes et lieux de culte divers qui n'ont pas été rasés – et en particulier le Temple de la Littérature) suscite elle aussi l'élaboration d'un discours patrimonial qui énonce avec autorité un impératif de préservation fondé sur la reconnaissance d'un art annamite, voire d'une esthétique annamite. Le livre que publie en 1929 André Masson « archiviste », avec une préface de Paul Boudet, directeur des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine, Hanoï pendant la période héroïque (1873-1888)¹ relève précisément de cette problématique. La politique de préservation des villes marocaines anciennes menée par Lyautey apparaît comme un modèle qui permet de critiquer les destructions des monuments annamites anciens à Hanoï :

« Lentement mais sûrement, le passé s'émiette. Hommes et choses disparaissent ou se transforment au gré des ans. Dans les pays coloniaux, le temps agit avec une rapidité excessive et si l'on n'y prend garde, il ne restera bientôt plus rien d'un passé pourtant bien près de nous et qui méritait d'être sauvé de l'oubli ou de la destruction. La plupart des hommes qui ont vu notre établissement au Tonkin ont déjà disparu et les jeunes générations ne les connaissent plus guère qu'au travers des brumes de légendes trop tôt écloses.

Quant aux monuments, ils ont à subir la pioche des démolisseurs et des « urbanistes » qui, pour faire des vieilles cités tonkinoises de véritables villes modernes n'ont pas hésité à jeter bas des pagodes, des édifices importants, de vieux quartiers qu'il aurait fallu conserver. Pourquoi n'avoir pas, comme l'a fait au Maroc le Maréchal Lyautey, juxtaposé les villes modernes aux cités indigènes en laissant à chacune son caractère. On eût évité de détruire le charme des vieilles rues à redans, aux trottoirs inégaux, au pavé rugueux, des étroites maisons aux pièces en enfilade, sombres et mystérieuses. Peut-être

¹ Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1929.

l'hygiène y aurait perdu. Voire. Car les prétentieux compartiments en style sino-dresdien¹ ne valent guère mieux et l'œil en est offusqué. Et cette Pagode des Supplices à Hanoï qui mirait ses tours dans les eaux glauques du Petit-Lac, pourquoi ne l'aurait-on pas conservée au milieu des jardins de la nouvelle cité ? »²

Ce texte comme les très nombreux articles du Bulletin des Amis du Vieux Hué présuppose une reconnaissance pleine et entière de l'art de l'Annam. A la fin des années 1920-1930, cette reconnaissance connaît cependant bien des limites : les collections vietnamiennes du Musée Guimet et du Musée Cernuschi resteront encore longtemps dans les réserves. Et c'est seulement dans les musées des divers pays d'Indochine que ces pièces sont présentées au public³. Dans son Art de l'Annam publié en 1933 H. Gourdon ne prend guère en compte que les arts décoratifs et déplore à plusieurs reprises la dimension répétitive des productions.

Dans la Construction du discours colonial – L'Empire français aux XIXe et XXe siècles, Oissila Saaïda et Laurick Zerbini analysent la dimension proprement coloniale de cette émergence discursive des arts d'Indochine :

« L'image des arts de l'Indochine véhiculée auprès du grand public avant la seconde guerre mondiale est donc très inégale et tronquée. Cet écart est bien sûr dû à la différence de traitement entre les cultures matérielles des pays de l'Indochine et à la valorisation de certaines techniques artistiques, mais il est aussi lié à la propagande. L'aspect monumental de l'art Khmer, et la minutie des artisans annamites sont utilisés pour marquer les esprits et montrer les richesses de l'empire colonial. Ces jugements révèlent un des éléments d'une entreprise plus large de « catégorisation » des différentes cultures en présence dans la colonie. Cette entreprise de « mise en clichés » souvent utilisée pour créer un sentiment national,

¹ Expression ironique de condamnation du « rococo asiatique » (La ville allemande Dresde étant célèbre pour son architecture baroque et rococo).

² Op.cit., p. 7, 8. Préface de M. Paul Boudet, directeur des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine.

³ Musée Louis Finot de Hanoï. Musée Henri Parmentier de Tourane (Danang) consacré à l'art cham. Musée Khai Dinh de Hué. Musée Albert Sarraut de Pnom-Penh. Salles de la cour du Vat Sisakhet à Vientiane. Musée Blanchard de Labrosse de Saïgon.

est utilisée ici afin de créer un sentiment colonial. Chaque région, chaque pays de l'Indochine doit posséder différents éléments clairement identifiables pour montrer les mérites et la diversité de cette nouvelle France. L'art, qui est un marqueur de civilisation, a bien sûr son rôle à jouer dans la constitution de ces images d'Epinal. La présence de l'art, non seulement évoque de façon métonymique la richesse d'une civilisation, et crée ainsi un attachement des Français à la colonie, mais valorise aussi la conquête et la domination française sur un peuple présenté comme « évolué ». La distance ajoutant à la simplification, il faut que chaque pays de l'Union Indochinoise soit associé à une image clairement identifiable, à une spécialité. Ainsi le Cambodge est associé à la richesse du passé par ses vestiges archéologiques, l'Annam, que l'on présente comme le pôle moderne de production de l'Indochine, est mis en relation au côté industriels et habiles des artisans annamites, enfin le Laos complète le tableau par une touche rurale, la simplicité de sa culture rustique est soulignée, d'où l'absence de représentation d'un art laotien qui risquerait de sophistiquer cette image. Par ailleurs, la valorisation de l'artisanat, considéré comme un art mineur selon les critères occidentaux, est une manière détournée de dénier l'existence de « Beaux Arts » dans les cultures colonisées. L'accent mis sur l'artisanat est associé à la recherche absolue d'une authenticité non métissée qui participe aussi de l'entreprise de catégorisation. L'artisanat, selon Umberto Eco, est basé non pas sur la nouveauté, mais sur la répétition d'un motif déjà connu. En cela, il permet de faire passer plus clairement un discours. Ainsi l'encouragement de l'artisanat et de l'authenticité permettait d'enfermer l'art indochinois dans une forme plus facilement reconnaissable et maîtrisable par le pouvoir colonial. »¹

¹ Op.cit., p. 136-137.

L'on peut cependant s'interroger : l'Ecole des Beaux Arts d'Hanoï a concouru à travers ce que l'on nomme aujourd'hui « l'Ecole d'Hanoï » au surgissement d'un art (la peinture notamment) vietnamien au plein sens du terme.

IV. L'émergence d'un discours colonial touristique sur l'Indochine.

1. L'appui sur les sociétés savantes : une politique des autorités coloniales.

Réduire les recherches menées dans un espace tel que le Bulletin des Amis du Vieux Hué ou plus globalement et de manière plus synthétique dans le cadre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à l'élaboration d'un discours touristique serait évidemment réducteur voire caricatural. Dans son ouvrage *A l'origine de l'anthropologie au Vietnam. Recherche sur les auteurs de la première moitié du XXe siècle*¹, à partir de sources vietnamiennes, la sociologue Nguyen Phuong Ngoc a bien montré l'impact de ces recherches, les effets multiples et complexes de cette introduction, souvent confuse et ambiguë de l'anthropologie dans un contexte colonial, sur la formation même de plusieurs générations d'intellectuels vietnamiens. Avec toutes les conséquences idéologiques politiques que cela a impliqué et sur lesquelles nous reviendrons.

Mais de manière plus synchronique et sur une période qui correspond globalement à l'entre deux guerres, l'on peut constater que ces recherches savantes et multiples sur le patrimoine des peuples d'Indochine ont nourri, enrichi et en partie réorienté les topoï d'un discours touristique colonial qui avait surgi dès le début du siècle.

Dans le numéro hors série des Bulletins des Amis du Vieux Hué d'octobre-décembre 1925 et qui dresse le bilan d'une décennie d'activités (1913-1923), le savant Père L. Cadière, maître d'œuvre de la revue, évoque cette convergence inattendue mais inévitable des recherches érudites sur Hué et l'Annam et d'une littérature touristique en plein essor et promue par l'autorité coloniale :

« A dire vrai, le point de vue touristique n'avait pas été envisagé par les Amis du Vieux Hué, au moment de la fondation de la Société. Les

¹ Aix en Provence, PUP, coll. « Sociétés contemporaines asiatiques », 2012.

statuts prévoyaient bien des promenades ; mais elles devaient être purement archéologiques et « avoir un but de documentation à l'exclusion de tout objet relevant seulement du tourisme [...] ». »

Mais les circonstances vinrent orienter les efforts de la Société vers la propagande proprement touristique. Il était difficile, et il eût été malséant de maintenir l'exclusivisme du début. Si les Amis du Vieux Hué « recherchaient et conservaient » les souvenirs du passé, c'était pour les mettre en valeur, non pas pour leur plaisir, mais pour en faire profiter tout le monde. Il convenait qu'ils s'unissent au mouvement qui se dessinait un peu partout, pour faire connaître les richesses touristiques de la colonie. »

Les autorités coloniales, et cela en pleine guerre, ont en fait pesé de tout leur poids pour que les objectifs touristiques – conçus comme inhérents à la promotion de l'œuvre coloniale – deviennent ceux de l'Association des Amis du Vieux Hué :

« Le 28 février 1917, M. Le Gouverneur Général Sarraut assistait à la réunion du Vieux Hué [...]. Le Gouverneur Général après avoir dit « qu'il considère le tourisme comme un des facteurs les plus importants pour que l'on sache enfin partout que l'action française a, dans un décor incomparable, situé une œuvre, qui peut supporter la comparaison avec n'importe quelle autre action coloniale dans le monde. » fait part à l'Assemblée de ses projets, relativement à l'organisation de la propagande touristique de la Colonie : il compte s'appuyer sur les Amis du Vieux Hué et autres organisations analogues, mais il fera appel aussi aux spécialistes des questions de tourisme. »¹

En 1920 l'Association s'agrège à la Fédération indochinoise des Syndicats d'initiative en cours de constitution sous les auspices du Touring Club de France et

¹ Op.cit. p. 49-50.

de l'Office national du tourisme. L'Association est ainsi conduite à réorienter ses travaux vers la rédaction de véritables guides :

le numéro d'avril-juin 1916 intitulé Hué pittoresque

le numéro de 1918 consacré aux tombeaux royaux

le numéro de juillet-septembre 1923 consacré plus spécialement au tombeau de Gia Long¹

Enfin le P. Cadière se charge de rédiger dès 1921 un guide général de l'Annam : L'Annam, Guide du Touriste. Les connaissances savantes issues des recherches érudites du Bulletin des Amis du Vieux Hué sont ainsi conduites à informer une « propagande touristique » chère à l'administration coloniale.

Le phénomène vaut bien évidemment pour Angkor mais se produit bien antérieurement. Dès 1912 Henri Gourdon, correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient mais aussi Délégué du Tourisme Colonial publie un Guide aux Ruines d'Angkor² comportant une notice historique par Georges Maspéro et illustré d'après les croquis de Georges Groslier « le peintre d'Angkor ». Dans sa préface, Henri Gourdon est très clair quant aux objectifs indissociablement touristiques et coloniaux d'un « livret » qui s'appuie sur les études des plus éminents spécialistes d'Angkor et de l'art khmer :

« Le présent livret a été rédigé à la demande de M. Ernest Outrey, Résident Supérieur de France au Cambodge, Délégué Général du Comité de Tourisme Colonial en Indochine, pour servir de guide pratique aux visiteurs, plus nombreux chaque année, qu'attirent vers le Cambodge les merveilleuses ruines d'Angkor. C'est assez dire que ce modeste ouvrage ne prétend ni soulever, ni résoudre les multiples et passionnants problèmes qu'offrent les monuments khmers à l'archéologue et à l'historien. C'est dire aussi qu'il ne dispensera nullement les touristes désireux de faire une étude sérieuse de ces monuments de recourir aux ouvrages spéciaux dont on verra plus loin

¹ « Ces deux publications sont des guides de détail. » Op.cit., p. 50.

² Saïgon, Imp. Typo-Litho F.H. Schneider.

la liste, et particulièrement au travail que vient de leur consacrer M. Commaille, l'éminent conservateur du Groupe d'Angkor.¹

On voudra bien trouver ici en témoignage de gratitude, le nom de ceux qui ont bien voulu s'intéresser à ce livret et aider l'auteur de leurs conseils : M. Mecquenem Conservateur du Groupe d'Angkor ; M. L'Inspecteur P. Benoist, Chef du Poste de Siem Reap, dont les renseignements pratiques nous ont été très utiles. Les lecteurs apprécieront d'eux-mêmes l'érudite collaboration qu'a bien voulu nous apporter M. Georges Maspéro, dont on connaît les beaux travaux sur le peuple Khmer, ainsi que l'artistique contribution de M. Georges Groslier, le peintre d'Angkor. »²

Enfin en 1926, Claudius Madrolle, explorateur et pionnier du tourisme en Extrême-Orient et en Indochine publie un ouvrage guide plus particulièrement focalisé sur la zone géographique des monuments cham : De Saïgon à Tourane, La route mandarine du Sud-Annam. Les monuments cham. Le circuit des Monts Pandarang. Dalat et le Lang Biang³. Là encore le guide s'ouvre aux inventaires et aux descriptions des monuments historiques (ici les monuments cham) des recherches érudites.

¹ Un an plus tôt, M. Commaille avait publié un premier Guide d'Angkor (Hachette, Paris, 1915).

² Op.cit., p. 3-4.

³ Paris, Hachette, 1926.

2. Les Guides Madrolle et l'invention du tourisme en Extrême-Orient.

Mais à cette date les « Guides Madrolle » focalisés sur l'Extrême-Orient constituent une véritable institution. La Librairie Hachette propose en effet dans cette collection les titres suivants :

- Chine du Nord, Corée
- Chine du Sud, Java, Japon
- Indochine du Nord (Tonkin, Annam, Laos)
- Indochine du Sud (Cochinchine, Cambodge, Sud-Annam, Siam).

Sur l'Indochine la collection Madrolle propose de plus des guides plus particuliers et donc plus précis :

- Annam central, Hué
- Hanoï et ses environs
- Ligne du Yunnan
- Marseille à Saïgon
- Saïgon à Tourane
- Siam
- Vers Angkor

La collection comprend en outre de nombreux guides consacrés à la Chine, la Corée, l'Inde, le Japon, Java et les Philippines.

C'est en effet à partir de 1904 que Claudius Madrolle géographe, grand voyageur d'abord en Afrique noire, puis dans l'ensemble de l'Extrême-Orient s'attache à la promotion du tourisme dans cette dernière partie du monde. En fait cette promotion du tourisme est directement liée à ses responsabilités dans l'administration de l'Indochine coloniale. Membre du cabinet du gouverneur général de l'Indochine en 1902, il en devient le sous-chef en 1907. Bon connaisseur de la Chine (en 1895 il a parcouru le Setchouan et le Yunnan et en 1896 il a exploré l'île peu connue d'Haï-Nan et la région de l'enclave française de Kouang-Tchéou-Wan), il est chargé de missions officielles en Chine du Sud où la France, en particulier grâce au chemin de fer du Yunnan, cherche à accroître son influence. Pour la réalisation des guides qu'il consacre à la Chine et qui sont de véritables

encyclopédies, Madrolle fait appel aux sinologues les plus prestigieux (Vissière, Courant, Chavannes, Bons d'Anty).

Il en est de même pour l'élaboration des guides Madrolle consacrés à l'Indochine¹.

Et plus tard, avec l'appui explicitement préconisé par les autorités coloniales sur l'Ecole Française d'Extrême-Orient et des sociétés savantes telles que les Amis du Vieux Hué, la « propagande touristique », les nombreux guides généraux ou plus spécialement focalisés sur telle ou telle région se développeront dans le même sens.

¹ Cf. Le tourisme dans l'empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIXe-XXe siècles). Collectif (sous la direction de Colette Zytnicki et Habib Kazdaghli). Editions SFHOM (Société française d'histoire d'outre-mer), 2009.

3. Les cartes postales d'Indochine : l'évolution d'une imagerie coloniale.

Et par rapport à l'ultime décennie du XIXe siècle marquée par la conquête et ses suites violentes, c'est toute une imagerie nouvelle de l'Indochine coloniale qui se trouve promue.

Les interrogations sur la carte postale et la photographie coloniales ne manquent pas.¹ Il semble toutefois que l'Afrique noire et l'Afrique du Nord aient davantage retenu l'attention des chercheurs.² Dans les journées d'études récemment organisées à Nantes, une seule communication traite de l'Indochine³ et il ne s'agit pas de cartes postales mais de missions de journalistes officiellement chargés de photographier les souverains des royaumes « protégés » d'Indochine. Ce sont les représentations de la femme dans les cartes postales de la colonisation qui ont particulièrement retenu l'attention de certains historiens de la colonisation.

Dans son ouvrage *Clichés de la femme exotique*⁴, Jennifer Yee note que les femmes d'Indochine (et plus précisément du Tonkin)⁵ sont l'objet de projections fantasmatiques – la thématique du harem – jusqu'ici réservées aux femmes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient :

« Il est curieux de constater à quel point ces scènes de l'intérieur s'inspirèrent des motifs courants du vieux fantasme du harem oriental, même dans des colonies très différentes – avec bien sûr les quelques variantes nécessaires pour donner de la couleur locale. Dans les images du Tonkin on trouve ainsi des images montrant deux filles aux torsos dénudés, qui se tiennent très proches l'une de l'autre dans une mise en scène « typique » avec un éventail et une boîte à bétel. Ailleurs on voit un boy qui allume une pipe, tandis que deux jeunes

¹ Cf. Journées d'étude « Art, images et pouvoir à l'époque coloniale et postcoloniale » organisées à Nantes par Maureen Murphy et Sophie Leclerc (30 avril 2013).

² Cf. David Prochaska, « L'Algérie imaginaire : jalons pour une histoire de l'iconographie postale », *Gradhiva* n°7, 01-01-1989.

³ Sarah Ligner, *Représentations des souverains et notabilités d'Indochine dans la première moitié du XXe siècle*.

⁴ L'Harmattan, 2000.

⁵ Cf. la célèbre chanson *La Petite Tonkinoise* paroles de Georges Villard et musique de Vincent Scotto, chantée par Polin.

femmes assises sur un banc, ont mis l'étoffe de leurs vêtements à côté de façon assez peu naturelle afin d'expose leurs seins, l'une soulevant sa jambe nue pour mieux la montrer. [...]

Ce genre d'image est typique d'une certaine iconographie coloniale. L'érotisme semble d'autant plus artificiel ici qu'il est inspiré par une tradition picturale ayant pour sujet non pas l'Extrême-Orient mais l'Orient islamique. [...]

Un album de ces cartes serait moins une anthologie qu'une mythologie du monde colonial. »¹

Les études spécifiquement consacrées aux cartes postales de l'Indochine coloniale semblent assez peu nombreuses. La bibliographie largement illustrée que Thierry Vincent consacre au photographe et éditeur de cartes postales Pierre Dieulefils² installé à Hanoï en 1888, dont les premières photos sont présentées à l'Exposition universelle de 1889, permet d'abord de mesurer, à travers la succession des clichés, l'évolution de Hanoï sur quarante années. Mais elle permet aussi d'évaluer l'ampleur des thématiques retenues : les têtes de « pirates » coupées, l'exhibition des corps des rebelles tués par l'armée, la vie des postes militaires du Nord Tonkin cède vite la place aux paysages (campagne, baie d'Along), à l'extension et à l'urbanisation de Hanoï, aux installations portuaires de Haïphong, Nha Trang, au Cap St Jacques, aux cités balnéaires (Do Son), ou aux villes européennes de montagne (Sapa, Dalat). Elles maintiennent et développent les clichés des indigènes et des minorités ethniques. Enfin la propension à multiplier les portraits de « congaïes », concubines et prostituées se conforte du fait d'une clientèle militaire, semble-t-il très demandeuse.

Nguyen Tan Loc a pour sa part regroupé par thèmes un vaste ensemble de cartes anciennes : vieux métiers, scène de la vie quotidienne des Vietnamiens, vie des

¹ Op.cit., p. 39-40. Pour plus d'informations sur les représentations de la prostitution au Tonkin et en Indochine, Isabelle Tracol-Huynh, La prostitution au Tonkin colonial, entre race et genres, Genre sexualité et société, automne 2009 : Actualité des échanges economico-sexuels.

Lefevre Kim, « Eves jaunes et colons blancs », in Franchini Philippe, Saïgon 1925-1945, de la « Belle Colonie » à l'éclosion révolutionnaire ou la fin des dieux blancs, Paris, Autrement, 1994, p. 111-119.

Pour les textes de l'époque coloniale cf. Douchet, Métis et congaïes d'Indochine, Hanoï, 1928

Myriam Harry, Petites épouses : O ma petite fleur d'Annam !, Paris, Calman-Lévy, 1901.

² Thierry Vincent, Pierre Dieulefils, photographe-éditeur de cartes postales d'Indochine, Edité par Privately Published, 1997.

Français en Indochine, expositions universelles, vie militaire, résistance à la colonisation, personnalités de la famille royale, Cour de Hué, ethnies minoritaires, fêtes religieuses, christianisme ...

Une étude plus systématique et dans une perspective diachronique montrerait sans doute (nous avons pu faire quelques constats sur un ensemble de mille cartes postales achetées à Hanoï et Saïgon de 1890 à 1930¹) une évolution majeure : l'abandon assez rapide de la thématique de la répression militaire des révoltes, au début des années 1910, allant de pair avec le recul des cartes postales évoquant la vie des troupes dans les postes militaires chargés de la pacification. Les cartes postales éditées et envoyées en France semblent avoir de plus en plus rendu compte du développement des grandes métropoles (Hanoï « petit Paris », Haïphong et ses installations portuaires et industrielles, Saïgon, ses monuments, ses artères – la célèbre rue Catinat – et son port fluvial), des cités balnéaires (Nha Trang, le « Nice annamite ») et des stations d'altitude chères à la communauté coloniale (Dalat proche de Saïgon, Sapa, proche de Hanoï)². Parmi les paysages, les clichés de la Baie d'Along, zone de tourisme par excellence, tiennent évidemment une place majeure. Les années 1920-1930 virent aussi l'essor des cartes postales reproduisant les monuments les plus significatifs du patrimoine indochinois : palais et pagodes de Hué, lieux de culte et vieilles rues des corporations de Hanoï, tours Cham (le site d'Angkor était de longue date reproduit sur la majeure partie des cartes postales du Cambodge). Autre élément notable : la progression sensible des cartes ethnographiques, qu'il s'agisse de portraits d'Annamites ou de sujets des populations minoritaires (en particulier du Nord) ou qu'il s'agisse de scène de travail (agricole ou artisanal et citadin). Mais cette évolution mériterait d'être vérifiée sur un corpus beaucoup plus ample.³

¹ Archives A.R. Fontaine, collection J.J. Tatin-Gourier.

² Interviennent aussi les clichés des infrastructures nouvelles : ponts métalliques dont le fameux Pont Doumer de Hanoï est le prototype, voies de chemin de fer avec la fameuse ligne du Yunnan achevée en 1911.

³ Plusieurs ouvrages reprennent ces clichés des cartes postales (avec en outre des photographies privées). Cf. Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff, *Archives de l'Indochine*, Edition M. Trinckvel, 1995, Jean Noury, *L'Indochine en cartes postales*, Edition Publi-Fusion, 1992, Francis Engelmann, *L'Indochine à la Belle Epoque*, Editions ASA, 2001, Nguyen Khac Ngu, *Viet Nam Nhung Hinh Anh Xua*, Edition Nghien Cuu Su Dia, 1986.



Tonkin – Yen-The – Motrang – Inspection des armes avant le Combat par les soldats de la 8^e Cie – 10^e Colonial, Groupe Mayer.



Scènes diverses – Frontière Sino-Annamite – Tête de pirate chinois exposée.



Tonkin – Yen-The – Têtes de pirates tués dans le combat du 11 février, Colonne Mayer.



Tonkin – Hanoï – Exposition 1902. Iles Philippines et Siam.



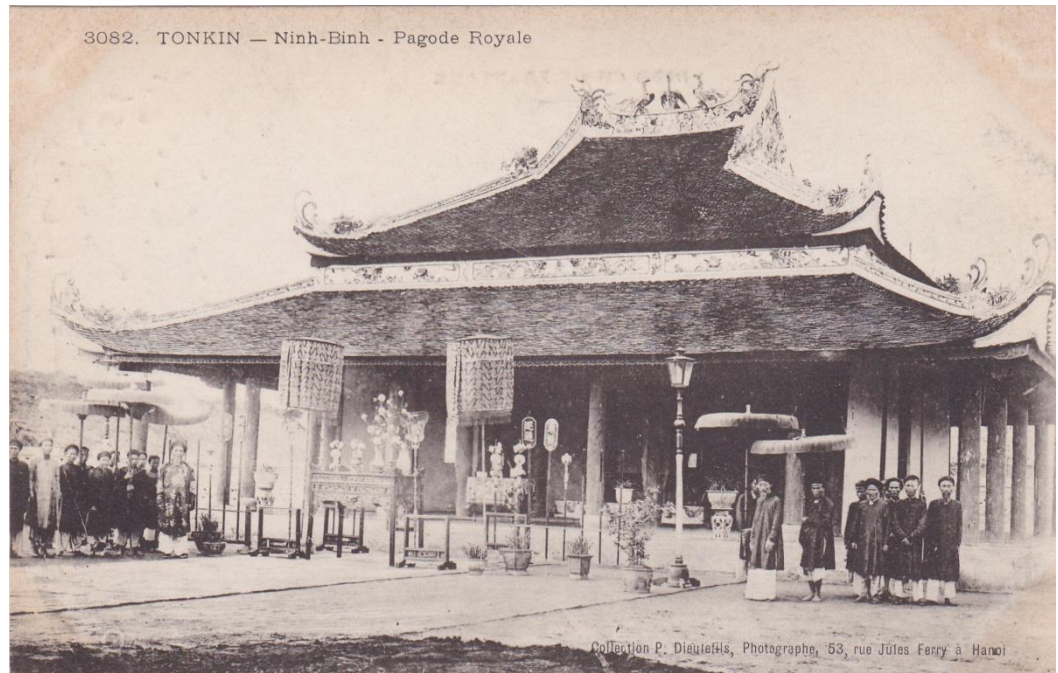
Tonkin – Haïphong – Square et Statue Jules-Ferry.



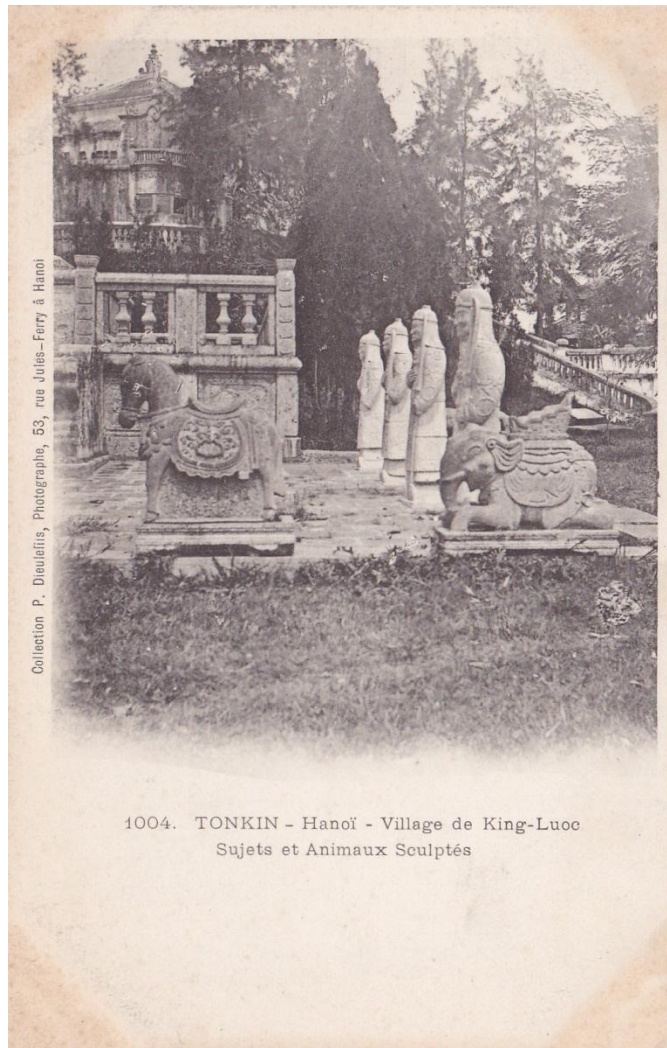
Collection P. Dieuleff, photographie 53, rue Jules-Ferry, Paris

565. TONKIN - Haïduong - Ecole Franco-Annamite

Tonkin – Haïduong – Ecole Franco-Annamite.



Tonkin – Ninh-Binh – Pagode Royale.



Tonkin – Hanoï – Village de King-Luoc. Sujets et Animaux Sculptés.



Tonkin – Femmes en promenade pendant la fête du Têt.



Coiffures – Frontière Sino-Annamite – Femme Man tien (Haut-Tonkin et Quang-Si).

4. Aux alentours des années 1930, l'exaltation de l'Indochine sur la voie de progrès : un discours miné.

A la fin des années 1920, de luxueuses éditions, richement illustrées présentent cette Indochine prétendument pacifiée, fière de son patrimoine aussi riche que divers et néanmoins engagée sur la voie d'un développement respectueux des traditions et garanti par la présence de la France tutélaire. C'est en particulier le cas du livre de Robert Chauvelot, *En Indochine*, illustré des aquarelles de Marius Hubert-Robert, orné de 218 héliogravures, publié aux éditions B. Arthaud (Grenoble) en 1931. Cette publication qui s'inscrit sans nul doute dans les marges de l'Exposition coloniale a une dimension officielle comme l'atteste la dédicace « A Paul Doumer, A Albert Sarraut mainteneurs de la France civilisatrice et protectrice en Indochine. » La célébration de l'Indochine « plus beau fleuron de notre empire colonial » est dithyrambique. Robert Chauvelot cite à ce propos une appréciation paradoxalement positive, datée de 1922 du directeur des grands journaux anglais le Times et le Daily Mail :

« En 1922, Feu Lord Northcliffe, alors directeur du Times et du Daily Mail, confondu à la fois de surprise et d'admiration devant notre labeur et notre réussite en Indochine, fit au journaliste français André Tudesq, du Journal, en plein sanctuaire d'Angkor-Vat, les déclarations suivantes :

« La France, en Indochine me paraît toucher les coupons de trois cents ans d'expérience coloniale. Vos docks, vos quais, vos ports sont admirables. Vous êtes des bâtisseurs de villes : après Colombo et Singapour, Saïgon offre la surprise d'une capitale après des chefs-lieux. Vos routes, dignes des Romains, sont symboliques de votre perfection : à l'ampleur et à la grâce se joignent en elles le fini ; elles m'apparaissent taillées comme des avenues royales en pleine brousse, avec leurs bordures conservées de cocotiers, de banians, d'aréquieres, et de champs d'hévéas, les vigoureuses cadettes de ces vieilles routes de France, telles que celle de Paris-Bordeaux avant l'automobile,

*quand on y cheminait encore entre de frais acacias. Pays de jeunesse ! J'aime cette formule : elle est décorative et exacte. »*¹

Paradoxalement, le grand journaliste britannique n'hésite pas à proclamer la supériorité des réalisations, de l'efficacité et des méthodes de la colonisation française en Indochine :

*« Le Français d'Extrême-Orient a su découvrir et toucher le cœur de l'indigène. Vous colonisez avec tact. Il règne en ces lieux la politique d'amitié. C'est ce que nous cherchons, nous, Britanniques, sans y pouvoir atteindre. Vous gouvernez dans le bonheur, vous vous enrichissez dans le calme, alors que, chez nous, toute colonie se résume en guépier à difficultés, ou nid d'émeutes : je songe aux Détroit Malais, à Hong-Kong, aux Indes, à l'Égypte. »*²

Le journaliste anglais désigne cependant une faille – cette faille même que l'exposition coloniale internationale de 1931 se proposait de combler – : l'indifférence totale de l'opinion publique métropolitaine à l'Indochine, colonie absolument méconnue. Avec pour corollaire un fossé grandissant entre le dynamisme des colons d'Indochine et la vie sédentaire et apathique des Français de la métropole, fussent-ils de grands industriels ou des hommes politiques du plus haut niveau :

« Ce qui m'étonne, ajoutait en terminant Feu Lord Northcliffe, c'est l'ignorance de la métropole à l'égard de cette Indochine, la plus belle fleur de sa serre. Souvent, à Paris ou sur la Riviera, j'ai eu l'occasion d'interroger vos chefs d'entreprise ou de gouvernement sur les réserves lointaines de leur patrie. Nul ne m'a jamais nommé l'Indochine. Étrange pudeur, ou ignorance plus étrange encore. En retour, je suis agréablement surpris de constater comme les Français d'Indochine aiment courir mers et mondes, et s'intéressent aux problèmes du temps. Si pour beaucoup de Français de France, le

¹ Op.cit., p. 12.

² Ibid., p. 12.

voyage Paris-Vintimile apparaît comme une véritable expédition, il est ici banal qu'un homme, deux fois l'an, se rende en Occident. Sans qu'on le remarque, insensiblement, une nouvelle race de Français est ici en train de se créer, race de maîtres, qui, à l'exemple de nos nationaux de New Zealand ou d'Australie, referra le sang appauvri de la vieille Europe. »¹

La voix du journaliste britannique, du représentant de la puissance coloniale rivale de la France, vise précisément à convaincre une opinion publique française réticente, voire rétive à l'entreprise de colonisation de l'Indochine. Rétive : en clausule de sa préface dénonce l'impact de l'anticolonialisme communiste, qu'il vienne d'URSS ou de Chine :

« Nous devrions, notamment, nous rappeler et méditer (les propos de Lord Northcliffe), chaque fois qu'une information tendancieuse nous arrive, via Canton ou via Moscou. »²

Le premier chapitre de l'ouvrage intitulé « Annam de jadis et d'aujourd'hui » évoque avant tout Hué capitale ancestrale de la dynastie Nguyen (en passant très vite sur le port de Tourane – Danang – et le col des Nuages). La description de palais et des tombeaux s'articule à un ample éloge de l'empereur Khai-Dinh, ami de la France. L'ouvrage de Chauvelot se présente en fait comme le récit de son voyage à travers l'ensemble de la péninsule indochinoise. Le chapitre II intitulé « Sur la Côte de jade » narre le voyage allant de Hué à Hanoï, agrémenté de chasses diverses et de la rencontre des autorités des différentes grandes villes (les Résidents pour les Français, pour les Annamites, les mandarins). Les indigènes sont présentés comme des hommes et des femmes aimables et déferents et parfois, dans des anecdotes plaisantes mettant en scène des serviteurs, quelque peu malicieux.

Le chapitre III « Hanoï et la baie d'Along » met l'accent sur l'exotisme. Il est, selon l'auteur, une étrangeté d'Hanoï qui conjugue un caractère asiatique accentué (« merveilleuses pagodes », « brodeurs, laqueurs, incrusteurs de nacre ») et les traits

¹ Ibid., p. 13.

² Ibid., p. 13.

solennels et austères d'une préfecture de métropole : « cela ressemble à une préfecture de chez nous »¹). Après s'être extasié sur l'exploitation des mines d'anthracite à ciel ouvert de Hongay, Chauvelot qui, en incise, se présente comme le gendre d'Alphonse Daudet, exprime la fascination pour les fantastiques paysages de la baie d'Along, « le fjord d'Asie ».

Le chapitre IV intitulé « Arts indigènes indochinois » est le plus ample de l'ouvrage. L'auteur y manifeste son souci de traiter de manière équilibrée les productions des six ensembles qu'il distingue dans l'Union indochinoise (Annam, Cochinchine, Tonkin, Laos, Cambodge). Tout en accusant les spécialistes de l'art annamite tels que le Père L. Cadière du Bulletin des Amis du Vieux Hué d'être avant tout des sinologues et de projeter leur connaissance de l'art chinois sur les productions indochinoises, Chauvelot affirme hautement que les arts majeurs (architecture, sculpture) des peuples d'Indochine ne présentent aucune originalité. Les seuls arts spécifiquement locaux sont, selon lui, les arts décoratifs.² Et Chauvelot s'attache tout particulièrement à décrire et commenter la symbolique des motifs récurrents dans les arts décoratifs annamites (phénix, licorne, tortue, dragon etc ...). Il insiste également sur ce qu'il nomme les trois « arts du bois » : sculpture, laquage et incrustation. L'apologie de la colonisation française, protectrice des arts, s'impose évidemment en conclusion de ce chapitre :

« La France a fait un effort considérable pour sauvegarder les vestiges de l'art ancien et maintenir ou développer les métiers qui ont fait et qui font toujours la gloire de l'Indochine. Tandis que les archéologues de l'école française d'Extrême-Orient travaillent à repérer, perdus dans la brousse, les monuments Khmers et Chams, qui ont pu être sauvés, le musée-école de Pnom-Penh groupe de jeunes artisans et leur offre d'admirables modèles anciens ou même modernes ; en Annam, nous avons créé des écoles professionnelles

¹ Ibid., p. 51.

² La musique est sans ambages exclue du domaine artistique :

« Quand à la musique de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin, ne dérive – elle pas de cet absurde, paradoxal et insupportable tintamarre chinois que même nos érudits et vaillants missionnaires sur place, ne sont jamais parvenus à noter et à chiffrer compréhensiblement pour notre écriture musicale européenne ? »
Ibid., p. 67.

dont les résultats ont dépassé toutes les expériences. Ainsi l'avenir artistique se prépare beaucoup plus riche encore que le passé. »¹

Le cinquième chapitre intitulé « En Cochinchine » est pour l'essentiel focalisé sur Saïgon, « petit Marseille », « ville bien moderne, bien neuve, sans passé historique et nostalgique, frémissante de toute sa vie turbulente, affairée, prospère. »² L'auteur souligne la loyauté des Chinois de Cholon, indifférents aux désordres de la Chine parce qu'uniquement préoccupés de la bonne marche de leurs affaires. L'auteur présente une communauté coloniale française épicurienne et bienveillante et qui a su mettre en valeur la région et développer une cité respectueuse des règles de l'hygiène.

Le Cambodge et le Laos sont enfin relégués dans le chapitre VI. Pnom-Penh est présenté comme un petit Bangkok et cette présentation permet d'assez amples développements sur l'architecture des pagodes aux « toits griffus ». Angkor enfin suscite des discours admiratifs exaltés et le développement des lieux communs traditionnels sur le temps destructeur des civilisations. Angkor est « la Ville-au-Bois-Dormant qu'on jurerait dessinée par un Gustave Doré. »³

Luang Prabang, capitale « délicieuse et rustique » du Laos est brièvement évoquée sur le ton de la pastorale. Cette évocation rapide du Laos cède la place à un assez long développement sur l'exploitation des bois précieux d'Indochine. Là encore la « foresterie » coloniale est saluée pour ses effets bénéfiques.

Cet ouvrage daté de 1931 et donc, parfaitement contemporain de l'exposition coloniale internationale de Paris poursuit un même but : faire en sorte que l'opinion publique métropolitaine intègre l'esprit impérial et fasse pleinement sienne la lointaine Indochine.

Celle-ci est présentée avec tous ses atouts : riche de ses multiples traditions et recueillant déjà les bénéfices de trois décennies de pacification coloniale. Les « temps héroïques » de la conquête que l'écrivain Albert de Pouvoirville ne cessera de célébrer sont ici pratiquement passés sous silence : ni Garnier ni Rivière ne sont

¹ Ibid., p. 86-87.

² Ibid., p. 89.

³ Ibid., p. 131.

nommés. Robert Chauvelot salue seulement, au passage, en baie d'Along, un petit cimetière de soldats français tombés sous les coups des « Pavillons noirs ».

Jamais la moindre tension n'est évoquée entre Français et indigènes. S'il y a violence, c'est d'abord et seulement entre indigènes et c'est uniquement la propagande communiste qui, depuis la Chine toujours menaçante par ses désordres, attribue aux Français d'injustes violences à l'égard des colonisés :

« Le lendemain, nous arrivons vers cinq heures du matin à Thio-Huyen. Le phu (maire indigène) n'est pas à quai Les sampaniers ont trop fait diligence. L'aube naît seulement. Enfin, après une demi-heure d'attente, voici le phu. Pour s'excuser de son retard, qui en réalité n'en est pas un, puisque c'est moi qui suis en avance, le maire de Thio-Huyen s'en prend à ses porteurs et leur administre séance tenante une magistrale bastonnade. J'ai beau intercéder, le phu (prononcer fou, mais sans malice) m'adjure en souriant de le laisser faire. Une autre fois, dit-il, cela leur servira de leçon. Leçon de quoi ? puisque ces pauvres diables ne sont pour rien dans ce petit incident tragi-comique. Enfin n'insistons pas. Constatons en passant que ce n'est pas nous, Français, qui brandissons aussi souvent que le prétendent les communistes de Canton, la cadouille sur l'échine de l'Annamite asservi. »¹

Dans le chapitre consacré à Hanoï l'auteur rappelle encore que :

« La Chine bolcheviste est à deux pas de là, à Ho-Kéou, pour nous jouer mille tours, pour inonder nos protégés de tracts stupides et incendiaires, bref pour exposer lâchement de braves et inoffensifs « gnaquoués » (paysans) aux rigueurs de la répression. »²

¹ Ibid., p. 38.

² Ibid., p. 52.

Mais l'auteur reconnaît aussi que le danger est pleinement intérieur : les « intellectuels annamites » gagnés aux idées communistes sont désignés comme cibles.

« Notre position en Indochine est donc forte et inébranlable. Nous nous sommes fait craindre et respecter des indigènes ; mais nous nous en sommes aussi fait aimer.

L'Annamite (je parle de celui qui n'est pas circonvenu ou soudoyé par les agitateurs de Moscou et de Canton) se rend parfaitement compte du bienfait moral et matériel de notre protection, surtout depuis qu'il peut accéder, lui-même, aux hautes fonctions de l'administration et de la magistrature. Ne le poussons pas trop dans la voie de l'instruction et de la pensée d'Occident : cela ne lui vaut rien, et à nous non plus. Ce sont des anarchistes chinois et des intellectuels annamites qui ont déclenché la douloureuse affaire de Yen bay ; mais après le massacre des nôtres, ce sont surtout des comparses indigènes illettrés qui ont payé pour les meneurs. Pareil fait ne doit plus se renouveler ! Soyons impitoyables pour ceux qui – Annamites du dedans aussi bien que Chinois du dehors – tenteront désormais de troubler l'amitié et la protection française, la « Pax Gallica. »

La référence à la Rome impériale triomphante (la fameuse « Pax Romana ») ne masque plus l'ampleur et la force d'une menace qui concerne désormais tout le système colonial. Tout comme l'Exposition coloniale internationale, l'ouvrage triomphaliste de Chauvelot est un trompe l'œil peu efficace.

V. Les voyages des écrivains et intellectuels français en Indochine : des rejets initiaux aux tentatives d'instrumentalisation des autorités coloniales.

1. Rejet d'une Indochine meurtrière et fascination pour Angkor dans l'œuvre de Pierre Loti.

Dans l'œuvre très ample de Pierre Loti l'Indochine tient apparemment une place très secondaire. Du Japon à l'empire Ottoman il fut en effet bien d'autres fascinations pour Pierre Loti. Il est cependant évident que Loti entretenait un lien très particulier avec l'Indochine : à la fois précoce, intime et fortement affectif. Le texte que nous avons déjà évoqué, *Trois journées de guerre en Annam*, article paru dans le *Figaro* en 1883, relate heure par heure la prise de Hué par les troupes françaises. Le jeune militaire qui est élu la même année à l'Académie Goncourt est alors mis d'autorité en disponibilité par le gouvernement Jules Ferry qui lui reproche d'avoir évoqué trop crûment la férocité des troupes coloniales en Annam. Cette première prise de distance à l'égard des conquêtes coloniales et plus précisément de la conquête de l'Indochine marquera durablement la carrière militaire de Pierre Loti.¹

Mais c'est sans doute dans son troisième roman maritime *Matelot*² que Loti exprime le plus nettement les hantises de mort violente ou désespérée qui sont pour lui attachées durablement à l'Indochine.

Enfant charmant, adoré de tous, Jean a grandi orphelin de père dans une famille brisée, marquée par des écarts de fortune (sa famille paternelle est riche et indifférente à la pauvreté de Jean et de sa mère). Jean enfant et adolescent représente l'unique espoir de réhabilitation de sa mère et de son grand-père maternel qui ont tout investi dans ses études et son avenir. Hélas Jean échoue à son concours d'entrée à l'Ecole Navale qui lui aurait assuré un poste d'officier de marine. Sa famille connaît ainsi l'amertume de l'échec et de la ruine. Cependant cette faillite n'entraîne aucune

¹ En 1888, tout comme Savorgnan de Brazza, il est dégagé des cadres militaires et versé dans la réserve. (Cette décision sera annulée par le Conseil d'Etat, à la demande de Loti).

² Pierre Loti, *Matelot*, La Découverte édition, 2007.

rupture dans le trio familial. Elle les rapproche même davantage. Jean décide alors de s'engager immédiatement comme matelot sur des navires marchands. Ce travail, substitut de son rêve de devenir officier de marine, s'avère dur et destructeur. Il implique l'absence, l'inquiétude, le déploiement épuisant d'une force physique extrême.

L'Extrême Orient, en l'occurrence l'Indochine, va apparaître comme le dernier terme de cette navigation, métaphore de toute une vie épuisante.

Le départ est paradoxal car il est à la fois volontaire et contraint :

"De suite, Jean sentit l'anxiété l'étreindre. C'était ce qui servait le mieux ses projets, ce départ: finir là-bas son temps de service, en faisant les économies nécessaires pour passer ensuite une année à Brest, comme élève du cours d'hydrographie. Son devoir était de partir...Cependant, l'image de Madeleine s'étant présentée douloureusement à lui, il attendit, avec remords, il recula de faire la demande grave, espérant que quelque autre parlerait..."¹

Dans un second temps, le départ précipité pour l'Indochine est un arrachement sans adieux à sa mère:

"[...] Pas de permission, pas d'adieux aux parents, - c'était la seule chose qui leur paraissait dure [...]"²

Jean est parti pour l'Indochine dans la situation d'une personne hantée par la solitude et l'échec. Le voyage en Extrême-Orient est pour lui mystérieux. Il conjugue l'attrait et la peur :

"Et, en avant de lui, restait l'inquiétude attirante, l'énigme de cet Extrême-Orient jamais vu."³

¹ Op.cit., p. 91.

² Ibid., p. 93.

³ Ibid., p. 96.

En effet, cette terre représente pour lui un lieu lointain et inquiétant, mais elle est aussi attirante avec de nouvelles choses à découvrir.

L'arrivée en Indochine n'est pas objet de narration. Le personnage se retrouve sur la côte dans un lieu non identifié :

"Là-bas, maintenant, tout à fait là-bas. Il était arrivé. Il voyait devant lui, bien réelle, la petite canonnière qui l'avait par avance tant fait songer. Dans une atmosphère accablante où le moindre mouvement faisait perler la sueur au front, elle se tenait immobile sur un fleuve, amarrée près de la berge, parmi des roseaux... Gyptis! Il lisait, en lettres jaunes bien nettes sur son arrière noir, ce nom qui l'avait poursuivi tout le temps du voyage, un peu comme un nom fatal et de mauvaise magie.

C'était là son poste de mouillage et, par conséquent, ce petit recoin du monde allait être, pendant dix-huit mois, la résidence habituelle de Jean [...]"¹

Cette prolepse produit l'impression d'un isolement mystérieux et inquiétant. Et les premières notations sur l'Indochine évoquent la guerre, la chaleur et l'étouffement d'une nature opaque et proliférante.

Dans la douleur et le malheur de quitter sa mère et sa bien-aimée Madeleine, il ne pressent que des éléments négatifs en Extrême-Orient. Mais intervient en même temps un attrait, une curiosité et peut-être une fascination :

"[...] Le long de ce fleuve, dont les eaux n'éveillaient même pas l'idée de fraîcheur, il y avait un village perdu, ou plutôt une route sous des arbres; une route bordée de quelques petits portiques, qui menaient à des habitations enfouies dans des verdures. A un tournant proche, tout finissait dans l'ombre d'un bois inquiétant. Pendant leur longue traversée, toujours sur les planches de leur navire, ils n'avaient rien pu voir qui les préparât aux violences d'un tel inconnu. Leurs sens en

¹ Ibid., p. 97.

étaient impressionnés tous à la fois et Jean en oubliait de respirer [...]."¹

Dans ce premier contact avec l'Indochine, une gradation négative se produit : Jean se découvre traumatisé, choqué dans sa situation nouvelle, et tout d'abord par son isolement au sein d'une nature inconnue pour lui. Ce lieu devient même hostile à son regard :

"[...] Les animaux domestiques, qui paraissaient sur les portes, les oiseaux, qui se couchaient dans les branches, les moindres fleurs au bord du chemin, disaient aux nouveaux venus dans quel grand lointain hostile ils venaient de pénétrer."²

Les hommes de cette terre lui sont étranges, mystérieux, distants et même inaccessibles :

"[...] Les promeneurs teintés de safran, qui sentaient le musc et la sueur, adressaient aux matelots, en passant sans détourner la tête, de vagues sourires d'ironie, que ceux-ci leur rendaient: ils se sentaient profondément inconnaisables les uns aux autres[...]"³

S'instaure ainsi une incommunicabilité avec l'Indochine, sa terre, sa nature et sa population. La méfiance règne.

Il pressent qu'un destin malheureux l'attend sur cette terre exotique dangereuse:

" En somme, quelque chose de moqueur, mais de sinistre surtout, était dans l'accueil de cette région de la terre, qui avait mis des siècles à modeler ses frêles habitants jaunes à sourires de chat, et qui se sentait

¹ Ibid., p. 97.

² Ibid., p. 98.

³ Ibid., p. 98.

capable de continuer à anéantir tant d'hommes blancs, sous ses miasmes et sa torpeur..."¹

La vision qui est ici développée du peuple vietnamien est particulièrement angoissée. La métaphore du chat est évocatrice : elle connote la chasse, la ruse et les jeux cruels. Jean appréhende ce monde comme un monde impénétrable et redoutable.

Enfin, l'Extrême-Orient et plus précisément l'Indochine est l'image de la mort pour Jean mortellement atteint de dysenterie :

"C'était le même instant crépusculaire que pour sa venue, la même surprenante enluminure du sol rouge et des feuillages verts, les mêmes senteurs; les mêmes passants jaunes qui, avant de s'enfoncer dans leurs maisonnettes sous les branches, tournaient silencieusement, une dernière fois, vers celui qui s'en allait, leurs petits yeux énigmatiques. Dans l'humidité odorante, sous les arbres oppressants, c'était toujours la même vie chaude et languide, si éloignée de la nôtre. Et toutes ces choses, qui regardaient Jean partir, semblaient conscientes d'avoir une fois de plus soufflé la mort sur quelqu'un de France..."²

L'Indochine coloniale apparaît ainsi comme un espace de souffrance, de destruction et de mort. Loti établit dans ce roman une équation entre Indochine et mort. L'Indochine ne peut être selon lui qu'une promesse de mort pour le Français colonisateur.

Et la fin tragique de Jean dans Matelot fait sans nul doute écho à la mort du frère de Loti, lors de son retour d'Indochine, dans le détroit de Malacca.

L'imagerie coloniale du valeureux européen, fort et énergique, capable de conquête et de domination de la nature est ici absolument battue en brèche : l'Indochine vient à bout des jeunes Français qu'elle détruit, qu'elle tue et garde en sa terre ou renvoie en France (c'est le cas de Jean) dans de véritables bateaux mouroirs.

¹ Ibid., p. 98.

² Ibid., p. 103.

Avec un Pèlerin d'Angkor (1913) le grand site Khmer entre en littérature. Loti explique que sa fascination pour Angkor datait de son enfance et était liée à son frère aîné, médecin militaire décédé à son retour d'Extrême-Orient : des revues coloniales laissées par lui présentaient des images des ruines que contemplait souvent Loti enfant.

Les images de mort là encore sont récurrentes : Loti souligne l'opacité mystérieuse de la forêt, « linceul » de la ville morte. Il évoque une « flore de pénombre éternelle » qui recouvre les structures de pierre et « les monstrueuses figures ». Interviennent aussi des métaphores marines introductrices de la thématique de la mort : engloutissement, « pierres » constituées par les racines. Les plantes qui recouvrent tout manifestent une volonté têtue de mort et semblent manifester la volonté de Shiva prince de la mort. Le « figuier des ruines » qui s'insinue et prospère semble destiné à tout étouffer. Tout converge : la végétation, les ruines à visages humains introduisent une peur incontrôlable. Loti note que les statues (bas reliefs guerriers, Apsaras) se désagrègent peu à peu et meurent.

Même s'il salue en dédicace Paul Doumer et son œuvre de gouverneur général de l'Indochine, Loti ne considère pas la France comme la protectrice ou la restauratrice des ruines : pour lui au contraire, elle introduit une rupture avec la monarchie cambodgienne dont les palais et pagodes se situent dans le droit fil de l'héritage angkorien.

Nous sommes ici très loin de Paul Claudel (que fascine et horrifie Angkor, sorte de citadelle monstrueuse) qui dans son article « Mon voyage en Indochine »¹ (1921) salue en ces termes l'œuvre civilisatrice de la colonisation :

« Ici tout ne parle que de croissance régulière, de développement heureux et paisible [...] Les superficies cultivées ont augmenté d'une manière surprenante. Jadis, il y a dix-huit ans quand j'arrivais à Saïgon, le bateau cheminait entre deux forêts de palétuviers. Aujourd'hui les rizières courent presque jusqu'à la mer. [...] A côté des rizières, on voit dans le Nord et dans le Sud d'admirables plantations d'hévéas et de caféiers [...] Comme elle prend soin de la

¹ Revue du Pacifique, 1921.

terre, la France a pris soin de ceux qui la cultivent. Le développement des œuvres d'assistance médicale est une des choses qui m'ont le plus frappé dans mon voyage. Là toute agglomération importante a une centrale médicale avec dispensaire, hôpital, pharmacie, clinique et maternité [...] L'école de médecine de Hanoï fournit de bons médecins parfaitement capables d'aider les nôtres et l'école de Saïgon forme des sages femmes [...] Tous les établissements secondaires et supérieurs qui ont été fondés à Saïgon et à Hanoï débordent d'élèves [...] Dans les établissements secondaires où ils sont élevés côte à côte avec de jeunes Français, les premières places leur reviennent souvent. »

Ce texte de Paul Claudel est en tout point conforme à la propagande coloniale des années 1920, qui tend à faire de l'Indochine pacifiée un espace en quelque sorte pilote de l'expérimentation coloniale.

Il importe de comprendre que l'Indochine coloniale a été à divers égards marquée négativement dans l'opinion publique française jusqu'à la première guerre mondiale. Les nombreux récits des militaires de la conquête et de la décennie de la difficile pacification du Tonkin marquée par la « chasse aux pirates »¹ ont sans doute largement prévenu le public. Il faut en outre compter avec les textes de Pierre Loti sur l'Indochine, textes marginaux et étonnamment contradictoires avec la propagande coloniale, mais qui ont eu un fort impact sur le public compte tenu de la célébrité de leur auteur. Enfin il importe de prendre en considération l'impact durable du prix Goncourt 1905 : les Civilisés, roman de Claude Farrère²

¹ C'est là le titre du récit autobiographique d'Albert de Pouvourville paru en 1924.

² Librairie Paul Ollendorf, 1905.

2. La critique de la société coloniale en Indochine par Claude Farrère.

Le prix Goncourt de 1905 a en fait couronné un roman qui accable la société coloniale française de Saïgon. Il s'agit pour Farrère de démentir absolument l'idéologie officielle qui assimile l'engagement colonial à un dévouement désintéressé et souvent héroïque. Farrère présente une typologie sociale de l'« élite » coloniale saïgonnaise qui a un haut sens de sa supériorité – elle se proclame « civilisée » – mais est en fait constituée d'êtres cyniques et dépravés. Fierce, officier de marine, Tornal, ingénieur et Mévil médecin rivalisent en matière de débauche, de corruption et de cynisme.

En un sens le roman *Les Civilisés* est bien un roman à thèse et son titre fortement ironique est évidemment une antiphrase.

Le discours du gouverneur lors d'une réception est à cet égard très éclairant (par delà sa mise en accusation raciste des asiatiques) :

« Le gouverneur, orateur de talent [...] discourt sur les mœurs des colonies, mœurs indigènes et mœurs importées. « Le Chinois est voleur et le Japonais assassin ; l'Annamite l'un et l'autre. Cela posé, je reconnais hautement que les trois races ont des vertus que l'Europe ne connaît pas, et des civilisations plus avancées que nos civilisations occidentales. Il conviendrait donc à nous, maîtres de ces gens qui devraient être nos maîtres de l'emporter au moins sur eux par notre moralité sociale. Il conviendrait que nous fussions, nous les colonisateurs, ni assassins ni voleurs. Mais cela est une utopie. » Courtoisement, l'amiral esquisse une protestation.

Le gouverneur insiste :

Une utopie. Je ne réédite pas pour vous, mon cher amiral, les sottises humanitaires tant de fois ressassées à propos des conquêtes coloniales. Je n'incrimine point les colonies : j'incrimine les coloniaux, – nos coloniaux français – qui véritablement sont d'une qualité trop inférieure. Pourquoi ? interroge quelqu'un. Parce que, aux yeux unanimes de la nation française, les colonies ont la

réputation d'être la dernière ressource et le suprême asile des déclassés de toutes les classes et des repris de justice. En foi de quoi la métropole garde pour elle, soigneusement, toutes les recrues de valeur, et n'exporte jamais que le rebut de son contingent. Nous hébergeons ici les malfaisants et les inutiles, les pique assiettes et les vide goussets. Ceux qui défrichent en Indochine n'ont pas su labourer en France ; ceux qui trafiquent ont fait banqueroute ; ceux qui commandent aux mandarins lettrés sont des fruits secs de collège ; et ceux qui jugent et qui condamnent ont été quelquefois jugés et condamnés. Après cela, il ne faut point s'étonner qu'en ce pays l'Occidental soit moralement inférieur à l'Asiatique, comme il l'est intellectuellement en tous pays ... »

Certes l'itinéraire idéologique et politique de Claude Farrère est profondément atypique¹. Militaire de tradition et de formation, ayant opté pour une carrière qui associe étroitement voyages et écriture, Claude Farrère peut être situé dans le sillage de Pierre Loti dont il partage nombre de goûts et de choix : fascination pour le Japon (y compris le Japon belliciste du début des années 1930) et surtout pour la Turquie (il sera reçu par Mustapha Kemal en 1922 dont il condamnera ultérieurement les choix laïques). Homme d'extrême droite – il fut très proche des Croix de feu de l'entre-deux guerres – , il prit cependant position pour l'accueil des Juifs chassés d'Allemagne. Peu après la mort en prison de Pétain (1951), il adhéra à l'Association pour défendre la mémoire du Maréchal. Farrère s'inscrit en fait dans un certain courant anticolonialiste qui ne concerne pas que l'Indochine et qui n'est pas le monopole de la gauche²

¹ Cf. Alain Quella-Villegier, *Le cas Farrère, du Goncourt à la disgrâce*, Presses de la Renaissance, 1989.

² Cf. Claude Liauzu, *Histoire de l'anticolonialisme en France du XVIe à nos jours*, Armand Colin, 2007.

3. Roland Dorgelès et Sur la Route mandarine : le dépassement de la mission coloniale de l'auteur des Croix de bois.

Sur la Route mandarine, ouvrage publié en 1925 par Roland Dorgelès, le très célèbre auteur des Croix de bois, la grande fresque de la première guerre mondiale, a sans doute joué un rôle essentiel dans l'élaboration des représentations de l'Indochine. Et cela essentiellement par ses portraits et ses scènes de la vie quotidienne de l'Annam rural, par ses paysages : rizières, montagnes, forêts et côtes.

Cet ouvrage, qui eut une diffusion importante, répondait en fait – ou était censé répondre – à l'attente officielle d'un démenti : par l'invitation qui était adressée par les autorités coloniales, Roland Dorgelès, auteur mondialement célèbre des Croix de bois (pour lequel il obtint le prix Femina en 1919), ancien combattant, à la réputation d'homme de gauche (il a notamment collaboré au Canard Enchaîné et dénoncé les profiteurs de guerre, les pourfendeurs du bolchevisme et les antisémites haineux) était censé réhabiliter la colonisation française en Indochine. Cette colonisation de l'Indochine est en effet fortement péjorée dans l'opinion sans doute marquée par les Civilisés de Claude Farrère, prix Goncourt 1905.

Dans sa biographie Roland Dorgelès : Un siècle de vie littéraire française¹, Micheline Dupray a restitué à sa manière² le contexte qui a présidé au départ de Dorgelès et de son épouse pour l'Indochine :

« - [...] le ministre des colonies, Albert Sarraut, a été gouverneur de l'Indochine. C'est aussi un ami des lettres. Il souhaite faire connaître l'œuvre de la France dans ses colonies, par l'intermédiaire d'écrivains de talent ...

Dont vous faites partie.

C'est vous qui l'avez dit ! Les Croix de bois, vous comprenez, toujours Croix de bois ! ... Pour en revenir à notre affaire, j'ai eu, au début de l'année, un entretien avec le gouverneur de l'Indochine, Merlin, sur le

¹ Micheline Dupray, Roland Dorgelès : Un siècle de vie littéraire française, Presses de la Renaissance, 1986.

² « Pour communiquer l'enthousiasme et la verve qui caractérisaient Dorgelès, ce grand consommateur de vie, j'ai introduit un dialogue intermittent entre l'écrivain et une sorte de provocateur à la fois indulgent et étonné. Toutes les répliques de Dorgelès sont issues des notes personnelles de Madeleine Dorgelès ou de propos glanés à travers l'œuvre et des articles de journaux. ». Op.cit., p. 11.

*point de regagner son poste. C'est ainsi que le 10 septembre dernier (1923), un câblogramme émanant du chef du cabinet de ministère des Colonies précisait : « Roland Dorgelès donnera des articles au journal et écrira un roman dont l'intrigue située dans une colonie évoquant la vie indochinoise, constituera une publicité intéressante. »*¹

Lors d'une réception officielle à Saïgon, Georges Grandjean, journaliste au Courrier saïgonnais déclare le 4 avril 1924 :

*« Vous partez !... L'œuvre humaine va s'enrichir d'une œuvre sur l'Indochine ... Votre livre sera beau, sera juste, j'en suis sûr, sinon il ne serait pas signé Roland Dorgelès. »*²

Ce caractère officiel du voyage, la prise en charge du couple Dorgelès par les autorités de la colonie nourrit, au moment même du voyage, d'âpres polémiques dans la presse. Dans le Journal littéraire, Roland Dorgelès répond plus particulièrement au romancier Jean Viollis qui jugeait « néfaste » ce voyage :

*« [...] j'ai fait pour la Colonie ce que je fis pour la guerre et pour les ruines. »*³

La lecture de *Sur la Route mandarine* permet en fait de comprendre comment Dorgelès a su dépasser les contraintes de la commande officielle qui lui était faite en échappant pour une part aux stéréotypes de la propagande coloniale classique.

L'impression de l'auteur dès son arrivée à Hanoï relève de la déception. La ville largement occidentalisée lui semble "un peu guindée". Il est déçu par une évolution hybride qui s'est faite au détriment de l'originalité de Hanoï en particulier, de l'Indochine en général dans tous ses aspects. Il constate avec amertume que l'Extrême Orient a été négativement transformé. Non seulement la terre mais aussi ses habitants ont été profondément changés, influencés.

¹ Ibid., p. 246.

² Ibid., p. 254.

³ Ibid., p. 255.

Cependant ce qui l'attire le plus à Hanoï, c'est son quartier commercial. Un quartier ancien, vivant qui a conservé ses structures corporatives et sa vie collective depuis des siècles :

« C'était à Hanoï, dans la plaisante agitation du quartier indigène ... Rue de la Soie, aux écharpes multicolores, rue des Ferblantiers, toute sonore du bruit des marteaux, rue des Médicaments, au parfum d'herbes aromatiques, rue des Potiers, rue des Balances, rue des Teinturiers, chacune avec ses boutiques et ses ateliers trop étroits; ici, pleines échoppes de ces animaux peinturlurés qu'on promène dans les cortèges et qu'on offre aux génies, là petits magasins où s'entassent de tristes meubles tonkinois taillés dans le bois dur, ailleurs rien que des éventails, plus loin, rien que des comptoirs de changeurs, puis le Coton, le Sucre, la Laque, chacun sa rue, chaque corps d'état son nom, quartier marchand de la vieille Chine rebâti au goût d'aujourd'hui, bousculade anachronique de bicyclettes et de pousse-pousse, timbre pressé du tramway à trolley répondant à la sonnette du marchand de soupe, Annamites en veston, wattmen pieds nus, Chinois sans natte, marchands de phonographes, astrologues ambulants et, plantée sur le bord du trottoir, une pauvre femme qui fait des "lay" devant un minuscule pagodon ... »¹

L'auteur dresse l'inventaire des magasins. Chacun se caractérise par un produit, un métier. Le quartier présente une grande diversité, est très animé avec toutes sortes de bruits, de couleurs, de marchandises. Dorgelès brosse ici un tableau typiquement oriental et séduisant. Pourtant, il souligne aussi le fait que s'y mêlent les traces de la modernité. L'invasion occidentale a en fait plus ou moins métamorphosé le quartier qui perd de plus en plus sa beauté originale.

« Je l'aimais plus que tout, ce quartier bien vivant, on m'y revoyait tous les jours, marchandant pour m'amuser des broderies dont je

¹ Roland Dorgelès, Sur la route mandarine, Les exotiques, Editions Kailash, 1995 (Edition originale : Albin Michel 1925), p. 7-8.

n'avais que faire ou d'affreux plateaux incrustés, et je puis dire que c'était mon unique agrément, dans cet Hanoï un peu guindé. J'y flânais donc, ce matin-là comme les précédents, déambulant de la charmante rue des Tasses à la rue des Voiles, où sont les restaurants chinois, mais aucune devanture ne m'arrêtait, nul étalage ne parvenait à me distraire. Pas même la petite marchande de fruits et ses riches pyramides d'oranges vertes et de papaïes, pas même l'écrivain public, qui ne devrait écrire qu'aux cieux, avec ces beaux papiers de couleur et ces signes mystérieux ...
J'allais, le front désabusé sous le casque blanc, et mâchonnant ma déception, comme une tige amère. »¹

Malgré la dynamique, l'animation, l'originalité du quartier, l'auteur ne cache pas son ennui et s'interroge quant à lui-même : l'imaginaire est-il toujours plus beau que la réalité?

"[...] – oui, plus d'une fois, je me suis demandé si les plus beaux sites du monde ne seraient pas ceux dont on rêve toujours sans en approcher jamais, et si, tout compte fait, la réalité est bonne à autre chose qu'à gâter les merveilleux panoramas que peint, pour nous seuls, notre fantaisie."²

Avant de venir en Indochine, l'auteur a imaginé une terre encore inconnue, sauvage, avec ses indigènes primitifs et leur culture tout à fait différente de celle de l'Occident. C'était l'Indochine lointaine, mystérieuse, intrigante mais attirante du début de la conquête.

La déception intervient et se renforce quand l'auteur s'engage sur la Route Mandarine "dont le seul nom évoque toutes les splendeurs de l'Orient"³. En effet, c'est une route historique qui traverse tout le pays du Nord au Sud et qui servait autrefois essentiellement aux mandarins. Cette route jouait ainsi un rôle

¹ Op.cit. p. 8.

² Ibid., p. 10.

³ Ibid., p. 11.

politiquement important dans la gestion du territoire de l'empire. Mais confronté à la route réelle, Dorgelès ne voit tout d'abord qu'« un coin de rue, entre un tramway et un camion », « un poteau à plaque bleue, dans le plus pur style des Ponts et Chaussées, où on lit tout bonnement: Route Coloniale N°1 »¹.

Le lecteur ressent facilement l'amertume dans la déception du voyageur :

*"Et l'on reste là un moment, le nez levé, les bras ballants, un peu ridicule, avec un pli amer au coin des lèvres ... C'était donc cela, la Route de mes rêves, de mes beaux voyages immobiles, ce n'était donc que cela: une grande voie mal pavée, en bordure du chemin de fer!"*²

A partir de ses lectures, l'auteur a imaginé une route bien construite, grande, solide, du fait même du rôle historiquement important qu'elle a joué. C'est pourquoi sa déception est grande quand il découvre une route médiocre dans la réalité.

Pourtant, Dorgelès reconnaît que la Route Mandarine se présente sous de multiples aspects :

*"La Route Mandarine ?... Mais elle a autant d'aspects que le voyage compte de jours. Ici, large pour une armée; plus loin, juste la place d'un porteur. Elle s'agrippe à la montagne, s'embourbe dans la rizière, escalade, dévale, se cache sous la paillote, puis en ressort un peu plus loin et va faire la belle entre deux files d'aréquieres. Elle prend l'alignement pour traverser les villes, elle va regarder sous le nez tout ce qui l'amuse - ici un village de pêcheurs, là une antique tour cham, plus loin des cotonniers, ailleurs des bambous - et soudain elle perd pied et s'arrête, toute bête, devant un vieux bac rapiécé où les rameurs attendent."*³

Dorgelès évoque les diverses facettes de la route en fonction des rôles successifs qu'elle joue. De dimension variable, elle apparaît vivante et souple. Elle accède à la

¹ Ibid., p. 11.

² Ibid., p. 11.

³ Ibid., p. 32.

montagne, s'enfonce dans la rizière, traverse les villes. Elle offre des points de vue sur de beaux paysages ruraux: un village de pêcheurs, une antique tour cham, des cotonniers, des bambous, ...

Et puis un jour, l'auteur retrouve la Route Mandarine magnifique telle qu'elle s'esquissait dans son imagination:

« La Route Mandarine! ... C'était bien elle, cette fois ... Je l'avais enfin trouvée ... Tout le vieil Annam venait de m'apparaître et, encore étourdi par la surprise, j'absorbais de tout mon être cette vision unique, je l'absorbais comme on respire, pour m'en gonfler, la retenir en moi. »¹

« Ces étranges parasols aux longs manches ... L'autel laqué rouge et ses brûle-parfum de bronze. Les cheveux huilés des hommes et leurs turbans en crépon de soie ... Les petites plaques d'ivoire que certains vieillards avaient épinglées sur leur tunique noire ... Tous les détails retenaient mes yeux. »²

« Je n'ai rien oublié, malgré les mois passés: le cortège aux vingt parasols qui m'accueillit, cent kilomètres plus loin, à l'entrée du village, les bruyants joueurs de gongs, qui semblaient sonner des cloches, la double file des chanteuses aux voix aiguës, les pétards qu'on jetait devant nous par centaines, le huyen³ en tunique bleue escortés des notables, et, surtout, un sautillant tambourinaire qui gambadait à côté d'un énorme tam-tam soutenu par deux porteurs, et qui en jouait à grands coups, tout en dansant, mêlant ainsi, dans une sauvage harmonie, ses pas agiles et les "baoum!" de sa peau de buffle. »⁴

Dorgelès semble retrouver la route de ses rêves dans le contexte d'autrefois où les populations apparaissent en tenues traditionnelles, conservent encore leur style et

¹ Ibid., p. 23-24.

² Ibid., p. 24.

³ Poste mandarinal équivalent de celui de Maire.

⁴ Ibid., p. 25.

leurs coutumes, où il est accueilli dans une ambiance solennelle avec les hommes, les objets, les coutumes caractéristiques du Vieil Annam.

Après la visite de la ville de Hanoï, Dorgelès conduit ses lecteurs dans la campagne du Nord. Le paysage rural du Tonkin lui inspire une tristesse profonde :

"J'ai parcouru en tous sens le delta, ce triste delta tonkinois, couleur de glaise, avec ses paillottes misérables, son grouillement de gosses au ventre gonflés, ses "pousse-choléra" dont les roues grincent, ses innombrables temples aux toits retroussés, ses buffles, ses cochons noirs, le vol de ses crabiers, et toute une population qui peine dans la rizière ou trotte sur les digues, le bambou sur l'épaule, deux charges en balancier. (Une mère, parfois, porte un enfant d'un bout, un petit porc de l'autre, si bien qu'on se demande si c'est le marmot qu'elle a emmené pour faire contrepoids, ou bien le petit cochon...)

Partout, sur les rivières, sur les étangs, on croit apercevoir le Pauvre Pêcheur de Puvis de Chavannes, se détachant sur un ciel sans éclat, et la grêle armature de bambou qui soutient le carrellet, fait songer à quelque fantastique araignée d'eau"¹

Tous les éléments caractéristiques de la campagne tonkinoise sont envisagés d'une manière indifférente, froide. Dorgelès prend ici très nettement ses distances avec le style de Pierre Loti. C'est une description nette, objective, qui tend à s'abstraire de toute expression du sentiment. Il n'y a pas de sympathie, de compassion dans son observation. C'est le regard d'un visiteur venant de très loin, de la France métropolitaine, qui traverse cette terre, qui croise ce peuple sur son chemin sans s'intégrer à sa vie, à ses coutumes. Le point de vue demeure extérieur, distancié sans empathie. Ainsi, la campagne tonkinoise, ses scènes d'une vie quotidienne misérable sont-ils surtout nimbés de monotonie et de tristesse.

"Que de coolies, sur cette route, que de coolies! Et ils courent, ils courent... On ne peut croire, tout d'abord, que ce soit là un jour

¹ Ibid., p. 12.

ordinaire; on s'attend à tomber sur un chargement monstre d'on ne sait quoi, ou bien dans un marché.

*Pas du tout. Ils courent comme la fourmi se hâte.. La culture est pénible, la marmaille vorace: le Tonkinois ne se repose jamais."*¹

Après tant d'années de colonisation française, qu'est devenue l'Indochine? Et la vie des "indigènes"? L'auteur se propose de dresser un bilan et apparaît avant tout l'augmentation continue du nombre des coolies, des pauvres. Les gens labourent sans cesse sans jamais avoir suffisamment de quoi manger. Ils supportent souvent la famine. Or, l'entreprise coloniale se soucie, dans ses discours, de l'accès à l'humanité, à la raison, à la justice pour les peuples colonisés.

Dorgelès exprime alors clairement son inquiétude :

*"Ce qui m'intrigue, ce n'est pas le secret de ces temples qu'on rencontre partout, sous le feuillage des flamboyants qui se couvrent de rubis au printemps, ou bien cachés dans les bambous; ce n'est pas le passé millénaire de ce peuple déchu, non, c'est le secret actuel, le secret vivant de ces pauvres Jacques aux yeux bridés qui trottaient pieds nus et s'écartent, craintifs, devant l'auto qui file."*²

Ces Annamites semblent avant tout apeurés, intimidés devant le déferlement de la modernisation. Le simple passage d'une voiture les effraie. Pourtant, Dorgelès souligne son inquiétude à propos du secret actuel de ce peuple qui a un passé millénaire. L'inquiétude de l'auteur à propos du "secret vivant de ces pauvres Jacques aux yeux bridés" n'est - elle pas la perspective des révolutions à venir?

La description des conditions de travail des agriculteurs est amplement développée :

"Où commence la terre? Où finit le marais? Les rizières sont semblables à d'immenses champs de blé inondés. Enfoncés dans ce cataplasme, pantalon à mi-cuisse, hommes et femmes repiquent les

¹ Ibid., p. 14.

² Ibid., p. 14.

jeunes pousses. Et je demeure interdit devant le labeur décevant de ce laboureur qui, dans l'eau jusqu'au ventre, s'obstine à herser un étang

...

*Sur une diguette, deux maigres Annamites, tirant et relâchant les deux bouts d'une corde, font voleter en cadence un seau de paille, pour amener l'eau d'un champ en contre-bas. Un autre, que sa destinée condamne au hardlabour, fait tourner sous ses pieds nus une roue qui met en mouvement une chaîne de seaux. Seulement, pour se préserver du soleil, il tient d'une main son parapluie ouvert, et se prend pour un mandarin."*¹

L'auteur est stupéfait devant la dureté de la vie des agriculteurs. Pauvres, ils travaillent dans des conditions difficiles, épuisantes : trempés dans l'eau, exposés à la chaleur, au soleil, à la pluie, au vent, ... Manquant de moyens techniques, ils doivent utiliser leur seule force physique. Leur travail est vraiment un "labeur décevant".

L'impression prédominante donnée par la campagne et sa vie est un sentiment de misère et de tristesse :

*"Les choses, les gens, les hardes, la terre, l'eau, tout cela est de la même couleur marron, couleur de cu-nao, cette teinture végétale dans quoi les nha-qués trempent leurs habits, si bien que tout le Bas-Tonkin porte la même livrée de misère."*²

Toute couleur est absente du paysage et de la vie à la campagne. Seul le marron, une gamme de couleur triste, domine. Dans ce contexte, les gens apparaissent plus que jamais pitoyables et misérables.

Pourtant, Dorgelès constate que le labeur et la misère ne les empêchent pas d'être joyeux, optimistes et d'aimer la vie. Ce sont là des traits de caractère permanents que Roland Dorgelès présente comme des traits de l'âme annamite :

¹ Ibid., p. 12-13.

² Ibid., p. 13.

"A tout instant, quand nous en trouvons qui palabrent sur la route, drôlement accroupis, le derrière à ras de terre, ou bien qui s'interpellent, de la digue à la rizière, je me penche avec curiosité vers mon guide:

- Que disent-ils?

Docile, mon ami me traduit. Ce sont les conversations banales que pourraient avoir les paysans de chez nous: le récolte de Nham qui sera belle, le buffle de Kieu qui est malade... Ou bien c'est un garçon qui lance une gaudriole à la fille occupée à repiquer son riz, des pousses vertes plein le creux de sa robe:

- N'arrache pas autre chose avec!

A moins qu'arrêté près de la cai-nha familiale il ne lui offre, en souriant de toutes ses dents noires, une chique de bétel.

"C'est en chiquant le bétel qu'on rencontre son cœur", dit la vieille chanson annamite.

*Et la fille troublée répand tout autour d'elle de longs filets de salive rougeâtre, pour cacher son émoi."*¹

Dans une position accroupie pour travailler, ils se saluent, se donnent des informations banales concernant leur vie quotidienne. Dorgelès note qu'ils sont aussi hospitaliers, sociables. Cette ambiance gaie, chaleureuse, amicale, familiale semble dissiper la tristesse de la campagne. La scène de travail quand elle rapproche garçons et filles prend même une tonalité romantique. Ils chantent, ils se lancent des répliques, des plaisanteries, des gaudrioles. Dans la misère, ce peuple se révèle toujours débordant de vie, d'énergie, d'humour. On reconnaît dans cette prose un art de la notation des paradoxes et des contrastes dans lequel Dorgelès a souvent excellé.

Des portraits tant physiques que moraux sont esquissés par le biais de brèves notations : "gosses au ventre gonflé", "deux maigres Annamites", "pieds nus", "pantalon à mi-cuisse". Dorgelès suggère que ces adultes et ces enfants manquent d'aliments, des moyens les plus simples pour vivre et travailler. Quelques traits de l'aspect physique suffisent à suggérer l'extrême pauvreté des ruraux.

¹ Ibid., p. 14-15.

L'auteur invite ensuite ses lecteurs à partager sa vision des paysages ruraux de Cochinchine :

"Après les plantations, la rizière. Nous sommes dans l'Ouest Cochinchinois. La route ne déroule plus son ruban couleur de brique à travers un parc interminable, elle s'allonge pendant des lieues dans une campagne plate et nue, sans autre ombrage qu'un maigre boqueteau de loin en loin, ou une haie de hauts bambous. Plus de terre rouge: un sol jaunâtre, et des champs, à perte de vue. Des nhaqués qui repiquent les pousses vertes en chantant, avec de l'eau jusqu'à la mi-jambe, ou bien qui moissonnent à la faucille dans la plaine asséchée. Des buffles noirs, des gamins nus, des mares couvertes de canards. Et, parfois, le spectacle absurde d'un homme qui semble glaner des poissons, à des centaines de mètres de tout cours d'eau.

*- Dans les ruisseaux d'Annam, il y a une part d'eau et deux de poissons, disent les indigènes."*¹

Ces esquisses des paysages sont plus colorées et paraissent de ce fait plus gaies, plus vivantes. Les champs sont immenses, la terre est fertile. La flore et la faune sont présentées dans toute leur richesse. Ainsi, les paysages, les scènes de vie et les hommes semblent s'animer, s'égayer, présenter plus de joie et de générosité.

L'auteur parcourt plusieurs régions du pays et développe d'autres visions de la campagne :

"Voici les rizières de jade, avec leurs buffles qu'un gamin nu conduit, couché sur leur échine ; les monts tragiques du Tam-Diep, hantés par les génies hostiles ; des salines blanches qui aveuglent ; des routes rouges sous les palmiers ; des marchés bruyants qui débordent sur la chaussée, avec des étalages de fruits, de légumes, de viande, de sucreries, et tant de mouches sur tout cela qu'on se demande parfois si

¹ Ibid., p. 203-204.

ce ne sont pas les insectes qui sont à vendre ... Voici Quang-Tri et les petits ours noirs qu'élève dans son jardin un résident affable ; Quinhon, où j'arrivai de soir et que je revois éclairé à la chinoise, par d'énormes lanternes rondes en colle de poisson ; Vung-Lam et ses petites cases heureuses, sous les hauts cocotiers.

Je me retrouve au bord de Song Darang, large d'une lieue, que le bac franchit en peinant, traînant son ventre de bois sur les bancs de sable, ainsi qu'une monstrueuse otarie. Tandis qu'on traverse ma voiture, je déjeune à la maison des passagers et un petit mangeur de riz tout nu, planté derrière mon tabouret, chasse les mouches avec un débris de plumeau ..."¹

Ainsi, Dorgelès semble avoir à cœur de restituer la grande variété de ses impressions visuelles et réussit par là même à suggérer à ses lecteurs la diversité des paysages qui se succèdent au fil de la route.

Les physionomies et les mentalités des Annamites sont aussi évoquées. Au delà de leur caractère optimiste et laborieux, Dorgelès suggère d'autres traits de caractère des Annamites : leur surprenant mélange de crédulité, de malice et de ruse :

*"Crédules à ne pas croire, tous ces pauvres nha-qués, et néanmoins rusés. L'un d'eux, à force de courbettes, parvient-il à nous attirer chez lui pour nous montrer son petit atelier de potier, il crie gaiement à son voisin, ne croyant pas que nous comprendrons:
- Ça y est! J'ai encore gagné vingt sous! ..."²*

C'est là, selon Dorgelès, une manifestation significative de la simplicité et de la naïveté des âmes annamites.

Dorgelès, ne néglige pas par ailleurs l'importance des coutumes et des croyances traditionnelles. Il présente en ces termes la pratique des rituels dans un village annamite :

¹ Ibid., p. 29-30.

² Ibid., p. 15.

"En voici d'endimanchés, avec de belles tuniques noires flottantes et le turban serré autour du front, qui pénètrent dans un de ces pagodons sans porte et sans toiture que les moindres villages dédient à leur génies locaux. Ils font d'abord des lays au tigre de l'entrée, un tigre aux yeux flamboyants sculpté à même l'écran de pierre, puis vont déposer leurs offrandes sur l'autel: des chevaux en papier rouge, une gourde en carton, contenant des baguettes d'encens, des lingots d'or, des papiers votifs..."¹

Les Annamites respectent leurs coutumes : ils fréquentent les pagodons dans leur tenue solennelle, apportent des offrandes pour manifester leurs respects aux génies locaux.

Dorgelès évoque aussi les effrois traditionnels de la paysannerie annamite : la peur du tigre notamment. Il souligne de plus la force des superstitions :

"Ailleurs, une étrange musique nous attire devant une maison où l'on joue de la flûte, des cymbales et du tambourin, tandis que des gens se lamentent d'une voix criarde. C'est une famille qui prie au chevet d'une malade dont le corps ne cesse d'enfler et que même les emplâtres de bouse n'ont pas guérie.

Pauvre femme: ce concert dure depuis la veille! Je me demande qui se lassera le premier, des musiciens, de la malade ou de la douleur.

Des pétards sont préparés: tout à l'heure on les lancera pour effrayer les mauvais génies. Et si cela ne suffit pas, on jettera des poignées de piastres en carton: les diables cupides sortiront du corps de la malade pour se jeter sur l'argent et la femme sera guérie. Comme ils sont bêtes, les dieux ne sont pas les nôtres!"²

La description se veut significative et saisissante. L'auteur ne cache pas sa condescendance ironique à l'égard de la superstition aveugle, de l'ignorance de

¹ Ibid., p. 16.

² Ibid., p. 16-17.

l'Annamite. Il exprime aussi sa compassion pour la malheureuse malade, victime, selon lui, de la superstition. Dorgelès parle ainsi en tant que "civilisé".

Dorgelès souligne un autre caractère de l'Annamite qu'un étranger a des difficultés à comprendre: il est attaché à sa terre malgré les immenses difficultés que présentent sa mise en valeur et son exploitation :

"Terre de labeur. Atmosphère épuisante. Triste horizon que domine, dans la chaude buée, la silhouette bleue du Ba-Vi aux trois pics. L'Européen s'étonne que le Tonkinois préfère cette morne et ingrate rizière aux terres en friche de la Haute Région où les exploitations cherchent vainement des coolies, mais l'Annamite chétif a peur de ces contrées maudites "qui hâtent la vie et découragent les étoiles".

- Là-haut, l'eau est mauvaise, disent-ils.

Et les meilleurs raisons du monde ne les convaincront pas. Il a fallu des années pour les décider à s'engager dans les fabriques de Nam-Dinh et de Hai-Phong, pour les attirer dans les mines et les plantations. On ne peut savoir ce qu'un racoleur doit déployer de ruses avant de lever seulement cent coolies, dans ce delta où l'on meurt de faim."¹

L'écrivain évoque l'étonnement de l'Européen quand il constate que les Annamites préfèrent rester dans leur village natal pauvre plutôt que de subir le dépaysement. Il explique cette attitude par leurs superstitions. Pourtant, cette incompréhension de Dorgelès résulte du manque de connaissances quant à la mentalité des Annamites. Il ne sait pas que la terre est très précieuse à ceux-ci. Surtout quand il s'agit de leur propre terre. Ils l'ont héritée de leurs ancêtres qui ont versé tant de labeur, de sueur, même de sang pour l'avoir en leur possession. Si l'Annamite doit quitter sa terre, ce sera pour lui une contrainte douloureuse si bien qu'on ne la quitte que quand on n'a plus aucun moyen, aucun espoir pour y vivre. Les Annamites sont très attachés à leur terre où ils sont nés et ont grandi et surtout où il y a le tombeau de leurs ancêtres.

¹ Ibid., p. 19.

Roland Dorgelès rappelle que le culte des ancêtres est très important pour les Annamites :

"J'en ai bien souvent rencontré, de ces vieux Annamites, puissants et riches, qui, au déclin de leur existence, avaient voulu reprendre la vie sereine des ancêtres. On les croyait gagnés aux mœurs d'Europe, puis un jour ils disparaissaient et on les retrouvait dans quelque demeure retirée, lisant de vieux ouvrages taoïstes, écrivant leurs mémoires au pinceau et élevant dans leurs viviers de monstrueux poissons de Chine, aux fluentes nageoires rouges et bleues.

"Qu'on m'enterre avec des habits de paysan, demandait l'un d'eux, dans ses suprêmes volontés. On mettra au-dessus de mon cercueil la robe brodée de mandarin que me donna l'Empereur et dont je suis si fier, mais que je porte ce costume de paysan qui est vraiment le mien, celui de mon enfance et celui de mes pères ..."¹

Ces hommes appartiennent aux élites politiques et sociales ; ils ont eu accès au luxe et parfois même à un style de vie occidental. Pourtant, ils tendent souvent, avec l'âge, à revenir à la vie des ancêtres, aux loisirs classiques et aux activités traditionnelles. Jusque dans la mort, ils exigent le retour à la vérité simple et dépouillée de leurs origines.

Dorgelès évoque la grande hospitalité des indigènes. Mais il souligne aussi le fait que cette hospitalité ne facilite pas la connaissance d'une population complexe et difficilement compréhensible par les Occidentaux :

"Dans combien de cainhas m'a-t-on offert le lait de coco, à même la noix coupée, ce lait limpide comme de l'eau qui vous laisse dans la bouche un goût de limonade ou d'orgeat!

Le riche vous donne ce qu'il a, le pauvre vous offre ce qu'il peut. Un peu par curiosité, un peu par crainte, un peu par vanité - aussi sans doute par un sentiment natif de l'hospitalité - le nhaqué comme le

¹ Ibid., p. 143-144.

mandarin est heureux d'accueillir le Français. Mais on peut s'introduire chez eux, prolonger son séjour, il est bien difficile, même à qui parle leur langue, de vraiment les connaître, de les comprendre. Je me souviens de ce que me disait un soir, dans sa maison annamite de Phu-cam, le vieil évêque de Hué, depuis un demi - siècle en Indochine:

*-Au bout de quelques mois, je croyais les connaître ... Au bout de vingt ans j'ai compris que je ne savais rien ... "*¹

Quels que soient leur condition et leur statut social, pauvres ou riches, mandarins ou paysans, ces gens sont toujours prêts à vous accueillir dans leur espace domestique. Pourtant, ils sont discrets, mystérieux et demeurent en un certain sens inaccessibles.

Mais Dorgelès présente aussi des portraits où l'arrogance se conjugue à la vanité et à la violence :

*"[...]Un chauffeur annamite me conduisait, habillé à la française, comme il convient, avec veston à martingale, feutre mou et un col de chemise largement ouvert sur la poitrine, à la dernière mode des plages. Pour se distraire il écrasait des chiens, de ces maigres chiens jaunes qui sont presque aussi nombreux dans les villages que les enfants et les cochons. Et quand il n'en trouvait pas il frôlait des nhaqués apeurés, qui esquivaient d'un bond."*²

C'est un chauffeur à la mode s'adaptant à la vie moderne, très influencé par les comportements coloniaux. Il croit prouver son adaptation à la colonisation et son statut supérieur à celui de ses compatriotes par des comportements retors et même pervers. Ici l'Annamite n'est pas en cause : il s'agit plutôt d'une perversion induite par la colonisation.

Dorgelès présente un autre portrait où la vanité le dispute à la naïveté :

¹ Ibid., p. 142.

² Ibid., p. 21-22.

"Où sommes-nous exactement? Impossible de le savoir. Je n'ai pas de carte et, quand je le questionne, mon chauffeur annamite, cramponné au volant, me regarde d'un air terrorisé, en bredouillant je ne sais quoi. Certainement, il doit craindre des coups. Dommage que je ne sois pas méchant ... Car c'est lui, l'animal, qui m'a entraîné dans cette aventure. Quand je lui ai demandé à Hanoï : "Peux-tu me conduire à Vinh?", il n'a pas hésité un instant.

- Moi pouvoir! A-t-il affirmé.

Et j'ai eu la sottise de le croire! Je devrais commencer à les connaître, pourtant. Chauffeurs, boys, coolies-xe¹, ils sont tous les mêmes. Soit intérêt, soit vantardise, pas un n'avouera qu'il ignore quelque chose, [...]"²

Dorgelès ne cache pas son exaspération et son sentiment d'être en droit d'user de violence. L'auteur semble caractériser la classe inférieure de la société (chauffeurs, coolies, boys, ...) par la ruse, le mensonge, la malice. Peut-être, suggère-t-il à ses lecteurs que de tels comportements sont en fait le fruit de la servitude coloniale.

Mais Dorgelès reconnaît l'intelligence remarquable des Annamites qui globalement ont su s'adapter aux exigences de l'Occident:

"Cette race annamite, remarquablement intelligente, et où le savoir est révééré plus que tout, s'est pliée à la civilisation occidentale avec la même aisance que le Japon. Elle n'a même pas marqué de surprise: elle a suivi."

Dorgelès rappelle que l'Annam a pour tradition de considérer comme prépondérants l'apprentissage et l'acquisition des savoirs. Les intellectuels sont de ce fait très respectés. Héritier d'une tradition d'amour des études et de valorisation de l'intelligence, l'Annamite acquiert vite de nouvelles connaissances et s'adapte facilement à la modernisation occidentale. La comparaison avec l'aptitude des Japonais à la modernisation est ici très significative.

¹ Cette expression désigne l'homme qui tire un pousse-pousse.

² Ibid., p. 103-104.

Dans l'œuvre de Roland Dorgelès, le lecteur est pourtant souvent exposé à son regret et à sa déception à propos de la dégradation, de la disparition des coutumes, des valeurs traditionnelles. Selon lui, la colonisation française a apporté en Indochine des transformations à bien des égards négatives :

"Notre civilisation, en s'imposant à ce vieux monde, lui a apporté jusqu'à présent plus de laideur que de beauté. L'horrible pont de fer qui traverse, à Hué, la Rivière des Parfums, fait aimer encore mieux le petit pont japonais de Faifo; les bâtisses officielles, les grands hôtels et les villas déshonorent les capitales; les larges avenues qui vont trouer Cholon laisseront regretter ces canaux animés où s'entassaient les jonques et à Hanoï, dans la cour silencieuse du Grand Bouddha, j'ai maudit cette cheminée d'usine qui domine la voûte sombre des manguiers [...]"¹

Ainsi, avec la colonisation, l'Indochine a perdu sa beauté originale. Dorgelès développe indéniablement ici un point de vue d'esthète.

Il constate que la modernisation occidentale pénètre tous les domaines et toutes les activités quotidiennes en Indochine :

"[...]J'ai vu, dans les plantations de l'Ouest, au lieu des éléphants que j'attendais, les dessoucheuses à vapeur défricher des hectares de brousse; j'ai assisté à Banmethuot, au cœur du pays moi, à la première représentation de cinéma donnée à ces sauvages au teint de cuivre qui s'entassaient, tout nus, devant l'écran; j'ai vu le tramway à trolley débarquer son chargement de Tonkinois dépenaillés à quelques pas de la route de Sontay où, il y a seulement quarante ans, les Pavillons Noirs massacraient Henri Rivière et ses soldats; j'ai vu des Annamites hauts comme des bottes se disputer des prix sur l'hippodrome d'Hanoï, tandis que des indigènes en jaquette, la jumelle au côté, discutaient, au pesage, la chance de leurs poulains; j'ai vu, le

¹ Ibid., p. 52.

*jour de la Grande Pureté, les Chinois de Cholon descendre endimanchés de leur petite 5 HP pour aller désherber les tombeaux des ancêtres et offrir aux dieux mânes des fruits de choix et des cochons laqués; j'ai vu, à Saïgon, des nhaqués attentifs suivre des cours de mécanique; j'ai arbitré, en Cochinchine, un match de football entre les Annamites qui jouaient pieds nus; et tout ceci, en somme, n'est pas moins curieux que cela."*¹

Dorgelès dresse un inventaire des "produits" de la modernité dans la vie indochinoise : machines agricoles modernes, loisirs occidentaux comme le cinéma, les courses de chevaux, le football, moyens de transport comme le tramway, les voitures et même connaissances professionnelles comme la mécanique devenue objet d'enseignement pour les indigènes. C'est toute une modernisation qui est ici constatée et parfois déplorée.

Dorgelès peut lancer dès lors un message d'alerte sur le risque de disparition du Vieil Annam:

*"[...]Il est bien mort, le vieil Annam mystérieux et sanglant de Jules Boissière et d'Albert de Pouvourville. Elle est bien assagie, la colonie héroïque et baroque dont Pierre Mille s'est fait le souriant historien. Tout cela entre déjà dans la légende, après les grandes ombres de Francis Garnier, de Henri Rivière, de Balny d'Avricourt, et le voyageur qui débarquerait ici avec le secret espoir d'oublier notre civilisation dans un Orient de légende tout brodé de dragons s'exposerait à repartir bien déçu. Hâtez-vous, derniers voyageurs. Il ne reste plus que quelques vestiges du Vieil Annam de la conquête, et bientôt il n'en subsistera plus rien."*²

Confronté à l'expansion occidentale, le vieil Annam perd de plus en plus son archaïsme : il ne peut pas résister au modernisme. Le voyageur qui veut visiter

¹ Ibid., p. 48-49.

² Ibid., p. 44.

l'Indochine en ce début des années 1920 devra se préparer à voir une Indochine dominée par "ce contraste continuuel d'archaïsme et de modernisme".

Pourtant l'auteur doit reconnaître l'utilité, la dimension pratique de certaines introductions modernes :

"Comment pourrait-on regretter les palanquins de jadis quand, à tout instant, on voit passer, dans la poussière des routes, ces stupéfiants autobus coloniaux bondés d'indigènes dont les pieds nus sortent de partout, congaïes à fichu blanc, vieux Annamites à parapluie, boys aux dents aurifiées, tous les uns sur les autres, leurs paniers et leurs bicyclettes ficelés sur la galerie et le long du marchepied, si bien que la guimbarde finit par disparaître sous ce chargement hétéroclite et qu'on croit voir les voyageurs porter l'auto comme des fourmis traînant une mouche?"¹

Ces moyens de transport modernes sont bien utiles aux habitants dans leur vie quotidienne. Tout le monde les accepte et s'en sert volontiers. Le tableau de l'autobus surchargé de passagers et de marchandises est de plus, il le reconnaît, vivant et pittoresque.

Après la constatation des métamorphoses de l'Indochine dans ses espaces publics, Dorgelès souligne l'importance des changements dans les espaces privés, familiaux et intimes. Un mixte des styles occidentaux et orientaux préside au cadre de vie des familles aisées, jusque dans le lieu consacré aux ancêtres :

"On a remisé je ne sais où l'autel rouge et or des ancêtres et, pour faire moderne, on l'a remplacé par cette table de salle à manger à pieds tournés, style Henri II. Là-dessus est disposé tout ce qu'exige le rite: le brûle-parfum de bronze, des tasses minuscules où le thé est servi, les bâtonnets d'encens, le service à bétel et son petit pot de chaux ... Et la photographie de la mère, sur émail, dans un cadre art nouveau."²

¹ Ibid., p. 49-50.

² Ibid., p. 65.

C'est là pour Dorgelès une combinaison maladroite des éléments anciens et modernes. Le lieu sacré et le plus traditionnel de la maison se trouve transformé et même dégradé.

Pourtant, Dorgelès éprouve une admiration et une sympathie pour Hué qui n'est pas entraînée dans la modernisation, qui garde encore "le passé légendaire, le souvenir des ancêtres, la tradition"¹ :

*"Hué, c'est la ville des jardins. Moins une capitale qu'un grand parc habité. Où est le secret de sa grâce surannée et toujours renaissante? Dans sa large rivière et son canal bordés de palmiers d'eau, dans ses bungalows fleuris, ses larges allées silencieuses, les toits chimériques de ses palais, la ceinture splendide de ses bois? Jusqu'à son marché qui n'est pas pareil aux autres, resté plus purement indigène, avec sa vaste cour ensoleillée où s'accroupissent les petits marchands."*²

Hué séduit le voyageur par sa beauté romanesque, paisible, profonde et tout à fait particulière :

"Elle est pourtant si douce, la vie qu'on mène là-bas! Depuis combien de siècles ces sages aux corps fluets se transmettent-ils la recette de ce bonheur sans éclat? Ils vivent, dirait-on, en sourdine. De la route, leur maison ne se voit pas, masquée par les bambous. C'est la crainte héréditaire du pirate, du mandarin jaloux : cachons notre bonheur ... Riches et pauvres ont le même jardinnet carrelé, les mêmes pots de terre cuite où poussent des arbres nains, les mêmes jarres à eau qui suintent au soleil. On entre de plain-pied dans la petite pièce principale, toujours meublée du même grand lit de bois nu, sans autre garniture que l'oreiller de faïence ; puis la table ronde,

¹ Ibid., p. 138.

² Ibid., p. 138.

*les escabeaux et l'autel des ancêtres, qui maintenant porte parfois une photo en guise de tablettes. Toujours le progrès ..."*¹

La vie ici est douce, paisible. Hué garde non seulement son apparence mais aussi son sens de l'intime : les maisons entourées de jardins, construites de façon classique et meublées de la même manière traditionnelle.

Mais l'invasion occidentale transforme aussi l'esprit des gens. Les coutumes et les traditions disparaissent peu à peu et les mentalités se transforment :

"Le Vieil Annam n'a plus sa place, dans cette colonie transformée. Les coutumes s'en vont.

*Récemment encore, l'Annamite qui entreprenait un long voyage se peignait des raies jaunes sur tout le visage; c'était pour tromper le mauvais génie. Lui voyant cette mine de pestiféré, l'autre le croirait déjà malade et le laisserait passer sans se jeter sur lui, si bien que le bonhomme pourrait voyager tranquille. Mais allez donc vous présenter, ainsi barbouillé, au guichet de la gare pour prendre un billet à destination de Vinh ou de Nhatrang. Jamais un Annamite n'oserait ; il aurait trop peur que l'employé ne lui rie au nez. Et les vieilles croyances disparaissent ..."*²

La modernité fait ainsi disparaître les antiques manières de penser, transforme en profondeur les mentalités.

*"[...] La route, le télégraphe, l'auto ont bouleversé les mœurs. La colonie a plus évolué en quinze ans que l'Europe en un siècle : la Cochinchine n'est plus un immense marécage [...]"*³

Dorgelès constate le caractère rapide du développement de l'Indochine qui perturbe et même désaxe une fraction de jeunes Annamites, pour l'essentiel citadins :

¹ Ibid., p. 139-140.

² Ibid., p. 73.

³ Ibid., p. 39.

"L'Annamite - j'entends celui des villes, qui fréquente nos écoles et vit au contact des Français - est actuellement comme désaxé. Il échappe à la doctrine ancestrale et n'est pas encore acquis à la nôtre.

*Guidé, avant tout par un orgueil incommensurable, il s'attache à nous imiter. Ce n'est pas qu'il nous admire: c'est pour nous prouver qu'il nous vaut. Et n'obéissant plus à la morale des ancêtres, où se retrouvent les plus beaux éléments du confucianisme, ne croyant plus aux Génies, libre de toute entrave spirituelle, il ne se soucie maintenant que de bien vivre."*¹

Ces Annamites reçoivent l'éducation et la civilisation françaises en négligeant les valeurs traditionnelles. Ils ne suivent plus la morale ancestrale. Ils ont un esprit réaliste et pragmatique comme des Occidentaux. Cependant, l'acquisition incomplète de la doctrine occidentale les rend ridicules parce que foncièrement aliénés :

*"[...] Maintenant, c'est la France qui règne : ils deviennent Français. Si Français que, dans les collèges mixtes, les jeunes Annamites battent les élèves blancs aux examens, si Français qu'ils nous sont vite supérieurs dans les métiers, les jeux que nous leur avons enseignés et qui ont supplanté les leurs, si Français qu'ils connaissent notre histoire mieux que la leur, parlent de Jeanne d'Arc et ignorent Le Van Duyet, si Français enfin - combien de fois cela m'a fait sourire - que des Annamites élégants, vêtus comme des Parisiens, et qui envoient leurs fils faire leurs études chez nous, affectent de ne plus bien comprendre quand un compatriote leur parle dans leur langue et s'y exprimer eux - mêmes péniblement, cherchant leurs mots, comme s'ils étaient obligés de traduire."*²

Dorgelès ironise à propos de ces Annamites qui s'intègrent trop à la civilisation française en négligeant l'histoire de leur propre pays, en faisant semblant de ne pas maîtriser leur propre langue. Mais, tout en déplorant cette tendance à l'aliénation, il

¹ Ibid., p. 59-60.

² Ibid., p. 58-59.

souligne aussi l'intelligence des Annamites. Il constate aussi une grande distance entre les générations dans ce changement radical des situations et des mentalités :

"Autrefois, avec l'organisation de la commune annamite, il n'y avait pas un pauvre : aujourd'hui, les villes en regorgent. Les chefs, blancs ou jaunes étaient vénérés : c'est tout juste, à présent, si on les respecte. Entre deux générations un fossé se creuse. Autres coutumes, autres manières. Et quand on remplace l'autel des ancêtres par un buffet de pitchpin, ce n'est pas une question de mobilier qui est en jeu ...

Les pères sont demeurés Vieil Annam, les fils se veulent "même chose Français", et lorsqu'on les observe, on a l'impression de deux classes, de deux races différentes [...]"¹

En appréciant l'organisation traditionnelle de l'Annam, Dorgelès critique l'organisation coloniale qui crée beaucoup de pauvres, et qui divise profondément la population. L'invasion occidentale fait perdre une belle tradition dans les relations familiales où les parents et les enfants se comprennent, s'entendent ; ce qui détruit la structure harmonieuse de la famille.

Dorgelès ne peut pas oublier son métier de journaliste pendant son voyage. La mine attire toute son attention et l'incite à observer le monde du travail avec tout le sens de l'analyse et de la critique d'un journaliste de métier :

"La Société possède tout : les champs, les bois, les maisons, les routes, et jusqu'aux entrailles de la terre. Ce chemin de fer, c'est à elle ; ce port ; ces jetées, ces passes balisées, c'est à elle ; cette église au clocher pointu, ce grand marché couvert, c'est à elle. Sur vingt mille hectares, tout lui appartient, jusqu'à la moindre brindille. Un village gêne un tracé, tant pis : on le rase. Et quand on le reconstruit plus loin, on fait payer à l'indigène une partie de la case neuve, si bien que, lié désormais à la terre, il ne la quittera plus."²

¹ Ibid., p. 61.

² Ibid., p. 96.

Les biens successivement mentionnés suggèrent la richesse immense et la grande puissance de la société propriétaire de la mine. Cette dernière possède tout et elle ne manque pas de ruses pour ligoter les coolies.

Dorgelès révèle les conditions de travail effroyables des coolies employés à la mine:

"Quand je visitai Hongay, les carrières noires grouillaient d'ouvriers. Êtres vêtus de loques Piocheurs aux bras maigres. Des femmes aussi, dont la bouche rougie de bétel semble saigner. Derrière les wagonnets, des "nho" de dix ans s'arc-boutent, petits corps secs, visages épuisés sous le masque de charbon.

- quinze sous par jour, me dit seulement mon guide.

La poussière dans quoi ils trottent a mis à leurs pieds nus comme une dure semelle de houille et leurs guenilles aussi sont toutes noires. Voilà ce que sont devenus Fleur de Thé et Nguyen le bouvier ... Pas de lotus, de pagodons, de haies fleuries : le travail moderne n'aime pas la fantaisie. Plus de bambous devant les cases : des pieux. Plus d'aréquiers minces et droits : des cheminées. Ce bruit de torrent, ce sont les cribleuses, et ce n'est pas l'encens qui fume, ce sont des briquettes brûlantes : houille maigre, brai et charbon gras, ô exotisme!"¹

L'exclamation finale est évidemment ironique et a valeur d'antiphrase.

Les descriptions précises, détaillées, saisissantes, objectives du lieu de travail, du physique et de l'âge des travailleurs permettent la dénonciation de la pauvreté, du dépérissement physique provoqués par les conditions de travail des coolies. Ces êtres impitoyablement exploités sont pour Dorgelès les misérables du système colonial. Ils sont impitoyablement opprimés, même les enfants et les femmes, par les maîtres capitalistes détenteurs de monopoles. Ici, aucune trace des éléments exotiques, mystérieux, romantiques de l'Extrême-Orient n'est présente. Il n'y a que la mine et

¹ Ibid., p. 98.

ses coolies travaillant comme des machines. Nous sommes en un sens plus près de Zola que de Loti.

L'exploitation de la mine a rapporté de gigantesques bénéfices :

"Elle est riche, très riche : vingt-neuf millions de bénéfices nets l'an dernier, c'est-à-dire plus que son capital. Près de vingt millions de réserves avouées, des actions gratuites distribuées aux actionnaires, le titre de deux cent cinquante francs coté maintenant de sept à dix mille.

Oui, formidablement riche : les soixante-quatre mille actions qui représentaient à l'émission seize millions valent aujourd'hui plus d'un demi-milliard!

Et savez-vous combien ce royaume du charbon rapporte à l'Indochine, à la France?

Rien ...

*[...] Ni argent ni charbon : Hongay ne nous rapporte rien, rien que la haine de milliers de coolies ..."*¹

L'Indochine, la France ne bénéficient en rien de cette richesse de la mine. Dorgelès affirme franchement qu'elle ne rapporte que la haine des coolies : le procès du colonialisme comme mode impitoyable d'exploitation est ici évident.

L'esprit dominant du livre se dévoile ici : la critique de la modernisation occidentale qui a bouleversé et terriblement transformé l'Indochine l'emporte. Mais en même temps, et non sans ambiguïtés, Dorgelès voit dans cet impitoyable processus, un moindre mal et même un progrès historique :

"Un bien, sans doute, puisque la brousse inculte va produire, que la montagne va livrer des richesses, que des canaux et des routes vont s'ouvrir. Un bien, puisque le monde entier a besoin de matières et que c'est l'unique excuse de la colonisation d'aller les chercher partout où elles se trouvent. Un bien, puisque ces capitaux, s'ils ne se plaçaient

¹ Ibid., p. 100-101.

*là, ils fuiraient à l'étranger. Un bien, puisque sans cet argent on ne pourrait rien entreprendre et que le Chetty ou le prêteur Chinois régneraient plus durement."*¹

Selon lui, l'Indochine "inculte" a besoin du défrichage de la colonisation française et la France a besoin de matières, de capitaux. C'est selon lui un mérite de la colonisation d'apporter à l'Indochine une technologie dont elle n'a jamais disposé :

"Cela fait des siècles que, sans ingénieurs et sans outillage, Annamites et Cambodgiens creusaient des canaux dans l'Ouest. Ils n'ont pas attendu après nous pour cultiver cette féconde vallée du Mékong. Pourtant, là aussi, il a fallu nos hommes, leur volonté tendue, pour que ces terres livrent toutes leurs richesses.

*Avant 1908, certaines régions, comme celle de Phung-Hiep, étaient une brousse inculte où l'on chassait le buffle et l'éléphant. Pas une rizière. Pas d'autre habitation qu'une pauvre pagode cambodgienne au toit de chaume. Pas de route. Mais un jour, nos dragueurs sont venus, remuant des milliers de mètres cubes de terre, éventrant le sol aride sur des centaines de lieues, dégagant les vieux arroyos obstrués, et, à peine les canaux tracés, colons et indigènes affluaient, semant le grain de la première récolte. En quelques années, on a fertilisé des milliers et des milliers d'hectares, de Mytho à Camau, de Bac Lieu à Rach Gia, et Phung hiep, naguère misérable, dresse maintenant des magasins remplis de paddy, au cœur de ces six canaux en étoile."*²

Il insiste sur la technique, la volonté et l'efficacité des Français dans l'élargissement, le développement et l'exploitation des terres agricoles.

Mais dans le souci de protéger, de maintenir cette colonie, Dorgelès sonne l'alerte et appelle la France à la vigilance quant aux tensions qu'un tel système colonial engendre nécessairement:

¹ Ibid., p. 221-222.

² Ibid., p. 204-205.

*"Mais c'est un mal aussi, un mal mortel, car ces accaparements, ces monopoles de fait, vont augmenter autour de nous la somme des haines ; un mal parce que la France n'est pas allée conquérir ces terres lointaines pour le seul profit de son gros porteur de titres ; un mal parce que beaucoup de ces affaires, gonflées par les spéculateurs, sombreront dans un krach ; un mal parce que l'indigène, libéré par la France de la tyrannie des mandarins, tombe maintenant au pouvoir de ces tyrans nouveaux ; un mal parce que les petites misères font les grandes révoltes ; un mal, enfin parce qu'il y a, de l'autre côté de la Muraille de Chine, quatre cents millions de Jaunes qui s'éveillent ..."*¹

Si la France, selon lui, se laisse entraîner dans une exploitation sans limites, dans la recherche avide des bénéfices, dans l'accumulation de capitaux sans réinvestissement au profit du mode de vie des "indigènes", sans restreindre le pouvoir des spéculateurs, des monopoles, elle aura bientôt à affronter les révoltes les plus dangereuses.

Il lance encore un autre message plus fort, plus direct et plus pressant :

*"Si nos hommes d'Etat, nos Gouverneurs, cédant à la pression des profiteurs de la colonie, appliquent en Indochine, une politique de force, s'ils refusent d'accorder à l'indigène des droits plus étendus, s'ils ne font rien pour augmenter son bien-être et le considèrent plus longtemps comme l'outil vivant uniquement chargé de les enrichir, la France, avant trente ans, aura perdu son plus bel empire."*²

Dorgelès propose aux responsables compétents de la colonisation de mener une politique plus souple, plus humaine et demande de restreindre les bénéfices de profiteurs de la colonie afin de conserver l'Indochine à la France.

Dorgelès fait par ailleurs part de son admiration pour nombre de colons. Il évoque amplement leurs qualités, leurs mérites au service de la colonie et de la France

¹ Ibid., p. 222.

² Ibid., p. 223.

métropolitaine. Il souligne les souffrances qu'ils ont endurées, les sacrifices qu'ils ont consentis :

"Il avaient connu les temps héroïques, non pas ceux de la conquête, bien entendu, mais les années qui suivirent, rude époque d'isolement, de privations, de labeur ingrat dont les témoins reposent pour la plupart dans les cimetières des postes. »¹

"- Alors, tous ces colons sont des aigris, des malheureux?

Non pas! S'ils étaient sans courage, ils ne vivraient pas là, leur dépouille fumerait depuis longtemps le pied d'un bananier. Ils ont lutté, ils luttent encore, sans que l'espoir les abandonne jamais. Ce sont des cœurs tenaces, doublement durs, puisqu'ils sont à la fois coloniaux et paysans. Et cette vie, qui pour d'autres serait un bagne, ils la mènent gaiement, toujours aussi confiants que le premier jour."²

Dorgelès rappelle que ces colons sont globalement d'origine paysanne. Ils sont arrivés très tôt, à l'époque où l'Indochine était encore vraiment lointaine, étrangère, mystérieuse pour l'Occident. Ils ont vu l'Indochine dans son ancestrale arriération. Ces coloniaux connaissent une solitude effroyable, des conditions de vie et de travail terriblement dures et même la mort. Ce sont des pionniers qui ont, Dorgelès le souligne, un esprit aventurier, une volonté forte, un bon et solide physique. Ils sont courageux, tenaces. Ils éprouvent de la confiance et de la joie dans leur existence sur cette terre. Quelques anecdotes permettent à Dorgelès de développer des portraits plus précis de coloniaux :

"Son héros, ancien légionnaire et incorrigible ivrogne, dont la vie aventureuse fut riche en incidents, résidait à cette époque comme postier dans un village de la Haute Région où il restait des mois sans

¹ Ibid., p. 36.

² Ibid., p. 207-208.

voir un blanc, rayé du monde, sans autre lien avec la civilisation qu'un mince fil télégraphique où les aigrettes se perchaient [...]"¹

"Et cet autre qui, pour se donner l'illusion de ne pas vivre seul dans son poste, avait trouvé un nom pour chacun des animaux qui hantaient son jardin, du merle-mandarin au bruyant crapaud-buffle, et les interpellait gaiement, à l'heure de l'apéritif."²

Ce sont là des sentinelles de la colonisation qui jouent leur rôle dans l'isolement et dans des conditions très dures.

De nombreux autres portraits soulignent l'isolement physique et culturel de ces colons de la brousse :

"A distance, leur existence à tous m'apparaît plus romanesque encore. C'est un petit inspecteur de la milice qui régnait sur un port endormi, des livres et des revues entassés sur tous les meubles. C'est un ingénieur belge dont la maison rustique se dressait en pleine montagne, sur le tracé du chemin de fer, et qui n'avait d'autre compagnon qu'un grand gibbon, à qui il avait appris à fumer. C'est cet étonnant missionnaire qui, seul blanc de la région, avait formé une fanfare avec ses catéchumènes muongs et faisait jouer à ces hommes des bois des airs d'église et des marches militaires. C'est ce jeune inspecteur des forêts, parisien du faubourg, qui, n'ayant quitté le quartier du Temple jusqu'à la guerre, s'était transporté d'un bond dans les forêts d'Annam, et vivait seul avec sa femme, en pleine jungle, ne pensant plus qu'à chasser le fauve. C'est cet officier géographe qui travaillait depuis des mois dans la Plaine des Joncs, en plein marais, dans un nuage de moustiques ..."³

Ce sont des aventuriers prêts à apporter leur contribution à la grande entreprise de la colonisation, sans souci de leur intérêt personnel.

¹ Ibid., p. 39.

² Ibid., p. 40.

³ Ibid., p. 211-212.

Si l'on considère la solitude comme une épreuve de résistance spirituelle, la différence de climat, la rude chaleur de l'Indochine éprouvent leur résistance physique. Et ce colon militaire a pensé à une solution inattendue, mais efficace pour fuir la chaleur :

"Et les anciens de la colonie l'ont vécu, ce roman-là. Ils ont connu ce médecin militaire qui, fuyant la chaleur, donnait ses consultations du fond d'un puits tari où il avait installé son bureau à la saison sèche."¹

Un autre exemple met en valeur le courage, le sens de la gestion, la volonté, la force physique et spirituelle du colon :

"C'était un grand garçon solide, cœur et corps. Le planteur légendaire des romans de voyages: visage bruni, casque blanc, chemise retroussée sur des bras musclés, culotte courte, laissant les mollets nus, lourds brodequins de chasse et un coutelas à manche de corne pendu à la ceinture.

Sur les dix mille hectares de la concession, on ne connaît pas d'autres maîtres. Lui seul commande, lui seul est responsable. Trois mille deux cents coolies, sept cent mille arbres à caoutchouc, une usine, des services de transport. Et tout cela à diriger, à maintenir, à développer, sans pouvoir, en aucun cas, prendre conseil de personne, livré à soi-même, à vingt-sept jours de France. »²

« Il faut un rude coffre pour mener cette vie-là, mais cela ne suffirait pas ; c'est surtout l'autre santé qui compte: celle de l'esprit.

Ses chefs de section, ses aides peuvent tomber malade, peuvent se décourager: lui n'a pas le droit. Qui le remplacerait? Il n'est pas seulement le chef, il est l'animateur. C'est son énergie qui fait aller cette machine. C'est sa volonté qui soutient tous ces hommes; c'est sa confiance, sa joie. »³

¹ Ibid., p. 41.

² Ibid., p. 195.

³ Ibid., p. 196-197.

Dorgelès développe ici les stéréotypes majeurs de l'apologie de la colonisation. L'héroïsation du colon jeune et énergique est ici évidente. Il semble qu'à ce niveau Dorgelès a bien rempli la mission que lui assignaient les autorités coloniales en l'invitant en Indochine.

Dorgelès n'ignore pas par ailleurs certaines représentations inverses : la fragilité du colon terrassé par les fièvres :

"Et, à l'autre bout de la plantation, on trouve un colonial de vingt-cinq ans qui délire dans sa maison de bois, les yeux creux, le teint jaune, ruisselant de sueur sous le ventilateur. Ou bien il n'est même pas malade, mais l'ennui l'a empoigné, la tristesse d'être si loin, si seul, et de perdre sa jeunesse, séparé de ce qu'on aime. Il n'y a pas de quinine contre cette fièvre-là."¹

Dorgelès insiste sur la jeunesse et la fragilité de cet homme. Il semble abattu par la maladie et la tristesse. Il ne peut plus résister à l'ennui d'être séparé de ses proches. Dorgelès semble ici très proche de Matelot de Pierre Loti.

Malgré toutes ces épreuves rigoureuses que l'Indochine lui inflige, le colon réussit grâce à son travail dur, fervent et assidu, grâce à ses efforts :

"Il s'est pourtant attelé à la tâche, vivant comme un coolie, travaillant nu-pieds dans la bourbe, se nourrissant mal, dormant peu. Quand je l'ai rencontré, un quart de siècle plus tard, rien n'était changé dans sa vie. Il porte le même pantalon de toile bise, va toujours nu-pieds dans sa rizièrre, mange son quignon de pain sur un coin de table. Mais aujourd'hui une usine massive se dresse devant sa ferme, de grands chalands sont amarrés le long du quai, ses machines agricoles parcourent la plaine, il ensemence sept mille hectares, emploie douze cents familles, et il n'est pas une banque qui ne verserait des millions,

¹ Ibid., p. 197.

sur la seule signature de ce "broussard" sans souliers. Voilà l'œuvre d'un homme. »¹

Pourtant Dorgelès ne nie pas qu'il y a aussi ceux qui connaissent l'échec :

"L'autre colon - son camarade, son voisin, dans ces pays où le voisinage se mesure à une journée de marche - a peut-être fourni le même effort. Il n'a pas eu la même chance. Tous les échecs, il les a connus et quand les Travaux Publics ont percé un nouveau canal qui devait l'enrichir, les pentes, mal calculées, ont amené l'inondation de ses terres, au lieu de les féconder.

Pourtant, il n'est pas abattu, il ne se croit pas ruiné. Ce domaine magnifique à quoi il rêve depuis sa jeunesse, il le possède quand même: il l'a dans sa pensée, dans son cœur, dans ses regards. Il l'a dans son espoir ... Il me l'a fait visiter, ce visionnaire, et sa parole était si convaincante, sa confiance si forte, que les plantations semblaient sortir de terre, au geste de sa main amaigrie."²

Cet homme a également beaucoup travaillé, déployé les mêmes efforts mais il a manqué malheureusement de chance, selon Dorgelès. Les conditions naturelles défavorables et un mauvais calcul dans le travail d'administrateurs ont détruit ses terres, ses plantations. Cependant, la volonté, l'espoir, la confiance, la ferveur sont toujours présents chez lui. Il compte parmi ceux qui éprouvent leur amour, leur attachement pour cette terre.

Dorgelès souligne particulièrement l'importance des bénéfices que la France métropolitaine tire de tout ce labeur qui implique une permanente prise de risques :

"[...] Dix millions de capital, quatre millions et demi de bénéfices" ai-je lu sur le bilan d'une Société encore à ses débuts.

- Et combien de victimes? Ai-je demandé, mi-narquois, au colonial qui m'accompagnait.

¹ Ibid., p. 208-209.

² Ibid., p. 209.

- Sur dix-neuf Français, sept sont hors de service, dont deux à l'hôpital et un qui repart "pour France."¹

Ces évaluations attestent que l'engagement colonial peut coûter cher aux travailleurs, agents de la colonisation.

Ainsi Dorgelès exprime-t-il son respect immense pour les colons pionniers. Il vante leurs qualités: l'intelligence, la compétence, le sens de l'exploration, de l'aventure, du dévouement et du sacrifice dont ils font preuve :

"[...] En pleine brousse, des planteurs ont amené leurs équipes. Ils ont incendié des hectares de forêts, creusé des routes, édifié des villages, dessouché, labouré [...]"²

"Que ne me parlait-on plutôt de cet ancien gouverneur à la retraite qui, pour nourrir sa famille, devait, à soixante ans, donner en France des leçons de mathématiques. Et de cette coloniale qui a dû lutter vingt ans contre la malchance pour mettre sa plantation en rapport, elle seule, chasseresse bottée ... Et de cet évêque émacié, opéré six fois d'abcès au foie, qui dort sur une natte comme un coolie, et n'a pas revu la France depuis le début du siècle, retenu par son apostolat ... Et de ce savant, célèbre à trente ans, qui a consacré sa vie à l'Institut Pasteur de la colonie ... Et de ces ingénieurs, ces officiers, ces fonctionnaires, tombés le long des routes qu'ils traçaient dans la jungle ... Et de tant d'autres! ..."³

Le lecteur est exposé à un inventaire de colons de diverses professions (hauts fonctionnaires, agriculteur, évêque, scientifique, ingénieur, officier, ...) qui rendent, selon lui, service à l'Indochine. Ils apportent, rappelle-t-il, l'organisation, la construction, l'exploration, l'instruction, la science, la médecine, ...

Dorgelès présente aussi des portraits de vaincus:

¹ Ibid., p. 201.

² Ibid., p. 199.

³ Ibid., p. 225.

« Je les ai vus aussi, ceux-là, les vaincus. J'en ai mené un au paquebot, si faible, si tremblant sur ses jambes, qu'il ne pouvait pas monter seul les marches de la passerelle. S'ils sont obligés de quitter la colonie avant le congé régulier auquel ils ont droit à demi-solde, ils n'en touchent encore que la moitié. De quoi payer le médecin ... Cependant, tous ceux qui peuvent reviennent, et les remplaçants ne manquent pas. Il y a l'attrait de l'inconnu, l'espoir de s'enrichir un jour. Il y a toute l'étrange séduction de ce pays qu'on ne peut plus oublier quand on y a vécu ... »¹

Dorgelès réussit à provoquer la tristesse, la sympathie chez le lecteur en construisant l'image de colons qui dépérissent, abattus par la maladie, qui doivent quitter la terre indochinoise dans la contrainte et dans une situation financièrement difficile.

Dorgelès suggère au lecteur de réfléchir sur le rôle de l'écrivain dans cette description des terres lointaines :

"L'écrivain a ce singulier pouvoir de créer de la réalité avec des sornettes, de faire passer pour rouge ce qui est bleu, de transformer les vessies en lanternes. Qu'il ait du talent et ses mensonges, lancés dans l'univers, deviennent plus vrais que des certitudes."²

Il souligne le pouvoir magique de l'écrivain et pose la question des droits du narrateur :

"Est-il permis au narrateur d'altérer, travestir, dénaturer tout ce qu'il a vu et entreprend de rapporter? [...]"³

Il exprime aussi son propre point de vue :

¹ Ibid., p. 201.

² Ibid., p. 69.

³ Ibid., p. 70.

«[...] L'écrivain qui nous dépeint des êtres imaginaires, dans des pays de fantaisie, a toutes les licences, mais celui qui m'entretient de faits que je connais, d'êtres à mon image, de lieux où j'ai vécu, n'a pas le droit de me tromper. L'art veut que parfois on transfigure : il n'admet pas qu'on mente. La bonne foi, ô Montaigne ! »¹

Selon Dorgelès, l'écrivain peut laisser s'envoler son imagination dans la création de personnages, de lieux, de paysages. Pourtant, il doit demeurer fidèle dans la description des êtres, des lieux, des faits réels. Plus précisément, il faut accepter et respecter la réalité telle qu'elle est. Sinon, l'imagination devient tromperie et mensonge.

"Tout est changé, vous dis-je, l'esprit comme les apparences. Aujourd'hui, si l'Indo-Chine s'agite, ce n'est plus comme autrefois sur un message de Ham-nghi² ou parce que les lettrés ont reçu des présages du Dragon, c'est parce que le cours du paddy a baissé ou pour protester contre le scandaleux monopole du port de Cholon.

Il n'y a que pour les Français de la Métropole que la colonie est demeurée la même : un immense camérage, des coloniaux aux yeux luisants de fièvre, le poulet à six sous, l'opium, le Tour d'Inspection, les pirates, le jeu des trente-six bêtes ... Toujours la faute des écrivains !" ³

L'Indochine s'est développée à une grande vitesse et a beaucoup changé. Pourtant les écrivains n'ont que rarement "mis à jour" cette modernisation dans leurs œuvres : le souci de conserver le caractère exotique et mystérieux de l'Indochine semble les avoir souvent emportés. Ce qui explique la grande déception de Dorgelès dès son

¹ Ibid., p. 70.

² Ham Nghi (1871-1943) « empereur patriote » régna une année 1885-1886 et prit la tête de la révolte du Can Vuong. Arrêté et déporté en Algérie, il eut une carrière d'artiste peintre et sculpteur.

³ Ibid., p. 74-75.

arrivée à Hanoï, quand il fut confronté à une réalité tellement différente de celle qu'il avait imaginée à travers ces livres.

"L'Indo-Chine d'il y a cinquante ans devait prêter, je n'en doute pas, à des tableaux plus colorés, des descriptions plus pittoresques qu'à présent. Mais n'est-il pas tout aussi passionnant d'assister à ce bouleversement des mœurs, à cette évolution précipitée qui transforme la vie d'un monde?"¹

Dorgelès considère qu'une Indochine transformée, bouleversée par l'invasion occidentale a autant de choses intéressantes à présenter que l'Indochine pittoresque du début de la conquête.

"[...] Malgré tout, le romancier vous présentera plus volontiers un porteur de chaise ou un coolie-xe qu'un chauffeur au volant : cela lui paraît plus exotique. C'est toujours poussé par cet odieux souci de "faire pittoresque" que l'écrivain nous montre des nhaqués archaïques se rendant au marché avec une ligature de sapèques sur l'épaule, au lieu de nous présenter derrière les guichets de la Banque d'Indo-Chine ou de la Banking Corporation, des Annamites affairés qui visent des chèques et comptent des piastres-papier."²

Dorgelès souligne les contradictions et les tensions d'une Indochine en voie de modernisation, partagée entre tradition et innovation.

Il critique tout particulièrement Pierre Loti :

"La vérité est laide : qu'importe? Il s'en détournera. Il crée un autre monde, que ses œuvres vont rendre plus réel que le vrai, et pendant un demi-siècle, par le seul caprice de son génie, il existera là-bas, sous les tropiques, de mystérieux pays connus de lui seul, d'inaccessibles contrées dont rêveront, dont d'autres Rochefort, d'autres adolescents

¹ Ibid., p. 70.

² Ibid., p. 73.

vagabonds qui, à leur tour, traverseront les mers et se sentiront déçus, lorsqu'ils toucheront le rêve du doigt ..."¹

*"Tout est transfiguré, dans l'œuvre de Loti."*²

Dorgelès reproche à Pierre Loti d'avoir utilisé son talent d'écrivain pour transformer la réalité en créant "un autre monde ».

C'est pourtant un autre monde que décrit Dorgelès en évoquant le pays Moï au centre-sud de l'Indochine. L'auteur éprouve une sympathie particulière pour les Moïs qu'il évoque dans le chapitre le plus long du livre. C'est une peinture originale pleine de couleur, de sujets, vivante, belle, où l'homme et la nature présentent une combinaison harmonieuse, magnifique, inspirée par l'amour, la compassion, l'attachement comme il l'a avoué :

*"Non, jamais je ne devais rien voir d'aussi attachant que ce pays moï où je venais de pénétrer. Celui qui a foulé une fois la terre rouge du Darlac ne peut plus l'oublier [...]"*³

Après les plaines de l'Indochine, Dorgelès nous conduit à découvrir la montagne, le plateau des Moïs :

*"Je n'étais qu'au début de mon voyage et, déjà, j'avais la sensation de pénétrer dans un monde inconnu, de découvrir un pays vierge. Plus une cai-nha, plus un pousse, plus un pagodon ... Rien qu'un ruisseau à franchir et, tout de suite, l'Annam a disparu. D'un côté, la colonie ; de l'autre, la vie primitive ..."*⁴

Le début du voyage évoque un lieu encore vraiment sauvage, inconnu, loin de l'invasion de la modernisation et qui promet beaucoup de surprise et de mystère. Le lecteur est confronté à des tableaux d'une nature encore vierge :

¹ Ibid., p. 81-82.

² Ibid., p. 83.

³ Ibid., p. 72.

⁴ Ibid., p. 267-268.

*"Puis on entre en forêt. Les banyans gigantesques se sont vêtus de longs manteaux de lianes. Des grappes roses fleurissent les branches. Devant nous, un paon sauvage dont la traîne merveilleuse s'étalait sur la route s'est pesamment envolé, si près que j'ai cru le saisir."*¹

*"Déjà l'air semble meilleur. On respire mieux à mesure qu'on s'élève. Derrière nous, c'est un océan de branchages, une végétation si compacte qu'elle remplit les ravins jusqu'au bord. Immense panorama de verdure, avec des trous d'ombre, de la buée qui scintille. Et des lianes, tout le long de la route, comme des cordes de pendus."*²

*« Des pigeons verts roucoulent dans les fourrés. Des coqs sauvages s'appellent. Je vois de grands cerfs qui s'enfuient, la lyre de leur front surgissant des taillis. C'est une jungle heureuse. Shere Khan et Bagheera ne sortent qu'à la nuit. »*³

La description saisissante, précise, délicate révèle un paysage naturel pittoresque, splendide, merveilleux comme dans une féerie. La peinture est vivante, riche de couleurs et l'allusion à Kipling et aux animaux personnages de son Livre de la Jungle s'impose.

Les scènes de la vie quotidienne des Moïs enthousiasment Dorgelès :

*"A quelques pas de la route, un village se cache. Longues cases montées sur des échasses, un bambou à encoches pour grimper. Les gens dessus, les cochons dessous ... Les femmes, qui pilent le riz, en chiquant, ont des colliers de verroterie, des rouleaux d'ivoire aux oreilles, des bracelets jusqu'aux coudes. Beaucoup ont les seins nus, juste un pagne de cotonnade autour des reins. Des enfants, pas même vêtus d'une ficelle, fument la pipe. Un chasseur s'en va, portant son arbalète et ses flèches. Tout à fait les Peaux-Rouges de mon enfance, quand je tournais fiévreusement les pages de Fenimore Cooper."*⁴

¹ Ibid., p. 268.

² Ibid., p. 269.

³ Ibid., p. 270.

⁴ Ibid., p. 270-271.

Un petit village apparaît dans un cadre paisible avec les activités quotidiennes des habitants. La vie est encore primitive ici. On trouve des maisons sur pilotis, les maisons caractéristiques de ces ethnies. Les hommes et les animaux vivent ensemble. Les femmes travaillent dans leur tenue presque naturelle avec beaucoup de bijoux, d'accessoires. Et puis, les hommes partent à la chasse avec leurs armes traditionnelles. Chacun a sa tâche. Les scènes ainsi décrites ne peuvent qu'inspirer la sympathie du lecteur en éveillant toutes les réminiscences du mythe du bon sauvage.

Les lecteurs sont conviés à approcher des êtres humains dont la vie, les coutumes, les croyances, l'habillement apparaissent primitifs et sauvages mais sont en fait plus proches de la nature.

*"Je vois un courrier qui s'en va, les lettres dans un sac et tenant à la main une drôle de baguette. Intrigué, je regarde. On a attaché à ce bout de branche une braise, une plume et un piment. Pourquoi? ... Je m'informe. Cela veut dire que les lettres sont urgentes et que les courriers, qui se passent le sac et la baguette de relais en relais jusqu'à la côte, devront se presser, comme s'ils marchaient sur des charbons ardents, voler comme l'oiseau, courir comme si ... Comme si un piment les y poussait."*¹

Dorgelès observe les croyances naïves des Moïs et leurs rigoureux systèmes de signes. Il lui semble qu'ils ne connaissent pas les notions abstraites, qu'ils voient les choses et associent les éléments de façon simple et concrète.

L'auteur nous présente des portraits qui ne peuvent que susciter la sympathie amusée des lecteurs :

*"Accoudé sur mon lit, j'écoutai. La vois se rapprochait, une belle voix de braillard, ma foi, et le doute ne fut plus possible : c'était un adjudant qui commandait l'exercice.
- Une, deux ... Une, deux ... Sectiooon ... Halte!*

¹ Ibid., p. 275.

Il ne disait même pas "halte" il criait "hèlte!" comme à la caserne. Curieux de voir opérer cet instructeur inattendu, je me levai et courus jusqu'à l'escalier. Un peloton de miliciens moïs évoluait en effet sur la place, arme sur l'épaule, vêtus de toile et coiffés du béret.

- Mais où est-il? Me demandais-je cherchant mon sous-officier des yeux.

Pas d'adjudant ... Pas un seul blanc sur l'avenue ... Et alors, ahuri, je découvris que celui qui commandait l'exercice était un sergent rhadé¹, pieds nus comme les camarades, un grand diable de Moï qui, sans savoir un mot de français, faisait pivoter ses recrues en vociférant des mots qu'ils ne comprenait pas. Et il ne se trompait jamais, et l'accent y était! ... Il fallait l'entendre beugler : "Arme sur l'épaule ... roite! ... En avant, arche!" un rengagé de chez nous n'aurait rien eu à reprendre. Depuis dix ans et plus qu'il entendait brailler ainsi, il avait fini par retenir jusqu'à l'intonation, jusqu'au classique "coup de gueule", et quand le "grand père" n'était pas là - le ay, comme ils appellent les blancs, - il commandait orgueilleusement la manœuvre en français pour se faire admirer et il appelait sans doute sauvages ceux qui ne marchaient pas droit ... Jamais je n'ai vu sergent à l'exercice aussi convaincu que celui-là."²

Le spectacle est surprenant. On ne s'attendait pas à voir un Moï commander l'exercice militaire, surtout dans une langue française irréprochable sans en comprendre un mot. L'emprise de la colonisation française sur ces populations archaïques et isolées apparaît ainsi très forte.

Un autre portrait évoque une naïveté extrême :

« Je puis l'appeler vingt fois dans la matinée, ce sera toujours le même manège. Le jour de mon arrivée, je l'ai fait venir dans ma chambre pour me débarrasser d'une araignée que je ne pouvais pas atteindre, une araignée velue aussi large que la main, qu'il poussa

¹ Ethnie minoritaire du Vietnam.

² Ibid., p. 273-274.

d'ailleurs avec beaucoup d'adresse jusque dans mon lit, et depuis I Hugne¹ ne peut pas supposer que je puisse appeler pour autre chose que pour chasser une bête. Si je secoue désespérément la tête et agite la main en tous sens pour lui faire comprendre qu'il se trompe, il me considère un instant d'un air hébété, la bouche entr'ouverte, puis, avisant un autre insecte encore plus gros - car cela ne manque pas dans cette résidence construite en troncs d'arbres - son visage s'illumine et il fonce sur une nouvelle proie.

- Lui beaucoup bête, me dit le cuisinier, seul Annamite du personnel, qui vient alors à mon secours ...

Bête, oui, je crois bien que I Hugne l'est plus que de raison. Mais si dévoué, si désireux de bien faire ! [...] »²

L'auteur esquisse un I Hugne stupide mais gentil et dévoué. Il est aimable dans ses gestes, ses réactions, sa façon d'exprimer la joie, la fierté. Les situations décrites ici ont une dimension délibérément comique.

Dorgelès manifeste aussi son inquiétude à propos du sort, de la vie des Moïs confrontés au nivellement de la modernisation occidentale :

"[...] et c'est chez ces êtres incultes que la civilisation va se ruer, attirée par la richesse de leurs terres rouges.

- Ils ne cultivent pas leurs domaines ... Ils ne prospectent pas ... Prenons tout!

Spoliation? Non pas. Mise en valeur, expansion coloniale ... Civilisation.

Que connaissent-ils, jusqu'à présent, de cette civilisation? L'impôt, les corvées, la milice ... Et voici qu'un autre bienfait les menace : les plantations, les mines.

On va tailler dans ces forêts, dont ils vivent, où ils ont leurs villages et leurs rays, des concessions de trente mille, quarante mille hectares, et s'ils ne rejoignent pas au nord les Sedangs insoumis ou les Stiengs ou

¹ Nom du personnage évoqué.

² Ibid., p. 282.

*les Ruongs rebelles des forêts-clairières du sud, il ne leur restera qu'à devenir des coolies, des esclaves, en attendant que la misère, les maladies, l'alcool, les aient exterminés."*¹

L'entreprise coloniale dans son expansion spolie les Moïs sous prétexte de mettre en valeur leurs terres, de leur apporter la civilisation, l'instruction. Leurs montagnes, leurs forêts, leurs villages et leurs rizières seront détruits afin que naissent des plantations, des mines. Ils seront chassés de leur terre. Quel avenir connaîtront-ils, selon Dorgelès, ces habitués à la vie libre, sauvage au milieu de la nature, des forêts, de la montagne? C'est la vie des coolies, des esclaves qui les attend. La modernisation et ses "produits" : l'alcool, ses conséquences : la misère, la maladie vont les conduire à la déchéance et à la mort.

*"Voilà les hommes dont on veut faire un peuple de coolies!
Prétendre, du jour au lendemain, les mêler à la vie moderne, c'est les détruire. En Cochinchine et dans le Sud-Annam on a déjà colonisé plusieurs de leurs provinces : en dix ans, le nombre des Moïs y avait diminué de moitié. Les Annamites survivent, s'établissent, pullulent. Les Moïs s'éteignent."*²

Dorgelès accuse la colonisation de la disparition progressive des Moïs. Il en donne une preuve statistique : la moitié des Moïs a disparu en dix ans en Cochinchine et dans le Sud-Annam. Ils ne peuvent pas s'adapter à la vie moderne comme les Annamites.

C'est donc une représentation très contrastée de l'Indochine du début des années 1920 que Dorgelès développe dans *Sur la Route Mandarine*. Cette vision présente tout d'abord trois caractéristiques : elle est résolument orientée vers l'Indochine contemporaine (Dorgelès ne cesse de répéter que le vieil Annam disparaît rapidement et que l'Indochine n'a plus guère de traits communs avec l'Indochine de la conquête et de la décennie de difficile pacification). Cette vision se propose de mesurer sur

¹ Ibid., p. 277-278.

² Ibid., p. 280.

l'étendue même de la Route mandarine, les répercussions sur les hommes et les paysages de ce que Dorgelès considère comme une modernisation à marche forcée.

Elle refuse par ailleurs tout manichéisme : Dorgelès exprime sa compassion profonde et sincère pour ceux que la dynamique de modernisation et de colonisation épuise (coolies, paysans, petits colons défricheurs) ou marginalise et précipite dans la déchéance. Il condamne par ailleurs les spéculateurs et les détenteurs de monopoles qui surexploitent des populations asservies. En ce sens Sur la Route mandarine ne peut être considérée comme une œuvre de propagande coloniale répondant aux attentes des autorités officielles qui avaient invité Dorgelès.

L'accueil de l'œuvre dans les milieux coloniaux fut d'ailleurs tout à fait révélateur. Au moment même du départ de Dorgelès pour l'Indochine une certaine presse française avait dénoncé sa « mission ». Micheline Dupray, dans sa biographie Roland Dorgelès : un siècle de vie littéraire française, rappelle que les qualités de Dorgelès grand reporter et écrivain avaient été saluées en métropole par Henri Béraud, Robert Kemp, Drieu La Rochelle, même si certains critiques lui reprochaient de prendre le contrepied de Loti dans certaines descriptions de paysages indochinois¹. (C'est en particulier le cas des critiques Paul Souday, Franc Nohain). Micheline Dupray rappelle l'intensité des polémiques déclenchées par la publication de La Route mandarine tant en France que dans la colonie (où l'exaspération atteignit cependant son paroxysme) :

« André Billy, qui va devenir un ami intime, le défend : « Loti doutait de la grandeur, de la durée de ces lointaines conquêtes et pleurait les milliers de soldats qu'elles avaient coûtés. Dorgelès a vu là-bas une colonie extraordinairement prospère au sens capitaliste du mot et cette colonie, où, après le sang de nos héros, l'or ruisselle à flots, ne rapporte pas une piastre à la métropole exténuée d'impôts. » Voilà en effet le scandale que Dorgelès voulait dénoncer. [...] Le livre ne peut plaire à ceux qui s'enrichissent sur place. Un journal de Saïgon déclare : « Un livre impartial sur l'Indochine reste à écrire. Roland Dorgelès a été trompé par les récits de certains coloniaux qu'il a

¹ On lui reproche en particulier sa description très réaliste (Dorgelès met l'accent sur l'« odeur de poisson pourri ») de la Baie d'Along (que Loti avait évoqué avec enthousiasme dans Le Mariage de Loti).

écoutés d'une oreille trop complaisante. » [...] Certains trouvent son livre « foncièrement mauvais et nuisible à la cause coloniale. » D'autres pensent que le colonialisme est remis en question par la faute d'écrivains tels que Dorgelès. L'un des chapitres, intitulé « Sous le signe de la piastre », déchaîne les passions.

A Saïgon, M. Monribot s'enflamme : « Une seule vision juste, la dangereuse emprise de la piastre. Les reste n'est qu'un ramassis de potins comme on en recueille à la première traversée, au bar du paquebot. Et par dessus tout, une impression obsédante, gênante, la naïveté du reporter. » [...]

Dans Le Courrier colonial, le coup porte durement : « Roland Dorgelès n'a même pas la reconnaissance du ventre. Partout retentissent en Indochine les mêmes protestations indignées contre l'ingratitude de notre confrère à l'endroit de ceux qui l'ont cordialement accueilli là-bas. » Les pires attaques viennent d'Indochine. [...]

Dans une lettre fracassante adressée au journal Le Nouveau Siècle le 3 septembre 1925, ayant pour titre : « Allons-nous perdre l'Indochine ? » Roland Dorgelès rassemble tous ses arguments : « J'ai voulu dénoncer le péril financier qui menace l'Indochine. Qu'on laisse faire les requins et dans vingt-cinq ans la France aura perdu sa belle colonie ... Ce ne sont pas les Soviets qui nous feront perdre l'Indochine, ce sont les profiteurs. »¹

S'esquisse ici dès 1923-1925 l'image d'une Indochine pré-révolutionnaire, terre des luttes et des répressions. Un avenir très proche – le tournant des années 1920-1930 – verra la confirmation, par de nouveaux reportages, de cette représentation prophétique chez Roland Dorgelès.

¹ Op.cit., p. 259-260-261.

VI. L'émergence en France des voix vietnamiennes dénonçant la colonisation française de l'Indochine.

1. Naissance et maturation de foyers vietnamiens de contestation.

Il ne peut s'agir ici de développer une étude historique de la résistance du peuple vietnamien à la colonisation : qu'il s'agisse du Can Vuong, c'est-à-dire de l'ample mouvement de résistance nationale à la conquête (1880-1890), de la résistance à la pacification (1890-1900), aux mouvements sporadiques de révolte dont la rébellion de Thai nguyen (1917) et sa répression et à la renaissance du mouvement national avec le soulèvement de Yen Bai (1930) et l'ample mouvement de grève qui secoue toute l'Indochine en 1930-1931.

Pour la résistance du Can Vuong, sa dynamique complexe, ses liens ambigus avec la Cour de Hué, nous renvoyons aux études de Charles Fourniau, *Annam-Tonkin 1885-1896. Lettrés et paysans vietnamiens face à la conquête coloniale*¹ et à Trinh Van Thao, *La résistance du Can Vuong revisitée, Figures de Lettrés dans le récit historique du Can Vuong. Un portrait de groupe*².

On sait comment globalement la propagande coloniale réduisit, à travers toute une imagerie (images d'Epinal comprise) la difficile et terrible répression du Can Vuong à la confrontation avec les Pavillons Noirs et enfin à la « chasse aux pirates ».

En fait pour que ces soulèvements divers soient appréhendés et interprétés comme la résistance d'un peuple refusant son asservissement, il fallut attendre une vingtaine d'années. Il fallut que, par delà la tradition d'une hostilité de principe à la colonisation dans la partie la plus radicale de la gauche française et relayée par le Parti Communiste Français à partir de 1920, des mouvements nationalistes et révolutionnaires commencent à se déployer et mettent en échec la France puissance coloniale. En ce sens la guerre du Rif au Maroc déclenchée par le dirigeant Abdelkrim Khattabi et qui tint pendant deux années en échec (1923-1925) les colonisateurs espagnols et français joua sans nul doute un rôle essentiel dans la sensibilisation de l'opinion.

¹ Paris, L'Harmattan, 1989.

² Site Internet Mémoires d'Indochine, 2 juillet 2013.

Pour comprendre les mutations des représentations de l'Indochine durant la décennie (1920-1930) où les autorités coloniales tiennent à promouvoir dans l'opinion publique française l'image d'une colonie absolument pacifiée et véritable laboratoire de la modernisation et du progrès (stratégie qui culminera, comme nous l'avons vu avec l'Exposition coloniale internationale de 1931), il importe de prendre en compte les flux de Vietnamiens qui pour des raisons diverses (participation à la première guerre mondiale, travail dans l'industrie, domesticité, études supérieures) séjournent en France. Dans son article « Une histoire croisée : l'immigration politique indochinoise en France, 1911-1945 »¹ Pierre Brocheux a bien montré la diversité et l'essor des flux migratoires des Vietnamiens vers la France. A partir de 1910, pour les fils des lettrés engagés des études, la France prend la place du Japon, destination que préconisait le lettré patriote Phan Boi Chau², réfugié lui-même du Japon. Pour les jeunes élites annamites visant une formation, le voyage à l'Ouest ou Tay Du s'impose. La guerre de 1914-1918 voit par ailleurs un essor sans précédent des « séjours » de Vietnamiens en France³.

Les résonnances des premiers débats sur l'avenir politique du Vietnam ont eu lieu dès avant 1914 et s'amplifient avec la fin de la guerre. Pierre Brocheux écrit :

« Cependant le pôle où se déroule le débat politique sur l'avenir du Vietnam se met en place avant que n'éclate le premier conflit mondial. Il apparaît autour du lettré Phan Chu (Chau) Trinh, une personnalité déjà connue et reconnue dans son pays pour son opposition à la monarchie « protégée » par le conquérant français. Trinh s'est prononcé pour la modernisation [...] en dénonçant en termes très durs le régime impérial soumis et corrompu et son mandarinat sclérosé et exploiteur du peuple ; par le fait même il accuse le régime et l'administration coloniale française qui « coiffe » et perpétue ce régime en l'utilisant à des fins de domination et d'exploitation. En 1908, un soulèvement antifiscal violent a lieu dans le Quang Nam, la responsabilité en est imputée à Phan Chau Trinh qui est condamné à

¹ Europe Solidaire Sans Frontières – <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article> 14195, mai 2009.

² Phan Boi Chau (1867-1940).

³ De 1915 à 1919, 42922 tirailleurs et 49180 travailleurs arrivent en France.

mort ; sa peine ayant été commuée, il est déporté au bagne de Poulo Condor.

Grâce à des amis français, le journaliste Ernest Babut et le commandant Jules Roux qui font intervenir la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, Trinh est libéré du bagne et il est admis à résider en France c'est-à-dire qu'il est exilé en 1911. Il fait connaissance avec Phan Van Truong, répétiteur à l'Ecole des langues orientales de Paris, et tous deux fondent la Fraternité des compatriotes (Hoi dong Bao Than Ai) en 1912 puis l'Association des patriotes indochinois en 1914. Ces initiatives valent aux deux hommes l'accusation de complot concerté avec le prince Cuong De (alors réfugié au Japon et prétendant au trône du Viet Nam) et en collusion avec les Allemands après que la guerre ait éclaté ; Trinh est incarcéré à la Santé et Truong au Cherche-midi, prison militaire, et, parce que citoyen français, il est mobilisé lorsque la guerre éclate. Les deux hommes sont libérés en 1915 après neuf mois de détention et l'intervention active d'un avocat socialiste, Marius Moutet [...] ainsi que du commandant Roux et de la Ligue des droits de l'homme. C'est à ce moment là que Truong est envoyé comme interprète auprès des ouvriers indochinois qui viennent d'arriver à l'arsenal de Toulouse. De son côté, Trinh se voit supprimer l'allocation annuelle de 6000 francs que lui versait le gouvernement et il doit travailler comme retoucheur photographe, métier auquel il initiera un jeune compatriote, le futur Ho Chi Minh.

L'exposé de ces détails est nécessaire pour comprendre l'attraction exercée par les deux hommes et les ralliements autour d'eux, en majorité des étudiants, mais également des travailleurs restés en France après la guerre (ouvriers et navigateurs) et les gens de maison (cuisiniers, valet et bonnes que l'on appelait les boys et boyesses) que des coloniaux ont ramenés avec eux de leur séjour en Indochine. Le plus connu de ces intermédiaires est Dang Van Thu, navigateur marié avec une Française comme Nguyen The Truyen, il fonde une famille au Havre et ouvre un restaurant qui est à la fois un relais et le

« financier » du Parti annamite de l'indépendance ainsi que des journaux (ex-Viet Nam Hon) que celui-ci publie à la fin des années 1920. En même temps ils révèlent les personnalités et les réseaux français qui protégeaient et soutenaient ces immigrants indochinois (M. Moutet, J. Roux, la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, le parti socialiste, les libéraux) d'une façon générale mais non exclusive, la mouvance de gauche ; ces relations forment la trame de la radicalisation progressive dans les années 1920. »

2. L'impact des interventions de Nguyen Ai Quoc dans la gauche française.

Intervient directement très tôt Nguyen Tat Thanh (Ho Chi Minh) arrivé d'Angleterre à Paris en 1917. Se forme alors le groupe des « Cinq Dragons » (Nguyen An Ninh se joindra à eux en 1919). Et c'est Nguyen Tat Thanh qui, sous le nom de Nguyen Ai Quoc, rédige les Revendications du peuple Annamite qui sont remises à la Conférence de préparation du Traité de Versailles (1919). Lors du voyage officiel de l'empereur Khai Dinh en France en 1922, le groupe multiplie les critiques de l'empereur fantoche et Nguyen Ai Quoc (le futur Ho Chi Minh) écrit une pièce de théâtre satirique, le Dragon de bambou qui sera représentée à la fête du journal communiste l'Humanité à Garches en juin 1922.

En écho de la révolution russe, avec la formation de la Troisième Internationale, de nouvelles lignes de partage apparaissent : Nguyen Ai Quoc (Ho Chi Minh) est « délégué indochinois » au congrès du Parti socialiste à Tours en 1920 et vote l'adhésion à l'Internationale Communiste :

« [...] il y a une chose que j'ai bien comprise : la Troisième Internationale accorde une attention à la libération des Colonies ... Quant à la Deuxième Internationale, elle ne se préoccupe pas de la question coloniale. »¹

Le soutien aux indépendantistes indochinois va par là même se déplacer à l'extrême gauche², les libéraux se contentant de dénoncer les « abus » du système colonial. Nguyen Ai Quoc participe activement à la rédaction du journal Le Paria : il écrit 22 articles dans ce journal qui paraît de 1922 à 1926. Il l'illustre également de ses dessins (le tirage du journal passe de 2000 à 10000 exemplaires).

¹ Trân Zân Tiên, Nhung mau chuyen ... p. 12 (récit autobiographique de Ho Chi Minh).

² Le PCF crée en 1921 une commission coloniale et un cercle, l'Union internationale, auxquels participent N.A.Quoc et N.T.Truyen.

A partir de 1925, le contexte de l'immigration vietnamienne en France change considérablement : le nombre d'étudiants vietnamiens connaît un essor sans précédent (de 177 en 1924 à 1700 en 1929). Le nombre de travailleurs augmente également. Des associations professionnelles ou mutualistes de vietnamiens en France (7 selon la police) se constituent et sont souvent animées par les indépendantistes. Le parti constitutionnaliste animé par Bui Quang Chieu et Duong Van Giao reçoit le soutien des libéraux et des écrivains « coloniaux » Albert de Pouvourville et René Maran (Prix Goncourt 1921).

La création du Parti Annamite de l'Indépendance en 1926 (avec son journal la Nation annamite, premier numéro le 15 janvier 1927), la création de nombreux journaux rédigés en quoc ngu ou en français – notamment l'Annam scolaire publié par les étudiants vietnamiens de Toulouse –, la création du Parti Communiste du Vietnam à Hong Kong en 1930, l'émoi créé par le soulèvement de Yen Bay, les troubles qui gagnent l'Annam Nord et la Cochinchine vont concourir à modifier profondément l'image de l'Indochine en France, et bien au-delà du PCF et de l'extrême gauche française¹.

Vers 1930, dès avant le soulèvement de Yen Bay, les grèves qui secouent l'Indochine et la fondation du Parti communiste vietnamien, les essayistes français qui traitent des problèmes de la colonie désignent unanimement Nguyen Ai Quoc (le futur Ho Chi Minh) comme l'adversaire le plus irréductible de la présence française en Indochine : qu'il s'agisse d'Albert de Pouvourville dans Griffes rouges sur l'Asie², de René Vanlande dans L'Indochine sous la menace communiste³, de Jean Dorsenne dans Faudra-t-il évacuer l'Indochine ?⁴ ou Louis Roubaud dans Viet Nam, la

¹ Pierre Brocheux écrit dans le même article : « A partir de 1930, le PCF s'engage plus à fond dans la lutte anticolonialiste notamment contre la répression en Indochine. L'Humanité consacre un article sur ces événements presque chaque jour, tracts et meetings se multiplient. Un instituteur communiste, Jules Guireyette, écrit une pièce en trois actes intitulée Bougre de Nhaquê, le groupe artistique prolétarien La Bellevilloise en donne une représentation en décembre 1932 devant 300 personnes. En janvier 1933, 350 personnes assistent à une deuxième représentation au Grand Orient de France, rue Cadet, elle est l'occasion de lever une souscription et de faire signer une pétition pour les emprisonnés d'Indochine. Le mois suivant la pièce est interdite de représentation à la salle des Sociétés savantes, rue Danton, sous l'égide du Secours Rouge International, mais le surlendemain elle est montée au siège de La Ligue des Droits de L'Homme et du Citoyen. »

² Paris, Ed. Baudinière, 1933.

³ L'Indochine sous la menace communiste, Paris Ed. J. Peyronnet et Cie, 1930.

⁴ Paris, La Nouvelle société d'édition.

Tragédie indochinoise¹. Pour mieux comprendre le rôle très important de Nguyen Ai Quoc au sein du mouvement ouvrier français (SFIO puis PCF) pour promouvoir la prise en compte de la question coloniale, il importe de se reporter à l'étude d'Alain Ruscio « L'agitateur annamite Nguyen Ai Quoc » – Ho Chi Minh à Paris, 1917-1923². Dans le Paria, qui se propose de combattre la colonisation française dans l'ensemble de l'Empire, Nguyen Ai Quoc précise qu'il se fixe l'objectif suivant :

*« dénoncer les abus politiques, l'arbitraire administratif, l'exploitation économique dont sont victimes les populations des vastes territoires d'outre-mer [...] les appeler à se grouper pour travailler à leur propre progrès matériel et moral, et les convier à l'organisation qui a pour but de libérer les opprimés des forces de domination, de réaliser l'amour et la fraternité. »*³

Enfin en 1925 Nguyen Ai Quoc publie à Paris, à la « Librairie du Travail » un véritable réquisitoire contre la colonisation en Indochine : Le Procès de la colonisation française, texte qui synthétise en fait les critiques développées dans le Paria et dans les articles que Nguyen Ai Quoc a écrits dans le journal l'Humanité. Il dénonce les violences organisées, les impôts qui réduisent les indigènes à la misère, la corruption qui gangrène l'administration coloniale, les monopoles de l'alcool et de l'opium qui empoisonnent littéralement la population⁴.

¹ Paris, Valois, 1931.

² Communisme. Revue du centre d'étude d'histoire et de sociologie du communisme, 4^e trimestre, 1990, n°28.

³ Le Paria, n°1, avril 1922, « l'appel, la direction des originaires d'outre-mer. »

⁴ Le Pouvoir colonial et notamment Albert Sarraut (ch.II. « L'empoisonnement des indigènes ») sont accusés de multiplier les débits d'opium et d'alcool et d'empoisonner la population en la contraignant à consommer l'alcool produit par le monopole. Le chapitre III consacré aux gouverneurs des différentes colonies françaises dénonce la gabegie financière et des cas de corruption. Le Chapitre IV qui traite des administrateurs dénonce particulièrement le cas de Darles, résident au Tonkin – et légèrement condamné à Saïgon pour ses actes violents et arbitraires et pour avoir provoqué la révolte de Thai Nguyen en 1917. Le chapitre V « Les civilisateurs » est un long recensement d'exactions qui sont le fait de fonctionnaires et plus particulièrement de gendarmes. Dans le chapitre VII, « La gabegie administrative », Nguyen Ai Quoc dénonce les dépenses administratives exorbitantes, les dépenses officielles somptuaires (le voyage de l'empereur Khai Dinh – « le Dragon en bambou » – en France, l'exposition coloniale de Marseille) : « les pauvres bougres d'Annamites paient, paient toujours. » Pressions fiscales et emprunts forcés, corvées et réquisitions, imposition de concession pèsent sur l'Annamite opprimé (ch. VIII. L'exploitation des indigènes).

« Par ce bref aperçu, on voit que sous le masque de la démocratie, l'impérialisme français a transplanté dans le pays d'Annam, le régime du Moyen-âge, et que le paysan annamite est crucifié, par la baïonnette de la civilisation capitaliste et par la voix de la Chrétienté prostituée. » Dans le chapitre VIII (La Justice), Nguyen Ai Quoc dénonce les exactions impunies :

Cet ouvrage prend en fait à contrepied les projets d'Albert Sarraut visant, au lendemain de la première guerre mondiale à promouvoir des réformes et une politique d'association franco-indigène¹

« Le conseil de guerre de Lille vient de condamner à vingt ans de travaux forcés Von Scheven, officier allemand, qui, pendant l'occupation, a cravaché les indigènes de Roucq. Mais pourquoi, en Indochine, ce monsieur français qui abat un Annamite d'un coup de revolver dans la tête ; ce fonctionnaire français qui enferme un Tonkinois dans une cage de chien, après l'avoir féroce­ment « cadouillé ». Cet entrepreneur français qui tue un Cochinchinois après lui avoir lié les bras et l'avoir fait mordre par son chien ; ce mécanicien français qui « descend » un Annamite avec un fusil de chasse ; cet employé français de la marine qui fait mourir un garde-barrière indigène en le poussant dans un brasier, etc., etc. Pourquoi ne sont-ils pas punis ? »

Dans le chapitre IX (« L'obscurantisme ») la censure de la presse annamite en Indochine est condamnée, le manque d'écoles, les obstacles au départ pour études en France sont dénoncés :

« Abrutir pour régner », voilà la méthode chère aux gouvernants de nos colonies. »

Nguyen Ai Quoc dénonce plus particulièrement l'interdiction de son journal le Paria en Indochine.

Dans le chapitre X (« Le cléricalisme ») l'église catholique est particulièrement prise pour cible : évangélisation forcée, participation à l'oppression, accaparement des terres sont les principaux griefs de Nguyen Ai Quoc à l'égard des missionnaires. La femme est présentée comme la victime par excellence de l'ordre colonial (ch. XI Le martyr de la femme indigène). Enfin Nguyen Ai Quoc salue la révolution russe, première révolution qui « tend la main » aux peuples colonisés, et l'internationale communiste qui s'engage dans leur organisation.

Le texte, véhément, de tonalité pamphlétaire se clôt par un appel à la lutte adressé à la jeunesse annamite.

¹ Cf. Patrice Morlat, Projets coloniaux et mise en pratique : la politique des « fils » de Sarraut dans les années vingt, in Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique, 85/2001.

3. Les critiques et combats de Nguyen An Ninh, traducteur du Contrat social.

Il faut en outre prendre en compte les interventions en langue française de Nguyen An Ninh, le grand lutteur, poète, lecteur de Baudelaire et du Céline du Voyage au bout de la nuit, traducteur du Contrat social en vietnamien, inlassable journaliste – créateur à Saïgon du journal de langue française La Cloche fêlée¹, et finalement assassiné dans son ultime détention au bagne de Poulo-Condore².

C'est dans la revue mensuelle Europe créé en 1923 par Romain Rolland, et plus précisément en ouverture du numéro 31 du 15 juillet 1925 que Nguyen An Ninh publie un ample article intitulé « La France et L'Indochine ».

D'entrée de jeu, en terme paradoxaux, voire provocateurs, Nguyen An Ninh critique tout d'abord la dégénérescence du système mandarin en Annam (quitte à s'appuyer sur une citation de Paul Doumer) :

« Longtemps avant l'arrivée des Français en Indochine, la doctrine confucéenne qui régit la société et forme l'individu chez les Jaunes, avait été déjà faussée en Annam. Les idées confucéennes étaient entrées dans la masse à tel point qu'on avait plus besoin de les chercher dans les livres.

Les lettrés ne pénétraient plus la doctrine du Maître : ils n'avaient en vue que le succès dans les concours royaux et l'accès au mandarinat. Ils n'étaient plus que des dilettantes qui pouvaient citer quelques phrases des Quatre-Livres et faire des vers. Ils n'étaient plus des « hommes supérieurs » tels que le conçoit la doctrine confucéenne, droits, justes, humains, fiers, c'est-à-dire des hommes. Dans la société annamite, édifiée sur une base démocratique, les lettrés décadents arrivaient à introduire la seule différence sociale, qu'on puisse noter

¹ Le directeur du journal était un Français d'origine vietnamienne Eugène Dejean de la Bâtie qui avait auparavant collaboré avec André Malraux à la rédaction du quotidien L'Indochine, cf. Ngo Van, Au pays de la cloche fêlée, L'Insomniaque, 2000.

² Devenu le symbole de la répression française puis américaine au Vietnam.

dans l'histoire de l'Annam : ils se parlaient en un langage que le peuple ne pouvait comprendre. La classe des lettrés d'où sortaient les mandarins, qui devaient guider le pays, sombrait dans l'abîme des vers. Elle devenait ignorante, était non seulement incapable de diriger et de défendre le pays, mais encore exploitait sans scrupule la masse, qu'elle avait la mission d'aimer et de guider. L'ancien gouverneur général, P. Doumer, a fait preuve d'une rare intelligence en disant : « Quand les Français venaient conquérir l'Indochine, les Annamites étaient déjà mûrs pour l'esclavage. »

La partie saine des traditions, attestée par l'histoire réside en fait, d'après Nguyen An Ninh, dans le peuple des campagnes. C'est sur cette partie saine que s'enracine le double refus actuel de l'ancien système politique impérial et mandarinal et de l'oppression coloniale :

« Le peuple seul gardait quelque vertu confucéenne ...

Le paysan retenait en lui la conscience des devoirs sociaux enseignés par les préceptes confucéens. Pendant que les lettrés exposaient le pays aux guerres civiles et aux convoitises des étrangers, c'était de la masse paysanne illettrée que sortaient les héros qui sauvèrent maintes fois le royaume. Un héros, connu sous le nom de Thàng Lia, apparaissait un peu avant Nguyen Anh, le fondateur de la famille des Nguyen actuels. Ancien gardien de buffles, que révoltait la décadence sociale, il se fit brigand pour pratiquer la justice. Plus beau et plus fort que le Brigand de Schiller, auquel d'ailleurs il ressemblait par la façon tragique dont se termina sa vie, il arrivait à créer un empire dans l'empire et établissait sa capitale au col de Cumôn, dans le centre même de l'Annam.

Ce furent encore les paysans, ce fut le peuple des communes qui lutta contre les troupes françaises appelées par les Nguyen. Aujourd'hui même, le peuple des communes n'accepte pas encore la domination française et garde, malgré le partage arbitraire du pays en trois tronçons, la conscience de son unité, c'est-à-dire la conscience qu'il

est un peuple. Et, pendant que le peuple des communes se courbe vers la terre et espère encore des événements favorables, des Annamites, qui ne peuvent supporter un régime d'esclavage, s'enfuient et se rencontrent à l'étranger. D'autres se résignent et restent dans le pays, mais refusent de coopérer à l'œuvre de domination. La révolte populaire couve partout et éclate à des intervalles intermittents. Même les fonctionnaires annamites, que les nécessités de la vie et leur faiblesse morale contraignent à collaborer avec les Français, attendent la délivrance. Seuls, les boys élevés par le Gouvernement aux plus hauts rangs et les héritiers des lettrés corrompus chantent les bienfaits de la domination française. Ils chantent le loyalisme de la masse et le prouvent par des banquets auxquels ils contraignent les notables, les phu et les huyen. »

Nguyen An Ninh dénonce avec véhémence les actes répressifs et l'exploitation éhontée des Annamites par la puissance colonisatrice : l'espionnage généralisé des suspects en Indochine et à l'étranger, le recours systématique à la politique « du glaive » et à l'asservissement au mépris des principes démocratiques que la France a proclamés. Nguyen An Ninh note de plus que la question franco-annamite qui se pose en Indochine s'intègre nécessairement – avec les mutations de la Chine voisine – dans la question plus ample des rapports de l'Europe et de l'Asie. Il dénonce avec force le présupposé d'une supériorité de l'Européen sur l'Asiatique :

« C'est le « prestige européen » qui explique les avantages et privilèges monstrueux accordés aux Français. C'est le « prestige européen » qui tue la justice dans les tribunaux, qui interdit d'infliger une même peine à un Français et à un Annamite coupables d'un même délit, qui condamne à des peines dérisoires, et avec sursis par surcroît, les Français qui tuent les indigènes. C'est au nom du « prestige européen » que le célèbre « bandit » Darles, l'ancien résident au Tonkin, qui a été cause de la révolte de Thai-Nguyen, fut condamné à cent francs d'amende pour toutes les atrocités et les crimes dont il fut reconnu officiellement coupable. Luong Ngoc-

Quyen, accusé d'on ne sait quel crime politique, et dont l'emprisonnement a beaucoup contribué à la révolte de Thai-Nguyen, a été, m'a dit Phan Chu Trinh, enfermé pendant un an dans un cachot haut de un mètre, où ses membres pourrissaient dans les chaînes. Par la contrainte des événements, on a révoqué Darles, il est vrai, mais on lui a donné en compensation et, pour ne pas trop altérer le « prestige européen », un poste important aux distilleries Fontaine en Cochinchine. Comme il ne peut plus régner au Tonkin, il règne en Cochinchine. Il s'y promène en auto tous les soirs avec le gouverneur et se contente d'un pouvoir occulte d'Eminence Grise. »¹

Nguyen An Ninh explique longuement, exemples à l'appui, que le statut juridique de l'indigène autorise l'arbitraire, l'intimidation.

Nguyen An Ninh se réfère plus particulièrement à son expérience de fondateur du journal La Cloche fêlée pour dénoncer les contraintes qui permettent d'étouffer une presse en langue française pourtant moins strictement contrôlée que la presse annamite soumise à l'autorisation et à la censure préalable ainsi qu'à l'interdiction formelle d'aborder quelque sujet politique que ce soit. La liberté d'écrire, de parler et de se réunir est absolument refusée à tout Annamite.

Enfin intervient, spoliation de plus en plus sensible, l'inégalité de droit des Annamites et des Français ayant pourtant les mêmes diplômes.

C'est au nom de la France des droits de l'homme, en évoquant Montesquieu, Rousseau et la déclaration des droits de l'homme que Nguyen An Ninh développe sa critique de l'injustice inhérente à la colonisation :

« Les coloniaux empêchent les Annamites d'aller s'instruire en France « Car, disent-ils, plus les Annamites s'instruisent, plus ils deviennent anti-français » En vérité, les Annamites façonnés par les écoles françaises n'ont plus, comme la masse, la haine du conquérant, mais presque tous, ils sont anti-coloniaux. Le Courrier Saïgonnais, quotidien français, a ouvertement approuvé le gouvernement colonial

¹ Pour le rôle de Darles au sein des distillerie Fontaine, cf. Archives personnelles A.R. Fontaine (collections J.J. Tatin-Gourier).

d'avoir restreint autant que possible les exodes d'études, pour barrer le chemin de la Métropole à ce qu'il appelle : « l'anti-France»

Liberté individuelle, liberté de pensée, liberté de voyage ... Quand une réforme est nécessaire au progrès et à la vie d'un peuple, ce peuple la réclame. Mais quand ces trois libertés élémentaires lui sont refusées il ne reste au peuple que le silence et la révolte.

C'est pourquoi j'éprouve quelque pudeur à parler pour mon pays. Je sais qu'en 1789 les Droits de l'Homme ont été proclamés en France même, et c'est pourquoi j'espère pouvoir toucher les Français de la Métropole en révélant l'absence complète en Indochine des libertés élémentaires qui protègent la dignité humaine. Je sais que la France ne peut à l'heure actuelle s'occuper de ses colonies autrement que pour en tirer un intérêt immédiat et matériel. Je sais que l'Europe en arrive actuellement au point où la destinée humaine est attachée au sort de la machine économique, sur laquelle elle n'a plus de pouvoir ; et que les représentants de peuple français confient le sort de l'Indochine à la fatalité et à un groupe de rapaces. Mais l'Indochine en est encore à un stade sentimental où la volonté humaine peut beaucoup.

Pas plus en Indochine qu'ailleurs un homme ne peut empêcher les événements de surgir ; mais il y peut éviter les catastrophes stupides. Il s'agit d'un peuple de vingt millions d'âmes. Il n'est pas besoin de beaucoup de volonté pour diriger l'Indochine sans trop de heurts. Un peu de bonne volonté suffit.

Il ne me semble pas nécessaire de montrer aux Français de la Métropole la façon dont les coloniaux dirigent et exploitent l'Indochine, comment ils y forment une véritable monarchie absolue, avec son régime de cour, ses courtisans, ses grands favoris, ses privilèges féodaux, ses gaspillages insensés. Cette monarchie absolue, qui épuise notre race, est dominée par un groupe de financiers. Le Dr. Cognacq, gouverneur de la Cochinchine, a pour Eminence Grise Darles, le fameux « bandit » de Thai-Nguyen, plus intelligent que le gouverneur, un vrai barbare, sanguinaire et d'une cruauté qui ne le

cède point à celle qu'on attribue aux indigènes les plus arriérés de l'Afrique. Ce Darles, à son tour, est sous l'autorité des Fontaine des Distilleries de l'Indochine – ces Fontaine auxquels le monopole de la fabrication de l'alcool fut renouvelé sans consultation de la représentation indigène – ces Fontaine qui, avec l'appui de la police gouvernementale, imposent aux villages une limite de consommation. Cette trinité est le symbole de la puissance qui tient l'Indochine. »

Le souhait d'une évolution fondée sur la coopération et le compromis – le sens démocratique des Français étant appelé à revivifier ses traditions démocratiques encore vivantes dans la paysannerie vietnamienne – n'empêche nullement Nguyen An Ninh de comprendre, d'approuver et de soutenir la longue liste des révoltes vietnamiennes contre l'ordre colonial :

« Je ne dirai rien de la destruction par les coloniaux de l'idéal démocratique annamite, réfugié dans la commune. Je ne dirai rien de la Cour pourrie ni de ses mandarins ignorants, entretenus comme instruments d'oppression.

Les Annamites formés par les écoles françaises désirent pour leur race une évolution lente et sûre, sous la souveraineté française, vers la forme constitutionnelle des nations européennes. Quelques – uns : parmi eux, patriotes éclairés, se sont même dévoués à une propagande dans la masse pour essayer de démontrer à celle-ci les dangers de la revanche et les avantages du patriotisme qui accepte, sous la souveraineté française, l'évolution vers la liberté politique promise dans les discours officiels. Ils croient à la collaboration possible entre Français et Indigènes. Mais si les coloniaux s'entêtent à refuser aux Annamites les libertés élémentaires, ceux-ci ne pourront désapprouver la violence de la masse.

La longue série des révoltes qui ont éclaté depuis l'installation de la France en Indochine – les « cinq tigres qui châtiaient l'Occident », la fuite du roi Duy Tan, le mouvement de 1908, l'affaire Gilbert Chieu, Dong-Kinh-Nghia-Thuc, la bombe de Hanoi, la révolte de Thai-

Nguyen, le complot Phan-Xich-Long, l'attaque de la Prison Centrale de Saïgon, etc., – prouve que la masse n'est pas tout à fait paralysée. La récente bombe de Canton, lancée, disent les journaux chinois, par un Annamite, prouve que la masse révoltée a pu trouver une base d'action en dehors des frontières indochinoises. Sans doute, le gouvernement colonial a pris toutes mesures utiles contre les révoltes. Le service militaire sera imposé à tous les Annamites, sauf aux fonctionnaires. Mais le tirailleur tonkinois qui empoisonna la garnison française de Hanoï avait, pendant dix ou quinze ans, servi dans les troupes indochinoises. Et un jour, devant les tirailleurs, il brisa les médailles dont l'avait récompensé le Gouvernement colonial. L'absence des libertés élémentaires unit tous les Annamites instruits pour une commune revendication. Quelque événement prochain en Extrême-Orient pourrait provoquer la révolte de la masse. Que la France songe à toutes ces forces tendues !

Je fais appel à la France et à l'égoïsme éclairé des coloniaux. On dit en Annam : « la malédiction du Ciel est suspendue au-dessus de la tête des égoïstes et des inhumains. »

De tels textes publiés dans des revues telles qu'Europe ont sans nul doute profondément ébranlé l'image d'une Indochine pacifiée, engagée sur la voie de la civilisation et du progrès que les autorités françaises tenteront de plus en plus désespérément de promouvoir jusqu'à la seconde guerre mondiale.

VII. Le développement d'une critique politique et sociale : vers le diagnostic d'un « malaise indochinois ».

1. La réorientation des récits de voyage.

L'un des signes les plus probants de cette mutation profonde des représentations de l'Indochine coloniale est sans nul doute la réorientation des récits de voyage à la fin des années 1920 et dans la décennie qui précède la seconde guerre mondiale : le voyage d'enquête sur l'oppression politique et sur l'exploitation socio-économique tend à s'imposer aux lendemains des premiers mouvements de contestation qui secouent l'empire colonial (guerre du Rif au Maroc, soulèvement de Yen Bay et grèves insurrectionnelles en Indochine). Tout atteste qu'en ce sens l'Exposition coloniale internationale de 1931, avec la place très importante qu'elle accordait à l'Indochine (on a même parlé d'une exposition dans l'exposition) a bien constitué une sorte de sommet de la propagande coloniale dont le discours s'est en quelque sorte trouvé pris à contrepied par la focalisation sur la pauvreté et la répression. La glorification du bilan de la colonisation en Indochine a perdu une part importante de sa crédibilité.

2. Malraux en Indochine : deux séjours et une ambivalence.

D'une certaine manière dès 1925 la succession des deux voyages de Malraux en Indochine est révélatrice. Le premier voyage avec pour destination Angkor s'inscrit dans la tradition du voyage en Orient avec sa quête archéologique (Malraux et son ami Louis Chevasson sont condamnés à Pnom Penh tout d'abord, puis à Saïgon en appel pour avoir pillé des statues et du bas-reliefs du temple de Banteay Srei) un sens de l'exotisme et un dandysme qui peuvent être rapprochés des voyages aristocratiques du XIX^e siècle¹.

Le second voyage, avec une installation à Saïgon (janvier-décembre 1925), est dominé par un engagement social et politique : la création du quotidien L'Indochine (49 numéros publiés) auquel succède le bi-hebdomadaire l'Indochine éclairée (18 numéros publiés). Les positions réformistes (à aucun moment il n'est question d'indépendance dans ces deux journaux) mais très critiques à l'égard de l'administration coloniale d'Indochine suscitent l'hostilité très nette des autorités qui freinent la fabrication et la diffusion des deux organes de presse.

Mais en 1925, la parution de ces journaux ne fait de bruit que dans la communauté française de Saïgon.

¹ Cf. Olivier Todd, André Malraux une vie, NRF Biographies, Gallimard, 2001.

3. Indochine S.O.S. d'Andrée Viollis : l'envers du décor.

Il en va tout autrement avec la publication d'Indochine S.O.S. en 1935 chez Gallimard, ouvrage préfacé par André Malraux. Quand elle publie cette enquête sur l'Indochine coloniale, Andrée Viollis a derrière elle une carrière prestigieuse de journaliste. Reporter dès 1914 au Petit Parisien, critique littéraire et feuilletoniste, elle a notamment enquêté, écrit et publié en 1927 sur la révolution russe (Seule en Russie, de la Baltique à la Caspienne, Gallimard, 1927). A partir de 1930, Andrée Viollis concentre son attention sur l'Extrême-Orient et plus particulièrement sur la politique expansionniste du Japon et les mouvements révolutionnaires en Chine. Elle publie en effet successivement Changhaï et le destin de la Chine¹ (1933), Le Japon et son empire² (1933), Le Conflit sino-japonais³ (1938). Mais auparavant Andrée Viollis s'est plus particulièrement intéressée au mouvement indépendantiste indien (L'Inde contre les Anglais, éd. Des Portiques, 1930). Ultérieurement Andrée Viollis militera contre la montée du fascisme en Europe, entrera (1938) à la rédaction du quotidien communiste Ce soir et s'engagera dans la résistance.

Mais en 1931, elle accompagne le ministre des colonies Paul Reynaud en Indochine. Et c'est ce dernier qui l'a officiellement chargée d'enquêter sur les conséquences de la répression des troubles de 1930. Paul Reynaud lui a précisément demandé de rencontrer des nationalistes annamites pour « connaître leurs griefs, leurs revendications, leurs espérances ». Cela pourrait l'aider, pense-t-il, à promouvoir d'éventuelles réformes dans l'Indochine coloniale. C'est donc une mission d'information politique importante qui lui est confiée immédiatement après le grand mouvement de révoltes et de grèves qui secoue l'Indochine en 1930-1931.

Le voyage commence à bord du bateau d'Artagnan et le point d'arrivée est Saïgon. Andrée Viollis parcourt tout le pays, du Sud vers le Centre et le Nord, plus précisément de la Cochinchine à l'Annam et au Tonkin. Elle revient particulièrement sur les lieux connus des révoltes, des répressions et des famines. Les descriptions de paysage sont peu nombreuses. L'auteur se préoccupe avant tout de la situation

¹ R. – A Correa, coll. « Faits et gestes », 1933.

² B. Grasset, coll. « Les Ecrits », 1933.

³ M. Maupoint, 1938. Conférence du cercle Descartes donnée dans l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne, le 1^{er} décembre 1938.

sociale, économique et politique des "indigènes". Andrée Viollis s'efforce avant tout d'observer la vie des "indigènes" telle qu'elle est déterminée par le système colonial français, l'oppression renforcée par un système mandarinal traditionnel corrompu et manipulé.

Sur la base de témoignages français et annamites, elle analyse les révoltes récentes, dénonce les traitements brutaux, les répressions impitoyables de l'administration française en Indochine. Elle cherche ainsi à informer ses lecteurs de la France métropolitaine de la réalité atroce d'une colonisation que les plus hautes autorités françaises en Indochine cherchent à masquer.

Dès l'arrivée à Saïgon, l'auteur effectue une visite de la prison centrale. Cette priorité accordée aux conséquences humaines de la répression est révélatrice de l'engagement d'Andrée Viollis et des possibilités que lui offre la mission officielle dont elle est chargée :

*"Couloir obscur, grosse clef qui grince, puis un réduit noir, encombré de poutres, d'où s'échappe une nappe de gluante puanteur. Deux formes apparaissent vaguement, emmêlées, pelotonnées l'une dans l'autre, un bras entourant des épaules, une tête sur l'autre poitrine, quelque chose de fraternel, de pitoyable, d'angoissant. L'autre, c'est un prisonnier de droit commun, également condamné à mort. Huy soulève un instant sa grosse figure aux lèvres gonflées, pathétiquement enfantine, nous lance un coup d'œil farouche, la laisse retomber. Aucun des deux prisonniers ne bouge. Le gardien secoue gauchement son trousseau de clefs. Le haut fonctionnaire pose les questions rituelles. Silence obstiné. Mon cœur bat: j'ai honte, j'ai mal. Je suis fascinée par cette main qui pend et dont les doigts peu à peu se referment, se contractent, ferment le poing."*¹

Andrée Viollis obtient le droit de visiter le lieu de détention de deux prisonniers condamnés à mort dont l'un est de droit commun et l'autre est un politique. L'émotion, la compassion du lecteur sont immédiatement recherchées. Andrée Viollis

¹ Andrée Viollis, *Indochine S.O.S.*, édité par Gallimard en 1935, réédité par Les bons caractères en 2008, p. 29.

met l'accent sur les conditions abominables de l'emprisonnement: l'obscurité, le grincement des grosses clefs, le manque d'hygiène, la poussière, la pourriture et surtout la gestuelle pathétique des deux prisonniers. Quelques brefs signes suffisent pour suggérer l'horreur de la situation et la terreur dans laquelle vivent les prisonniers. Enfin, Andrée Viollis exprime un sentiment de culpabilité : "Mon cœur bat: j'ai honte, j'ai mal". Elle a conscience d'appartenir à une nation de bourreaux.

A travers divers témoignages, elle est informée que, dans la prison, il y a une distinction dans le traitement des prisonniers : "la différence entre le régime des prisonniers de droit commun, français et indiens, assassins, voleurs, escrocs, et celui des prisonniers politiques indigènes" :

"Français et Indiens couchent dans des lits avec paillasses, draps, oreillers, couvertures. Ils sont convenablement nourris et ont droit deux fois par semaine à la cantine; ils portent des vêtements blancs, gardent des boys à leur disposition, peuvent posséder des livres, écrire quand il leur plaît; ils reçoivent des visites de leur famille, de leurs amis, ont une à deux heures de récréation par jour et la faculté d'aller à l'infirmerie chaque fois qu'ils le désirent.

Il en va tout autrement des prisonniers politiques: ils sont environ 1500 dans les locaux destinés à abriter 500 détenus, entassés dans des salles empuanties par des tinettes, insuffisamment éclairées et aérées; ils couchent à même le parquet, sur des nattes crasseuses infestées de vermine; aucun droit à la cantine, point de visites, point de lecture, ce n'est qu'en cas de maladies graves et souvent quand il est trop tard que les politiques indigènes ont droit à l'infirmerie. Quant aux repas, ils sont pris sur le temps de la récréation et durent quinze minutes; ils se composent uniquement d'une bouillie de riz et de légumes, avec quelques petits morceaux de viande et de poisson et les rations en sont la plupart du temps insuffisantes. Or, me disent ces jeunes gens, il est défendu de recevoir du dehors les moindres provisions, fût-ce un grain de sel. Les prisonniers se plaignent-ils d'avoir faim? Les mata ou gardiens indigènes font pleuvoir sur eux les coups de rotin. Les réclamations deviennent-elles collectives? Le gardien-chef fait mettre

*tout le monde aux fers - cette "barre de justice" qui retient chaque détenu par un anneau de fer à la cheville. Et pendant dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, gardiens européens et mata, passant devant le rang, armés de leurs gros rotins, tapent à bras raccourcis sur ces hommes enchaînés."*¹

La comparaison entre les deux catégories de prisonniers met en évidence la grande différence entre les deux régimes d'emprisonnement : les prisonniers français et indiens bénéficient d'une vie quotidiennement correcte tandis que les prisonniers politiques indigènes subissent un traitement sévère, brutal qui les prive de tout droit de sortir, de lire, de recevoir les visites et les provisions de leur famille. Andrée Viollis insiste sur le surpeuplement épouvantable et le manque d'hygiène du secteur de la prison réservé aux politiques. Elle note qu'ils connaissent souvent la faim, les coups violents des gardiens. L'indication du nombre des prisonniers politiques suggère de plus l'étendue de la répression.

Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur les violences auxquelles les prisonniers sont exposés: cette insistance vise à provoquer l'indignation des lecteurs français, qui se considèrent volontiers comme citoyens du pays des droits de l'homme.

"Il y a des tortures qu'on peut appeler classiques: privation de nourriture avec ration réduite à trente grammes de riz par jour, coups de rotin sur les chevilles, sur la plante des pieds, tenailles appliquées aux tempes pour faire jaillir les yeux des orbites, poteau auquel le patient est attaché par les bras et suspendu à quelques centimètres du sol, entonnoir à pétrole, presse de bois, épingles sous les ongles, privation d'eau, particulièrement douloureuse pour les torturés qui brûlent de fièvre."

"Avec une lame de rasoir, couper la peau des jambes en longs sillons, combler la plaie avec du coton et brûler ce coton."

¹ Op.cit., p. 37-38.

*Introduire un fil de fer en tire-bouchon dans le canal urinaire et le retirer brusquement."*¹

L'auteur fait un inventaire de tortures en établissant une véritable gradation des souffrances que ces tortures impliquent. Là encore, l'objectif d'Andrée Viollis est de susciter la condamnation des lecteurs français : Indochine S.O.S. est bien une œuvre militante.

Andrée Viollis, pour mieux prouver la réalité des faits qu'elle dénonce, présente des témoignages de victimes. Elle se conforme ainsi à son rôle de journaliste et de chargée de mission et son livre apparaît comme un rapport dont la précision conforte la dimension accusatrice.

*"Au mois de mai 1931, dénoncé comme communiste, je fus arrêté et conduit au commissariat central de Cholon, rue des Marins. Il n'y avait aucune preuve contre moi, mais il fallait me faire "avouer". On me fit coucher sur le ventre, les mains attachées derrière le dos. Mes pieds furent également liés puis, m'ayant forcé de plier les jambes, on réunit mes pieds et mes mains par une autre corde. La plante de mes pieds se montrait entièrement. Un agent se mit alors à y appliquer, de toutes ses forces, des coups de nerfs de bœuf. Tout mon système nerveux fut ébranlé jusqu'au cerveau. A chaque coup, j'avais la sensation que ma tête allait éclater. La douleur était si vive que j'avouai tout ce qu'on voulut. Par la suite, on put vérifier que j'étais innocent, que je n'avais fait partie d'aucune cellule communiste et on me relâcha."*²

Ce témoignage dénonce le fait que ces tortures s'appliquent sans distinction pour faire avouer dans tous les cas et toutes les situations les prisonniers. A cause des insupportables douleurs, ces derniers ont dû avouer ce qu'ils ne font pas, ce qu'ils ignorent.

¹ Ibid, p. 39.

² Ibid., p. 40.

"Les bras étant solidement menottés derrière le dos, étendre le supplicié sur un lit de camp, ramener violemment, dans le sens de la flèche, les bras au-dessus de la tête jusqu'à la position horizontale, pincer les côtes afin qu'ils se produisent une réaction musculaire inconsciente (inconsciente puisque, 99 fois sur 100, la victime perd connaissance), réaction qui fait sortir le sang par le nez, la bouche, les oreilles, l'anus. Cette torture est connue des prisonniers sous le nom de "lan mé ga" "retourner le gésier".

Enfin toute la gamme des tortures par l'électricité:

"1° Attacher un bout de fil au bras ou à la jambe, introduire l'autre bout dans le sexe; faire passer le courant.

2° Relier un fouet en fils de fer entrelacés à un courant électrique; chaque coup de cet instrument cause au patient de si vives douleurs qu'il est réduit à demander grâce et à avouer.

3° Attacher une des mains du prévenu par un fil métallique que l'on branche ensuite sur le circuit. Chaque fois qu'on tourne le commutateur, la secousse est si violente qu'il est impossible d'en supporter plus de deux ou trois.

Ces tortures étaient particulièrement en honneur et pratiquées journellement pendant l'année 1931 au commissariat de police de Binh Donj (ville de Cholon)."¹

Andrée Viollis s'attache, sur la base de ces témoignages, à établir une typologie des tortures appliquées dans les prisons. Elle insiste particulièrement sur l'utilisation de l'électricité.

En répétant la date de 1931, Andrée Viollis rattache le développement de la torture à l'événement politique central de cette période: le soulèvement de la population vietnamienne en 1930-1931. Journalisme de témoignage et analyse politique convergent ainsi manifestement.

Le féminisme est aussi une préoccupation importante dans son métier de journaliste. Andrée Viollis ne néglige pas le destin des femmes prisonnières. Elle

¹ Ibid., p. 41.

note que les femmes ne sont pas des exceptions dans les cas de torture. D'ailleurs elle souligne le fait que ces prisonnières subissent plus particulièrement l'infraction de leur pudeur, la destruction de leur honneur :

*"Les femmes étaient soumises également à ces tortures. Elles subissaient en outre tous les traitements qui pouvaient blesser leur pudeur, depuis le fait d'être souvent enfermées dans des salles d'hommes où règne une insupportable promiscuité, jusqu'à subir les plus odieuses violences. Certain délégué administratif indigène, le phu man de Cao Lang, province de Sadec (Cochinchine), étant particulièrement ingénieux dans le choix de supplices, quand il s'agissait de jeunes filles. Je cite: "De jeunes congayes de seize à dix-huit ans sont amenées de nuit à la délégation: viols, pendaison par les orteils, flagellation sur les cuisses et la plante des pieds, introduction de nids de fourmis dans les parties intimes, leurs bras et leurs jambes attachés, jusqu'à ce qu'elles avouent faire partie d'un groupement communiste."*¹

Andrée Viollis insiste sur les tortures inventées visant avant tout la faiblesse féminine, surtout sur l'abus sexuel des jeunes filles.

Mais en deçà de ce déferlement de violence répressive liée à une crise sociale et politique majeure en Indochine, Andrée Viollis constate le sentiment de supériorité et les comportements dominateurs de la plupart des Français envers les "indigènes" dans la vie quotidienne :

*"A la poste centrale. Longue file devant un guichet. Un français arrive - colon, fonctionnaire? - tape du talon avec impatience, inspecte la file, avise, près du guichet, un jeune Annamite d'une vingtaine d'année, correctement vêtu à l'européenne, le prend par l'épaule, le fait pivoter:
- Je suis pressé. Donne-moi ta place.*

¹ Ibid., p. 41.

*Le jeune homme interdit le regard une minute, une lueur aiguë passe entre ses paupières, il ébauche un geste, les lèvres entrouvertes, tremblantes. Puis, docilement, d'un pas résigné, rejoint le bout de la queue. Personne ne proteste."*¹

Andrée Viollis observe la colère, l'indignation et enfin la concession contrainte du jeune homme. Elle met l'accent sur l'absence de protestation de la foule qui prouve que le traitement tyrannique des Français est une expérience fréquente pour des "indigènes" qui savent que toute intervention ne leur rapporterait que des ennuis.

Cette constatation est renforcée par le témoignage d' "un Annamite de valeur, M. Nguyen Ph. L., directeur d'un journal important, membre du Conseil colonial, du grand Conseil économique et financier, etc." :

"Plusieurs traits: se trouvant au théâtre de Saigon, dans la loge du Conseil colonial, dont il fait partie, M.Ph.L. entendit la femme d'un de ses collègues français dire tout haut, d'une voix dédaigneuse: "Comment se fait-il que des indigènes soient admis ici?"²
"[...] Une autre fois encore, dans un train avec ma famille: un jeune ménage de fonctionnaires entre, nous jette un regard de dégoût, ressort et quelques minutes plus tard nous envoie sa bonne indigène et son chien [...]"³

L'attitude des Français évoquée ici n'est plus simplement condescendante mais il s'agit certainement une antipathie foncière et d'un mépris extrême.

Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur des portraits de femmes françaises et sur leur rôle en Indochine en empruntant tout d'abord les critiques d'un témoin qui conserve l'anonymat, M. Ph. L. :

" – Elles ne font pas leur devoir, qui serait de faire aimer la France, assure-t-il. Ce sont pour la plupart des femmes d'un milieu inférieur, sans éducation ni culture et, sauf exception, dépourvues de cette

¹ Ibid., p. 43.

² Ibid., p. 53.

³ Ibid., p. 53-54.

naturelle distinction du cœur qui vaut toutes les autres. En France, elles feraient elles-mêmes leur ménage, leurs robes et s'en tireraient à leur honneur. Ici, placées dans une situation de supériorité à laquelle rien ne les a habituées, elles en abusent, se font servir en reines, tyrannisent leurs boys et, qui plus est, jugent et traitent tous les Annamites comme leurs domestiques. Quant aux autres "dames" de la société, elles sont surtout occupées de flirts, de préséances, de vanités [...]"¹

Andrée Viollis évoque l'origine familiale modeste, le niveau intellectuel limité et la prétention des femmes françaises qui accompagnent leur mari en Indochine. Elle insiste sur le fait que ces femmes, croyant appartenir à l'élite en Indochine, traitent les Annamites en esclaves. Andrée Viollis présente d'ailleurs d'autres types de femmes qui ne cherchent que leur satisfaction dans la vie amoureuse, dans les louanges mondaines.

Elle constate de plus que ces accusations sont sévères mais elle reconnaît elle-même leur manque d'esprit d'engagement et particulièrement leur inconscience de leur rôle social et politique et des devoirs qui leur sont attachés :

"Verdict sévère mais dont, par la suite, j'ai pu moi-même vérifier la justice. Il doit y avoir des exceptions très honorables. Mais que de fois, dans des conversations avec les femmes de la colonie française, j'ai souffert du vide de leur cerveau, de leur âme, de leur vie! Pas une qui semblât consciente de ses responsabilités, des douloureux problèmes qui se posent là-bas, qui vît dans les Annamites autre chose que des inférieurs à exploiter. Pas une qui se soit élevée contre les abus monstrueux qui auraient dû révolter sinon leur cœur, du moins leurs nerfs. Je les ai vues sincèrement ahuries quand je leur demandais, dans les villes, si elles fréquentaient des femmes de la société annamite, dans les campagnes, si elles se préoccupaient de la santé, de l'hygiène des familles paysannes et surtout des enfants. Non,

¹ Ibid., p. 54.

il faut le dire, le répéter, les femmes françaises, en Indochine, ne sont pas à la hauteur de leur tâche qui pourrait être si belle.

"C'est depuis leur arrivée ici que le fossé s'est élargi entre Blancs et Jaunes, me disait plus tard un vieux fonctionnaire, se rencontrant sur ce point avec M. Ph. L. Autrefois, les jeunes gens de l'administration, épousant des Annamites, se rapprochaient de leur famille jaune. Maintenant, ils vivent à part, ne songeant plus qu'à remplir leurs poches, à économiser le plus possible pour rentrer plus rapidement en France. Le contact est rompu."¹

Journaliste féministe, Andrée Viollis manifeste sa déception à propos de l'indifférence des femmes françaises devant la souffrance des habitants, la situation sociale, politique tendue du pays. De plus, elle leur reproche de ne pas être conscientes de leurs responsabilités sociales en Indochine: approcher, contacter les habitants pour les comprendre et les aider. Andrée Viollis exprime également son indignation quant au fait que ces femmes traitent les Annamites comme des esclaves. Enfin, elle condamne leur rôle dans l'absence de communication entre les administratifs français et les habitants.

"De solides agents bien nourris, en uniforme blanc, dirigent et disciplinent à coups de badine cette foule couleur de terre. La femme de l'un d'eux, venue pour voir passer le ministre, nonchalamment assise sur une chaise, avec des airs de reine, regarde paisiblement l'affreux spectacle, en attendant l'autre.

Elle paraît surprise de mon émotion!

- Il ne faut pas se frapper comme ça, me dit-elle. Cela arrive souvent ici ...

Il ne lui vient même pas à l'idée de jouer un rôle actif, d'aider à la distribution du riz là-bas, sous ce hangar ..."²

¹ Ibid., p. 54-55.

² Ibid., p. 76.

Andrée Viollis établit une typologie de ces femmes françaises superficielles, prétentieuses. L'évocation des manières condescendantes et insensibles de la femme d'un agent français devant la situation tragique des hommes dans la distribution du riz ne peut que susciter l'indignation du lecteur. Andrée Viollis souligne aussi la passivité, le manque d'humanité, de sens de la communauté chez la femme.

Andrée Viollis, conformément à sa mission, rencontre d'anciens prisonniers politiques qui ont fait leurs études en France :

*"Grâce aux sacrifices de leurs parents, deux d'entre eux ont fait leurs études en France. Ils ont vécu à Paris, au quartier Latin, noué des amitiés avec des étudiants français, ils ont été cordialement reçus dans des familles françaises. A la Sorbonne, à la faculté de droit, leurs professeurs les invitaient chez eux, discutaient avec eux, admettaient leur point de vue. Ils achetaient les journaux, les livres qui leur plaisaient; ils fréquentaient les milieux avancés, assistaient à des réunions, à des meetings; ils y prenaient parfois la parole; ils se croyaient libres, des citoyens comme les autres."*¹

Andrée Viollis note que ce sont des étudiants qui ont travaillé dans des universités prestigieuses et vécu à Paris, la capitale où la liberté de pensée, les droits de l'homme, la démocratie sont extrêmement respectés. Ces intellectuels d'élite ont reçu l'accueil chaleureux de leurs professeurs, de leurs amis français. Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur le fait qu'ils étaient des sujets actifs, dynamiques en France.

Pourtant, ces hommes se heurtent au traitement brutal du gouvernement colonial dès leur retour au pays:

"Au retour dans leur pays, changement complet. Dès la sortie du bateau, leurs bagages sont fouillés de fond en comble; la liste des livres qu'ils apportent est établie, remise à la police; sont-ils abonnés à un journal de gauche, non pas même à l'Humanité, mais au

¹ Ibid., p. 35.

*Populaire, à L'Œuvre, à La République, ils sont aussitôt signalés, surveillés. Ces journaux d'ailleurs, ainsi que les livres qu'on leur envoie d'Europe, très souvent confisqués, ne leur arrivent, dans les cas les plus favorables, qu'après un long délai. Leur diplôme ne leur sert de rien. Tandis que, parmi les professeurs de lycées européens, les directeurs d'école, certains n'ont même pas leur baccalauréat, un licencié ès lettres comme Ta ne trouve pas de poste. Il n'a pas le droit d'ouvrir une école libre, ni même d'y être professeur. Point de liberté de la presse, point de liberté de réunion."*¹

Henri Copin, dans son livre intitulé *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954*, *Exotisme et altérité* publié en 1996 évoque les trois bases de la doctrine coloniale bâtie par Jules Ferry entre 1884 et 1890, parmi lesquelles figure la raison humanitaire : "les sociétés occidentales développées ont des droits et des devoirs envers les peuples défavorisés, l'action coloniale, œuvre d'émancipation, doit donc répandre la Science, la Raison, la Liberté contre l'ignorance, la superstition, l'oppression, prolongeant ainsi l'idéal républicain des Lumières, de 1789 et des Droits de l'homme". Cependant, le lecteur est exposé ici à une contradiction totale inhérente à la pratique de cette doctrine par les autorités coloniales en Indochine: des gens instruits sont maltraités, surveillés, même emprisonnés ; des idées démocratiques, libres sont empêchées, intimidées ; l'accès à l'information est restreint ; l'expansion de l'éducation des indigènes est interdite ; toutes les libertés leur sont déniées.

Les jeunes hommes pleins d'initiatives, de projets au service de leur pays souffrent tout à coup des humiliations, la surveillance, le chômage.

"V.N. appartient à une famille de bourgeoisie aisée, favorable à la France. En 1920, il part pour Paris, y passe sa licence en droit; revient en 1923. Il connaissait le gouverneur général qui le considérait, disait ce dernier, comme son fils adoptif. Il avait rapporté des idées démocratiques, désirait la collaboration avec la France.

¹ Ibid., p. 35-36.

A peine débarqué il est aussitôt, comme tous les "retours de France", en butte à des persécutions, à des humiliations. Fonde un journal dans lequel il réclame, sur un ton modéré, les libertés élémentaires qui, d'après les principes qu'il a reçus de nous, sont indispensables, dit-il, à la dignité humaine. Le gouvernement fait tous ses efforts pour supprimer ce journal. Défense aux imprimeries de le publier; la poste ne le distribue pas ou le lui renvoie. Il réclame par la parole et par la plume. Arrêté. Il dit aux autorités: "Ne m'acculez pas au suicide ou à la révolte." Jugé, condamné la première fois à un an et demi de prison; plus tard, à deux ans, "pour avoir fait partie d'une société secrète".¹

En établissant une typologie des prisonniers politiques intellectuels habitués à des idées libres, démocratiques en France, Andrée Viollis met l'accent sur la contradiction totale entre La France métropolitaine et la colonisation française en Indochine dans la pratique des Droits de l'homme. Elle insiste particulièrement sur le fait que tous ces intellectuels qui cherchent à réappliquer des connaissances, des idées démocratiques acquises en France à la situation présente du pays sont sévèrement empêchés, étroitement contrôlés et facilement arrêtés. Elle souligne l'intention d'emprisonner les habitants dans l'ignorance, dans la soumission absolue à l'entreprise coloniale en Indochine. Andrée Viollis cherche à provoquer l'indignation de ses lecteurs en insistant sur les calomnies et les emprisonnements sans preuves.

Andrée Viollis signale le nombre croissant des arrestations politiques et l'atmosphère étouffante qui en résulte :

"Les arrestations politiques se font pour les motifs les plus futiles. Le pays et particulièrement les villes sont infestés d'agents provocateurs et d'espions, presque tous indigènes ou métis. Certains de ces derniers sont en même temps des maîtres chanteurs. Ils dressent une liste des riches familles annamites, dont certains membres peuvent être soupçonnés de nationalisme, et les menacent de les faire arrêter. Si

¹ Ibid., p. 44-45.

ceux-ci ne paient pas une rançon, l'arrestation se produit et la prison préventive peut se prolonger des mois, parfois des années. Il arrive que ces prévenus meurent avant d'avoir été interrogés. En outre, quiconque a passé par Moscou (ce qui est le cas d'un certain nombre d'étudiants, pendant leur voyage de retour au pays) est à peu près sûr d'être tôt ou tard arrêté. Enfin, faire de la propagande nationaliste, distribuer des tracts, former des syndicats, s'occuper, par la parole ou par la plume, des revendications des travailleurs ou de la misère des paysans, chacun de ces motifs peut être la cause d'une arrestation. Il suffit même parfois d'une réputation de "communisme".¹

Andrée Viollis note que les arrestations politiques sont arbitraires, sans fondement. Elle met particulièrement l'accent sur les arrestations abusives motivées par le gain, qui entraînent la souffrance due à l'emprisonnement et aux tortures, même la mort des victimes innocentes. Une liste abondante des causes des arrestations qui permet de mesurer l'étendue de la répression est également établie.

L'auteur évoque en outre le fardeau des taxes que les Annamites subissent :

"Il y a la taxe individuelle ou de capitation qui est de 2\$50 à laquelle il faut ajouter la taxe de corvée, d'une valeur d'environ 0,50 F, les taxes communales, l'impôt foncier: 2\$10 par mau (un demi-hectare) de rizières, les taxes de marché, de bacs, les redevances forestières, les patentes, etc."

"L'ensemble de ces impôts représente pour le paysan ou l'ouvrier un ou deux mois de travail. Mais ce n'est pas tout: les impôts indirects sur l'alcool, le tabac, les allumettes, mais surtout sur le sel, denrée de première nécessité, sont extrêmement lourds. Le kilo de sel coûte aussi cher à l'indigène que le kilo de riz. Enfin il y a les déplacements imposés aux malheureux nhaquê pour s'acquitter de leurs impôts, il y a surtout la corruption qui s'exerce à tous les degrés! ..."²

¹ Ibid., p. 38-39.

² Ibid., p. 83-84.

Andrée Viollis présente ici un inventaire complet, précis de taxes superposées, accumulées qui pèsent sur les Annamites. L'abondance, les variétés et les excès de ces taxes sont particulièrement soulignés (en particulier la taxe sur le sel). Andrée Viollis évoque aussi la corruption en matière de taxes. L'expression « malheureux nhaquê » est récurrente.

La journaliste présente plus précisément un témoignage sur les victimes des taxes de la province de Vinh :

"- Comme vous l'avez vu, dit l'ingénieur, on a fait d'importants travaux d'irrigation dans la province de Tan Hoa, mais rien encore dans celle de Vinh, réduite à la plus extrême misère. Malgré trois mauvaises récoltes, suite de désastres accumulés: sécheresses, inondations, typhons, sauterelles, on a exigé de cette malheureuse province 525 000 piastres¹ d'impôts. "Il en est malgré tout rentré 510 000!" me disait avec orgueil un employé du fisc."²

La vie des habitants de Vinh, misérable à cause des conditions géographiques et naturelles extrêmement difficiles et des catastrophes qui surviennent fréquemment, est particulièrement mise en avant. L'auteur souligne ainsi la cruauté que présente cette réussite de la récupération des taxes. L'exclamation qui clôt la phrase de l'employé du fisc exprime une absence totale de compassion.

Andrée Viollis établit un inventaire des marchandises que les paysans sont contraints de vendre, leurs derniers biens, parmi lesquels figurent des objets qui n'ont pas seulement une valeur matérielle mais qui ont aussi une valeur spirituelle, symbolique, familiale. Ces paysans doivent même vendre leurs instruments de travail : leurs buffles, leurs charrues :

"Oui, mais comment? On voyait ces misérables nha-quê que vous connaissez, avec leurs loques et leurs plaies, courir partout, traînant leurs buffles, leurs charrues, portant sur leurs bras des plateaux de

¹ La piastre (1\$) vaut dix francs, vérification donnée par l'auteur.

² Ibid., p. 82.

*cuivre, des pots, des tissus et jusqu'aux flambeaux de l'autel des ancêtres, une richesse faite des sacrifices de plusieurs générations et à laquelle ils sont attachés de toutes leurs entrailles. Ils vendaient tout cela à vil prix à des brutes d'usuriers, parmi lesquels des Blancs, ils vendaient 6 piastres les buffles qui en valent de 20 à 30. Tout cela pour acquitter cet impôt qui les tue."*¹

Andrée Viollis s'attache à mettre en scène une distribution de riz. Elle souligne son caractère chaotique et tragique :

*"Dans un immense enclos, entouré de barrières de bois, 3 à 4000 créatures humaines, vêtues de loques brunes, sont si entassées et pressées qu'elles ne forment plus qu'une seule masse, agitée de remous, hérissée de bras de sarment, noueux et desséchés, qui tendent des corbeilles de jonc. Dans chaque être, toutes les tares, toutes les déchéances: faces bouffies ou décharnées, dents absentes, prunelles éteintes ou chassieuses, plaies ulcérées. Sont-ce des hommes, des femmes, ont-ils vingt ans, soixante ans? On ne sait pas. Plus d'âge, plus de sexe, rien qu'une mortelle misère qui, par des milliers de bouches noires, pousse d'horribles cris d'animaux."*²

L'indication du nombre des personnes venant à la distribution de riz vise à suggérer le niveau désastreux de la famine. Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur l'état terriblement déformé des corps humains que la faim a fait dépérir.

Le spectacle de la mort intervient enfin :

"Il me conduit dans un second hangar. Une dizaine de formes, roulées dans des loques brunes, sont couchées sur des bat-flanc. Elles sont entourées d'essaims de mouches. Les unes sont rigides, les autres tressaillent encore. Certaines sont monstrueusement gonflées.

¹ Ibid., p. 82.

² Ibid., p. 75.

- *Des bouffis, fait le docteur: c'est de l'œdème généralisé, le dernier stade de la misère physiologique. Rien à faire. Tous les sentiers, toutes les routes sont jalonnés de cadavres pareils: car beaucoup des gens que vous avez vus font plus de 40 kilomètres à pied pour toucher leur mesure de riz.*

- *A combien estimez-vous le nombre des morts?*

- *Pas moins de 10 000, répond le docteur, sans hésiter, mais 60 000 ne seront plus que des déchets, sans force pour travailler ni pour résister aux maladies. Et pourtant avec 40 centimes par jour et les produits de leur jardin, ces malheureux pourraient vivre ... Vous devriez revenir après le départ du ministre, je vous expliquerais bien des choses ..."*¹

L'Indochine que la propagande coloniale présente comme engagée sur la voie du progrès offre en fait des scènes de mort caractéristiques des pires périodes du moyen âge en Europe.

L'évocation du nombre de 10 000 morts atteste l'ampleur et la gravité de la famine. Cependant, Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur le nombre gigantesque de 60 000 victimes en voie de dépérissement et pour qui l'issue mortelle est inéluctable. Elle souligne le caractère minimal de la somme qui permettrait de leur sauver la vie, la somme qui est pourtant inaccessible à ces paysans menacés d'une mort imminente et terrible. Cette insistance suggère aussi que les taxes excessives les ont privés de tous les moyens de vivre.

La journaliste, connue comme militante humaniste et féministe, se préoccupe particulièrement des malheurs et des souffrances des femmes dans cette situation tragique :

"De pauvres femmes aux visages de guenons pleurent, accroupies: elles ont laissé l'une, son mari, l'autre, son fils, morts au bord d'une route ; une troisième essaie de glisser, entre les lèvres serrées d'un

¹ Ibid., p. 77.

nourrisson, ridé comme un vieux de 80 ans, le bout d'un sein flasque et noirci."¹

Quelques esquisses simples mais sincères permettent de dépeindre la perte douloureuse des membres de la famille et le malheur extrême des femmes. L'évocation de l'effort désespéré d'une mère pour nourrir son bébé suggère à la fois l'amour maternel et ne peut que susciter la compassion du lecteur.

"En contraste, quelques enfants aux joues rondes, aux yeux vifs, courent çà et là. Leurs parents étant morts dans le lazaret, le poste les a adoptés.

- Nous espérons qu'on les achètera, dit le docteur, l'argent servira à en sauver d'autres. Pourquoi sursauter? Cela se fait couramment ici. Les mères elles-mêmes aiment mieux vendre leurs enfants que les voir mourir dans leurs bras. D'autant plus que les gens qui les adoptent, ne tenant pas à perdre leur argent, les nourrissent et les soignent convenablement. Hier, une mère aisée qui avait perdu un bébé de deux mois est venue en acheter un. Les deux mamans étaient fort satisfaites et la première a fait un beau cadeau au lazaret. Allons ! ne prenez pas cet air tragique ! On perd bien vite ici les préjugés de France. L'amour maternel, c'est encore du luxe ... Ne pas crever, voilà l'essentiel !

La voix ironique, le docteur sourit avec amertume."²

L'évocation de la commercialisation des enfants des mères "indigènes" suscite d'abord l'indignation du lecteur: les enfants ici ne sont plus des êtres humains mais des marchandises à échanger. Cette insistance d'Andrée Viollis vise à condamner l'exploitation abusive et brutale des autorités coloniales en Indochine. La colonisation qui prétend être un apport de civilisation prive en fait ces mères de leur droit d'être mère. Ces malheureuses échangent leur amour des enfants contre l'assurance de l'avenir, la survie de ces enfants. La citation des propos amers voire cyniques du

¹ Ibid., p. 123.

² Ibid., p. 123.

docteur permet de mieux faire comprendre encore, loin de tout sentimentalisme, l'horreur que vit le peuple d'Indochine.

Andrée Viollis accuse le gouvernement de son indifférence impitoyable en dénonçant plus particulièrement sa manière de tromper les populations :

"On m'apprend que les distributions de riz ont été suspendues après le départ du ministre."¹

Ce qui révèle aussi que le ministre ne voit que la surface soigneusement masquée de la société coloniale en Indochine.

Les répressions, surtout celles qui ont eu lieu dans la province révoltée de Vinh sont amplement évoquées :

"Plus loin, il m'indique quelques énormes tombes qui bossuent la rizière:

- Elles datent du 13 septembre de l'an dernier, me dit-il. Ce matin-là, on vit soudain une énorme troupe de 5 à 6000 individus qui marchaient en rangs serrés sur Vinh ...

- Ils étaient armés?

- Ma foi, je n'en sais trop rien. Ils venaient soi-disant porter à la résidence leurs doléances contre les impôts qu'ils jugent excessifs. C'est toujours comme ça que commencent les révoltes. On leur ordonna de s'arrêter, ils n'écoutèrent pas, franchirent tous les barrages. Il fallut envoyer des avions avec des bombes. Il tomba 100 à 120 bonshommes². Les autres s'enfuirent comme des lapins ... Par malheur, le soir, des habitants de villages restés loyaux vinrent pour enterrer les morts. On crut à une nouvelle manifestation, on renvoya les avions: résultats, encore une quinzaine de morts ... Une fâcheuse erreur qui a fait assez mauvais effet."³

¹ Ibid., p. 122.

² Il en tomba 157, note de l'auteur.

³ Ibid., p. 75.

Le but de la manifestation des paysans désarmés, d'après Andrée Viollis, n'est qu'un défilé inoffensif qui exprime leurs protestations contre l'excès des impositions. Elle met l'accent sur ce fait sans précédent en Indochine que constitue le bombardement aérien avec un grand nombre de victimes innocentes. L'évaluation du nombre des manifestants suggère par ailleurs l'ampleur d'un soulèvement qui a embrasé toute une province. Mais c'est en fait la responsabilité des plus hautes autorités de la colonie qui est engagée : ce bombardement meurtrier d'une population exténuée a été décidé au plus haut niveau :

*"... On me donne de nouveaux détails sur le bombardement par avions du 13 septembre 1930, dont j'ai déjà parlé, et qui se termina par "l'erreur" dite des fossoyeurs. Les aviateurs militaires n'ont pas été inquiétés; ils étaient couverts, ayant reçu quelques semaines plus tôt une circulaire du résident supérieur en Annam, les autorisant et même leur enjoignant de jeter des bombes sur tous les attroupements, sans s'embarrasser de sommations. Les villages de Yen Tho, Yen phu et Thanh Dan, dans la province de Vinh, ont été complètement incendiés par bombes d'avions. On avait eu le soin d'abattre tous les gros arbres pour permettre aux avions d'opérer commodément et à loisir. Un des aviateurs, revenu après quelques jours au-dessus du théâtre de ses exploits, disait : "Cela puait tellement que là-haut même j'en étais malade." On me cite encore le nom de six villages, de la gare de Yen Xuan, à 10 kilomètres de Vinh et surtout celui du village de Phui An, à 60 kilomètres de Vinh qui, lui, fut bombardé à plusieurs reprises et complètement écrasé. On me confirme que le nombre des victimes connues et inconnues de la région dépasse plusieurs milliers."*¹

Andrée Viollis insiste sur le fait que les bombardements ont été froidement décidés : selon elle le crime a été prémédité.

L'évocation de la reprise des bombardements sur les mêmes lieux met l'accent sur l'intention de ne pas laisser de survivants. La précision du nombre des villages

¹ Ibid., p. 125.

massacrés et de l'évaluation de leur distance géographique suggère l'étendue géographique de la zone réprimée avec toutes les destructions humaines et environnementales que cette répression a impliquées :

*"Mêmes scènes près de Son Tinh, après l'entrée en action de la Légion étrangère, fin décembre 1930. On annonce qu'à quelques kilomètres un cortège de manifestants sans armes chemine le long de la rivière. Il est 6 heures du matin. On envoie une mitrailleuse et ses servants, on l'installe à un carrefour, cachée par un coude de la route. Au moment où un millier d'indigènes sont massés sur ce carrefour, on tourne la manivelle à bout portant. C'était terrible, les hurlements de ces gens sans défense, les cervelles, les intestins qui volaient, s'accrochaient aux buissons. Il y eut une trentaine de morts. Peu de temps après, dans le même district, un mandarin vient annoncer une manifestation pour la nuit suivante. Il dit: "Cette fois, ne tirez pas, ça ne sert à rien." Le résident répond: "Inutile d'insister! Ce sont des communistes, on les tuera jusqu'au dernier." Autre bagarre, autres morts. C'était en janvier 1931."*¹

"A la même époque, à Tunghia, près de Quang Nai, on annonce une manifestation pour la nuit suivante, dans certaines clairières. On envoie un fusil-mitrailleur avec 5 hommes, dissimulés derrière des bosquets de bambous. Vers minuit, 7 à 800 indigènes se rassemblent silencieusement. C'est une nuit de clair de lune. Quelques orateurs sont debout. Les autres accroupis en cercle, écoutent attentivement. Ils applaudissent après chaque discours. Rien de plus. Tout à coup, les mitrailleurs tirent deux bandes, à 15 mètres: 130 morts. On ramasse les blessés, et ceux qui guérissent sont coffrés. Ce qui, dans les conditions sanitaires des prisons qui ont été improvisées dans toute la région des troubles, équivaut presque à une sentence capitale."

¹ Ibid., p. 87.

*" - Quant aux manifestations du 1er mai 1931, reprend le docteur, elles ont été réprimées avec la dernière sauvagerie. Plusieurs médecins de l'administration, venus ici pour une réunion, m'ont affirmé avoir trouvé des cadavres et des blessés semés partout sur les routes [...] "*¹

L'établissement précis de la chronologie et de la localisation des faits (révoltes et répressions) permet de suggérer en contrepoint la vacuité de la propagande des autorités françaises qui affirme que l'Indochine est désormais sous contrôle et que le soulèvement de 1930-1931 n'a été qu'une parenthèse dans la marche en avant de la colonie.

Dans l'ensemble des témoignages, Andrée Viollis choisit de mettre l'accent sur le caractère paisible, inoffensif des manifestations qui contraste avec le caractère impitoyable de la répression soigneusement préparée des autorités françaises. Andrée Viollis accuse les forces de l'ordre de se comporter en véritables bouchers.

L'auteur rapporte plus précisément ses entretiens avec M. Ph. L. à propos de la répression :

"Puis il revient aux troubles. Il accuse divers résidents d'avoir manqué de sang-froid. Dans les régions frappées par la famine, quelques meneurs avaient dit aux villageois: "Vous avez faim; l'administrateur ne le sait pas; allons le trouver." Des colonnes s'étaient formées, sans armes, sans intentions belliqueuses. Elles furent accueillies à coup de mitrailleuses et de bombes d'avions. Il regrette également la répression brutale qui suivit la révolte de Yen Bay; des villages accusés d'abriter des coupables ou d'avoir des sympathies pour eux furent écrasés, pulvérisés par des bombardements aériens. Co Am, par exemple. Des commissions criminelles, instituées en hâte, et siégeant à huis clos, sans aucune garantie pour les accusés, privés de leurs droits de défense,

¹ Ibid., p. 87-88.

condamnèrent à mort, au bagne, à la prison des milliers de malheureux dont beaucoup étaient innocents."¹

Andrée Viollis met l'accent sur la croyance naïve des indigènes à la compassion et à la protection du gouvernement colonial français qui déclare, de fait, avoir des devoirs, des responsabilités envers les peuples qu'il « protège ».

Mais Andrée Viollis, conformément à la mission qui lui a été confiée par le ministre des Colonies, développe des recherches précises sur les causes profondes des manifestations et des soulèvements de la population annamite.

Après son témoignage sur la famine terrible qui a conduit les « indigènes » à se révolter, Andrée Viollis enquête sur les conditions de vie et de travail des ouvriers à la mine de charbon de Hongay :

"Je me renseigne auprès d'un ingénieur de la compagnie sur les salaires ouvriers: pour les hommes, de 3F50 à 4F50 par jour; pour les femmes, de 2F20 à 2F80; pour les enfants, - car il y a aussi des enfants et en trop grand nombre! - de 1F50 à 1F80.

Cette surexploitation implique une violence extrême qui s'apparente à celle de l'esclavagisme :

Le même confrère m'assure que ces prix sont un maximum; ou plutôt que, si la compagnie les paie, les ouvriers ne les touchent pas toujours; car ils sont les esclaves de contremaîtres ou Cai, qui ont été les recruter, et auxquels ils appartiennent corps et âme. Ceux-ci, des brutes pour la plupart, servent d'intermédiaires entre les ingénieurs européens et les ouvriers qu'ils rançonnent et tyrannisent. Si bien que certains de ces derniers ne reçoivent que de 1F25 à 2 francs par jour, tandis qu'on a vu des enfants de 10 ans pousser des wagonnets pendant douze heures pour 0F75. Car si, en principe, la journée est de dix heures, en fait, les contremaîtres s'engageant à livrer

¹ Ibid., p. 52-53.

*quotidiennement certaines quantités de charbon, les mineurs travaillent aussi longtemps que la tâche l'exige, souvent douze à quatorze heures par jour. Ajoutons qu'aucune législation sociale ne vient alléger l'écrasant fardeau: point de repos hebdomadaire; les journées d'absence et de maladie ne sont pas payées; en cas d'accident, point de rente à espérer, mais uniquement des indemnités accordées parcimonieusement et seulement au cas où l'accident ne provient pas de l'imprudence ou de l'indiscipline de l'ouvrier; les travailleurs ont droit à une ration journalière de 1 kilo de riz dont le prix est chaque mois retenu sur leur solde, solde qui est payée le 21 de chaque mois pour le mois écoulé, par exemple le 21 novembre pour le travail d'octobre. De façon à ce que ces malheureux ne soient pas tentés de s'enfuir. Point de logements indépendants: dans les lieux d'exploitation, la société loue aux Cai recruteurs des paillotes que ceux-ci sous-louent avec bénéfice et où les coolies sont entassés au mépris de toutes les conditions d'hygiène et d'humanité."*¹

L'entreprise surexploite tout particulièrement les femmes et les enfants. Andrée Viollis remarque que les lourdes tâches à la mine sont rémunérées par de très bas salaires. Elle insiste sur le fait que cette situation met en jeu plusieurs degrés d'exploitation du fait de l'intervention intéressée d'intermédiaires. En outre la sécurité des travailleurs n'est pas assurée et ils ne bénéficient d'aucune protection sociale. Andrée Viollis évoque aussi les stratagèmes employés pour empêcher la fuite des ouvriers.

Par ces informations précises, la journaliste en mission veut mieux appréhender la situation réelle induite par la colonisation : outre la répression, c'est une exploitation cruelle et maximale qui écrase les populations d'Indochine.

Sur la base du témoignage d'un vieux colon, Andrée Viollis présente le travail dans un autre espace d'exploitation : les plantations :

¹ Ibid., p. 90-91.

"- Vous pouvez me croire, dit-il. J'ai vécu, moi, comme employé sur des plantations. A Kratié, là-bas, au Cambodge, à Thudaumot, à Phu Quoc [...] J'ai vu ces malheureux paysans du Tonkin, si sobres, si vaillants, arriver joyeux sous la conduite de leurs bandits de Cai, avec l'espoir de manger à leur faim, de rapporter quelques sous dans leurs villages. Au bout de trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des loques: la malaria, le bérubéri! Ils essaient de marcher sur leurs jambes enflées d'œdèmes, rongées, traversées par une espèce de sale insecte, le san-quang; leur rendement diminue-t-il avec leurs forces ou protestent-ils contre trop de misère? Les Cai les attachent à des troncs d'arbres, des piloris, où ils restent tout le jour à jeun, après avoir fait la connaissance des rotins, des cadouilles, qui font saigner la peau flasque de leurs pauvres carcasses.

« Le matin, à l'aube, quand la fatigue les tient collés à leurs bat-flanc, où ils ont essayé de dormir malgré les moustiques qui tuent, on vient les chasser des tanières où ils sont entassés, comme on ne chasse pas des troupeaux de l'étable. »

Le contraste entre l'espoir des paysans pleins de vie, de joie quant à une nouvelle vie meilleure et la réalité brutale, le travail épuisant et même la mort est nettement marqué. Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur le dépérissement physique des hommes. Ces derniers sont rapidement détruits par la tyrannie brutale, l'exploitation impitoyable et l'environnement mortel du lieu de travail. Là encore, il s'agit bien d'un système esclavagiste. Ils n'ont aucun droit, pas même le droit d'être malade. Ils subissent des punitions violentes. Andrée Viollis souligne les souffrances dispensées par les différentes strates d'opresseurs : les contremaîtres indigènes et les patrons français, comme c'est le cas à la mine de Hongay.

"A midi comme au soir, quand on leur distribue leur ration de riz souvent allégée d'une centaine de grammes, ils doivent d'abord préparer le repas des Cai et, la dernière bouchée avalée, se remettre à la corvée, même couverts de plaies à mouches, même grelottants de fièvre. Tout cela pour 1F20 à 2 francs par jour qu'ils ne touchent

jamais entièrement, à cause des retenues, des amendes, des achats ... Les femmes des Cai s'enrichissent à leur vendre des chapeaux, des pagnes, tout ce qui leur est indispensable, dix fois plus cher que ça ne vaut. Quelques survivants s'avisent-ils de s'évader du bagne? C'est pour retomber dans un autre. Car s'ils n'y crèvent pas, ils ne peuvent vivre dans ces forêts à fauves et à reptiles. Leurs papiers, ou plutôt leurs titres d'identité et de travail, ayant été retenus par le Cai, leur unique ressource est de s'adresser à des fonctionnaires indigènes ou européens dont, en échange de leur liberté, ils deviennent les domestiques perpétuels, souvent gratuits. S'ils sont découverts, c'est de nouveau l'esclavage et le pilori. Leur correspondance est lue, traduite, et souvent supprimée. Peu de nouvelles de leurs familles. La plupart ne la revoient jamais, ou s'ils regagnent leur village, ce sont de véritables épaves, sans argent et sans forces, qui reviennent pour mourir; mais auparavant ils sèment autour d'eux des germes de maladie, de révolte, de haine ... C'est comme ça qu'on prépare les révolutions. »¹

Du fait même de ces violences, de toute cette oppression, le diagnostic d'Andrée Viollis est clair : l'arbitraire, les violences et injustices inhérents au système colonial ont conduit l'Indochine à une situation prérévolutionnaire.

L'écrivain cherche en outre plus particulièrement à connaître le système mandarinal. Elle a entendu plusieurs témoignages quant au dysfonctionnement de ce système sous la protection du gouvernement français :

« [...] La plupart de ces derniers, dit M. Ph. L., sont de véritables bandits qui tyrannisent et pressurent la population, dans l'insouciance indifférence des autorités françaises [...] »²

Elle rapporte le témoignage d'un fonctionnaire français :

¹ Ibid., p. 98-99.

² Ibid., P. 52.

« Il incrimine le système mandarinal qui, dit-il, est pourri de la base au sommet. Les mandarins ou tri-phu sont chargés d'administrer les districts et d'y retrouver les impôts, par tous les moyens. Sous l'égide de la France, la plupart d'entre eux commettent les pires exactions, pressurent, volent, violent, sans vergogne et sans contrôle. »¹

Le corps mandarinal peut être avec raison accusé de toutes sortes de crimes. Il suscite principalement le mécontentement et plus gravement la haine de la population. Le gouvernement français tolère et encourage ce système administratif abîmé dans l'incompétence et la corruption.

Andrée Viollis cite là encore un témoignage, celui d'un jeune intellectuel annamite :

« Maintenant, il suffit aux candidats, munis du baccalauréat local, très inférieur aux nôtre, de suivre pendant deux ans les cours de l'école de droit d'Hanoï. Ils deviennent ensuite commis de résidence et peuvent, au bout d'un certain temps de stage dans les bureaux, être nommés aux postes de sous-préfet, c'est-à-dire de tri-huyen dans le Delta, de tri-chau dans les hautes régions. On choisit tout naturellement ceux qui montrent le plus de dévouement apparent pour leurs chefs, et une particulière souplesse d'échine. Quelques-uns parviennent même du premier coup aux hautes dignités de préfet, tri-phu, ou de mandarin provincial, tong-doc.

Mais ce qui a surtout scandalisé la population, car elle gardait malgré tout un certain respect pour ces hautes fonctions et les qualités d'intelligence et de culture qu'elles impliquaient jadis, c'est que les autorités françaises font parfois nommer, toujours par l'intermédiaire de la Cour d'Annam, des interprètes ou des boys qui ont su gagner la faveur et la confiance de leurs maîtres [...]²

¹ Ibid., p. 86.

² Ibid., p. 119.

Andrée Viollis note ainsi que le choix des mandarins ne se fonde pas sur leur niveau de compétence mais sur leur docilité dévouée et leurs flagorneries. Avec ces capacités réduites, ces mandarins peuvent atteindre les postes les plus élevés. La colonisation a ainsi dénaturé le système administratif ancestral de l'empire d'Annam.

La journaliste débat de cette question avec le vieil intellectuel révolutionnaire respecté Phan Boi Chau qui fournit des renseignements intéressants sur le système mandarin du passé :

« - Pourtant, reprend le vieux leader, ces concussions étaient moins flagrantes qu'aujourd'hui; d'abord parce que, choisis dans l'élite intellectuelle, certains mandarins gardaient le respect de leurs fonctions; ensuite parce que le peuple avait un recours contre ceux qui en abusaient. Il était permis à n'importe quel groupe de villageois et même à un paysan isolé de porter plainte contre son mandarin, non seulement devant les chefs de celui-ci, mais devant l'empereur lui-même; il y avait un tam-tam devant la porte des grands chefs, devant celle du palais impérial. Le nha-quê le plus misérable avait le droit de frapper sur ce tambour et l'empereur venait en personne. Convaincu d'exactions, le mandarin était destitué, rejeté dans la foule. Quand ses crimes dépassaient la commune mesure, il était même exécuté ... »

Andrée Viollis insiste sur le haut niveau intellectuel des mandarins sélectionnés autrefois. Elle note que ces mandarins étaient contrôlés, responsables devant la hiérarchie. Elle souligne le fait que n'importe quel habitant avait le droit de crier à l'injustice, de crier son innocence, quels que soient son statut social, sa situation financière. Malgré son archaïsme, le pouvoir local ancestral, à l'inverse du colonial, savait écouter les doléances du peuple et même des sujets les plus pauvres.

*« Rien de pareil aujourd'hui; en théorie, c'est la Cour d'Annam qui les nomme; en fait ce sont les résidents.
Et ceux-ci ne surveillent point leurs fonctionnaires. Les paysans ne peuvent pas voir le résident. Le mandarin doit leur servir d'intermédiaire. Les cortèges de manifestants qui, suivant notre vieille*

coutume, allaient demander justice au grand chef, au résident qui pour eux est "le père et la mère", implorer son aide et sa pitié, vous savez comment on les a reçus: à coups de bombes ou à coups de fusils ... Pourtant ils ne voulaient pas, en agissant ainsi, porter atteinte à la souveraineté française. Ils étaient sans armes ... »¹

Le système contemporain du protectorat français répond ainsi à une logique de fonctionnement inverse. Les mandarins ne doivent pas passer des concours. Ils abusent de leur pouvoir, commettent des exactions sans subir aucune punition.

Andrée Viollis dénonce le commerce de la drogue en Cochinchine, plus précisément à Cholon, la ville chinoise. Elle déplore le grand nombre de fumeries d'opium et la facilité à y accéder :

"Nous quittons les grandes voies pour des rues étroites. Entrons dans plusieurs fumeries d'opium fréquentées par les coolies, les ouvriers du port.

Porte donnant sur un long couloir; à gauche de l'entrée, un guichet où on achète la drogue: pour 50 cents (environ 5 francs), on a une petite boîte de 5 grammes; mais pour quelques cents on en obtient assez pour s'intoxiquer plusieurs jours.

Dès l'entrée, une affreuse odeur de pourriture vous serre la gorge. Le couloir tourne, retourne, s'élargit en petites salles obscures, repart, véritable labyrinthe que des quinquets éclairent d'une trouble lumière jaune. Les murs souillés de crasse sont creusés de longues niches. Dans chaque niche un homme est étendu à même la pierre. Aucun ne bouge à notre passage. Pas même un regard. Les uns tirent goulûment sur la petite pipe dont le léger hoquet mouillé rompt seul le silence. Les autres sont terriblement immobiles, avec des gestes figés, jambes tombante, bras en l'air, comme s'ils avaient été soudain foudroyés. Ainsi, pendant la guerre, l'effet mortel de certains gaz. Les visages émaciés sont tirés sur des dents trop blanches; les prunelles d'email

¹ Ibid., p. 114.

noir, élargies, fixent je sais quelle vision; les paupières ne cillent pas; parfois, sur les joues à la peau verdie et collée, ce vague sourire mystérieux des morts. Effrayante impression de circuler parmi des cadavres.

En France, posséder une fumerie ou quelques grains d'opium vous expose à l'intrusion de la police, à la prison car il est criminel d'abâtardir la race française. Mais ici l'opium se vend à guichets ouverts et rapporte chaque année environ 15 millions de piastres à la régie française, qui en garde le monopole.

Un de mes compagnons annamites me dit:

- La France contrôle également le commerce de l'alcool. Cet alcool grossier, mal distillé, contient des substances nocives qui nous débilitent, nous empoisonnent ..." ¹

Andrée Viollis souligne que les clients principaux de ces fumeries d'opium sordides appartiennent à la classe sociale inférieure : ce sont pour l'essentiel des travailleurs manuels pauvres qui fréquentent ces fumeries.

La drogue se vend facilement et à petit prix. Andrée Viollis mène les lecteurs à l'intérieur des fumeries serpentueuses, sombres, sales, polluées. Elle observe attentivement les fumeurs. Andrée Viollis insiste sur l'état inanimé, inconscient, inexpressif de ceux-ci et exprime ses impressions d'horreur. Cette insistance vise à dénoncer l'effet destructif de la substance toxique, la drogue.

L'écrivain rappelle l'interdiction de l'opium et la lourde pénalisation pour tout acte de possession ou de commercialisation de cette substance en France. Elle souligne le fait que tout contact avec l'opium en France métropolitaine est criminalisé. Or, l'opium est à la portée de tout le monde en Indochine. De plus, Andrée Viollis accuse le gouvernement français de s'être attribué le monopole de ce commerce qui lui rapporte annuellement une somme énorme. En outre elle dénonce un autre produit toxique commercialisé en Indochine : l'alcool. La commercialisation des produits nuisibles non seulement à la santé mais aussi à l'esprit de l'homme rapporte beaucoup au gouvernement français sur le plan économique et également

¹ Ibid., p. 47-48.

sur le plan politique. Il est plus facile de soumettre une population affaiblie par des stupéfiants.

Andrée Viollis relate en outre ses contacts avec les élites coloniales :

"Le ministre se montre peu, parle moins encore. Bon signe. Après le déjeuner, il est assis à l'extrémité du pont, sous le velum orange. Chose curieuse, il a les paupières bridées, le sourire énigmatique d'un bouddha. Il travaille beaucoup, paraît-il. J'ai été le voir dans sa cabine. Elle est tapissée de cartes géographiques, économiques, ethnographiques du monde, de l'Asie, de l'Indochine. Les tables sont couvertes de livres, de dossiers.

On me conte que, dans sa prime jeunesse, Paul Reynaud fut d'idées avancées. Mais oui ! Il soutint à la conférence des avocats une thèse hardie qui scandalisa les vieilles toges du palais. Hochant une tête chenue, qu'encadraient les favoris traditionnels, le digne M. Bocher, bibliothécaire, de père en fils, de l'ordre des avocats, aurait alors prononcé :

- Monsieur le premier secrétaire, faites ce que vous voudrez, vous resterez toujours un révolutionnaire !

Avant son départ, ses amis lui ont dit:

- Vous allez compromettre votre carrière politique. Vous serez mal accueilli: par les colons, les commerçants, les spéculateurs malheureux, et surtout par les indigènes.

*- Voilà justement pourquoi je vais là-bas, rétorqua le ministre. Ce n'est pas une tournée de parade et de plaisance que je projette parmi ces gens qui souffrent, mais une visite de médecin en quête de remèdes ..."*¹

Andrée Viollis esquisse quelques traits physiques et psychologiques du ministre des colonies. Elle apprécie son apparence douce, calme et sa discrétion. Elle met particulièrement l'accent sur ses traits physiques proches de ceux des Orientaux, sa

¹ Ibid., p. 22.

ressemblance à un bouddha qui éprouve une compassion profonde pour le malheur des hommes et a un pouvoir magique pour les aider. Ce qui sous-entend que la tâche primordiale du ministre devrait viser à aider les personnes frappées par le malheur en Indochine. Paul Reynaud apparaît ici à la fois comme un géographe, un économiste et un ethnographe dévoué, investi dans ses recherches, bien préparé pour sa mission en Indochine.

Andrée Viollis souligne aussi le fait que le ministre est un intellectuel de caractère fort et ouvert. Face à des avertissements, des défis, des difficultés qui l'attendent en Indochine, il montre sa volonté résolue d'effectuer sa mission et sa conscience de l'importance de sa tâche en Indochine. Ce qui lui semble promettre une amélioration considérable de la situation dégradée et compliquée de la colonisation en Indochine.

Dès les premiers moments de son arrivée en Indochine, le ministre veut connaître la situation réelle de l'Indochine. Il exprime son indignation à l'égard des faits que lui rapporte Andrée Viollis :

« Entre deux arrêts, le ministre, avec lequel je n'ai pu causer depuis son arrivée, me demande de monter dans sa voiture. Je lui fais part des révélations de mes Annamites. Il paraît sincèrement indigné. J'insiste sur le « manque d'égard ». Il me dit que pour commencer il va faire une circulaire, défendant dans les bureaux le tutoiement des indigènes. Soit. Mais changera-t-il un état d'esprit depuis si longtemps établi, ancré ? »¹

Andrée Viollis met l'accent sur le fait que c'est sa première rencontre avec le ministre depuis l'arrivée de celui-ci. Ce qui suggère que le ministre est très occupé. Elle évoque son comportement sincère et la mesure qu'il envisage pour remédier à l'irrespect réservé aux intellectuels « indigènes ». Pourtant elle manifeste son doute quant à l'efficacité de cette mesure. Malgré sa bonne volonté, l'action du ministre s'intègre dans la logique d'un système foncièrement oppressif :

¹ Ibid., p. 58-59.

« Débarquement du ministre. Redoublement de précautions policières. Les « nha-quê » qui arrivent, en trottant de leur pas muet le long de toutes les routes, sont plus que jamais arrêtés, fouillés, questionnés par des agents de la Sûreté en civil. Un certain nombre sont renvoyés dans leurs villages. D'autres, retenus en prison, sans explications ; beaucoup, dès la veille, avaient été mis à l'ombre.

Sur le quai, déploiement de troupes, musiques, arc de triomphe, uniformes, décorations. Mandarins magnifiques dans leurs somptueuses tuniques de soie brochée. L'un cligne ses petits yeux étroits, l'autre étire sa maigre barbiche, un troisième sourit mystérieusement, comme pour lui-même. Tous indéchiffrables. »¹

Le contraste entre la préparation répressive et l'accueil solennel, luxueux, impérial du ministre des Colonies est particulièrement souligné. Les autorités coloniales en Indochine ont littéralement masqué la face sombre, désordonnée de la colonisation française sur les lieux où se rend le ministre. Cette insistance sur le contraste entre la situation réelle et sa dissimulation conduit les lecteurs à se demander ce que le ministre peut vraiment voir dans ses « débarquements » officiels. Tiendra-t-il toujours la promesse antérieure à son départ alors qu'il est entouré de luxe et assailli de louanges et de flatteries durant son séjour de mission en Indochine ?

« Dans chaque résidence où nous nous arrêtons, M. Reynaud tient des audiences privées. En principe – il l'a fait annoncer – il entend recevoir tous les Annamites qui en feront la demande. En fait, ces audiences sont toujours bousculées, écourtées ; il a juste le temps de recevoir, une ou deux minutes chacun, les notables soigneusement passés au crible officiel. Les autres, les fâcheux, les empêcheurs, sont écartés d'office ; le ministre lui-même n'a pas voix au chapitre. On l'entoure, on le chambre. La fatigue aidant, il ne réagit plus. Dans mes rares apartés avec lui, je le sens peu à peu gagné par l'atmosphère ambiante. Il me répète des phrases que j'ai entendues

¹ Ibid., p. 49.

*sur d'autres lèvres. Comment pourrait-il en être autrement ? Les illusions du départ se dissipent ... »*¹

Andrée Viollis dévoile la sélection, le contrôle strict des Annamites qui veulent voir le ministre et le temps trop bref que le ministre leur réserve. Le ministre ne peut même pas intervenir dans l'organisation de cette procédure. Ainsi, il ne peut pas vraiment comprendre les problèmes de la situation et connaître les aspirations des habitants.

Andrée Viollis ne cache pas sa déception et présente les sentiments que ses premières rencontres avec le ministre avaient fait naître comme des « illusions ».

Andrée Viollis témoigne en ce sens d'une scène de distribution de riz à des victimes de la famine :

« Le ministre ? Justement, sa voiture vient de s'arrêter. Il descend, regarde, le visage stupéfait, hésite, se balançant d'un pied sur l'autre, puis s'avance vers les organisateurs. L'horrible clameur redouble. Les bras noirs se tendent par milliers. On entend braquer les barrages. La révolte des gueux ?

Mais une voix péremptoire décrète :

-M. le ministre, vous ne pouvez pas vous attarder ici. Nous aurions une bagarre. Remontez dans votre voiture ...

Des bras impérieux s'emparent aussitôt de l'excellence, la soulèvent, la poussent dans son auto à fanion et notre cortège s'enfuit sous la pluie ».

Le ministre a vu des « indigènes » dans leur affreux état physique, leur dépérissement causé par la faim. Il a vu des êtres désespérés se bousculer pour avoir une ration de riz. Pourtant, il n'a pas eu le temps pour comprendre mieux la situation. Prétendant protéger la sécurité du ministre, les forces de l'ordre l'ont vite contraint de s'éloigner. Juste après la scène horrible de la famine, le ministre a été accueilli dans une réception somptueuse où les aliments sont des mets recherchés et en grande

¹ Ibid., p. 68.

abondance. Les convives sont souriants, profitent bien de l'ambiance festive. Le ministre ne manque même pas de loisirs dans son bateau décoré : des danseuses sont présentes :

« Deux heures plus tard, le soleil a reparu. Nous déjeunons à Hoang Mai sur un bateau admirablement fleuri et pavoisé qui se détache et vogue entre les deux rives de je ne sais quel fleuve. Ingénieuse idée d'un administrateur. Des danseuses rouges, vertes, oranges, le visage figé sous des tiaras d'or, glapissent aux sons d'une étrange musique. Poissons, poulardes, foie gras, champagne. A la froideur initiale des banquets officiels succède un aimable laisser-aller. Des gens rient, essuient leur menton luisant. Pour un peu, ils déboutonnaient leur veston ou leur dolman blanc. On emporte des assiettes encore pleines. Des deux côtés de la rivière, la foule terreuse, immobile, nous surveille. On voit, entre les branches de buissons, se tendre des têtes osseuses, aux yeux clignotant. J'ai le gosier serré. Je ne puis avaler une bouchée. Le ministre semble préoccupé. A la fin du repas, il vient à moi :

*-Après ce que nous avons vu, je n'ai jamais tant souffert que pendant ce déjeuner, me dit-il à mi-voix. »*¹

Andrée Viollis remarque les aliments abondamment laissés après le repas. Elle remarque aussi l'observation silencieuse des gens qui souffrent violemment de la faim. S'agit-il d'un regard avide ou indigné ? ou les deux ? Cette évocation contrastée d'Andrée Viollis met en relief la dissimulation et la brutalité des autorités coloniales sur lesquelles, de fait, le ministre, si sincère soit-il, n'a pas de prise.

Andrée Viollis découvre ensuite que les distributions de riz aux affamés sont un leurre :

« On verra plus loin que les distributions de riz cessèrent aussitôt après le départ du ministre. De retour en France, devant l'auditoire

¹ Ibid., p. 78.

mondain de l'université des Annales, M. Paul Reynaud avouait quelques mois plus tard : « Je voyais de mes yeux, dans le Nord-Annam, ce spectacle atroce de squelettes venant tendre leur chapeau de paille pour recevoir une ration de riz. » Je ne sache point pourtant que, ni comme ministre des Colonies ni comme député, M. Reynaud se soit jamais levé pour dénoncer ce scandale devant le Parlement. Il ne me semble pas non plus que dans les discussions passionnées de la Chambre sur les troubles d'Indochine, et sur l'amnistie des prisonniers politiques, il soit jamais intervenu, lui qui savait, pour expliquer et excuser la naturelle révolte des pauvres nha-quê. »¹

La sincérité du ministre a ainsi ses limites. Andrée Viollis exprime son indignation quant au silence du ministre après son retour en France. Avec son statut, ses pouvoirs, lui, le ministre des Colonies, peut changer ou au moins améliorer la situation résultant de la colonisation en Indochine. C'est aussi sa tâche d'informer de la misère des indigènes, des fléaux naturels, des exploitations, des oppressions qu'ils souffrent pour expliquer les causes de la dynamique révolutionnaire en Indochine. La vie ou la mort de nombreux détenus politiques dépend de son intervention devant l'Assemblée nationale. Cependant, il a gardé le silence, un silence de compromission. Andrée Viollis rapporte la rencontre du ministre avec des intellectuels Annamites et avec les représentants de la Chambre indochinoise (Chambre fantoche, sans réels pouvoirs) :

« Il termine en réclamant pour l'Annam une coopération sans cesse croissante avec la métropole, coopération qui pourrait aboutir à un statut analogue à celui des dominions britanniques. M. Reynaud se contente de sourire ; et quand, au banquet offert par les notabilités tonkinoises, le président de cette Chambre des représentants du peuple, qui n'est que l'ombre d'une ombre, lui présente avec une certaine timidité le cahier des revendications annamites : liberté de la presse, liberté de voyager sans passeport, extension du pouvoir des

¹ Ibid., p. 78-79.

assemblées locales, augmentation des membres indigènes dans les assemblées mixtes, revendications bien modestes pourtant, le ministre se retranche avec précaution derrière un paravent d'humour. Il fait le procès de l'idéologie occidentale qui, au moment même où l'Europe commence à n'y plus croire, met le feu à l'Orient. Excellente façon de ne point s'engager. Je regarde les jeunes visages bistrés qui m'entourent : leurs fins sourires réticents montrent à quel point ils comprennent cette réserve par trop diplomatique. Ils ne fonderont plus désormais, je crois, d'excessifs espoirs sur la visite ministérielle. On a des deux côtés l'impression d'une comédie. »¹

Andrée Viollis note le souhait de coopération entre l'Annam et la France et le vœu d'indépendance du pays formulé par Pham Quynh, directeur de journal. Elle note la manière de répondre du ministre à cette aspiration naïve : juste un sourire. Andrée Viollis met particulièrement l'accent sur l'attitude évasive du ministre vis-à-vis des aspirations à l'obtention de droits élémentaires. Andrée Viollis note la déception et l'amertume dissimulées derrière le sourire courtois des représentants annamites. Elle souligne que ces hommes reconnaissent leur naïveté et le ridicule de la situation.

Andrée Viollis met par ailleurs particulièrement l'accent sur la grande différence entre les administrateurs, les colons des premiers temps et ceux de l'époque actuelle :

« - Autrefois, nous voyagions à cheval dans les sentiers de la brousse : nous descendions le soir dans les villages et, reçus par les notables, nous arrivions à nous comprendre mutuellement, à nous estimer. Depuis le règne de l'auto, les administrateurs passent en trombe sur les grandes routes, devant des dos courbés par le respect. Ils ignorent tout ce qui se passe dans leur district. Nous étions des pionniers, presque des explorateurs. Eux, ce sont des bureaucrates ... »²

¹ Ibid., p. 81.

² Ibid., p. 143.

Le contact étroit et la compréhension réciproque entre les administrateurs d'autrefois et les indigènes sont rappelés. Il s'agissait de personnes qui s'engageaient dans la vie locale en prenant bien conscience de leur mission. A l'inverse les jeunes administrateurs actuels adoptent un comportement fermé, distant avec les populations indigènes.

L'auteur considère l'absence de contact avec les indigènes comme l'une des causes majeures des soulèvements :

« M. M. m'affirme à son tour que le mouvement politique des campagnes est en grande partie causé par le manque de contact entre l'administration et les villages. Point de tournée, donc point de surveillance, point de compréhension ni de sympathie mutuelle. L'esprit d'autrefois, le véritable esprit colonial, dans le meilleur sens du terme, est en train de disparaître [...] »¹

En effet, les administrateurs ne connaissent pas la situation désespérée, malheureuse des habitants qui souffrent à la fois d'une nature difficile voire dangereuse et de plusieurs oppressions : exploitation des mandarins, des patrons, ... Ils n'éprouvent aucune compassion. Ils considèrent les plaintes des indigènes comme des révoltes et ils leurs répondent par des tueries. C'est là une ignorance criminelle.

Andrée Viollis évoque l'esprit du colon contemporain en ces termes :

« Dîner où sont réunis les colons et les industriels du Tonkin ; mon voisin de droite, un planteur, se lamente à propos des discours où des Annamites de marque ont présenté ces jours-ci de modestes revendications.

- C'est idiot de leur avoir permis de parler ! Avec cette instruction qu'on leur a donnée, ces billevesées de liberté, d'égalité qu'on leur a fourrées en tête, ils deviennent intraitables. Impossible maintenant d'avoir de la main-d'œuvre à bon marché. C'est nous, les colons, les

¹ Ibid., p. 133.

*industriels qui avons fait l'Indochine, et on nous ruine, on nous égorge, etc., etc. »*¹

Andrée Viollis insiste sur le cynisme du projet colonial consistant à ancrer son oppression sur l'ignorance et l'analphabétisme. Ce n'est plus là l'esprit des explorateurs aventuriers du début de la colonisation mais l'esprit de tyrannie des exploiters, des spéculateurs. Cette insistance vise à dénoncer la dérive de la devise du début de la conquête, selon laquelle l'instruction était une des missions principales de la colonisation.

Andrée Viollis accuse les comportements condescendants et brutaux des Français d'Indochine en évoquant les confidences sincères et amères de Phan Boi Chau :

*"Je ne connais pas le peuple français, murmure-t-il, mais seulement les livres français, les idées françaises; et je n'ai point retrouvé ces principes dans le cœur des Français d'Indochine. Ils ne nous traitent pas en frères, en égaux, comme il est écrit dans votre Déclaration des droits de l'homme que vous nous avez appris à admirer, ils nous traitent en esclaves et quelquefois en chiens ..."*²

Andrée Viollis met l'accent sur la contradiction entre ce que les Français propagent dans les livres et la réalité de la colonisation. Les Français qui ont proclamé les droits de l'homme traitent brutalement et exploitent impitoyablement les indigènes. La Déclaration des droits de l'homme n'est-elle valable que pour les Français ? Or, les indigènes ne sont-ils pas des hommes ?

Au delà de la mission qui lui a été officiellement confiée, le sens de l'engagement de journaliste pousse Andrée Viollis à chercher à comprendre le mieux possible la colonisation française en Indochine et les aspirations des Annamites. Dans le souci de lutter contre les injustices, de protéger les populations durement frappées, Andrée Viollis, à travers des rencontres, de multiples contacts, des recherches soigneusement menées, donne l'alerte sur la dérive grave de la colonisation contemporaine en

¹ Ibid., p. 96.

² Ibid., p. 115.

Indochine et suggère des solutions qui peuvent, pense – t – elle, améliorer la situation.

La publication assez tardive (1935 : quatre ans après la mission d'Andrée Viollis) n'empêche pas le fort impact du livre. La préface donnée par André Malraux, qui avait obtenu le prix Goncourt en 1933 pour *La Condition humaine* (qui met en scène la révolution à Shanghai) joua sans nul doute un rôle important dans cet impact. C'est d'ailleurs Malraux qui avait convaincu Andrée Viollis de faire un livre de son reportage. Et Malraux fait, dans cette préface, référence à son expérience personnelle de journaliste militant en Indochine¹. Dans sa thèse présentée en 2009 à l'Ecole des Chartes, *Indochine S.O.S. Andrée Viollis et la question coloniale*, Anne Renoult montre comment l'engagement d'Andrée Viollis occupe une place à la fois singulière et centrale dans « l'ensemble polyphonique de contestations du système colonial » des années trente. Anne Renoult rappelle la connaissance qu'avait Andrée Viollis du soulèvement Indien contre les Anglais. Anne Renoult rappelle également qu'Andrée Viollis fut (aux côtés de Francis Jourdain) une figure centrale du Comité de défense et d'amnistie des Indochinois et que la publication du livre fut précédée d'un article dans la revue progressiste chrétienne *Esprit* (article intitulé « Quelques notes sur l'Indochine »). Elle rappelle également que la publication d'*Indochine S.O.S.* contribua au débat colonial un moment relancé par l'invasion mussolinienne de l'Ethiopie (débat vite étouffé par la politique d'agression hitlérienne en Europe).

La sensibilisation de l'opinion publique aux contestations de l'ordre colonial en Indochine trouva en effet ses limites dans la priorité nécessairement accordée (et par Andrée Viollis elle-même) à la montée des menaces hitlériennes en Europe (Andrée Viollis fit plusieurs reportages sur la guerre civile espagnole).

4. La dénonciation sociale : Les Jauniers de Paul Monet (1930).

Mais avant cette focalisation sur la répression du soulèvement de 1930-1931 en Indochine, l'idée que l'imagerie positive d'un ordre social colonial juste n'était qu'un trompe-l'œil s'était largement imposée à la fin des années vingt. L'impact de

¹ Cf. Elena Pellicciotti, André Malraux préfacier. Motivations, fonctions et influences des préfaces écrites de 1932 à 1976, communication à l'Université de Paris IV, 2009.

la Route mandarine de Dorgelès ne correspondait nullement aux attentes des autorités coloniales qui avaient reçu Dorgelès en Indochine. En mars 1927, à la tribune de l'Assemblée nationale le dirigeant communiste Marcel Cachin (le livre de Dorgelès à la main) avait dénoncé l'exploitation de la main d'œuvre indochinoise par les grandes sociétés françaises. En réponse à cette critique sociale, Georges Lefèvre, prenant la défense des sociétés détentrices des plantations d'hévéas publiait la même année (1927) *Démolisseurs et bâtisseurs*.

Et enfin le discours des médias autour de l'exposition coloniale internationale, l'entreprise publicitaire même de l'exposition ne pouvaient qu'étouffer la voix discordante d'Andrée Viollis. Et pourtant l'année même de l'exposition, un nouveau scandale éclatait avec la publication du livre *Les Jauniers*, histoire vraie de Paul Monet¹, livre brûlot dénonçant les recrutements forcés de main d'œuvre, leur déportation vers les plantations d'hévéas en pleine expansion.

En fait il importe de considérer cette publication comme l'aboutissement (scandaleux et même tonitruant) de tout un questionnement officiel qui, depuis le début des années 1920, s'est développé au sein même des velléités réformatrices de l'administration coloniale. Dans son article « Le pouvoir colonial et la question de la main d'œuvre en Indochine dans les années vingt » (*Cahier d'histoire, revue d'histoire critique*, 85 / 2001), Marianne Boucheret montre comment au début des années vingt se produit un infléchissement du discours colonial, aisément constatable en Indochine. La thèse de la nécessité d'une « colonisation juste » est de plus en plus récurrente² sous l'influence conjointe de milieux chrétiens et d'une gauche marquée par le pacifisme (et en particulier du parti radical auquel Albert Sarraut gouverneur de l'Indochine de 1911 à 1914 et de 1916 à 1919 et ministre des colonies de 1920 à 1924 appartenait³). La nécessité d'une « politique indigène » plus sociale semble s'imposer. Daladier ministre des colonies après la victoire électorale du Cartel des Gauches tente d'établir une réglementation du travail dans l'Empire. Mais c'est surtout le radical Maurice Perrier ministre des colonies de 1926 à 1928 qui prend une décision lourde de conséquences : il ouvre officiellement une enquête⁴ sur la main d'œuvre dans l'empire colonial. De nombreux rapports furent faits suite à cette

¹ Gallimard, *Les Documents bleus*, 1930.

² Cf. Charles. Robert Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?* PUF, 1978.

³ Cf. Albert Sarraut, *la mise en valeur des colonies françaises*, 1922.

⁴ Circulaire n° 5216, 17.11.1926.

exigence ministérielle (demande relayée par l'Inspection du travail créée en 1927). En outre un inspecteur des colonies (l'inspecteur Gayet) dénonça dans l'un de ses rapports un véritable « servage » que les autorités locales de Cochinchine avaient laissé s'installer dans les plantations et dont les travailleurs recrutés au Tonkin étaient les victimes. Les critiques avaient ainsi un caractère officiel puisqu'elles émanaient d'argents de l'autorité coloniale. C'est en connaissance de rapports de ce type qu'Alexandre Varenne, dans sa deuxième mission de gouverneur général (de mai à octobre 1927) promulgue une réglementation protectrice de la main d'œuvre. Cette décision visait à se dédouaner d'accusations de plus en plus vives¹ contre le travail forcé imposé aux travailleurs des plantations. Ces dispositions d'un esprit qui reste foncièrement colonial – le droit de grève demeurait rigoureusement interdit et la contrainte de contrats de travail à long terme était maintenue – suscitèrent cependant une opposition résolue de la plupart des administrateurs et des colons.

A partir de 1928, les révolutionnaires vietnamiens développent une campagne contre les recrutements forcés. L'assassinat le 9 février 1929 d'Alfred Bazin, Conseiller du Commerce extérieur et directeur d'une agence privée de recrutement conduisit les autorités françaises à décliner toute responsabilité dans les recrutements forcés.

C'est précisément au cœur de ce débat sur le recrutement forcé des travailleurs des plantations d'hévéas que Paul Monet, avec Les Jauniers, intervient en montrant, preuves à l'appui, que les recruteurs de la main d'œuvre tonkinoise (destinée aux plantations d'hévéas du Sud ou même aux plantations de Nouvelle Calédonie) reçoivent une véritable investiture des autorités coloniales du Nord². Par ailleurs le livre a un impact d'autant plus fort que Paul Monet, longtemps résident, n'est ni un « visiteur » ni un anticolonialiste et que son expérience de l'Indochine est indubitable (Paul Monet a fondé en 1903 le Foyer des Etudiants Annamites de Hanoï).

Dans son ouvrage, Les Jauniers, histoire vraie, Paul Monet dévoile les réalités atroces des plantations en Cochinchine, au Cambodge et la déportation des coolies tonkinois aux îles coloniales du Pacifique. Ces vérités franchement dénoncées visent,

¹ En 1926, Léon Werth publie Cochinchine dans lequel il prévoit l'expulsion des Européens colonisants. En Indochine même, La Cloche fêlée de Nguyen An Ninh dénonce « la traite des Annamites ». En 1927, à Bruxelles, la Ligue contre l'oppression coloniale et l'impérialisme est créée.

² Les colons du Nord (avec en particulier Laborde de Monpezat concessionnaire de plantations et de mines au Tonkin) refusent également l'émigration de cette main d'œuvre qui leur est indispensable.

selon l'auteur, à lancer une alerte quant aux conséquences nuisibles des spéculations capitalistes des groupes industriels de la colonisation française.

Paul Monet ne remet pas en cause la conquête coloniale. Il défend même le principe de la colonisation :

“Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent la colonisation comme un crime contraire au droit des peuples. Il peut être conforme à l'intérêt de l'humanité que de vastes étendues en friche soient mises en valeur et que le sous-sol soit exploité: les peuples les plus éloignés même ont besoin de ces richesses naturelles, et les populations autochtones profitent largement de l'enrichissement de leur pays. Sauvages primitifs, nomades pillards ou peuples attardés dans une civilisation dégénérée, tous ont intérêt à ce que les nations plus jeunes et plus fortes les prennent en tutelle, éveillent ou stimulent leurs énergies et les dotent d'une organisation moderne qui leur permettra de résister à l'invasion destructrice et de prendre place à côté de leurs aînés.”¹

Cette justification du principe colonial par Paul Monet est conforme à l'idéologie coloniale classique.

Paul Monet se déclare de plus fier de ce qui constitue, selon lui, les bienfaits de la colonisation française à l'égard de la population indigène :

« Il n'est pas exact de prétendre que la colonisation est nécessairement une dépossession de l'indigène par la puissance conquérante : en Indochine – pour ne parler que d'un pays que nous connaissons depuis longtemps – et tout particulièrement en Cochinchine, l'indigène a très largement bénéficié des travaux d'irrigation, des canaux, des routes, des quelques voies ferrées et, en général, de l'outillage économique et de toute l'organisation dont nous avons doté son pays où nous avons fait régner la paix. D'immenses

¹ Paul Monet, Les Jauniers, histoire vraie, édité par Gallimard en 1930, p. 1-2

étendues de joncs ou de forêts, peuplées seulement naguère de moustiques et de fauves, sont maintenant couvertes de rizières ou de superbes plantations, et sillonnées de routes parcourues par les automobiles des gros propriétaires fonciers indigènes dont les riches villas se dressent jusqu'au fond des provinces où régnait la malaria. »¹

L'évocation des résultats de la colonisation française en Indochine et surtout en Cochinchine, en matière d'agriculture, d'infrastructures, de techniques, de savoir-faire conforte l'argumentation de sa défense de la colonisation. La comparaison des situations foncières avant et après la colonisation permet de mettre en avant le rôle positivement fondateur de la colonisation.

L'auteur recherche à mettre tout particulièrement en avant le comportement généreux et tolérant de la colonisation française qu'il oppose aux procédés de conquête destructeurs, sanglants des Annamites envers les autres populations minoritaires (Khmers, Chams et Moïs).

Mais, tout en mettant en avant la dimension positive de la colonisation dans sa phase initiale, Paul Monet évoque ce qu'il considère comme une dérive des autorités coloniales de l'Indochine sous la pression des puissances économiques. Il insiste sur le fait que l'homme est souvent et naturellement emporté par la force de l'argent.

L'auteur souligne particulièrement l'absence d'application des principes d'humanité – des principes issus de l'évolution sociale française, selon l'auteur - dans la politique indigène. Ce fait s'explique, selon lui, par la dépendance des gouvernements coloniaux en Indochine à l'égard des puissances d'argent. Il rappelle que le gouvernement en France dépend lui aussi des grandes entreprises et des puissances d'argent.

Paul Monet met particulièrement en garde contre l'accélération excessive du rythme de développement des entreprises en Indochine. L'impatience des industriels est notamment à l'origine, selon lui, des graves problèmes que connaît l'Indochine en matière de main d'œuvre. Paul Monet appelle de ses vœux des études démographiques rationnelles et précises et le développement d'une « *politique*

¹ Op.cit., p. 2-3.

*économique très prudemment et progressivement graduée,... »*¹. Le fait que les grands groupes industriels en Indochine aient de l'emprise sur les décisions politiques, économiques du pays est souligné à plusieurs reprises dans Les Jauniers. L'auteur porte particulièrement son attention sur la dépendance du Gouverneur général, le “vice-roi républicain”, expression utilisée par Paul Monet, à l'égard de ces groupes financiers :

*« Ce vice-roi républicain n'est donc pas libre et ne saurait l'être ; ses plus fortes liaisons ne sont pas toujours celles qui le maintiendraient dans l'application des conceptions généreuses et larges d'une politique indigène conforme aux vœux de la métropole, mais bien souvent celles qui le contraignent à accorder aux puissances financières les satisfactions qu'elles exigent d'un homme considéré par elles comme leur mandataire. »*²

La politique coloniale souhaitée par la France est ainsi difficilement respectée. Avec la mise en place de telles instances de pouvoir, l'attitude du colonisateur protecteur et éducateur du début de la conquête n'a pu ensuite que s'infléchir vers l'oppression et l'exploitation.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage intitulé “Plantations” traite essentiellement des problèmes de recrutement de la main d'œuvre, des abus de l'exploitation et des traitements extrêmement violents sur les plantations d'arbres à caoutchouc de Cochinchine, du Sud – Annam et du Cambodge.

*« On amène en Cochinchine des coolies tonkinois victimes des inondations et qui sont dans le dernier état de misère physiologique : j'ai vu à Saïgon de ces détachements lamentables ; c'est un spectacle honteux ; ces misérables sont manifestement incapables de travailler quinze jours, ils sont déjà presque moribonds. »*³

¹ Ibid., p. 17.

² Ibid., p. 17-18.

³ Ibid., p. 23.

Les ouvriers Tonkinois physiquement épuisés par la misère, les terres arides, les fléaux naturels doivent quitter leur village pour gagner leur vie et tombent rapidement de nouveau dans un malheur pire encore : la vie quotidienne abusivement exploitée avec ses mauvais traitements et ses coups, sans aucune issue envisageable, sur les plantations de caoutchouc.

“Je sais de très bonne source (française) que des coolies désertent en masse des plantations et se réfugient dans les forêts, préférant s’y faire tuer parfois par les Mois que de regagner leur bague. Les suicides sont très fréquents (une moyenne de 8 à 10 par mois dans certaines plantations). On a trouvé assez récemment dans la forêt, sur le terrain d’une de ces plantations, sept cadavres qui n’ont pas été identifiés. Une bande d’environ 500 coolies a incendié l’an dernier les Cai-nha des “Cai” et s’est portée sur le chef-lieu (province de l’Est cochinchinois) pour se plaindre au chef de province.”¹

“La solde a été fixée à 12 piastres par mois, mais les jours de maladies et les jours de congé ne sont pas payés.

Chaque mois leur solde est coupée de 0 p. 50 pour rembourser l’avance de 6 piastres qu’ils ont reçue avant leur départ.

Il a été promis que leur part d’impôt personnel sera réglée par la société tous les ans pendant la durée du contrat. Mais on n’a pas tenu la promesse, de sorte que leurs parents sont obligés de payer leur part d’impôt dans leur village.

Lorsqu’ils sont malades ils sont très mal soignés.”²

“D’une part ils sont maltraités, d’autre part ils sont mal nourris, et exposés à toutes les chaleurs, et aux pluies dans le travail, ils sont malades en grand nombre et beaucoup meurent.”³

“Les fautes commises par les coolies sont punies d’une façon très brutale. Ils sont frappés avec des bâtons, à coup de pieds, à coup de poing et sont obligés de payer des amendes en argent. Les amendes

¹ Ibid., p. 26.

² Ibid., p. 29.

³ Ibid., p. 30.

sont fixées de 0 p.40 (un jour de solde) jusqu'à 2 p.40 (six jours de solde).

Ce sont donc de véritables esclaves qui travaillent dans des conditions le plus souvent effroyables sans aucune protection ni équipement dans leur travail. Ils n'ont même pas le droit d'être malades et soignés. De plus, la tolérance n'existe pas dans le cas des erreurs : la punition est cruelle et la soustraction du salaire intervient comme amende. Traumatisés par la découverte des mensonges du recrutement et victimes de multiples oppressions, les ouvriers tonkinois n'ont pas d'autres solutions que la fuite, la révolte ou même le suicide (solution très souvent choisie) pour échapper à l'enfer de la plantation. Les ouvriers recrutés connaissent en fait des conditions de détention comparables à celles des bagnes. La communication avec le monde extérieur est l'objet d'un contrôle sans faille :

*Le secrétaire de la plantation censure brutalement les correspondances des coolies. Leurs lettres à leurs parents et amis doivent être présentées ouvertes au secrétariat d'où on les expédie après avoir fait cette censure inhumaine. Leurs lettres ne sont pas expédiées et sont déchirées ou brûlées par le secrétariat lorsqu'elles contiennent des expressions de la douleur, de la misère, des mauvais traitements dans les plantations. Dans ce cas, les auteurs de ces lettres sont durement maltraités par les "Cai" et les surveillants."*¹

Ils souffrent non seulement dans leur corps mais leur vie affective elle aussi est brutalement niée. Le besoin de se confier à leur famille est absolument bafoué. Le système d'exploitation de la plantation cherche ainsi à cacher l'horreur de son fonctionnement.

Confrontés à cette impasse mortelle, ces ouvriers réduits à l'état de forçats doivent nécessairement se rebeller. L'agression sanglante d'une centaine de coolies contre un patron de plantation s'est ainsi produite. Paul Monet évoque les articles de différents journaux évoquant cet événement : un journal l'aborde brièvement en caractérisant

¹ Ibid., p. 31-32.

cette attaque comme “sans raison” et en désignant les coolies comme des “bandits” ; un autre, L’Echo Annamite, consacre beaucoup plus de place à ce fait en développant une certaine compréhension de l’attaque :

« Il faut évidemment tenir compte du parti-pris des journaux d'opposition indigènes et n'accueillir qu'avec prudence les dires d'un employé congédié dont le silence a, d'ailleurs, été acheté depuis. Mais nous sommes, encore une fois, certain de l'authenticité des faits que nous avons relatés dans notre rapport à M. le Gouverneur général Varennes ; nous savons par expérience personnelle tout le dévouement touchant et l'attachement durables qu'on peut attendre des coolies tonkinois traités avec bienveillance et sommes convaincu de ce que les malheureux qui se portent à de telles extrémités ne sont pas « des bandits » agissant « sans raison », mais bien des désespérés poussés à bout par une trop longue misère et parvenus, sans aucun recours possible, au fond de la détresse humaine. »¹

Paul Monet exprime sa méfiance à l’égard des journaux indigènes. Pourtant, il conforte la vérité des faits signalés au gouverneur. En reconnaissant les qualités des indigènes, Paul Monet prend toutefois nettement position en faveur des ouvriers des plantations.

Mais Paul Monet développe son analyse du processus même du recrutement. Le manque de la main d’œuvre pour l’élargissement très rapide des plantations conduit à la naissance d’un nouveau métier : celui de recruteur, un métier malhonnête fondé sur la tromperie et extrêmement enrichissant. Les recruteurs dessinent de bonnes perspectives d’avenir en vantant le salaire, les conditions de travail, d’habitation, l’alimentation dans les plantations pour séduire les ouvriers Tonkinois réduits à la misère:

« Les grandes difficultés que les employeurs trouvèrent alors pour se procurer leur main-d'œuvre favorisèrent la création d'une industrie

¹ Ibid., p. 40-41.

parasitaire : celle de recruteur de coolies ; nous verrons plus loin que ces recruteurs recevaient leur investiture du gouvernement local et agissaient avec son aide et sous sa protection au point de donner à leur industrie, aux yeux des indigènes, une allure quasi officielle qui facilitait singulièrement leurs opérations»¹

Paul Monet rappelle que l'administration coloniale autorise et aide ces procédures de recrutement. Il y a là, selon lui, une complicité honteuse.

Les Tonkinois sont recrutés non seulement pour les plantations en Cochinchine et au Cambodge mais aussi pour les îles coloniales du Pacifique:

« Un ancien secrétaire interprète est chargé de ce soin (le recrutement des coolies tonkinois à destination de Nouméa et des Nouvelles-Hébrides). Il a réalisé une grosse fortune : il ne voyage qu'en auto de luxe lui appartenant. Il a sous ses ordres d'autres indigènes, plus modestes profiteurs, mais qui accusent chacun plus de 400 piastres (5.000 francs) de bénéfices mensuels. Le principal recruteur est beau parleur : il n'a pas de peine à convaincre les coolies miséreux qu'un véritable paradis les attend là-bas. Notez que toute l'administration marche avec lui et confirme ses boniments... » (La Volonté Indochinoise, 10 août 1927)².

L'auteur ne prend comme exemple que le cas d'un recruteur indigène qui s'enrichit grâce à son métier. Le système de recrutement implique en fait plusieurs strates de profiteurs qui gagnent énormément d'argent. Les propriétaires et les recruteurs intermédiaires s'enrichissent aisément aux dépens de la population pauvre du Tonkin..

Paul Monet rappelle là-encore les mensonges des recruteurs pour séduire une population misérable et il accuse l'administration coloniale de complicité dans ces déportations.

¹ Ibid., p. 41.

² Ibid., p. 45.

Les déportations des ouvriers vers les établissements du Pacifique occupent un chapitre important qui s'appuie sur des documents précis adressés au gouvernement par le marquis de Laborde de Monpezat, "fondateur et directeur de La Volonté Indochinoise, délégué de l'Annam au Conseil Supérieur des Colonies et membre, à ce titre, du Conseil de Gouvernement de l'Indochine" et par ailleurs concessionnaire de plantations et de mines au Tonkin.

Paul Monet rappelle que les recrutements des Tonkinois pour les Nouvelles-Hébrides sont réalisés sous le prétexte de l'intérêt de la France :

"[...] ces îles étant un "condominium" franco-britannique et le gouvernement devant être dévolu à la puissance dont les ressortissants seront en majorité, il faut bien, disait-on, que nous y importions des milliers de travailleurs pour "damer le pion" aux Anglais."

L'auteur affirme de plus que, en réalité (et il s'appuie sur les recherches de Monpezat) : *"les coolies recrutés pour les Nouvelles-Hébrides étaient en grande partie "déroutés" en cours de transport et envoyés à la Nouvelle-Calédonie, à Tahiti ou en divers archipels du Pacifique qui sont colonies françaises [...]"*¹

Repenant les arguments de Monpezat, Paul Monet insiste sur ce faux patriotisme des sociétés financières manifestement favorisées par le gouvernement colonial :

"[...] Ce patriotisme, il consiste à acheter des hommes, des protégés français pour cinq ans, à en tirer le plus de parti possible: et, comme je l'ai prouvé, à les laisser crever si, par hasard, on leur fait rompre les os par les surveillants canaques uniquement propres à ce métier de tortionnaire abrutis. Le patriotisme! il consiste encore à permettre à la maison B... représentée ici par D... Frères, de gagner 3.000 francs au moins par unité en revendant les hommes importés. Il paraît qu'il est essentiel à la patrie française que D... et consorts soient

¹ Ibid., p. 48-49.

autorisés à exporter d'un seul coup 800 hommes ruinés par les inondations et à gagner, à raison de 3.000 francs que leur rapporte chacun de ces misérables, la bagatelle de 2 millions 400.000 francs par voyage, on peut même, je crois, arrondir, et mettre trois millions »¹

Ce patriotisme prétendu masque en fait un véritable marché de chair humaine. Les malheureux Tonkinois sont ainsi des esclaves achetés et revendus. La somme énorme gagnée sur chaque coolie revendu et sur le nombre de coolies de chaque vague d'exportation atteste que cet odieux trafic parfaitement autorisé est particulièrement rentable.

« Cependant le suave X..., ministre des Colonies, a donné par télégraphe l'ordre de livrer 800 coolies aux insatiables trafiquants. Que fait cependant M.Y. (gouverneur général intérimaire) ? M.Y... s'incline, M.Y... obéit... Les D... Frères sont puissants : ils ont fait une démarche auprès de Poincaré afin de faire revenir Z... (gouverneur général précédent) et Z... est revenu... Aussi M.Y... a réussi à obtenir du Résident Supérieur au Tonkin l'ouverture de la province de Bac-Ninh et celle de Quang-Yen au recrutement des D..., levée d'une interdiction qui paraissait hier indispensable à l'intérêt général... »²

La dépendance étroite du Gouverneur général et même, en métropole, des plus hautes autorités gouvernementales à l'égard des groupes capitalistes et le pouvoir d'intervention extrêmement puissant de ces derniers sont minutieusement dévoilés.

« J'ai parlé d'esclavage : c'est pire. Le propriétaire d'esclaves avait intérêt à ménager son bétail, qui représentait une valeur. Par contre, celui qui achète un Tonkinois pour cinq ans, voit tous les ans la valeur de son achat diminuer d'un cinquième. Il a donc intérêt à tirer de cet achat en cinq ans tout ce qu'il peut donner... Qu'importe que l'homme

¹ Ibid., p. 49-50.

² Ibid., p. 52.

soit à ce moment vidé, fini, bon à rien ! Le maître n'y perdra pas un sou. » (Volonté Indochinoise, 10-8-27)¹.

Les ouvriers tonkinois déportés sont impitoyablement exploités par les patrons. Ils ne sont plus là des êtres humains mais des machines de travail qu'on utilise au-delà de toute limite :

« Nous avons (chaque année) au moins 3.000 émigrants vers les îles du Pacifique. En sept années nous devons en avoir 21.000. Ces émigrants engagés pour cinq ans devraient revenir, toute proportion gardée, en nombre suffisant pour chaque bateau. Or, à part le convoi qui a coïncidé avec le passage de M. l'administrateur D. aux Hébrides, chaque bateau ne ramène guère qu'une vingtaine de coolies, la plupart en mauvais état et tout au plus aptes à encombrer les hôpitaux d'Haïphong ou d'ailleurs. Cette constatation suffit à elle seule pour nous donner une idée de ce qui se passe là-bas. »²

L'évocation du grand écart entre le nombre des coolies exportés et celui du retour et l'insistance sur l'état physique de ces coolies revenus visent à souligner le sort malheureux des ouvriers tonkinois : la déportation signifie en fait la mort. Ces pauvres gens souffrent du même sort dans leur pays qu'à l'étranger. L'exploitation et la brutalité leur sont toujours finalement réservées.

C'est parce qu'il est animé par le souci de conserver une colonisation française irréprochable en Indochine et qu'il souhaite qu'elle connaisse un plein essor que Paul Monet, fondateur du "Foyer des étudiants annamites de Hanoï" et de l' "Institut Franco-Annamite de Toulon", sonne l'alarme sur les abus des plantations et du recrutement de la main d'œuvre tonkinoise :

“Et lorsque, dans l'intérêt même de ces entreprises, et par amour de l'humanité et de la patrie qui pourrait subir en ces pays une défaite morale et matérielle et un sanglant affront, nous jetons le cri

¹ Ibid., p. 64-65.

² Ibid., p. 72-73.

d'alarme, ces parfaits matérialistes de la finance, grands réalisateurs d'aujourd'hui et fauteurs des ruines de demain, nous traitent de mauvais patriote et de champion des bolchevistes... tandis que ces derniers nous attaquent farouchement, ruinent nos œuvres, nous insultent et nous menacent de mort... »¹

Paul Monet accuse les capitalistes de l'effondrement possible de la colonisation française et réfute toute accusation d'inspiration communiste.

L'auteur réserve un chapitre à des suggestions quant à l'amélioration de la situation des coolies travaillant sur les plantations. En s'appuyant sur sa connaissance solide des Annamites, de leurs caractères dociles, affectifs, fidèles, travailleurs et de leur mode de vie attaché au village, aux ancêtres, Paul Monet propose des améliorations des conditions de travail, des traitements convenables susceptibles d'assurer "des résultats beaucoup plus nombreux et plus durables..."². Il souligne particulièrement la nécessité et l'importance d'une inspection du travail.

Paul Monet rappelle encore dans le dernier chapitre intitulé "Anticipations" de son livre les motivations qui l'ont poussé à ces mises en garde. Il affirme que ses réactions sont issues non seulement de son inquiétude quant à l'existence de la colonisation française mais également de sa préoccupation quant à "l'évolution des nations, des races, de l'humanité..."³

L'auteur souligne l'importance cruciale des mouvements mondiaux pour la libération des colonies, surtout en Inde et en Chine. Il dénonce particulièrement l'apparition et l'expansion de faux patriotes annamites "qui édifient présentement d'immenses fortunes en jouant de la politique au détriment de leurs compatriotes qu'ils dépouilleraient et opprimeraient sans vergogne s'ils parvenaient un jour au pouvoir [...]"⁴. Ces "mauvais bergers"⁵, selon Paul Monet, observent et attendent de grands événements pour répandre leur propagande anti-française. Paul Monet se dédouane ainsi de toute accusation de collusion avec les mouvements vietnamiens favorables à l'indépendance.

¹ Ibid., p. 147.

² Ibid., p. 63.

³ Ibid., p. 166.

⁴ Ibid., p. 169-170.

⁵ Ibid., p. 168.

Le fondateur du “Foyer des étudiants annamites de Hanoï » et de l’ “Institut Franco-Annamite de Toulon” croit toujours que si la colonisation française réalise vraiment sa mission comme elle le déclare dans sa devise du début de la conquête (apporter son esprit de justice et d’humanité), elle gagnera le cœur du peuple annamite :

“Si l’on craint la propagande “bolcheviste”, le meilleur moyen de la faire disparaître complètement, c’est de traiter ces hommes avec justice et bienveillance”¹.

Pour Paul Monet, ce sont seulement des réformes sociales courageuses qui sont susceptibles d’empêcher le basculement de l’Indochine dans le communisme.

Peu après la publication du réquisitoire de Paul Monet, en 1931, la romancière Yvonne Schultz publie un roman qui met précisément en scène la situation et la vie sordide des ouvriers tonkinois (un couple : Phuc et son épouse Thi Minh) rivés à leur travail sur les plantations d’hévéas du Sud. Le titre « Dans La Griffes des Jauniers » reprend le terme même (« Jauniers », vocable formé sur le modèle du mot « négrier ») qu’emploie Paul Monet dans le titre de son essai. Yvonne Schultz met en scène les surveillants annamites – les « Cais » – qui brutalisent les ouvriers mais elle dénonce aussi sans ménagements les responsables blancs, planteurs et administrateurs. Là encore, comme chez Paul Monet, la colonisation n’est pas critiquée en elle-même. Pour Yvonne Schultz, il s’agit d’une dérive ou d’une dénaturation de la colonisation qui, par principe, doit apporter justice et progrès aux colonisés. La notoriété (en métropole comme en Indochine) d’Yvonne Schultz et de ses proches doit être de plus prise en compte : fille de Jeanne Schultz, auteur à succès (sous le pseudonyme de Philippe Saint Hilaire) de romans pour la jeunesse, épouse de Ferdinand de Fénis directeur de l’école des Beaux Arts de Hanoï, Yvonne Schultz admise dans la Société des gens de lettres était l’auteur prolifique de romans sentimentaux (elle utilisait parfois le pseudonyme de Dyvonne) souvent appréciés par les lectrices des années 1920 et 1930. Plusieurs de ces romans mettaient d’ailleurs en scène l’Indochine et notamment Les Fiancés d’Angkor², Le sampanier

¹ Ibid., p. 160.

² Louis Bellenard et fils, Coll. « Jeunes femmes et jeunes filles », 1928.

de la baie d'Along¹. Avec Yvonne Schultz, peu suspecte (à la différence d'Andrée Viollis) d'engagement à gauche, familière des élites de la colonie, la dénonciation des injustices sociales dans l'Indochine coloniale risquait fort d'atteindre un lectorat plus vaste.

Le titre qu'Albert de Pouvoirville choisit en 1933 pour l'un de ses derniers livres dans lequel il dénonce le péril communiste sur le Vietnam et l'Asie et le rôle essentiel de Nguyen Ai Quoc (Ho Chi Minh), *Griffes rouges sur l'Asie* fait évidemment et très ironiquement écho au titre du roman d'Yvonne Schultz.

Ainsi vers 1930, au moment même où l'Exposition coloniale internationale célèbre le bilan positif de la colonisation – avec une place particulièrement importante et positive pour l'Indochine – la prise de conscience d'un malaise croissant en Indochine s'affirme et se conforte dans l'opinion publique française. C'est en 1930 que le Comité National d'Etudes Sociales et Politiques se réunit avec pour sujet de réflexion « Le malaise actuel en Indochine »². C'est d'ailleurs sous ce titre que les communications des participants sont publiées. Le temps est proche où la thématique de la perte de l'Indochine surgira dans l'opinion publique.

¹ Plon et Nourrit, 1930.

² Avec la participation d'un financier d'Indochine, Homberg, Blanchard de la Brosse ex-gouverneur de la Cochinchine, Albert Sarraut, ex-gouverneur, ex-ministre des colonies, Félicien Challaye militant socialiste et membre de la Ligue des droits de l'homme.

VIII. L'Indochine des nouvellistes et romanciers : Boissière, Pouvoirville, Ajabert et quelques autres.

Il est a priori difficile d'évaluer l'impact des récits des écrivains voyageurs sur les représentations de l'Indochine de 1880 à 1930. Cet impact a sans doute été avant tout tributaire de leur notoriété : *Les Civilisés* de Farrère (1905), *Un Pèlerin d'Angkor* de Loti (1911) ou *Sur la Route mandarine* de Dorgelès (1925) ont sans doute eu un nombre important de lecteurs.

Quels lecteurs auraient eu l'Indochine S.O.S. d'Andrée Viollis (1935) sans la préface de Malraux ?

Quant aux textes écrits par des résidents français (colons, fonctionnaires, militaires) et qui se multiplient de 1890 à 1940, leur impact est sans doute moins encore évaluable. Et cela d'autant plus que l'oubli, par delà les difficiles indépendances, semble avoir recouvert intégralement cette production. Hormis – et encore ! – Jules Boissière et ses *Fumeurs d'opium* (1896), il est peu de noms qui surnagent. Au Vietnam, l'oubli est plus massif encore : jouent tout à la fois la péjoration d'une production littéraire « coloniale » et le recul évident de la langue française.

Pour notre part nous nous contenterons de dégager les thématiques récurrentes de cette production en nous inspirant des grandes études déjà menées :

Henri Copin, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954, Exotisme et altérité*¹ et Jennifer Yee, *Les Littératures de l'ère coloniale*².

C'est précisément avec Jennifer Yee que nous distinguerons trois catégories de textes :

- 1) les écrits évoquant la société coloniale européenne ou le vécu des explorateurs et militaires français.
- 2) ceux qui prétendent décrire les rapports entre le Blanc et l'indigène (souvent, mais pas toujours, au sein du couple mixte).
- 3) ceux qui s'essaient à analyser « l'âme indigène ».

¹ L'Harmattan, 1996.

² Site Internet « Société Internationale d'Etude des Littératures de l'Ere Coloniale ».

1. Les textes évoquant la société coloniale européenne ou le vécu des explorateurs et militaires français.

1.1. Un espace clivé : l'Indochine des profiteurs, l'Indochine des héros.

Avec *Les Civilisés* (1905) et la satire des mœurs de la communauté française coloniale de Saïgon, Farrère n'a pas inventé un sujet. Dès 1901 Raoul Petit dans *Choses et gens de Cochinchine*¹ dresse un tableau fortement ironique des Français d'Indochine² :

« La venue de Mme Bricou a fait certain tapage à Saïgon. Sous la véranda de l' « Hôtel Continental », à l'heure où toute la jeunesse qui s'amuse et les vieux beaux qui ne détellent pas, se livrent aux douceurs du potinage en buvant des choses glacées, ou s'entretient à toutes les tables de la nouvelle conquête féminine faite par la colonie. Les réellement jolies femmes y sont presque introuvables. Et Simone a tout pour exciter l'admiration, provoquer des désirs. On en veut un peu au camarade Bricou d'avoir su, pendant son congé, dénicher ce morceau de roi ... Pourquoi lui, plutôt qu'un autre ? ... La jalousie des hommes va son train.

Pendant ce temps, Simone, inconsciente de la révolution qu'elle produit, est occupée à meubler la câi-nhà, véritable nid d'amoureux sous la feuillée exotique, que son mari, pour la posséder toute et bien, a louée aux environs de la ville. Les sièges de rotin, les tables de teck, les tapis, les teintures entassées pêle-mêle, attendent la place qu'on leur destine. Le grand lit, vendu par un Chinois, qui permet les plus capricieux ébats, lui suggère, garni de sa moustiquaire une remarque drôle : « Nous serons là comme un garde-manger ! ... »³

¹ Saïgon, Imprimerie L. Ménard, 1901.

² Cf 2^e partie, ch. XVII. La femme française en Extrême-Orient ; ch. XVIII. Mme Bricou.

³ Op.cit., p. 328-329.

Certes l'attaque n'est pas aussi vive que dans les Civilisés de Farrère mais il y a bien là procès de la superficialité, voire de la vacuité de la sociabilité coloniale en Indochine. Il s'agit en fait d'un stéréotype déjà amplement développé dans la décennie qui précède. Dès 1891, dans l'essai qu'il consacre à la prise de contrôle militaire du Tonkin, le Tonkin actuel 1887-1890¹, Albert de Poupourville² distingue le « Tonkin où l'on s'amuse »³ du « Tonkin où l'on souffre ». De Poupourville oppose ainsi par delà le clivage entre militaires et civils la communauté française de Hanoï aux hommes de la brousse – militaires des postes avant tout confrontés à une résistance toujours renaissante :

« M. Bert n'a guère quitté Hanoï ; M. Bihourd non plus ; M. Richard, plus entreprenant a été jusqu'à Hunghoa. Le général de Courcy avait été jusqu'à Thanmaï, à une époque où Thanmaï, qui est en plein Delta, était la limite de nos possessions. Le général Bégin fut annoncé comme un audacieux. Il alla en effet, sur la rivière Noires, jusqu'à Chôbo, en canonnière toujours ; mais son deuxième voyage le refroidit : il monta jusqu'à Tuyenquan ; quand il en voulut partir, les eaux avaient baissé ; sa canonnière s'ensabla (...). Le général en chef se décida à redescendre en sampan, par une pluie battante, et fit dans son bon poste de Vietri une entrée qui n'avait rien de solennel. Cela le dégoûta des voyages ; en rentrant à Hanoï, il jura de ne plus dépasser les limites de la garnison. Et en homme d'honneur, il tint son serment.

C'est dans la limite du Delta, dans la zone du Tonkin où l'on s'amuse, que grandit l'expérience de nos chefs ; encore leurs changements précipités ne permettent-ils pas à cette expérience d'avoir des cheveux blancs. Chacun de nos fonctionnaires qui débarquent, chacun de nos députés qui viennent ici, soucieux d'apprendre quelque chose sur notre situation, se laisse aller aux délices de Capoue, déguste des

¹ Albert Lavine, Editeur Paris, 1891.

² Nous reviendrons sur son œuvre consacrée à l'Indochine et qui s'étend de la conquête du Tonkin à la veille de la seconde guerre mondiale.

³ Titre du premier chapitre.

primeurs, va au cercle, parie aux courses, boit à la glace et se déclare satisfait de la colonie.

Ce n'est pas ainsi que l'on remédiera à des douleurs que l'on ignore. Le Tonkin où l'on souffre n'a jamais été vu par ceux qui auraient pu, non pas le décrire savamment, mais améliorer le sort de ceux qui l'occupent. »¹

Dans l'œuvre de Pouvoirville, cette bipartition initiale (ville / brousse, zone pacifiée et européanisée / zone incontrôlée ou instable) demeure pertinente bien au-delà de la pacification². Dans le chapitre III intitulé « Les Européens au Tonkin occidental », Pouvoirville montre comment à l'inverse des Européens installés à Hanoï, les Européens (pour l'essentiel des militaires) vivent les pires situations, confrontés aux fièvres, à la dysenterie, aux attaques des « pirates ». et tout cela, Pouvoirville insiste, dans l'indifférence des Français (militaires ou civils) installés à Hanoï ou dans les grandes villes sous contrôle :

« Et rien, pendant le long séjour que j'ai fait là-bas, n'a été tenté pour améliorer cette situation déplorable par ceux, militaires ou civils, qui ayant à Hanoï et dans le Delta bon vin, bon gîte et le reste, auraient pu employer leurs loisirs à autre chose qu'au défrichement d'un champ de courses, et leur argent qu'à la constitution d'une société des fêtes. »³

Comme dans les situations de guerre où il est un front et un arrière, l'Indochine présente une zone de retrait (dont bénéficient de véritables et cyniques profiteurs) et une zone d'affrontement où les hommes déploient un véritable héroïsme qu'ils soient militaires et indissociablement explorateurs et découvreurs.

¹ Op.cit., p. 8-9.

² Cf. Chasseur de pirates ! ... (Les Livres de la Brousse), 1923.

³ Ibid., p. 125-126.

C'est en ce sens que, bien plus tard (1931), Pouvoirville publie une biographie de Francis Garnier¹. Pouvoirville salue tout d'abord Francis Garnier pour son entreprise d'exploration du Mékong (placée sous le commandement de Doudart de Lagrée) :

*« Et c'est ici que commence avec la découverte du cours indochinois du Mékong la vie héroïque de Francis Garnier. »*²

Cette exploration du cours indochinois du Mékong est présentée comme inspirée par une intuition « prophétique » de l'ampleur que peut atteindre l'empire colonial dans cette zone. Enfin les combats contre les Pavillons noirs au Tonkin sans le soutien d'une hiérarchie militaire et civile incompétente confèrent à Francis Garnier le statut de héros et de martyr (Troisième partie L'épopée. Chapitre III. La Passion de Francis Garnier).

C'est en termes d'héroïsme que Pouvoirville évoque encore la figure de M.A. Pavie, diplomate à Luang Prabang explorateur des confins du Laos et du Tonkin et chargé aussi de conforter la colonisation dans ces régions :

« M.A. Pavie, consul de France à Luang Prabang est un homme de quarante à cinquante ans, qui, malgré des fatigues sans nombre et quatorze ans de séjour dans l'Indochine, porte à peine son âge. Il est droit, vert, sec comme un bambou, sachant à la fois goûter l'harmonie d'un beau quintette à l'Opéra, et marcher pieds nus comme les sauvages : doué d'une énergie peu commune, d'une volonté de fer, d'une patience inaltérable, il a vécu dans ces régions primitives, aplani, plutôt que renversé, les obstacles qui s'opposaient à son but, appris les langues et les usages des peuples qu'il visitait, apaisé leurs différends, acquis leur confiance, sa parole, en certains pays, vaut

¹ Francis Garnier, Paris, Librairie Plon, 1931.

² Op.cit., p. 19.

L'exemplaire que nous avons eu entre les mains (coll. J.J. Tatin-Gourier) comporte cette dédicace autographe de Pouvoirville à A.R. Fontaine, fondateur et directeur des Distilleries d'Indochine : « A son ami A.R. Fontaine l'image d'un héros ».

mieux qu'une armée, et les services que cette seule parole peut rendre sont incalculables. »¹

Dans *Chasseur de pirates ! ...* (Les Livres de la Brousse) qu'il publie en 1923, Pouvoirville se propose précisément à partir de ces notes de soldat dans la difficile conquête du Tonkin – la fameuse lutte contre les pirates – de restituer et de fixer la mémoire menacée des combats d'alors qu'il considère comme héroïques c'est-à-dire inspirés – loin de toute éthique – par l'énergie et l'enivrement de l'action. L'Indochine de l'héroïsme se situe selon lui dans cette courte période d'affrontement des pirates :

« Entre la conquête du Tonkin par les soldats, et son utilisation par les gens d'affaires et de politique, une période éclatante et courte, s'interposa. Ce fut la période de pacification intérieure par les Gardes indigènes, créées en 1886, chargées du premier rôle en 1893, et restreinte, une fois l'œuvre accomplie, au rang de comparse obscur. Ce fut pour le peuple annamite, notre protégé d'hier, la période de la PIRATERIE. »²

Pouvoirville souligne la marginalité et l'évanescence de cet objet historique que constitue la piraterie :

« Les pirates du Tonkin et de l'Indochine ! que de curiosités ils ont allumées, que de polémiques ils ont alimentées, que de livres ils ont inspirés ou produits ? Et pourtant on ne les a point connus. Personnages fugitifs d'événements imprécis, ombres dansantes aux feux des incendies, silhouettes anonymes de luttes nocturnes et compliquées, les Pirates ne sont pas faits pour l'Histoire, l'Histoire majestueuse et sagement déroulée, où les gens et les choses se rangent avec clarté à l'entour d'un Grand Homme : foule bruissante, bigarrée et confuse, ils en occupent les bas-côtés, dans un demi-jour fumeux et

¹ Le Tonkin actuel. 1887-1890, p. 146.

² En lettres majuscules dans le texte. Op.cit., p. 8.

coupé d'éclats sinistres. Les combats s'entremêlent, les bandes s'entrechoquent, les influences se heurtent, les incidents se superposent : dans ce brouhaha multiple et discord, nul ne peut reconnaître les siens. »¹

C'est ce contexte qui s'avère précisément favorable au surgissement éphémère et éblouissant de héros :

« Mais dans ce chaos désordonné, que de grandes actions, de beaux gestes, de paroles précieuses ! de cette nuit tumultueuse, quels éclairs aveuglants jaillissent ! dans cette multitude brutale, quels fiers enseignements et quelle rare psychologie ! Dans cet ensemble mouvant et sans précisions ni contours, comme on saisit parfois, dans toute sa vigueur, le profit inanimé d'un héros. »²

Et Pouvoirville d'évoquer dans l'enthousiasme d'une remémoration extasiée la triple alliance de l'action guerrière, de l'opium et de l'écriture :

« Et les phrases qui apportent (appréciations et impressions) ont conservé leur saveur originelle, que ce soit la vague senteur des rizières ensoleillées, la riche odeur des paillotes surpeuplées, la douceur mortelle des forêts désertes, le parfum enivrant de l'opium, ou l'âcre fumée du bivouac, de la poudre et de l'incendie. »³

1.2 L'expérience de l'Indochine et le renouvellement de la thématique de l'opium.

L'association de l'Indochine coloniale à l'opium fut, on le sait, durable. La figure du colonial d'Indochine opiomane est un véritable topos. Et dans la critique de la colonisation en Indochine, la dénonciation éthique et politique du monopole de l'opium a constitué un thème majeur du discours politique de la gauche française.

¹ Ibid., p. 8.

² Ibid., p. 8.

³ Ibid., p. 9.

Néanmoins, et au-delà de quelques déclarations de principes vertueux, l'ouvrage très conformiste *En Indochine* de Robert Chauvelot¹ (1931) se clôt par le récit d'une « séance » de prise d'opium :

*« On me permettra de ne rien dire de ce que j'ai éprouvé cette nuit là ... Je me contenterai de certifier que l'opium, dès la vingtième ou trentième pipe devient dangereux, parce que grisant, exquis. Mieux vaut donc s'en abstenir, comme Ulysse, du chant des sirènes. En d'autres termes, l'opium est un maître infiniment attirant, charmeur mais absolu, tyrannique. On ne peut pas être opiomane à demi : il faut l'être tout à fait, ou y renoncer purement et simplement. C'est d'ailleurs à ce dernier – et sage – parti que je me suis définitivement rangé. Allons, c'est dit, c'est juré. Plus jamais je ne connaîtrai ces délices. »*²

En 1906 Claude Farrère, qui a obtenu l'année précédente (1905) le prix Goncourt pour sa grande satire de la communauté française de Saïgon, *Les Civilisés*, publie le recueil de nouvelles, *Fumées d'opium*, ancré à la fois en Indochine et en Chine. La séquence intitulée *Fat-Tsi-Loung* exprime tout particulièrement la fascination pour l'opium lié aux ineffables rêves du Tonkinois à la fois lettré, pirate et marin :

« La jonque dort au centre de la baie glauque, et Hong-Kop, accroupi sur ses nattes, lit le Philosophe. Il n'est pas encore l'heure de fumer. Alentour, le Fai-Tsi-Loung érige en menhirs ses îles innombrables, toutes pareilles, surgies des eaux calmes comme une armée pétrifiée. Et la brume tonkinoise, lourde de soleil diffus et de pluie très chaude, met son mystère sur le Fai-Tsi-Loung ; un mystère d'Asie, inquiétant et mauvais. Mais c'est le Fai-Tsi-Loung inextricable et sa brume qui ont fait Hong-kop libre de la domination méprisée du Hoang-Ti venu du Nord ; libre de continuer sa vie hautaine d'oiseau de proie,

¹ Arthaud, 1931, p. 157.

perpétuellement abattu sur les jonques peureuses des marchands et des pêcheurs. Hong-Kop est pirate. Sans doute parce que le Philosophe a recommandé à ses disciples de fuir l'avorissant travail, et de n'être ni laboureur, ni tisserand, ni fondeur de bronze, l'esprit et la sagesse s'émoussent au contact renouvelé des mêmes objets et de la même tâche. Peut-être cependant Hong-Kop est-il pirate à cause d'autres raisons inconnues. Car qui peut percer l'âme sereine et dédaigneuse d'un lettré chef d'hommes ?

Il méprise toutes choses, la vie comme la mort. Il confond dans son indifférence ironique ses propres guerriers, enfantinement orgueilleux de leurs défroques éclatantes, et les marchands qu'il détrousse et qu'il massacre, ou qu'il épargne au seul gré de sa fantaisie. Fantaisie obscure et respectée, car les pirates se souviennent que Hong-Kop est de race presque divine, et l'admirent pour sa beauté grave et son courage absolu. En outre, l'opium a pénétré son corps et sa tête, perfectionnant tout son être et l'élevant très au-dessus des hommes. »¹

Cette élite annamite à la fois libre – pirate –, combattante, lettrée, opiomane et réfractaire trouve une figure symétrique dans l'écrivain, poète qui connaît l'extase grâce à l'opium :

« Autrefois j'ai cru ces Asiatiques séparés de ma race par un abîme. Et de fait quel précipice insondable entre nous ! Nous sommes des enfants et eux des vieillards. Le bambin qui saute à la corde est moins différent du centenaire qui se hâte vers sa tombe creusée. Mais je sais aujourd'hui que l'opium peut merveilleusement creuser le précipice. L'opium est un magicien qui transforme et métamorphose. L'Européen, l'Asiatique sont pareils, – nivelés – devant son sortilège tout puissant. Races, physiologies, psychologies, tout s'efface ; et d'autres êtres viennent au monde, inconnus et neufs – les Fumeurs, qui, proprement, ont cessé d'être hommes.

¹ Op.cit., p. 13-14-15.

C'est bien cela. Chaque soir dans Fou-Tchéou-Road, je dépouille mon humanité grossière, je m'en libère, et je la jette dans la rue comme un haillon. Moi, et tous les autres fumeurs comme moi. Dès lors, nos cerveaux renouvelés, fils de l'opium, frères entre eux, se comprennent, s'apprécient et se lient d'amitié. »¹

Dans la préface qu'il a donné à *Fumées d'opium*, le poète et romancier Pierre Louÿs (1870-1925), proche des symbolistes, ami de Gide et de Valéry constate le caractère désuet du thème de l'opium :

« Tout est dit, sur l'opium, n'est-ce pas ? Mille huit cent trente et l'arrière romantisme ont épuisé le sujet pendant un demi-siècle et tiré de lui tout ce qu'il pouvait donner dans le sens du maladif et du fantastique. »²

Pierre Louÿs reconnaît cependant que Claude Farrère, riche de ses voyages en Extrême-Orient, a profondément renouvelé la thématique de l'opium :

« [...] le lecteur saura distinguer aisément tout ce que M. Farrère apporte d'inédit à la littérature de l'opium. »³

Mais cet apport est sans commune mesure avec celui de Jules Boissière (1863-1897 – mort brutalement à Hanoï), avec ses *Propos d'un intoxiqué*⁴ et surtout avec son recueil de nouvelles *Fumeurs d'opium*⁵.

Les divers récits composant ce dernier ouvrage – qui a indéniablement fait la célébrité de Jules Boissière – permettent d'apprécier cette écriture de l'opium sous toutes ses facettes : de comprendre comment la mise en scène de la « fumerie » permet de restituer la gradation du rêve et des visions, l'essor d'une intelligence qui

¹ Ibid., p. 146-147.

² Ibid., Préface, p. VIII.

³ Ibid., p. X-XI.

⁴ Imprimerie de l'Avenir du Tonkin, 1890.

⁵ Louis-Michaud, 1909, édition illustrée par Géo Dorival.

semble illimitée, la griserie d'une action décuplée –action militaire, le plus souvent dans la traque des « pirates » et la « pacification » du Tonkin¹

Dans *Propos d'un intoxiqué*, Jules Boissière restitue la découverte de l'opium par un novice que ronge le spleen. Le texte dit tout d'abord la découverte sensuelle et extasiée de l'opium, son lien indéfectible avec la terre du Tonkin et avec le plaisir des mots et des signes². Donc avec la perspective inéluctable de l'écriture :

« Je me suis couché sur le lit, une pile de livres auprès de moi, et je lis ce soir – par exception – des livres simples et faciles, trop faible, à certaines heures, pour penser fortement, grâce à « L'Opium qui transpose en rêve les idées », tandis qu'un Annamite malaxe et roule en cône la sainte drogue, au-dessus d'une haute et lourde lampe close dans son verre conique, qui de sa transparente paroi protège sa clarté fixe et jaune de veilleuse.

Elle brûle comme sur l'autel d'une chapelle provinciale – sombre et parfumée d'odeurs bibliques – sur le lit de camp, en l'honneur de Sa Divinité l'Opium. Je lis à la clarté d'une lampe gracieuse, exquisement jolie, une lampe à crémaillère d'argent sous abat-jour de fine porcelaine bleue « couleur du ciel et de la pluie », comme a dit un poète chinois. Ainsi que le reflet rose et le reflet bleu dans le sonnet de Théophile Gautier, le rayon jaune tamisé par la transparence azurine, frappe çà et là le plateau de trac semé de rares incrustations, réveille quelque moire verte, orange ou violette, des cimenterres de nacre au poing fermé d'un cavalier, des housses en velours rehaussé de perles au poitrail des chevaux ; il enveloppe le bloc de marbre noir et blanc, montagne en miniature, ambitieux presse-papiers ; il s'endort sur ma vieille pipe en écaille, aux tournants lisses tachetés de brun et d'or. Parfois, quand j'ai trop fumé, le bloc marmoréen grandit et devient pareil à l'Himalaya ; des neiges éternelles couronnent la blancheur des cimes, et les taches s'élargissent et se hérissent de végétations

¹ A laquelle Jules Boissière participa puisqu'il arriva pour la première fois à Hanoï pour faire son service militaire en 1886. Il revint en 1892 comme administrateur.

² Jules Boissière durant son séjour en Annam et au Tonkin apprit le vietnamien et le chinois.

tropicales, taillis peuplés de tigres et d'éléphants, forêts où j'égare d'impériales caravanes. [...] Quel lettré de ses vœux importunerait le Ciel – je dis : quel lettré d'Europe – s'il possédait la certitude de revivre éternellement dans la compagnie des mots transformés en Génies – les mots aimés plus que les femmes, les mots que nous voulons en vain rendre vivants dans nos œuvres, les mots que nous verrons un jour, animés, avec l'allure de la physionomie que nous leur avons rêvée, idéalisés encore, nous suivre et nous faire cortège dans l'immortalité ? C'est à B ..., dans les loisirs de la vie de poste, que je m'accoutumai à l'opium. Et chaque jour, aux heures invariables de l'intoxication quotidienne, je revois ce coin bien-aimé de la terre tonkinoise ; je retrouve ses collines vertes où pointent les toits de briques roses, ses vastes arroyos, ses merveilleux horizons de mer et de montagnes ; et je crois encore d'ici ouïr, aussi distinctement que la mer au fond d'un coquillage, la rumeur solennelle de ses grands pins. »¹

Boissière présente son initiation aux langues et aux cultures d'Extrême-Orient comme indissociable de l'expérience de l'opium. Il évoque l'incidence positive de la drogue sur « l'intérêt des choses lues » :

«[...] Sans doute, chez ces êtres subalternes qu'on appelle « les bons vivants », l'opium exacerbe et multiplie les vulgaires appétits ; mais il rend les lettrés et les penseurs plus curieux et plus subtils que jamais, absolument dédaigneux du vin, de la fine chère et des guerres ; il donne plus d'amplitude et de profondeur aux sacro-saintes voluptés de l'étude, de la méditation, du souvenir [...] »²

Boissière reconnaît par ailleurs les douleurs et les risques de l'opium : l'opium a comme horizon la mort. Le matériel de fumeur est « arsenal de suicide ».

¹ Jules Boissière, *Propos d'un intoxiqué*, Editions Mille et une nuits, 1997, p. 15-17.

²Op.cit., p. 21.

Mais c'est dans Fumeurs d'opium que l'écriture de l'opium manifeste toute sa richesse, son amplitude. Nous nous contenterons ici de comprendre comment elle implique, entre autres, une véritable transgression des représentations communément reçues de la conquête du Tonkin généralement vue comme entreprise d'éradication de la piraterie, et donc une véritable transgression des limites et des contraintes de l'idéologie coloniale.

Le second récit de Fumeurs d'opium intitulé La prise de Lang-Xi se présente comme un ensemble d'extraits des carnets de route du sergent opiomane Fanien du 10^e tirailleurs tonkinois décédé d'une fièvre cholérique brutale qui a eu raison d'un corps épuisé par l'opium. La mort et les obsèques du soldat sont relatées en termes sordides qui démentent toute tonalité épique. Le sergent Fanien dit son obsession de la drogue au cœur même des combats, de la traque du « chef pirate le Dôc-To ». Il dit aussi l'absurde des situations et des actes guerriers : il s'étend pour fumer à la place même du Dôc-To mort, donne « peut être » l'ordre d'exécuter un pirate capturé aussi drogué que lui, enjambe, totalement indifférent les cadavres (dont celui d'une fillette de treize ans violée). Les comportements dits héroïques, ou plutôt le sentiment de l'héroïsme, ne tiennent en fait qu'à l'opium :

« Des coups de fusil éclatent au dehors : une alerte, sans doute attaque des pirates, furieux d'avoir sans combat cédé la place et abandonné leur chef. Je saute hors de la maison ; je me sens lucide et gai, et je serais content de me battre, avec l'idée que nul de nous ne peut être tué. Merci, vénérable et sacro-saint Opium ! »¹

Mais cet opium conduit aussi à une véritable empathie avec les « pirates » et leur vieux chef exécuté proclamé frère pour sa sérénité dans la mort.

« Et je fume, je fume, je fume. Et maintenant je vois la vie en rose, une bienveillance universelle monte en moi. Je pense au vieux chef tué, mort heureux sur ce même lit de camp, - au vieux chef, mon semblable, mon frère. »²

¹ Op.cit., p. 40.

² Ibid., p. 41.

Mais c'est sans doute la dernière nouvelle de Fumeurs d'opium, intitulée Une âme. Journal d'un fusillé, qui conduit au surgissement et au développement du discours le plus réfractaire – le plus politiquement incorrect – sur la pacification du Tonkin, officiellement et communément présentée (et par là même justifiée) comme « chasse aux pirates ». La nouvelle s'ouvre sur l'exécution pour trahison d'un jeune fantassin de marine d'origine aristocratique et opiomane, Guy Emmanuel de Césade. Le narrateur de la nouvelle affirme reproduire le journal que le jeune homme lui a confié quelques minutes avant son exécution. Ce journal – carnet de route d'un militaire en Indochine – narre l'expérience de l'opium et la trahison du jeune fantassin (de Césade portera les armes, aux côtés des rebelles, contre les troupes françaises).

D'entrée de jeu – le journal s'ouvre sur l'évocation des relations amicales avec Dôc-Cô, chef des révoltés – le terme « pirate » est soigneusement évité. Dôc-Cô, le chef de la rébellion est présenté comme un lettré mandaté par le roi d'Annam capturé et destitué par les Français, exilé à Alger Ham Nghi¹ :

« Au nord-est du Delta tonkinois, au profond des massifs du Nui-Dao où trouvèrent asile les révoltés armés contre la France au nom de Ham-Nghi, le roi déchu. – Dans une somptueuse maison chinoise, je fumais l'opium, hier à midi, avec mon hôte Dôc-Cô, le grand chef de la rébellion. »²

Proche, dès sa désertion, du Dôc-Cô, le jeune fantassin est en mesure de caractériser l'état major de la rébellion, son organisation, sa stratégie et la division du travail qu'elle implique. Les « pirates » à proprement parler qui brûlent, massacrent et pillent les villages réfractaires à la rébellion ou suspects de collaboration avec les Français ne constituent qu'un volet du soulèvement. Le chef de ces « pirates », Bang May, présent dans l'état major du Dôc-Cô, lui « répugne » immédiatement. Le déserteur dit son admiration pour les véritables têtes pensantes du soulèvement, qui

¹ Ham Nghi (1871-1943) « empereur patriote » régna une année 1885-1886 et prit la tête de la révolte du Can Vuong. Arrêté et déporté en Algérie, il eut une carrière d'artiste peintre et sculpteur.

² Ibid., p. 213.

créditent la rébellion d'une véritable légitimité. Il s'agit de grands lettrés tels Tam-Thuât :

« Il y avait là Tam-Thuât, le vieil ascète, à la bouche édentée, à la barbiche de rares poils blanc, – Thuât l'incorruptible, fonctionnaire de Tu-Duc, et qui préféra la brousse au coudolement des Européens en ses palais : vertueux, sobre, dur, un saint plus encore qu'un héros pour les Annamites, même ralliés à la nouvelle cause. »¹

Et le déserteur évoque Tam-Thuât déambulant à travers l'Annam sans aucune protection tant il jouit du respect de tous :

« Tam-Thuât souvent nous laisse ; déguisé en bonze, muni des accessoires rituels – large chapeau, bâton, chapelet, et l'écuelle diogénique – il parcourt les provinces, s'arrête aux marchés fréquentés et glisse audacieusement aux jeunes hommes, et en guise de ces prières que distribuent les cénobites, des proclamations guerrières. Visitant les chefs fatigués de la lutte, ranimant les courages, il marche sans escorte et sans armes, assuré de l'universel respect. Nul Annamite ne le dénoncera, tant on vénère en lui l'homme intègre, le patriote, le saint. Même parmi les mandarins, soldats ou miliciens dévoués au nouveau régime, pas un qui ne crût faire œuvre pie en le laissant évader s'il était pris, au risque d'être fusillé à sa place. Nimbé de légendes, il colporte le levain des colères nationales ; sa chaude éloquence, brassant les âmes, pétrit le bon pain de haine pour les saintes communions de la révolte. »²

Tam-Thuât fait partie de ces grands lettrés qui ont préféré la vie en brousse, la difficile perspective d'une restauration du roi captif Ham-Nghi à la soumission à un « roi intronisé par les baïonnettes des Occidentaux. » Le déserteur affirme qu'en fait la rébellion a su mettre en place une administration – fiscale, judiciaire, militaire –

¹ Ibid., p. 248.

² Ibid., p. 258.

qui double littéralement celle du Protectorat¹. Mais le déserteur – est-ce dû à l’opium ? – n’a pas vu que le rébellion était minée par la corruption et la trahison : Dôc-Cô et Bang May se rallient aux Français et parquent dans Hanoï alors que le déserteur abandonné aux Français attend son jugement et son exécution dans la prison de Hanoï. Pour Jules Boissière, il est, conformément à la tradition ancestrale de rejet de tous ceux qui ont tenté d’occuper le Vietnam, une véritable haine de la population tout entière contre l’occupant. Chez Boissière il n’y a pas, par delà les apparences des soumissions, des amitiés, des compagnonnages et des amours, d’exception parmi les Annamites foncièrement patriotes et hostiles aux occupants².

¹ Il en est de même dans la nouvelle Comédiens ambulants où le jeune lettré – aux connaissances littéraires et philosophiques exceptionnelles – Dôc-Liêt exerce le pouvoir sur la zone qu’il contrôle au nom du roi Ham-Nghi.

² La séquence intitulée « Les Génies du Mont Tân-Viên » l’illustre tout particulièrement (ces Génies sont « hostiles à l’étranger » et le garde français qui, isolé, réside au pied du Mont Tân-Viên le paiera de sa vie).

2. Les relations entre Européens et « indigènes » vues par les écrivains.

Dans l'œuvre de Jules Boissière, dans les personnages d'Annamites qu'il met en scène, il semble bien que le ressentiment et la haine vouée au colonisateur emportent tout. Ce ressentiment et cette haine peuvent être longtemps masqués, dissimulés par une apparente confiance, par l'amitié et même par l'amour. Mais les masques tôt ou tard tombent. Au mieux dans une indifférence meurtrière (dans les Génies du Mont Tân-Viên, le sergent Annamite Dien qui assiste, impassible, au massacre du garde Ferrier, de sa congai Thi-Nam et de leur fils ; dans Une âme. Journal d'un fusillé, Dôc-cô qui abandonne aux Français, qui vont nécessairement le condamner à mort, le déserteur auquel il semble avoir accordé son amitié et auquel il a promis sa protection) ; au pire dans un déferlement de violences et d'imprécations : avant de mourir Thi-Nam maudit Ferrier et les Français colonisateurs. Cette haine des Annamites à l'égard de leurs oppresseurs atteint son point culminant dans les mutilations et tortures qui précèdent les mises à mort et dans les profanations de corps. Elle s'incarne tout particulièrement dans les Génies gardiens des lieux inaccessibles aux occupants et par là même symboles de l'indépendance du peuple de l'Annam (les Génies du Mont Tân-Viên).

A bien des égards Albert de Pouvourville reprend, dans ses nouvelles ces thématiques initiées par Boissière. Mais Pouvourville a aussi dans un texte ultérieur (1923), Chasseur de pirates ! ..., revendiqué une proximité étroite d'inspiration avec Jules Boissière qu'il loue comme « fondateur de la littérature franco-annamite », auteur du « chef-d'œuvre de la littérature indochinoise » :

« Ce livre français (Les Fumeurs d'opium), chef-d'œuvre incontesté de la littérature indochinoise, qui valut la gloire à Boissière mort, j'ai assisté à sa parturition : il est né entre nous deux. J'ai apporté à l'auteur toute la documentation de l'incendie de Dongson, avec quoi il a fait ses magnifiques Génies du Mont Tân-viên. Je lui ai facilité, par mes notes sur la piraterie, et par des entrevues tragiques avec le malheureux héros, le conte de Une âme qui est un incident poignant et véridique de 1888. De C ..., volontaire de marsouins, issu d'une

famille militaire française connue, a vraiment passé aux pirates chez le Dôc-Tich, avec la connivence du Norvégien Oberg, a été livré par le rebelle soumis, a été condamné par le conseil de guerre de Hanoï, et a été fusillé sous le mirador de la Citadelle. J'avais connu C., j'ai assisté à son jugement : je l'ai vu quelques instants avant sa mort : je l'ai accompagné de la prison au lieu d'exécution ; et il est, sous nos yeux, tombé, face contre terre, sous les douze balles du peloton. Aussi le livre de Boissière est, en même temps qu'une belle œuvre littéraire, une page d'histoire frissonnante où je sens encore mon propre émoi. »¹

Fumeurs d'opium s'est développé à partir d'un double matériau : les récits de la traque des pirates développés par Pouvoirville d'une part, les récits et légendes annamites dont Boissière, qui comprenait et parlait la langue du pays, était friand. Intervenant de plus de manière déterminante le « prisme » de l'opium, véritable clé, selon Pouvoirville pour la compréhension des civilisations d'Extrême-Orient. L'originalité et la marginalité de Boissière tiendrait, selon Pouvoirville, à cette triple détermination.

La proximité des nouvelles de Pouvoirville avec celles de Boissière est certes évidente : même attrait pour les génies et légendes du Tonkin, même constat d'un opiniâtre refus dans la population annamite de la colonisation. Toutefois les différences sont manifestes. Les points de vues sur l'opium diffèrent : Pouvoirville considère qu'il maîtrise l'usage de l'opium qui ne l'empêche nullement d'agir, de combattre et d'écrire. Pour Pouvoirville la piraterie est le fait de bandes et ne peut en aucun apparaître comme une résistance nationale organisée et ayant pour objectif la restauration du roi déchu Ham-Nghi. Pour Pouvoirville fervent défenseur jusqu'à la fin de sa vie de la colonisation, il est bien, par delà les tensions et les heurts entre Français et Annamites, des possibilités de conciliation. (Ce qui n'apparaît à aucun moment dans l'œuvre de Boissière). Pouvoirville évoque de manière émouvante l'amitié (mais jamais l'amour), le service de compagnons d'armes fidèles et enfin et surtout la fréquentation des véritables lettrés qui ont été ses initiateurs à la

¹ Albert de Pouvoirville, *Chasseur de pirates ! ... Aux éditeurs associés, Paris, 1923, p. 178.*

connaissance des idéogrammes chinois et des grandes philosophies de l'Extrême-Orient.

Mais un examen plus précis du recueil de nouvelles de Pouvoirville (qui a adopté le pseudonyme annamite de Matgioi) intitulé *L'Heure silencieuse* et publié en 1923¹ permettra de mieux saisir l'ambiguïté du rapport de Pouvoirville à l'œuvre de Boissière.

L'œuvre d'Albert de Pouvoirville intitulée *L'Heure silencieuse* se présente comme un ensemble discontinu de brefs récits, de "contes vécus", où réalisme et fantastique se mêlent. Le grand modèle évoqué est évidemment le *Livre de la jungle* de Kipling et ses récits adjacents.

Ces récits se veulent tout à la fois révélateurs des mentalités ancestrales du "vieux Annam" et peut être même de son irrédentisme, et des contiguïtés nouvelles liées à la colonisation française : ce que de Pouvoirville nomme "l'actuelle psychologie franco-tonkinoise".

Le discours de préface se veut conciliant et prudemment optimiste quant à l'avenir de la conciliation des deux "races" cohabitant dans ce que l'on nomme désormais l'Indochine. De Pouvoirville souhaite en effet que ces récits fassent naître chez ses lecteurs français compréhension, estime et même amour pour "mes petits frères jaunes"²

C'est de ce point de vue que nous examinerons ces contes discontinus et présentés délibérément comme dérisoires : dans quelle mesure mettent-ils en scène une entente possible entre colonisés et colonisateurs? La préface si optimiste et conciliatrice soit-elle, émet cependant des doutes : de Pouvoirville, après avoir salué "le mariage conclu entre la France et l'Annam" semble conjurer un mauvais sort :

*"Souhaitons n'avoir jamais à en raconter le divorce."*³

Et en ouverture le premier texte – qui ne constitue pas à proprement parler le premier conte – est la négation de toute illusion :

¹ Aux éditions du Monde Nouveau, Paris, 1923.

² Albert de Pouvoirville, *L'Heure silencieuse*, éditions Kailash, Les Exotiques, 1995, p. 9.

³ Op.cit., p. 9.

“Mais moi vieillard, de qui tant d’étés chinois ont recuit le visage, moi qui ai suivi avec les explications du seigneur Baly, l’Homme à la ceinture verte, les progrès de ceux de l’Occident, je connais bien que ce n’est là qu’un faux repos et que ce silence n’est pas celui de la paix. Mes enfants, jeunes encore, croient à la bonté de la lumière : oui, même mon fils aîné Viên, qui bientôt me succédera ; même mon cadet Cang, qui a servi sous la ceinture et le turban bleus des milices du Protectorat des Blancs. Moi, je sais que, à cette immobile chaleur, tout ce qui est pernicieux sur cette terre veille, s’examine et grandit, que le serpent prépare son venin, et l’homme, son crime. Tout à l’heure, au premier souffle et les premières forces récupérées, ils se glisseront tous deux par la fente du rocher et par la porte de la maison, tout trempés de la sueur du mal. Dans ce faux silence mon oreille perçoit, comme une marée qui vient, le bruit que fait sur la terre tremblante et crevassée, la poussée des volontés funestes, toutes recrues du poison de la lourde chaleur.”¹

Et celui qui se déclare apprenti en sagesse - la sagesse ne s’acquiert en effet que dans et par la mort -, “le vieux Nguyen-Duc», reconnaît avoir recours à la ruse face aux colonisateurs qui multiplient les expéditions punitives :

«Sur le sentier qui vient de Sontay, ville déconnectée de son ancienne grandeur, sentier qui passe devant ma demeure et fuit à trois heures d’ici, sur les bords de la rivière aux eaux transparentes et sombres, les durs conquérants sont une fois de plus passés, en frappant fortement le sol de leurs souliers lourds et en soulevant la poussière du chemin. Ils allaient punir, m’ont-ils dit, un village forestier d’avoir fait la contrebande d’opium et peut-être de fusils. Et ils m’ont demandé leur direction. Je la leur ai donnée, afin de sauver de leurs fureurs mon propre village ; mais je la leur ai donnée par la route la plus longue, afin que les femmes, les enfants et les vieillards du village

¹ Op.cit., p. 11-12.

condamné aient le temps de s'enfuir dans la forêt. J'ai entendu, pendant le temps de la sieste, des coups de fusils, des rumeurs de massacres et l'éclatement des bambous dans la flamme. A présent on n'entend plus rien. Ce doit être fini.»¹

Le premier récit, «L'anneau et le crochet», met en scène le soldat de la conquête du Tonkin, prisonnier des «pirates», «Chinois de contrebande», menacé de tortures et de la pire des morts et qui assiste à l'exécution de ses camarades prisonniers. Le salut in extremis, grâce à l'intervention inespérée d'un détachement de l'armée française, n'infléchit pas la thèse d'une irréductible opposition entre «indigènes» et colonisateurs.

En fait la même vision de la colonisation sous-tend l'ensemble des récits : il est une irréductible tension entre d'une part les colonisateurs et leurs collaborateurs annamites (et en particulier les administrateurs traditionnels de l'empire «protégé», les célèbres mandarins) et d'autre part les indigènes réfractaires et insoumis (les fameux pirates traqués mais toujours résurgents). Dans le récit intitulé «la Langue», le pirate arrêté et torturé par le mandarin Vien, intégré dans l'administration coloniale avec le titre de sous-préfet, préfère se mutiler – se sectionner la langue – plutôt que de parler sous les effroyables tortures que le mandarin lui fait subir.

Mais c'est toute la nature, sauvage, impénétrable avec ses dragons et génies, qui rejette l'envahisseur, la nature «où se forge le fer des révoltes»². Dans le récit intitulé «Les Trois pagodes», la pagode ultime et inaccessible est l'irréductible bastion de la résistance de la patrie provisoirement vaincue :

«Là haut demeurent nos sauveurs et les descendants des rois proscrits et les vœux désespérés d'un peuple leur donnent une vie réelle. Là dorment les espoirs encore enfouis. Et c'est de là que descendront un jour les Maîtres des Epouvantes, génies vengeurs des morts et libérateurs du sol de la patrie.»³

¹ Op.cit., p. 13-14.

² Ibid., p. 41.

³ Ibid., p. 43.

Et dans ce même récit, Thang, fils d'un vénérable maître de sagesse meurt tué par la chute d'un rocher : la nature – «la colère du Dragon» – se venge de celui qui a révélé ses secrets au colonisateur.

De Pouvoirville dénonce les illusions de puissance du colonisateur qu'il a lui-même été. Et dans le récit intitulé «La Victoire de la terre» il montre comment le prétendu vainqueur – le Français – est inévitablement pris au piège de la Terre d'Asie :

«Vois : tu es pris déjà. Jamais plus tu ne dégageras ton âme de nos charmes et, comme un nageur dans l'océan des délices, tu te perdras tous les jours davantage dans la contemplation de l'Asie nue et vierge, et dans l'attente ambiguë de son embrassement.»¹

L'irréductible ennemi de la colonisation – le fameux «pirate» De Kham – démontre aux Français qui le traquent l'immense supériorité de son intelligence et de son sens de la ruse («L'homme violent»).

Le récit «La Pierre sonore» désigne le centre sismique, tout à la fois symbolique et agissant à travers l'histoire, des révoltes du peuple annamite. Le militaire français a fait déposer la pierre dressée, fanal des rébellions et des héros révolutionnaires, dont il redoute encore les terribles pouvoirs. Les potentialités de révolte du peuple annamite obsèdent ainsi le militaire de la colonisation.

Par delà les révoltes logiques contre les envahisseurs, il est une cruauté codifiée par les Rites des Annamites et en particulier de la partie masculine de la population, qui tient en fait à l'honneur de la lignée, des ancêtres. Le récit intitulé «Le Geste révélateur» montre comment la fréquentation des Français conduit la première épouse du lettré Dong, Hoa-Van à l'adultère et à une mort terrible aux côtés de son amant français supplicié (attachés à un radeau, les amants dérivent inexorablement vers la mer). La même situation se produit dans «la Bête et l'eau», avec la même conclusion terrible : la femme adultère est suppliciée (sa tête est écrasée par une patte d'éléphant) et son amant français est conduit par ruse dans le piège mortel des grandes marées de l'équinoxe.

¹ Ibid., p. 54.

Dans le récit intitulé «Le Geste révélateur», Pouvoirville établit un lien entre cet attachement aux Rites, cette défense impitoyable des valeurs traditionnelles et la résistance, toujours masquée mais terriblement violente, à la colonisation française.

La conclusion du récit est éloquente :

«La version officielle et le bruit populaire qui ne mentent jamais, ont dit le Français disparu dans un accident de chasse au tigre. La première concubine est devenue l'épouse de premier rang dans la maison de la porte de l'Ouest. Et, dans les rues de Sontay, les vieux notables et les fidèles disciples saluent respectueusement au passage le souriant lettré Dong, premier-né d'une famille intacte, et chef secret et certain de la révolte prochaine.»¹

La colonisation est en effet présentée comme viol et profanation. Dans le récit intitulé «La Chanson noire», de Pouvoirville évoque les tombes des princesses de Sasebo en Haute-Birmanie profanées par la pioche des «ingénieurs blancs».

Mais en même temps, Pouvoirville le souligne, la force du rêve colonisateur fascine et séduit les fiancées des Français qui s'expatrient (Le Choix de Page), attire les marginaux et les aventuriers que l'opium fixe littéralement à la terre d'Indochine (Le Déraciné). L'opium et sa magie sont en fait présentés comme un lien essentiel avec la terre d'Asie (La Pipe). Et il en est de même du rapport à la mort et à la nature tel que l'expose Luat, le Maître des sentences, dans le récit intitulé Bertile et la mort.

Intervient enfin l'amitié qui transcende toutes les limites et tous les interdits (Celui qui est parti).

Les thématiques des nouvelles de Pouvoirville apparaissent ainsi très proches de celles de l'œuvre de Boissière. Ces récits ménagent toutefois, par delà leur vision foncièrement pessimiste des relations entre Annamites et Colons, l'espoir en d'exceptionnelles rencontres et conciliations. Ils semblent par ailleurs n'avoir jamais affecté le militantisme colonial de Pouvoirville. C'est là évidemment une grande différence avec Boissière, précocement disparu il est vrai.

¹ Ibid., p. 81.

L'échec du couple franco-annamite et plus précisément du Français et de la « congai » – la concubine – est par ailleurs un thème récurrent dans la littérature française d'Indochine. C'est notamment le cas de *Petites Epouses*¹ de Myriam Harry (première lauréate du Prix Fémina en 1905). Le thème de la trahison de la congai avide et cruelle affleure aussi dans la nouvelle de Jules Boissière *Les Génies du Mont Tân-Viên*. Pouvourville dans l'une des nouvelles de *L'Heure silencieuse*, *Le Geste révélateur*, souligne pour sa part les redoutables dangers de l'adultère pour la femme annamite (secrètement exécutée conformément aux rites par son mari) mais aussi pour son amant victime d'une impitoyable vengeance.

A la fin des années 1920 et dans les années 1930, la thématique du couple mixte impossible se maintient (cf. Jean Marquet, *La Jaune et le Blanc*, 1926). Mais ce sujet semble céder peu à peu la place à celui du métis, de l'Eurasien. Dans son article « Le regard français sur le phénomène eurasien en Indochine française à travers les sources littéraires (1858-1954)², Alain Ruscio rappelle les connotations de méfiance et même de mépris autour du terme métis³. Et il précise, exemples à l'appui, que dans les romans des Français d'Indochine, le métis est un personnage récurrent partagé entre deux « races » et par là même malheureux.

Certes les romans de Jean Marquet (*La Jaune et le Blanc*, 1926) et de Jehan Cendrieux (*François Phuoc, métis*, 1929) comportent des vœux positifs pour le mélange des « races ».

Mais les mariages, ou plus exactement les unions temporaires d'où ces métis sont issus, sont généralement présentés négativement. La « congai » est souvent caractérisée comme un être avide (« petit animal à l'âme fruste et mystérieuse », Jean d'Esme, *Thi Ba, fille d'Annam*, 1925) et souvent infidèle (le plus souvent avec un Annamite). Les relations véritablement amoureuses sont tout à fait exceptionnelles. Pour Farrère, dans *Les Civilisés*, la congai est en fin de compte un élément du « mobilier » de l'homme venu de France.

Pour Henry Casseville, dans son roman *Sao, l'amoureuse tranquille* (1928), la congai est en fait une prostituée qui temporairement et par intérêt met un terme à ses activités. (Même si par ailleurs le héros Jean-Pierre s'attache fortement à elle).

¹ Paris, Calman Lévy, 1902. Myriam Harry a consacré deux autres romans à l'Indochine : *La Pagode de l'île flottante* (1902) et *L'île de volupté* (1907).

² *L'Information psychiatrique*. Volume 80, Numéro 6, juin-juillet 2004, Métissages.

³ Le terme « eurasien » moins utilisé a été emprunté à l'anglais vers 1870.

Les portraits des enfants métis sont assez rares dans la littérature des années 1920-1930. Dans *Confidences de métisse* (1926) Clotilde Chivas-Baron donne la parole à Jeannie fille naturelle d'un Français d'Indochine, par ailleurs marié et père de famille en France, et d'une Annamite. Le Français, de retour en métropole, abandonne sa femme annamite et sa fille qui, devenue adulte, exprime son désarroi et sa haine. La situation est à peu près la même dans le roman de Jean Ajalbert Raffin Su-Su (1917). De même dans *François Phuoc métis* de Jehan Cendrieux, le héros métis a été abandonné par son père reparti en France pour retrouver sa « vraie famille ».

Le caractère ambigu, secret et imprévisible des personnages romanesques d'Eurasiens se renforcera avec l'accroissement des tensions entre colonisateurs et colonisés.

3. Les mises en scènes romanesques des mœurs indigènes.

Rares sont les œuvres romanesques qui ont l'ambition de restituer les mœurs et les mentalités « indigènes », abstraction faite de la présence des Eurasiens. C'est toutefois le cas du roman de Jean Ajalbert, *Sao van Di* (1922). Le roman narre les mœurs dans la cité laotienne de Luang Prabang de la belle Sao van Di et du musicien Kao Kome Sène. Le discours amoureux a une tonalité poétique très nette et qui se veut véridique, simplement traduite. Jean Aljabert revendique en effet une grande proximité avec les mœurs traditionnelles et les cultures indigènes. Cette revendication le conduit même à mettre en cause, non sans polémiques et scandales, l'Ecole Française d'Extrême-Orient qui assure des cours de toutes les langues classiques de la région mais ignore les langues « indigènes »¹

A bien des égards l'œuvre romanesque (et notamment *Le Retour à l'argile*, publié en 1928) de Georges Groslier manifeste un même objectif de connaissance intime des mœurs et mentalités indigènes avec, il est vrai, un dispositif romanesque différent (le héros français entre en empathie, et sans retour, avec la société Khmère rurale) et dans la problématique cambodgienne bien particulière.

L'ambition d'une connaissance intime des mœurs et traditions indigènes se manifeste également par des tentatives de transcription – de traduction et de réécriture – de toute une tradition orale. C'est en particulier le cas avec les Contes et Légendes de l'Annam² que Clotilde Chivas-Baron a recueillis en 1909-1910 près de Hué. Il s'agit bien de mythologies populaires et non des grandes légendes historiques le plus souvent connues des seuls lettrés. Et Clotilde Chivas-Baron déclare ainsi s'inscrire dans les pas de Pouvoirville, Aljabert et le R.P. Cadière (fondateur du Bulletin des Amis du Vieux Hué). Mais c'est avant tout Jules Boissière qu'elle cite longuement dans sa Préface pour justifier « la nécessité » de recueillir ces contes et légendes :

« L'Annamite, écrit-il, ne songe nullement à répudier ces croyances vagues qui font partie de la tradition familiale ; il ne se prive pas d'en

¹ Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Paul Pelliot, lors d'un dîner organisé le 7 juillet 1911 par les Français d'Asie en l'honneur d'Albert Sarraut, gifle publiquement Aljabert. Initialement de sensibilité d'extrême gauche, Aljabert rejoindra la collaboration pendant la seconde guerre mondiale.

² Paris, Augustin Challamel, 1917.

jouir. Pourquoi regarder à la loupe du scepticisme ces rêves qui, à certains moments, remplissent si bien leur office de consolateurs et de charmeurs ?

Pourquoi rejeter ces légendes où passent des héros, des génies, des lettrés ou de gracieuses princesses ?

Pourquoi détruire, comme un méchant gamin brise son jouet, ces prétextes aux longs récits des veillées et aux rêveries ?

[...] Jamais ils n'armèrent le bras des fanatiques. Ils ne firent, en aucun temps, de mal à personne. »¹

Comédiens ambulants de Jules Boissière, troisième récit de *Fumeurs d'opium* est sans doute la fiction la mieux informée pour ce qui concerne la culture, la langue et les mentalités annamites à l'époque du Can Vuong, du soulèvement contre la colonisation française des années 1890.

Il importe de remarquer tout d'abord la mise à l'écart explicite de la présence française. L'ancrage est le nord du Tonkin, la frontière chinoise, zone sous le contrôle absolu des rebelles et plus précisément du jeune et « grand lettré pervers » Dôc-Liêt qui vit entouré des trésors des palais de Hué qui lui furent confiés par le roi déchu et captif Ham-Nghi. C'est précisément ce lettré rebelle à l'extrême raffinement, esthète et opiomane pétri des grands classiques de la philosophie et de la poésie héritée de la Chine qui va recevoir en son somptueux refuge la troupe des comédiens ambulants qui, faméliques, errent à travers les montagnes du Nord Tonkin. C'est lui qui va se rassasier de leurs spectacles épiques qui mettent en scène « les héros d'autrefois ». C'est lui qui va aimer l'actrice Thi-Teu, au passé aristocratique et au déclassé mystérieux, à la déclamation et au jeu fascinants. Mais c'est aussi lui qui va ordonner, une fois les spectacles finis, de mettre à mort tous les acteurs. Massacre dont le point d'orgue est la décollation de Vien le chef de la troupe, homme de grande culture et pourvu de dons de prophétie, et bien sûr de Thi-Têu qui a un moment rêvé de séduire et dominer le chef rebelle. Ainsi sur les marges très réduites et menacées de l'Indochine colonisée, le microcosme que constituent les acteurs gueux, les élites – les lettrés – de l'Empire réfractaires à la

¹ Op.cit., p. 11-12.

tutelle coloniale se confrontent avec leur langue, leurs codes, leurs références culturelles. Et ce vieil Annam résiduel tombe dans un bain de sang final qui dit d'abord l'impasse tragique de la révolte contre l'ordre colonial. Et le narrateur insère une explication historique de la cruauté du grand lettré rebelle exerçant un pouvoir tout à la fois tyrannique, arbitraire et infiniment précaire :

« Dans ce Tonkin livré depuis un demi-siècle aux plus humiliantes prépotences – les mandarins de Chine après les pirates, et les Européens après l'armée de Hué, – de curieuses personnalités ont surgi, fruits éclatants et bizarres des greffes récentes, serties sur le vieil arbre de la société annamite. Bien des lettrés, désespérant de sauver l'antique civilisation, se désintéressent de la patrie ; suprêmes égoïstes, ils se réfugient de tout l'essor de leur âme et se concentrent dans les rêves du passé. Et puisque l'espoir ne leur reste pas d'expulser la dure engeance d'Occident, comme leurs aïeux repoussèrent l'invasion mongole, du moins ils ambitionneront de vivre libres en montagne, gardiens des traditions, ignorants de l'Européen, comme si jamais il n'eût foulé la terre sacrée. Ils ne savent rien de nos civilisations nouvelles nées ; et, les yeux clos, dans l'univers entier ils s'obstinent à reconnaître uniquement les dix-huit royaumes des Annales chinoises, qu'enseignent de vastes contrées, repaires de forbans sauvages, solitudes inhabitables pour les lettrés. Ceux-là oublieront l'irréversible décadence en résidant par le souvenir auprès des sages et méditant les exemples de jadis. D'autres apprirent comme eux à mépriser la foule contemporaine, les vils esclaves de maintenant ; [...] Accessibles encore à la joie de commander, comme un désir des voluptés rares, – pour continuer en paix leur rêve solitaire, pour le plus passager caprice, ils n'hésiteront jamais à sacrifier les êtres éphémères qui les adorent et leur vouèrent un culte. Ainsi, de la classique éducation chinoise et du monde actuel, dur aux sages, – de ces deux éléments amalgamés, comme d'un terreau puissant, jaillirent certaines âmes méditatives, orgueilleuses et tristes, – des lettrés qui regardent comme la fleur suprême de leur ambition le

talent de composer des vers en une langue étrangère, – des savants doux, pensifs et courtois, contemplant au ciel du songe un idéal de vertu surhumaine qu'en des siècles propices ils auraient atteint, – mais tous si dédaigneux de l'homme, si convaincus de sa déchéance intellectuelle et morale, qu'ils s'égalent souvent, par leur transcendante cruauté, aux pires tyrans.

Liêt fut de ceux-là. »¹

Fumeurs d'opium de Jules Boissière met ainsi en scène la résistance à l'occupation mais aussi les régressions tyranniques que certaines formes de résistance impliquent.

¹ Op.cit., p. 106-107.

Conclusion

Les écrits privés voire intimes des militaires français coloniaux engagés dans l'entreprise initiale de conquête (Dreyfus) ou ultérieure de pacification du Vietnam (Morlat) tendent à développer , à des degrés divers, des points de vue dissidents. Cette dissidence tient au fait qu'ils n'adoptent pas les présupposés du discours des autorités militaires et civiles françaises qui développent et développeront encore longtemps un récit épique de la conquête et le discours de légitimation classique de la colonisation (apporter le progrès, la justice, la civilisation, faire reculer la barbarie et l'obscurantisme). Pierre Loti est le seul militaire à avoir donné un caractère public à ce type de point de vue dissident : sa célébrité littéraire lui donnait sans doute une autonomie lui permettant d'évoquer la disproportion des forces militaires en présence, la terreur engendrée par d'impitoyables massacres et destructions. Même si la hiérarchie militaire lui fit momentanément payer le prix d'une telle hardiesse.

C'est précisément le discours de l'école – avec les séquences des manuels scolaires de l'école primaire consacrées à l'empire colonial et à l'Indochine plus précisément – qui permet de comprendre la logique et de saisir les grandes manifestations de cette vision officielle de la colonisation et des représentations successives de l'Indochine dont elle est porteuse. A l'imagerie épique d'une conquête militaire difficile et glorieuse s'ajoute et même se substitue, dès la première décennie du XXe siècle , l'image exaltante d'une Indochine aux riches potentialités, engagée sur la voie du progrès économique, social, scientifique, technique et peut être surtout médical. La figure du docteur Yersin, élève de Pasteur s'ajoute à celle de l'explorateur et conquérant Garnier dans un panthéon colonial en cours de constitution.

Les évocations de l'Indochine dans la littérature pour la jeunesse (livres et revues) confirment cette évolution : la thématique du combat des Pavillons noirs et de la traque des « pirates » s'efface au profit de la mise en scène d'enfants annamites éduqués par la France et en mesure de rejeter les superstitions traditionnelles. Notons que dans cette production l'accent est particulièrement mis sur l'exubérance de la nature indochinoise, sur la richesse de sa faune permettant de prodigieuses chasses. L'Indochine coloniale apparaît ainsi implicitement comme un espace exotique d'exception permettant de concilier l'aventure, le rêve et la réussite économique et sociale. Telle est l'image de l'Indochine que les textes destinés à l'enfance et à la jeunesse tendent à promouvoir.

Mais comme l'ont montré les nombreuses études consacrées aux expositions coloniales (de l'exposition parisienne de 1878 à la grande exposition internationale de 1931), la manifestation publique que constitue l'exposition a été un instrument majeur d'éducation et de formation idéologique de l'opinion publique métropolitaine. Nous avons

particulièrement insisté dans notre étude de la part de l'Indochine dans les expositions coloniales sur la mise en scène (de plus en plus grandiose : que l'on pense à la reproduction du temple d'Angkor Vat lors de l'exposition de 1931) du rôle d'une France découvreuse, gardienne et promotrice du patrimoine historique et artistique de l'Indochine coloniale. Avec au départ et de façon durable une prédominance de l'art khmer et une reconnaissance progressive de la diversité des arts indochinois (arts annamites, architecture et statuaire chams).

Nous nous sommes d'ailleurs interrogé sur la lente et difficile émergence d'un discours colonial sur les arts d'Indochine en étudiant plus précisément le rôle de l'Ecole française d'Extrême-Orient et de la société savante des Amis du Vieux Hué. (Ce qui a permis d'envisager, par extension du questionnement, le problème des transferts artistiques et plus précisément picturaux dans la genèse d'une école vietnamienne de peinture).

Nous avons aussi montré comment avec l'impulsion des plus hautes autorités coloniales d'Indochine, ce discours patrimonial érudit issu des recherches des sociétés savantes a nourri les stéréotypes d'un discours touristique colonial en genèse depuis le début du siècle (guides Madrolle). Mais là encore, dans ce transfert des connaissances savantes dans le discours touristique, le site d'Angkor avait été pionnier.

L'évolution de la production de cartes postales est révélatrice de cette évolution. Si l'image de la femme indigène se maintient (le cliché de la Tonkinoise) et renvoie avec quelques variantes à l'image ancestrale du harem oriental, les clichés initiaux des opérations militaires – voire des exécutions de « pirates » – cèdent la place à des thématiques nouvelles : images de l'urbanisation coloniale des grandes villes, scènes ethnographiques, images du patrimoine monumental, images des zones touristiques coloniales (baie d'Along, Dalat, Sapa, Do Son, Cap Saint-Jacques, etc...). Cette image d'une Indochine coloniale à la fois conservatrice vigilante de son patrimoine et engagée sur la voie du progrès – image qui culmine avec l'exposition internationale de 1931 – est toutefois extrêmement fragile, tant l'écho des révoltes et grèves de 1930 – 1931 commence à se faire entendre d'une opinion publique métropolitaine assez indifférente à la lointaine colonie.

Mais dans l'évolution de l'image de l'Indochine au sein de l'opinion française, il importe aussi de prendre en compte les récits et observations des écrivains et intellectuels voyageurs en Indochine. Nous retrouvons là encore Pierre Loti et l'ambiguïté de son regard sur une Indochine à la fois meurtrière et fascinante. Le roman de Loti, *Matelot*, avec la fin

tragique de son héros Jean, met particulièrement à mal le stéréotype de l'énergique colonisateur. Paul Claudel salue au contraire l'œuvre civilisatrice de la France en Indochine.

Mais globalement l'image de l'Indochine avant 1914 a été marquée très négativement par les récits des opérations militaires et de la traque des « pirates ». Le prix Goncourt 1905, *Les Civilisés* de Claude Farrère, roman qui met en scène les milieux coloniaux corrompus et débauchés de Saïgon, a de plus sans nul doute fixé une image négative de l'Indochine coloniale.

Invité officiel des lendemains de la première guerre mondiale, Roland Dorgelès célèbre auteur des *Croix de bois*, développe une image complexe du développement de l'Indochine des années 1920. Dans *Sur la Route mandarine* (1925) Roland Dorgelès déçoit ses hôtes en échappant largement aux stéréotypes de la propagande coloniale et en exprimant son inquiétude face à l'immense pauvreté de la population paysanne et aux tensions sociales et culturelles qu'entraînent la colonisation et l'acculturation qu'elle implique. Dorgelès prophétise même de violentes révoltes. En ce sens le *Sur la Route mandarine* annonce la littérature de témoignage des années 1930.

Mais durant la décennie 1920-1930, c'est aussi et peut-être surtout sous l'influence des interventions de la communauté vietnamienne croissante en nombre (travailleurs, soldats et étudiants) que les représentations de l'Indochine coloniale connaissent d'importantes mutations. L'impact des interventions de Nguyen Ai Quoc (Ho Chi Minh) dans la gauche française est ici essentiel. Mais il faut aussi prendre en compte les interventions (dans la revue *Europe* notamment) du prestigieux intellectuel vietnamien Nguyen An Ninh qui animera à Saïgon le journal d'opposition *La Cloche Fêlée* et sera finalement assassiné dans le bagne de Poulo Condore. Ces interventions, confirmées par les relations des soulèvements et des grèves du début des années 1930 en Indochine, ont ébranlé l'imagerie coloniale d'une Indochine pacifiée engagée sur la voie du progrès.

Désormais les récits de voyage en Indochine ont des objectifs nouveaux et prennent une dimension militante. C'est notamment le cas avec *Indochine SOS* d'Andrée Viollis (1935) préfacé par André Malraux, qui se veut un véritable bilan de la répression et de l'oppression coloniale (sur le plan fiscal notamment) et qui constate l'impossibilité de réformer le système colonial en faveur des Vietnamiens. Dans le diagnostic d'un « malaise indochinois », l'ouvrage d'Andrée Viollis a sans nul doute joué un rôle central.

Dès 1930, avec *Les Jauniers*, histoire vraie, Paul Monet avait dénoncé un nouveau type d'esclavage résultant des recrutements forcés de main d'œuvre au Tonkin et de leur

déportation sur les plantations d'hévéas du Sud. Indochine SOS et Les Jauniers ont ainsi joué un rôle important dans la diffusion d'un sentiment de crise politique et sociale grave dans « la perle de l'empire ». L'opinion publique française allait toutefois très vite oublier ce « malaise indochinois » et fixer son attention sur la montée des périls – la montée de l'hitlérisme – en Europe.

Dans la genèse et l'évolution des représentations de l'Indochine, il importe enfin de prendre en compte les œuvres littéraires émanant des coloniaux eux-mêmes. Mais l'impact de ces œuvres littéraires (avant tout des romans et des nouvelles) des Français d'Indochine sur l'opinion publique est difficile à évaluer. Et ce d'autant plus que l'oubli – plus encore au Vietnam qu'en France – a fait son œuvre.

La satire des colons d'Indochine – de leur mœurs, de leur sociabilité – a largement précédé la publication et le succès des *Civilisés* de Claude Farrère : dès 1890 Pouvoirville développe, depuis l'Indochine, une satire du « Tonkin où l'on s'amuse » qu'il oppose à la vie des Français dans les postes reculés – « le Tonkin où l'on souffre ». Au passé héroïque des pionniers de la conquête, Pouvoirville, qui se veut gardien de la mémoire de cette Indochine des pionniers, oppose de plus – au cœur des années 1920 – la vie facile des générations coloniales ultérieures.

Mais l'essentiel n'est peut-être pas là. Deux œuvres littéraires ont profondément marqué l'imaginaire littéraire de l'Indochine : celle de Jules Boissière – interrompue par une mort précoce – et celle d'Albert de Pouvoirville, œuvre abondante et variée et qui couvre une longue durée (de 1890 à 1933). Or dans ces deux œuvres, la répression du soulèvement des années 1890 – la traque des pirates – constitue un thème majeur et durable. Enfin l'opium – surtout dans l'œuvre de Boissière – est une véritable clé de voûte. Guerre, sang, opium sont des thématiques durables, marquantes et toujours résurgentes dans des œuvres intimement marquées par ailleurs – non sans points communs avec l'œuvre de Victor Segalen, poète et sinologue – par la connaissance profonde du Vietnam, de sa langue et de sa culture classique – ce qui est un fait culturel exceptionnel chez les colons français d'Indochine.

Bibliographie

I. L'Indochine dans les manuels scolaires et la littérature pour la jeunesse.

BRUNO G, *Le tour de la France par deux enfants*, Editeur Belin, Edition scolaire, 1906.

CHOCHOD Louis, *Dans les jungles annamites*, Le Journal des voyages – Tourisme – Sciences – Sports (Suite d'articles), La Rousse, 1928.

DU GENESTOUX Magdeleine, *Enfants de la France lointaine*, Librairie Hachette, 1927.

MONTEIL Edgar, *Jean le conquérant*, C Marpion et Flammarion, 1888.

II. Ouvrages littéraires : romans, nouvelles et essais.

AJALBERT Jean, *Raffin Su-Su*, Flammarion, 1911.

AJALBERT Jean, *Sao Van Di*, Flammarion, 1905.

BOISSIERE Jules, *Fumeurs d'opium : Les génies du Mont Tân Viên, Comédiens ambulants et autres nouvelles*, Coll. « Les exotiques », Kailash, 2005 (1^{ère} éd. 1896).

BOISSIERE Jules, *Propos d'un intoxiqué. Souvenirs d'Indochine*, Coll. « Mille et une Nuits », Mille et Une nuits, 1997 (1^{ère} éd. 1890).

CARPEAUX Louis, *La chasse aux pirates (Tonkin)*, Bernard Grasset, Paris, 1913.

CASSEVILLE Henry, *Sao, l'amoureuse tranquille*, Paris, G Crès, 1928.

CENDRIEUX Jehan, *François Phuoc, métis*, Charpentier, 1929.

CHACK Paul, *Hoang Tham, pirate*, Paris, les Editions de France, 1933.

CHIVAS-BARON Clotilde, *Contes et Légendes de l'Annam*, Paris, Augustin Challamel, 1917.

CHIVAS-BARON Clotilde, *Confidences de métisses*, Impr. Le Moil et Pascaly, 1926.

CHIVAS-BARON Clotilde, *Trois femmes annamites*, Paris, Fasquelle, 1922.

D'ESME Jean, *L'âme de la brousse*, Ferenczy, 1923.

D'ESME Jean, *Thi-Ba fille d'Annam*, Les éditions de France, 1925.

FARRERE Claude, *Les Civilisés*, Librairie Paul Ollendorf, 1905.

GROSLIER Georges, *Le retour à l'argile*, Kailash, 1996 (1^{ère} éd. 1929).

GROSLIER Georges, *La route du plus fort*, Kailash, 1996 (1^{ère} éd. 1926).

HARRY Myriam, *Petites épouses*, Select – Collection, Flammarion, 1900.

LOTI Pierre, *Matelot*, La Découvrance, 2007 (1^{ère} éd. 1893).

LOTI Pierre, *Pêcheur d'Islande*, Paris, Editions du Club France Loisirs, 1979 (1^{ère} éd. 1886).

LOTI Pierre, *Un Pèlerin d'Angkor*, Bibliothèque contemporaine, Pierre Loti de l'académie française, Paris, Calmann – Lévy, 1912.

MALRAUX André, *Les conquérants*, Bernard Grasset, 1928.

MALRAUX André, *La voie royale*, Bernard Grasset, 1930.

MARQUET Jean, *De la rizièrre à la montagne*, Delalain, 1920.

MARQUET Jean, *La Jaune et le Blanc : roman des mœurs indochinoises*, aux Editeurs Associés, Les Editions du Monde Moderne, 1926.

NGUYEN Phan Long, *Cannibales par persuasion. Contes – Nouvelles fantaisies*, Impr. Ardin, 1932.

PETIT Raoul, *Choses et Gens de Cochinchine*, Saïgon Impr. L Ménard, 1901.

De POUVOURVILLE Albert (MATGIOI), *Chasseur de pirates ! ... (Les Livres de la Brousse)*, aux Editeurs Associés, 1923.

De POUVOURVILLE Albert, *Griffes rouges sur l'Asie*, Paris, Baudinière, 1933.

De POUVOURVILLE Albert, *L'Annam sanglant*, Coll. « Les exotiques », Kailash, 1999 (1^{ère} éd. 1898).

De POUVOURVILLE Albert, *L'Heure silencieuse*, Coll. « Les exotiques », Kailash, 1995 (1^{ère} éd. 1923).

SCHULTZ Yvonne, *Dans la griffe des Jauniers*, Paris, Plon, 1931.

Yvonne SCHULTZ, *Le sampanier de la baie d'Along*, Plon, 1932

III. Ouvrages historiques et politiques.

BEZANCON Pascale, *Une colonisation éducatrice ? L'expérience indochinoise (1860 – 1945)*, Coll. « Recherches Asiatiques » dirigée par Alain Forest, L'Harmattan, 2002.

BODIN Michel, *Les Français au Tonkin, 1870 – 1902. Une enquête difficile*, Coll. « Outre – mer », Sotech, Saint – Cloud, 2012.

BROCHEUX Pierre, *Histoire du Vietnam contemporain. La nation résiliente*, Librairie Arthème Fayard, 2011.

BROCHEUX Pierre, *Ho Chi Minh. Du révolutionnaire à l'icône*, Payot et Rivages, 2003.

BROCHEUX Pierre, *Une histoire croisée : L'Immigration politique indochinoise en France*, Site Internet « Solidaire Sans Frontière », 2009, www.europe-solidaire.org

CESARI Laurent, *L'Indochine en guerres 1945 – 1993*, Belin, 1995.

DALLOZ Jacques, *La guerre d'Indochine 1945 – 1954*, Editions du Seuil, 1987.

DARTIGUES Laurent, *L'Orientalisme français en pays d'Annam 1862 – 1939. Essai sur l'idée française du Vietnam*. Les indes Savantes, 2005.

DEROO Eric et VALLAUD Pierre, *Indochine française 1856 – 1956 : guerres, mythes et passions*, Perrin, 2003.

DESCOURS – GATIN Chantal, *Quand l'opium finançait la colonisation en Indochine. L'élaboration de la régie générale de l'opium (1860 à 1914)*, Coll. « Recherches Asiatiques » dirigée par Alain Forest, L'Harmattan, 1992.

DEVILLERS Philippe, *Français et Annamites. Partenaires ou ennemis ? 1856 – 1902*, Denoël, 1998.

DORSENNE Jean, *Faudra –t– il évacuer l’Indochine ?*, Paris, La Nouvelle Société d’édition, 1930.

DUPRAY Micheline, *Roland Dorgelès : Un siècle de vie littéraire française*, Presses de la Renaissance, 1986.

EPAIN Gérard Gilles, *Indo-Chine une histoire coloniale oubliée*, Coll. « Recherches Asiatiques » dirigé par Philippe Delalande, L’Harmattan, 2007.

FERRIER Gilles, *Les trois guerres d’Indochine*, Coll. « Conflits contemporains » dirigée par Chantal Antier, Presses Universitaires de Lyon, 1993.

FLEURY Georges, *La guerre en Indochine 1945 – 1954*, Coll. « Tempus », Perrin, 2000.

FOURNIAU Charles, *Annam – Tonkin 1885 – 1896. Lettrés et paysans vietnamiens face à la conquête coloniale*, L’Harmattan, 2000.

FOURNIAU Charles, *Vietnam. Domination coloniale et résistance nationale 1858 – 1914*, Les Indes Savantes, 2002.

FRANCHINI Philippe, *Saïgon 1925 – 1945. De la « Belle colonie » à l’éclosion révolutionnaire ou la fin des dieux blancs*, Ouvrage collectif dirigé par Philippe Franchini, Série Mémoires, Editions Autrement, 1992.

FRANCHINI Philippe, *Tonkin 1873 – 1954. Colonie et nation : le delta des mythes*, Ouvrage collectif dirigé par Philippe Franchini, Série Mémoires, Editions Autrement, 1994.

FRANCHINI Philippe, *Les guerres d’Indochine. Tome I : De la conquête française à 1949*, Texto Coll. Dirigée par Jean – Claude Zylberstein, Tallandier, 2011.

GALLOTTI Jean, *Traité de géographie de l’exposition coloniale*, L’Hebdomadaire Vu, N° 168, juin 1931.

GARNIER Francis, *Voyage d’exploration en Indochine*, La Découverte, 1985 (1^{ère} éd. 1873).

LANGE Claude, *L’église catholique et la société des missions étrangères au Vietnam*, L’Harmattan, 2005.

LEFEBURE Antoine, *Explorateurs photographes. Territoires inconnus 1850 – 1930*, La Découverte, 2003.

LORIN Amaury, *Paul Doumer : gouverneur général de l'Indochine (1897 – 1902) : Le tremplin colonial*, Coll. « Recherches Asiatiques », L'Harmattan, 2004.

MASPERO Georges, *Un empire colonial français. L'Indochine. Tome 1 : Le pays et ses habitants, L'Histoire, La vie sociale*, Ouvrage collectif dirigé par Georges Maspéro, Editions G Van Oest, 1929.

MASSON André, *Hanoï pendant la période héroïque (1873 – 1888)*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1929.

MORERE Claude, *Le dialogue interrompu. Journal d'Auguste Morère, chef de poste au milieu des rebelles Stieng (Indochine 1921 – 1933)*, Connaissances et Savoirs, 2011.

MORLAT Patrice, *Indochine années vingt : le balcon de la France sur le Pacifique (1918 – 1928). Une page de l'histoire de France en Extrême – Orient*, Les Indes Savantes, 2001.

MORLAT Patrice, *Les affaires politiques de l'Indochine (1895 – 1923) : les grands commis du savoir au pouvoir*, L'Harmattan, 2006.

MORLAT Patrice, *Le Krach de la banque industrielle de Chine, 1912 – 1928*, Les Indes Savantes, 2013.

MORLAT Patrice, *La répression coloniale au Vietnam (1908 – 1940)*, L'Harmattan, 1990.

MORSLY Dalila, *L'Enseignement du français en colonies. Expériences inaugurales dans l'enseignement primaire*, L'Harmattan, 2010.

NAMBA Chizuru, *Français et Japonais en Indochine (1940 – 1945). Colonisation, propagande et rivalité culturelle*, Karthala, 2012.

NGUYEN Ai Quoc, *L'Appel, la direction des originaires d'outre-mer*, Le Paria, N°1, avril 1922.

NGUYEN Ai Quoc, *Le procès de la colonisation française*, Paris, Librairie du travail, 1925.

NGUYEN An Ninh, *La France et L'Indochine*, Revue Europe, N°31, juillet 1925.

NGUYEN Khac Vien, *Vietnam : Une longue histoire*, L'Harmattan, 1999.

NGUYEN Phuong Ngoc, *A l'origine de l'anthropologie au Vietnam. Recherche sur les auteurs de la première moitié du XXe siècle*, Coll. « Sociétés contemporaines asiatiques », Aix en Provence, PUP, 2012.

NGUYEN The Anh, *Monarchie et fait colonial au Vietnam (1875 – 1925). Le crépuscule d'un ordre traditionnel*, L'Harmattan, 2000.

NGUYEN The Anh, *Viet-Nam, un voyage dans son histoire*, Les éditions de La Frémillierie, 2009.

ORY Pascal, *L'expo universelle. 1889*, La mémoire des siècles, Editions Complexe, 1989.

PAPIN Philippe, *Histoire de Hanoï*, Librairie Arthème Fayard, 2001.

PHAN Van Truong, *Une histoire de conspirateurs annamites à Paris ou la vérité sur l'Indochine*, L'Insomniaque, 2003 (ces mémoires ont été antérieurement publiés en feuillets dans La Cloche Fêlée du 30 novembre 1925 au 15 mars 1926, puis par les éditions saïgonnaises Giadinh en 1928).

De POUVOURVILLE Albert, *Françis Garnier*, Paris, Plon, 1931.

De POUVOURVILLE Albert, *Le Tonkin actuel 1887 – 1890*, Editeur Paris, 1891.

QUELLA – VILLEGGER Alain, *Le cas Farrère, du Goncourt à la disgrâce*, Presse de la Renaissance, 1989.

RICHER Philippe, *L'Asie du Sud-Est. Indépendance et communismes*, Coll. « Notre siècle » dirigée par Jean-Baptiste Duroselle, Imprimerie Nationale, 1981.

ROUBAUD Louis, *Viet Nam, la tragédie indochinoise*, Paris, Valois, 1931.

RUSCIO Alain, *L'Agitateur annamite Nguyen Ai Quoc – Ho Chi Minh à Paris, 1917 – 1923*, Revue du centre d'étude d'histoire et de sociologie du Communisme, N°28, 1990.

SAAIDIA Oissila et ZERBINI Laurick, *La construction du discours colonial : l'empire français aux XIXe et XXe siècles*, Karthala, 2009.

SINGARAVELOU Pierre, *L'Ecole française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898 – 1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999.

TERTRAIS Hugues, *Atlas des guerres d'Indochine 1940 – 1990. De l'Indochine française à l'ouverture internationale*, préface de Pierre Schoendörffer, Coll. « Atlas/Mémoires », Editions Autrement, 2004.

TODD Olivier, *André Malraux : Une vie. NRF Biographies*, Gallimard, 2001.

TRINH Van Thao, *La résistance du Can Vuong revisitée. Figures de lettrés dans le récit historique du Can Vuong. Un portrait de groupe*, Site Internet « Mémoire d'Indochine », juillet/2012 <http://indomemoires.hypotheses.org>.

VANLANDE René, *L'Indochine sous la menace communiste*, Paris, J Peyronnet et Cie, 1930.

VINCENT Thierry, *Pierre Dieulefils, photographe-éditeur de cartes postales d'Indochine*, Privately Published, 1997.

IV. Du récit de guerre au récit de voyage et au reportage.

BOUILLEVAUX Charles Emile, *Voyage dans l'Indo-Chine 1848 – 1856 avec carte du Cambodge et d'une partie des royaumes limitrophes*, Paris, Librairie de Victor Palmé, 1858 (numérisé par Google).

CHAUVELOT Robert, *En Indochine*, B Arthaud (Grenoble), 1931.

De CHOISY Abbé, *Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Editions Olizane, Genève, 2006.

CLAUDEL Paul, *Mon voyage en Indochine*, Revue du Pacifique, 1921.

DORGELES Roland, *Sur la route mandarine*, Coll. « Les exotiques », Kailash, 1995 (1^{ère} éd. 1925).

DREYFUS Gaston, *Lettres du Tonkin, 1884 – 1886*, L'Harmattan, 2011.

FOURNIER Christiane, *Quelques aspects de la haute région tonkinoise – Physionomie – Coutumes – Superstitions*, Le Journal des voyages – Tourisme – Sciences – Sports, La Rousse, mai 1928.

TATIN GOURIER Jean-Jacques, *La France coloniale à l'assaut de la Chine. Journal de l'Adjudant François Morlat en Indochine et en Chine (Quang-Tchéou-Wan. 1897 – 1901)*, Essais et documents, Paris, Le Manuscrit, 2012.

MADROLLE Claudius, *De Saïgon à Tourane. La route mandarine du Sud-Annam. Les monuments Cham. Le circuit des Monts Pandarang. Dalat et le Lang Biang*, Paris, Hachette, 1926.

MONET Paul, *Les Jauniers. Histoire Vraie*, Coll. « Les documents bleus », Gallimard, 1930.

THARAUD Jérôme et Jean, *Paris Saïgon dans l'azur*, Paris, Plon, 1932.

VASSAL M. Gabrielle, *Mon séjour au Tonkin et au Yunnan*, Pierre Roger, 1928.

VIOLLIS Andrée, *Indochine S.O.S.*, Les bons caractères, 2008 (1^{ère} éd. 1935).

V. Ouvrages sur les arts d'Indochine.

DELAPORTE Louis, *Le voyage au Cambodge ; L'Architecture Khmer*, Editions Maisonneuve et Larose, 1999 (1^{ère} éd. 1880).

GOURDON Henri, *L'Art de l'Annam*, Paris, E. De Boccard, 1933.

GOURDON Henri, *Guide aux ruines d'Angkor*, Saïgon, Impr. Typo-Litho F. H. Schneider, 1912.

GROSLIER Georges, *A l'ombre d'Angkor*, Paris, Augustin Challamel Editeur, 1916.

GROSLIER Georges, *Eaux et lumières : Journal du Mékong cambodgien*, Paris, La Bibliothèque, 2008 (1^{ère} éd. 1931).

GUILLON Emmanuel, *Art et Archéologie du Champa. Une ancienne civilisation du Vietnam*, A et J PICARD, 2011.

De POUVOURVILLE Albert, *L'Art Indo-Chinois*, Paris, Librairies imprimerie réunie, 1894.

De CORAL-REMUSAT G, *Les Arts de l'Indochine*, Paris, Les Editions d'Art et d'Histoire, 1938.

VI. Etudes et essais sur la littérature coloniale d'Indochine.

COPIN Henri, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et Altérité*, L'Harmattan, 1996.

COPIN Henri, *L'Indochine des romans. Asie imaginaire. Essai – Anthologie*, Kailash, 2000.

JAHIER Bernard, *L'Apologie de la politique coloniale française dans la littérature pour la jeunesse avant 1914 : un soutien sans limites ?*, Site Internet « Strenae – Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance », 3/2012 : Enfance et colonies : fictions et représentations, www.strenae.revues.org

OMBGA Richard Laurent, *La littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960*, L'Harmattan, 2004.

PUJARNISCLE Eugène, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, L'Harmattan, 2010.

RUSCIO Alain, *Le regard français sur le phénomène eurasiatique en Indochine française à travers les sources littéraires (1858 – 1954)*, L'Information psychiatrique, Volume 80, N°6, juin-juillet 2004. Métissages.

YEE Jennifer, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Essai, Paris, L'Harmattan, 2000.

YEE Jennifer, *Les littératures de l'ère coloniale : « l'Indochine »*, Site Internet « Société Internationale d'Etudes des Littératures de l'Ere Coloniale », www.sielec.net

VII. Approches théoriques.

ANTOINE Régis, *La relation exotique*, Revue des Sciences Humaines, N°147, juillet-août 1972.

BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1970.

BALPE Jean-Pierre, *Paysage et Littérature*, Paris, La rousse, 1974.

BORER Alain, *Pour une littérature voyageuse*, Coll. « Regard littéraire », Bruxelles, Complexe, 1992.

CLENET Jean, *Représentations, Formation en Alternance, Etre formé et / ou se former ? Alternances Développements. Education*, L'Harmattan, Paris, 1998.

GANNIER Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.

GENETTE Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.

HAMON Philippe, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981.

JODELET Denise, *Les représentations sociales*, Coll. « Sociologie d'aujourd'hui », PUF, 1989.

MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, Que sais-je, PUF, 1998.

MOLINIE Georges, *Eléments de stylistique française*, Paris, PUF, 1986.

MONINIE Georges, *La stylistique*, Que sais-je, Paris, PUF, 1991.